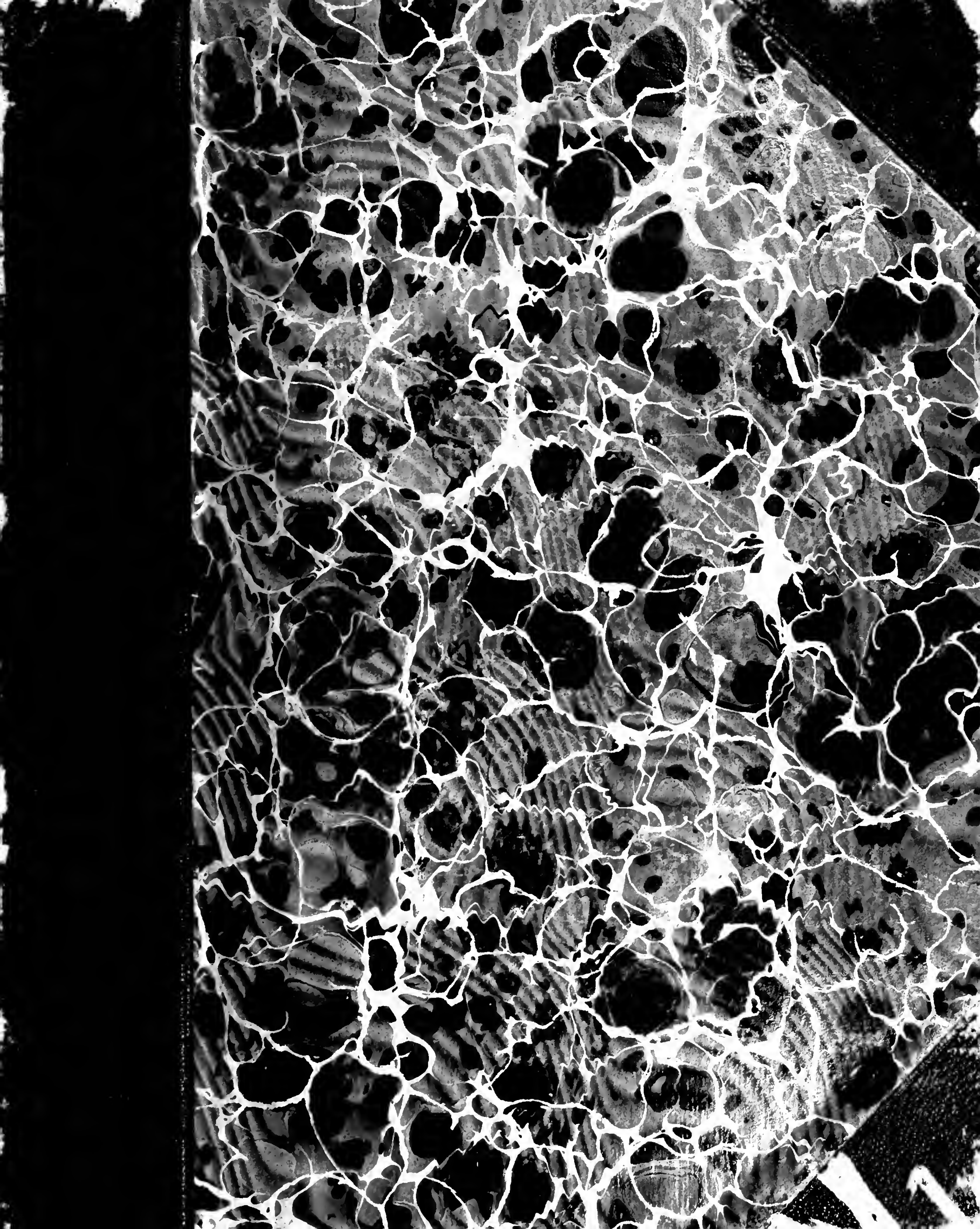


MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE

L'éditeur de cet ouvrage déclare se soumettre d'esprit et de cœur à toutes les ordonnances de la sainte Église Romaine, soit sur les titres de Saint et de Bienheureux, soit sur le récit des vertus et des œuvres miraculeuses qui n'ont pas été sanctionnées par l'autorité souveraine du Vicaire de Jésus-Christ.

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE P. ÉLESBAN DE GUILHERMY

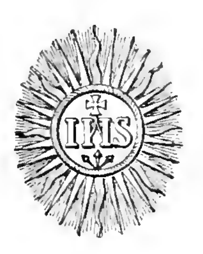
DE LA MÊME COMPAGNIE

ASSISTANCE DE GERMANIE

PREMIÈRE SÉRIE

COMPRENANT LES PROVINCES D'AUTRICHE, DE BOHÊME, DE HAUTE-ALLEMAGNE, DU HAUT ET DU BAS-RHIN

PREMIÈRE PARTIE



PARIS
TYPOGRAPHIE M.-R. LEROY
185, RUE DE VANVES.
1898

Entre les cinq Assistances de l'ancienne Compagnie, celle de Germanie était de beaucoup la plus considérable. D'une part, elle s'étendait depuis Belgrade, sur les confins de la Bosnie, jusqu'à Londres et à Dublin, et de l'autre, depuis Fribourg en Suisse, jusqu'à Königsberg, Riga et Saint-Pétersbourg, embrassant, avec les pays de langue allemande, la Pologne, la Bohême, la Hongrie, l'Angleterre, l'Irlande et les Pays-Bas. En 1750, moins de vingt-cinq ans avant la publication du bref de Clément XIV, elle comptait près de 9 000 membres (exactement 8 749), répartis en 10 Provinces. A la même époque, les trois Assistances de France, de Portugal et d'Italie et leurs dix-sept Provinces n'en avaient que 8 730, et toute la Compagnie que 22 500. Elle formait donc à elle seule près des deux cinquièmes de l'Ordre entier et égalait trois autres Assistances réunies ensemble.

Dès lors, on le comprend, il était difficile de restreindre à deux seuls volumes, comme le P. de Guilhermy l'avait fait pour chacune des trois Assistances précédentes, le Ménologe de tant de Provinces florissantes, dont l'une, celle d'Autriche, inscrivait dans son catalogue en 1767 les noms de 1006 prê-

tres, 466 Scolastiques et 434 Frères coadjuteurs, dépassant ainsi l'Assistance entière de Portugal, qui en 1750 ne comprenait que 1756 sujets, dont 927 prêtres. Il fallait forcément lui donner une plus grande étendue, sous peine de sacrifier la biographie d'un grand nombre de religieux, dont le nom mérite d'être conservé.

Voici le plan que nous avons cru devoir suivre. L'Assistance de Germanie se composant de dix Provinces, nous avons partagé ces provinces en deux Séries de cinq Provinces chacune. La première Série comprend l'Autriche, la Bohême, la Haute-Allemagne, le Haut et le Bas-Rhin, Provinces plus rapprochées les unes des autres par la langue, les usages, la dépendance d'une même autorité politique ; dans la seconde Série, viennent les autres Provinces, la Pologne, la Lithuanie, les deux Belgiques et l'Angleterre, plus différentes de mœurs, de langue et de nationalité. A chacune de ces deux Séries nous avons attribué son Ménologe propre, allant du premier janvier au trente-et-un décembre et formant deux volumes : la réunion de ces deux Ménologes particuliers compose le Ménologe complet de l'Assistance de Germanie. Une table alphabétique générale de tous les Pères et Frères, dont l'éloge figure au cours de l'ouvrage entier, termine le quatrième volume.

Ce travail, quand il sortit des mains du P. de Guilhermy, n'avait pas d'aussi grandes proportions. L'auteur, avec une réserve que nous pouvons à bon droit trouver excessive, ne lui avait même donné que le titre d'*Essai*. Il se proposait d'y revenir plus tard, afin de le compléter, et avait

réuni dans ce dessein une multitude de notes, fruit de ses immenses lectures. Malheureusement, le temps lui a manqué pour mettre en œuvre ces matériaux ; et c'est à nous qu'est revenue la tâche de produire au grand jour les richesses, encore en réserve, amassées par cet infatigable chercheur, et celles que nous avons pu y ajouter nous-même, en parcourant les Nécrologes, les Lettres annuelles, les Histoires générales et particulières de la Compagnie. Mais tel qu'il nous l'a laissé, le Ménologe de l'Assistance de Germanie, revu par lui, autographié sous sa direction, n'en est pas moins du plus haut intérêt et forme la partie principale du recueil que nous publions aujourd'hui.

On connaît les prédilections de notre Bienheureux Père pour ces peuples du Nord que le schisme et l'hérésie disputaient à l'Église romaine, les efforts de son zèle pour sauver de l'erreur ceux dont la foi n'avait pas encore failli, et ramener à la vérité ceux qui s'étaient laissé séduire. Au témoignage solennel des Souverains Pontifes, c'est en grande partie pour cette œuvre d'apostolat qu'il avait fondé la Compagnie, sous l'inspiration de Dieu. C'est en vue du même dessein qu'il institua le Collège Germanique, lequel, au dire d'un des plus fameux luthériens, Martin Chemnitz, suffirait pour mériter à sa milice d'être appelée « la perte de l'Allemagne et la ruine de l'Évangile réformé ». Enfin, c'est pour obtenir le même résultat, qu'il établit dans toutes les Provinces de la Compagnie, sans en excepter même celles des Indes, une ligue de prières et de saints Sacrifices. Dieu sait combien de victoires ont été le fruit de cette croisade, qui

depuis plus de trois siècles, et de nos jours encore, ne cesse de livrer au ciel des assauts redoublés.

La Compagnie, c'est justice de le dire, a pleinement répondu à ces prédilections de son fondateur. Pour ne parler ici que de l'Assistance de Germanie, toutes ses Provinces, celles d'Allemagne et de Pologne, comme celles d'Angleterre et des Pays-Bas, ont rivalisé de zèle et d'héroïsme dans cette grande mission. Nos histoires racontent, et les pages qui suivent diront à leur tour, quels travaux elles ont soutenus pour la gloire de Dieu et la vérité, quels triomphes elles ont remportés. Chacune a ses grands hommes, théologiens, exégètes, controversistes, missionnaires, éducateurs de la jeunesse, et ses héroïques martyrs tombés sous la hache, morts d'épuisement dans les cachots ou victimes du poison.

Ce n'est pas seulement dans la lutte contre l'erreur que ces Provinces se sont signalées; elles n'ont pas rempli avec un moindre éclat les autres ministères de la Compagnie : la direction des âmes par la parole dans le secret du tribunal de la pénitence, ou par la plume dans une multitude d'ouvrages; l'administration des sacrements, surtout de pénitence et d'eucharistie, tombés presque partout en désuétude et remis en honneur; la prédication dans les plus humbles chaires comme à la cour des princes, des rois et des empereurs; enfin toutes les œuvres de charité auprès des pauvres, des prisonniers, des malades, jusqu'au sacrifice de la vie. Ceux qui ont succombé dans les hôpitaux et dans les lazarets se comptent par centaines. Pour ne citer qu'un exemple, au catalogue général des défunts de la Compagnie

en l'année 1710, on peut relever les noms de quatre-vingt-douze Pères ou Frères morts au service des pestiférés dans la seule Province de Lithuanie.

A ces travaux, ajoutons ceux de l'étude. Dans toutes les branches des connaissances humaines, théologie, philosophie, histoire, littérature, poésie, beaux-arts, sciences mathématiques, astronomie, les noms fameux se pressent sous la plume. Rappelons enfin les gloires de l'apostolat lointain. L'Assistance de Germanie n'avait pas de missions en propre dans les pays infidèles. Elle trouvait, au-dedans de ses frontières, un champ assez vaste non moins fécond en fatigues et dangers de toute sorte. Cependant plusieurs de ses enfants, pressés par la flamme du zèle, ne laissaient pas d'aller se joindre aux apôtres, qui travaillaient aux extrémités du monde à étendre le royaume de Jésus-Christ. Nous les voyons au Mexique, en Californie, au Paraguay, en Chine, dans les Indes orientales ; plusieurs rougissent de leur sang ces terres longtemps stériles et y font mûrir de belles moissons. Enfin l'Assistance de Germanie peut montrer la glorieuse phalange de ses saints et de ses bienheureux, les Stanislas, les Jean Berchmans, les Canisius, les Campion et les Bobola, en sorte que, là comme partout, l'arbre planté par notre Bienheureux Père a porté ses fruits de science, de vertu et de sainteté, pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Église et le bien des âmes.

Suivant la règle adoptée pour les Ménologes précédents de France et d'Italie, nous nous sommes renfermés exclusivement dans les trois premiers siècles de la Compagnie : nous nous arrêtons à l'année 1840.

Pour la distribution elle-même des notices, quand il s'en rencontre plusieurs le même jour, nous plaçons toujours en premier lieu, et par ordre chronologique, celles qui sont du P. de Guilhermy ; nous rangeons à la suite, également selon l'ordre des temps, celles que nous avons ajoutées d'après ses notes ou nos propres documents ; elles sont marquées d'un astérisque (*).

C'est d'après le lieu d'origine de ceux dont elles résument la vie que nous inscrivons ces notices dans l'une ou l'autre Série, et non d'après le pays et la Province où ils ont vécu et sont morts. Ainsi, par exemple, un religieux né en Bohême ou en Silésie, sera attribué à la première Série, bien qu'il soit entré, comme cela n'était pas rare, en Pologne ou en Lithuanie, et qu'il ait travaillé dans ces Provinces jusqu'à la fin de sa vie.

L'orthographe des noms propres de personnes et de lieux n'est pas constante. Pour les premiers, nous avons suivi nos documents, manuscrits ou imprimés. Plusieurs de ces noms ne se rencontrent guère que sous la forme latine, *Clavius, Drexelius*, *Stredonius*, *Canisius ;* nous avons gardé cette forme. Dans la Province d'Angleterre, il arrive souvent que plusieurs noms sont attribués à un même sujet : les missionnaires devaient avoir recours à ce moyen pour se dérober aux poursuites des persécuteurs. Nous avons retenu le vrai nom quand nous l'avons connu ; quand nous n'avons pu le distinguer des noms d'emprunt, nous avons choisi celui sous lequel le religieux est plus habituellement désigné. Dans les *Records* ou *Souvenirs* de la Province d'Angleterre, le F. Foley donne

la liste de ces pseudonymes (cf. t. 7, p. 886-950.) — Quant aux noms de lieux, puisque ce Ménologe est en français, nous avons cru devoir adopter aussi l'orthographe française, au moins pour les plus considérables et les plus connus. Nous écrivons *Londres, Vilna, Mayence, Aix-la-Chapelle, Cracovie...* ; pour les autres, nous gardons l'orthographe du pays même.

La chronologie n'est pas non plus sans difficultés. Autant que possible, pour les dates, soit de jours, soit d'années, nous nous sommes conformé aux documents originaux ou plus anciens, Catalogues, Lettres annuelles, *Summaria vitæ*, écrits aux temps mêmes de la mort de ceux dont nous rappelons le souvenir. Pour la Province d'Angleterre et les pays soumis à la Russie après le partage de la Pologne, il se présente une difficulté spéciale, le calendrier grégorien n'ayant jamais été adopté en Russie, et n'ayant été introduit en Angleterre qu'en 1752. Il n'a pas toujours été possible de déterminer si les dates, concernant les religieux morts dans ces pays, sont données en vieux ou en nouveau style. On sait que celles-ci sont en avance, d'abord de dix jours jusqu'en 1700, et ensuite, selon le siècle, de onze et douze jours sur les mêmes dates exprimées en vieux style.

A la fin de chaque volume nous plaçons une carte de l'Assistance ; c'est une réduction de la grande carte in-folio dressée en 1725 par les soins du P. François Hartzheim et dédiée au R. P. François Retz, alors Assistant de Germanie, et plus tard Général de la Compagnie.

En terminant cet avant-propos, c'est un devoir pour nous d'exprimer notre vive et respectueuse gratitude à tous ceux

des Nôtres qui nous ont prêté leur concours dans l'accomplissement de notre tâche. Qu'il nous soit permis de nommer le P. Alexandre Vivier, bien connu par ses patients et utiles travaux d'une érudition si consciencieuse, le P. Jean-Baptiste Van Meurs, dont l'obligeance est proverbiale parmi ceux qui s'occupent d'écrire l'histoire des hommes et des choses de la Compagnie, le P. Carlos Sommervogel, dont le magnifique ouvrage, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,* nous a rendu de si précieux services, et qui, avec un empressement que nos fréquents appels n'ont jamais lassé, a mis à notre disposition tous les trésors recueillis au cours de sa longue carrière de bibliographe.

Daigne Notre-Seigneur Jésus-Christ bénir ces pages, consacrées à glorifier la mémoire de ceux qui se sont signalés à sa suite, et leur donner de porter quelque fruit, en nous animant, nous les frères et les successeurs de tant de vaillants et de saints religieux, à pratiquer les mêmes vertus et à soutenir les mêmes travaux, *ad majorem Dei gloriam.*

JACQUES TERRIEN, S. J.

Paris, en la fête du Sacré-Cœur de Jésus, 17 *juin* 1898.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE

Ier JANVIER

—

Le premier jour de janvier de l'an 1607 mourut à Trèves, après vingt-six années d'apostolat dans les prisons et souvent jusque sur les échafauds, l'intrépide P. Luc Ellentz, frappé subitement en chaire dans la cathédrale, pendant qu'il célébrait l'amour et les grandeurs du nom de Jésus. Les pratiques de la sorcellerie et de la magie étaient alors trop communes en Allemagne. A la vérité, les haines particulières enveloppaient bien des innocents dans l'accusation d'un crime qui entraînait la peine de mort, et l'on sait que ce fut surtout à l'intervention d'un fils de saint Ignace, le P. Frédéric Spée, que l'on dut plus tard la répression de ces sanglants abus. Il est certain néanmoins que le recours aux anges de ténèbres n'était que trop réel et trop répandu. Or, plus de deux

cents de ces malheureux, condamnés au dernier supplice, reçurent de la charité du P. Ellentz leur suprême consolation au milieu des flammes. Pour triompher plus sûrement des puissances de l'enfer, l'homme de Dieu, selon le conseil de l'Évangile, recourait aux armes de la prière et de la pénitence : il luttait des jours entiers, sans sommeil et sans nourriture, et se riait de toutes les menaces du démon. Deux criminels l'avertirent un jour que sa mort avait été décidée, la nuit précédente, dans un conciliabule infernal, et qu'il périrait avec eux le lendemain, s'il osait les accompagner au bûcher. Une effroyable tempête éclata en effet au moment où l'on allumait la flamme, et mit tout le peuple en fuite. Mais malgré les éclats de la foudre dont on l'avait cru frappé, le P. Ellentz ne cessa de consoler et d'encourager les deux condamnés jusqu'à leur dernier soupir, et il eut la joie de les voir expirer pleins de confiance dans la miséricorde de Dieu.

Litter. ann. Societ. Jesu, anno 1607, *p.* 680. — Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 24, *n.* 75, *p.* 846. — Reiffenberg, *Histor. Societ. Jesu ad Rhen. Inferior., lib.* 13, *p.* 428. — Patrignani, *Menologio*, 1 *gennaio, p.* 12. — Nadasi, *Annus dierum memorabilium Societ. Jesu*, 1ª *januar., p.* 3. — Joann. Drews, S. J., *Fasti Societ. Jesu, Brunsbergæ,* 1723, 1ª *januar., p.* 2.

---

* Le premier jour de janvier de l'an 1616 mourut à Brünn le P. Pierre Schultet, un des deux ouvriers apostoliques qui à la demande de l'archiduc Charles, évêque de Breslau, avaient fondé la mission de Neisse en Silésie. Le mépris du monde et de lui-même

était le caractère dominant de sa vertu. Une attaque foudroyante d'apoplexie l'emporta dans la vigueur de l'âge ; mais il ne fut point surpris ; car le jour même, comme s'il avait reçu quelque avertissement du ciel, il avait fait une confession générale de toute sa vie ; et au moment où il fut terrassé par le redoutable mal, il était armé d'un rude cilice. Le P. Schultet n'avait que quarante-cinq ans, il en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Jo. Schmidl, *Histor. Provinc. Bohemiæ*, *part.* 3a, *lib.* 1, *n.* 41, *p.* 40.

II JANVIER

—

Le deuxième jour de janvier de l'an 1654 mourut à Hambourg le P. Henri Schacht, confesseur de la foi romaine dans les prisons d'Upsal et sur le chevalet, où il fut torturé à trois reprises par les hérétiques. Les lois sanguinaires de Gustave-Wasa avaient à peu près exterminé le catholicisme en Suède, et le petit nombre d'habitants restés fidèles étaient sans autels, sans prêtres et sans sacrements. Pour pénétrer jusqu'à eux, le P. Schacht se déguisa en fabricant et colporteur de souricières. Il allait de village en village, criant sa marchandise, soutenant les catholiques dont il parvenait à découvrir la retraite, et faisant même des conquêtes sur l'hérésie. A Upsal, un des consuls demeuré ferme dans la foi lui offrit sa maison pour centre de ce nouveau genre d'apostolat. Afin de dérober à tous les soupçons son caractère sacerdotal, le P. Schacht remplit chez son hôte les fonctions de domestique chargé des plus grossiers emplois, et de berceur de petits enfants. Il put travailler ainsi un assez long temps, avec autant de succès que de mystère, au salut des âmes. Mais une nuit, Dieu lui fit voir sur un autel les têtes coupées du consul et d'un fervent catholique, et au moment où il espérait obtenir la même couronne, il entendit une voix qui le condamnait à l'exil, comme

étranger. Dès le lendemain, vendu aux hérétiques par un apostat, il fut chargé de chaînes, jeté presque nu dans un cachot infect et glacé, mis à la torture et banni de la Suède, après avoir vu condamner à la mort les deux généreux chrétiens dont Notre-Seigneur lui avait révélé le triomphe. Rentré en Allemagne, le P. Schacht consacra sans réserve au bien des âmes la vie qu'il aurait voulu donner à Dieu sur l'échafaud. Pendant vingt-quatre années, il soutint les plus rudes travaux apostoliques, au milieu des camps et des provinces infestées par l'hérésie ; et enfin, épuisé de fatigue, il expira glorieusement dans la mission de Hambourg, à l'âge de soixante-et-onze ans.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Arch. Rom.).— P. Freder. Reiffenberg S. J., *Historia Societ. Jesu ad Rhenum Inferiorem, Coloniæ Agrippinæ,* 1764, *p.* 578 *et* 581. — Nadasi, *Ann. dier. memorab. Soc. Jesu,* 2ª *januar., p.* 6. — Patrignani, *Menol.,* 2 *genn., p.* 25. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 2ª *januar., p.* 3.

---

* Le deuxième jour de janvier de l'an 1711 mourut au collège de Klagenfurt, pendant qu'il y faisait la visite provinciale, le P. Jean Despotovich, d'une illustre famille de Hongrie. Encore enfant, il s'était signalé par un trait semblable à ceux qu'on admire dans la vie des saints. Pour sauver son innocence, il n'avait pas hésité, après avoir invoqué le secours de la Reine des vierges, à s'élancer en pleine nuit d'hiver par la fenêtre de sa chambre; et il était resté de longues heures exposé à un froid glacial. Le P. Despotovich enseigna d'abord les hautes sciences dans les collèges

de Vienne, de Gratz, de Munich, d'Agram et de Tyrnau ; puis, malgré les protestations de son humilité, il se vit élevé aux premières charges de sa Province. Il fut tour à tour Recteur, Instructeur des Pères de troisième probation et Provincial. C'est par la douceur qu'il s'attacha surtout à gouverner. Après avoir gagné les cœurs, il obtenait sans peine les plus grands sacrifices. Il avait une sollicitude particulière pour ceux qu'il savait tentés contre leur vocation, et plusieurs lui durent leur persévérance. Les malades n'étaient pas l'objet de moindres attentions. Quelles que fussent ses occupations, il se faisait comme leur infirmier. Pendant qu'il était à Gratz, une épidémie désola le collège, et en peu de jours réduisit à l'extrémité un certain nombre de Pères et de Frères. Vainement le charitable Recteur fit appel à toutes les ressources de l'art et à toutes les industries du dévouement : le mal ne cédait point. Alors, avec cette confiance toute-puissante des saints, il se tourna du côté du ciel ; il fit un vœu à nos bienheureux Pères Ignace et François Xavier, et bientôt il eut la joie de voir revenir à la vie ceux qui paraissaient déjà condamnés à la mort.

Cette tendresse de cœur s'alimentait au cœur même de Dieu. Le P. Despotovich était avant tout un homme d'oraison et de foi. Jusqu'à sa dernière maladie, il ne cessa de réciter son office à genoux avec un respect et une piété extraordinaires. Il ne pouvait assez déplorer, disait-il, la négligence de ces prêtres qui s'acquittent de ce devoir avec une précipitation indécente, ne se font nul scrupule de s'interrompre à tout propos, et confondent ensemble les vains discours des hommes et les louanges de Dieu. Rempli d'une dévotion très vive pour l'adorable Sacrement de l'autel, il

allait plusieurs fois par jour se prosterner au pied du tabernacle. Tant que les Nôtres, disait-il, seront fidèles à payer au Sauveur résidant parmi nous ce tribut d'amour et d'adoration, ils verront les dons célestes se répandre avec profusion sur nos collèges. Grâce à cette habitude de vivre avec Dieu, le P. Despotovich avait comme fixé sa demeure dans une région de paix et de sérénité, où nulle contradiction, nulle adversité ne venait le troubler. Un jour, pendant qu'il était en voyage, un violent incendie réduisit en flammes une partie du collège d'Agram, dont il était Recteur. A son retour, il trouva toute la communauté dans le trouble et la tristesse. Pour lui, il contempla ces ruines sans s'émouvoir ; il adora et baisa la main divine ; et aussitôt, avec une résolution et une énergie admirables, il mit la main à l'œuvre et releva les murs écroulés. Le P. Despotovich, au moment de sa mort, était âgé de soixante-treize ans ; il en avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

P. Franc. Kazy, S. J., *Historia Universitatis Tyrnaviensis,* 1737 ; *part.* 3a, *lib.* 2, *p.* 305. — P. Stoeger, S. J., *Scriptores Provinciæ Austriacæ, Viennæ* 1856, *p.* 59. — P. C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, nouvelle édition, t.* 3, *p.* 14.

III JANVIER

—

Le troisième jour de janvier de l'an 1632 mourut saintement à Munich le P. Jean Heidelberger, âgé de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait consacré environ cinquante à l'instruction et à la sanctification de la jeunesse. L'histoire de la Compagnie lui rend ce témoignage qu'il fut un des grands zélateurs de la gloire de Dieu dans cette humble et laborieuse carrière. Il recevait comme de la main de Jésus les petits enfants, pour veiller sur leur innocence et leur enseigner, avec les premiers éléments de la grammaire, toutes les vertus de leur âge. Un grand nombre d'illustres et saints personnages se glorifiaient de l'avoir eu pour maître et pour père. Ils n'avaient jamais vu en lui, disaient-ils, que l'homme de Dieu, même quand, par leurs fautes, ils le contraignaient d'user de sévérité. Ils lui renvoyaient tout l'honneur de leur vie chrétienne et de leur dévouement à la sainte Église. Plusieurs avouaient même que, sans son industrieuse charité, il ne leur eût pas été possible de se soutenir durant leurs études : le P. Heidelberger mendiait bien souvent pour eux de porte en porte, afin de leur procurer le vivre et le vêtement.

Jaloux de se rendre digne lui-même de l'amour et des bénédictions de Jésus pour ceux qui ressembleront aux petits enfants, le

saint vieillard conserva jusqu'à la fin la docilité, l'innocence et la simplicité du premier âge ; et pour garder plus efficacement son âme contre toute souillure, il ne passait aucun jour sans se purifier dans le sacrement de pénitence. On aurait peine à croire combien l'ombre même d'une faute était douloureuse à son cœur ; sa peine la plus vive ici-bas était de ne pas assez aimer Dieu. Peu de jours avant sa sainte mort, Notre-Seigneur daigna lui accorder une grâce ineffable, bien propre à remplir de courage les religieux qui consument leur vie dans l'humble et laborieux ministère de l'enseignement. Le P. Jean Heidelberger se vit tout à coup environné d'une nombreuse légion de petits enfants et de jeunes hommes, d'une grâce et d'une beauté céleste, qui se pressaient autour de lui, comme des fils autour de leur père. C'étaient les anges gardiens des écoliers qu'il avait élevés avec tant de sollicitude ; ils étaient descendus du ciel pour former son cortège et l'accompagner au trône de Dieu.

P. Kropf, S. J., *Historia Provinciæ S. J. Germaniæ Superioris... Augustæ Vindelicorum,* 1754, *t.* 5, *p.* 71. — Patrignani, *Menol.* 3 *genn., p.* 32. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior., anno* 1632 *(Archiv. Rom.).*

Le troisième jour de janvier de l'an 1647, le Frère Coadjuteur Mathieu Zolicz mourut au collège d'Iglau, dont il cultivait les terres depuis près de dix-huit ans, priant et travaillant du matin au soir ; il s'animait à la pensée que sa vie se consumait pour ses frères. Son éloignement de la ville ne lui servait qu'à se tenir plus

recueilli et à se traiter plus rudement. Depuis deux années entières les armées suédoises mettaient tout à feu et à sang dans la Moravie ; le F. Zolicz ne quitta jamais son poste ; il savait bien que les Pères du collège n'avaient d'autre subsistance que le fruit de ses sueurs. Même pendant le siège de la ville, il trouvait encore le moyen, avec autant d'habileté que de hardiesse, de leur faire parvenir les provisions ordinaires. Cependant, pour échapper aux périls de la captivité et à la mort elle-même, souvent après les fatigues du jour, il n'avait d'autre retraite que les halliers de la forêt voisine, d'où il entendait les clameurs des ennemis et le bruit de leurs dévastations. Ce fut au milieu des habitants de la campagne, dont il soutenait le courage et la foi par ses exemples et ses exhortations, qu'il fut frappé d'un mal contagieux. Transporté au collège, il succomba peu de semaines après, glorieuse victime de son dévouement pour ses frères ; il était âgé de quarante-six ans et en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., part. 4a, lib. 5, p. 25, p.* 348.

---

* Le troisième jour de janvier de l'an 1737 s'éteignit, au milieu des transports d'une sainte joie, le Frère Scolastique JOSEPH PARTZ, pendant sa troisième année de philosophie au collège Saint-Clément de Prague. Ses talents naturels et ses progrès l'avaient mis au premier rang parmi ses condisciples ; mais il se distinguait encore plus par son humilité, son obéissance, son inviolable fidélité à toutes les règles. Il aspirait de toutes ses forces à l'honneur de

porter l'Évangile aux nations infidèles et de conquérir la palme des martyrs. Une maladie de poitrine brisa ses espérances. Le F. Partz se soumit sans murmure à cette cruelle épreuve. Au moment même où il vomissait des flots de sang, une douce sérénité éclairait son visage ; et la crise passée, il exaltait son bonheur, puisque telle était la volonté de Dieu, de livrer sous les coups d'un mal vulgaire, le sang et la vie qu'il avait ambitionné de sacrifier parmi les barbares, au milieu des tourments. La veille de sa mort, il demanda qu'on voulût bien lui donner sa soutane ; il la prit l'air rayonnant ; et la baisant avec amour, il entonna d'une voix triomphante le cantique de l'action de grâces *Te Deum laudamus.* Personne au monde, ajouta-t-il, n'était plus heureux que lui, puisqu'il mourait dans la Compagnie de Jésus, et n'avait jamais offensé son Seigneur par aucune faute grave. Le F. Partz n'était pas encore âgé de vingt ans ; il en avait passé plus de quatre dans la Compagnie.

Litteræ ann. Collegii Soc. Jesu Pragæ ad S.-Clementem, anno 1737 *(Arch. Rom.).*

N. B. — En cette année 1737, le collège Saint-Clément de Prague comptait 2. 032 élèves. — On distribua dans l'église du collège 174. 573 communions, et dans toutes les églises de la Province 2. 437.289. A la même époque, le nombre des élèves dans les différents collèges de la même Province était de 10. 985. — Cf. *Litter. ann.*

IV JANVIER

—

Le quatrième jour de janvier de l'an 1819, mourut à Sion en Valais le P. Antoine Hausherr du canton de Zug, chantant avec bonheur son *Nunc dimittis* à l'âge de soixante-quatorze ans. Entré au noviciat de Landsberg en 1762, dans la première fleur de sa jeunesse, il eut la douleur de voir succomber l'ancienne Compagnie avant même la fin de ses études ; mais l'année qui précéda cette grande catastrophe, un vieillard vénérable, célèbre alors dans toute la Bavière par sa sainteté, lui avait annoncé qu'un jour cette même Compagnie renaîtrait de ses cendres, qu'il y rentrerait et verrait sur les autels, avant de mourir, le P. François de Geronimo. Cette assurance de la part d'un saint anima le jeune Hausherr à ne se relâcher en rien, durant une si longue attente, de son premier amour pour la perfection religieuse et pour la vie apostolique à laquelle il avait dévoué sa vie. La conservation des œuvres de nos anciens Pères, de l'éducation chrétienne de la jeunesse, des congrégations de la sainte Vierge, en un mot de la foi et de la piété, surtout dans le catholique canton de Lucerne, fut en grande partie son ouvrage. Il ne cessa d'être regardé comme le soutien de tous les prêtres fidèles, aux plus mauvais jours de l'invasion des armées françaises et des idées de la Révolution.

Quand le Souverain Pontife Pie VII permit aux anciens enfants de saint Ignace de reprendre le joug de leur jeunesse, auquel on les avait si douloureusement arrachés, le P. Hausherr, après avoir pourvu au salut de son troupeau, partit au plus fort de l'hiver, malgré ses soixante-dix ans, pour aller chercher à Brigue le bonheur de redevenir novice. Le dénuement de ce premier noviciat était extrême ; et après quarante ans d'indépendance, il devait être dur au vieillard de s'assujettir en toute chose comme un enfant. Mais la joie de vivre dans la Compagnie, et le courage qu'il puisait aux pieds de Notre-Seigneur dans le saint tabernacle, lui donnèrent encore assez d'énergie pour travailler cinq ans au salut des âmes, sans qu'un seul jour, assurait-il, eût altéré la joie dont son âme surabondait.

Boero, *Menol.*, *4 genn.*, p. 87. — Sur la prophétie concernant le rétablissement de la Compagnie et la béatification du P. Geronimo, Cf. J. Terrien, *Recherches historiques sur cette tradition...*, *Appendices*, 2e *série*, *p.* 30*.

V JANVIER

—

* Le cinquième jour de janvier de l'an 1633 mourut à Porrentruy, où les malheurs de la guerre l'avaient obligé de chercher un asile, le F. Thomas Devillers, jeune Scolastique de vingt-deux ans, vivante copie de Jean Berchmans son protecteur et son modèle. Il mourut comme lui sans avoir jamais violé délibérément une seule de nos règles. Dès qu'il commençait son oraison, il était absorbé en Dieu, et nulle pensée étrangère ne venait le troubler: privilège bien rare, dont lui seul n'était pas surpris; car il ne pouvait comprendre, disait-il, que des chrétiens et surtout des religieux eussent à se plaindre de la mobilité de leur imagination, quand ils avaient le bonheur de s'entretenir avec Dieu. Ardente et filiale autant que solide et profonde était sa dévotion à la très sainte Vierge. Dans les exhortations d'usage qu'il adressait à ses élèves, il parlait de cette bonne Mère, de ses privilèges, de ses amabilités, avec un tel accent, une telle effusion d'amour, que ses jeunes auditeurs en étaient dans le ravissement. Ils se disaient ensuite ou que Marie elle-même avait dû se montrer à leur saint professeur, ou du moins qu'il avait vu les anges dont est formée sa cour.

Les vertus du F. Devillers brillèrent encore d'un plus vif éclat dans ses derniers moments. Les yeux fixés sur son crucifix et sur

les images de Notre-Dame et de saint Jean Berchmans, il attesta que jamais il ne s'était trouvé si bien et que son âme surabondait de consolation. Il fit chanter le cantique de saint Bernard en l'honneur du nom de Jésus et celui de saint Pierre Damien sur la gloire du paradis ; il mêlait lui-même sa voix mourante à celle de ses frères. Au moment d'expirer, rassemblant par un acte de suprême énergie ce qui lui restait de forces, et se dressant sur sa couche : « Je déclare, dit-il, que je meure fils de la Bienheureuse Vierge Marie, de la sainte Église catholique et de la Compagnie de Jésus ». Puis il retomba épuisé, et remit doucement son âme entre les mains de Dieu.

P. Franc.-Xaver. Kropf, S. J. *Historia Provinciæ S. J. Germaniæ Superior., part. 5ª, n. 467, p. 233.* — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).*

VI JANVIER

—

Le sixième jour de janvier de l'an 1608, mourut à Horazdiowitz le P. Wenceslas Swihowsky de l'illustre famille des Swihow et des Razemberg, dont les membres avaient occupé le trône de Bohême près de huit cents ans. C'est à lui que la noblesse de ce royaume doit en grande partie d'avoir abandonné l'hérésie des Hussites. Ses alliances lui ouvraient tous les châteaux de Bohême ; la seule vue d'un homme de ce rang et de ce mérite, qui avait tout quitté pour Jésus-Christ, et n'avait conservé de son ancienne fortune que la grandeur d'âme et le courage, renouvelait les merveilles de conversion que saint François de Borgia venait d'opérer en Espagne. Pendant les sept dernières années de sa vie, le P. Swihowsky fut en proie à de cruelles infirmités ; ses nerfs violemment contractés ne lui permettaient même plus d'offrir à l'autel le saint Sacrifice. Mais ses douleurs ne lui arrachèrent jamais une plainte ; il était en cet état si maître de son âme et de sa parole, que ses supérieurs crurent de la plus grande gloire de Dieu de le faire transporter à la résidence de Bernarditz, récemment fondée, pour en prendre le gouvernement et y défendre encore la foi. Dans ce voyage, il devait traverser les domaines de deux de ses frères, divisés depuis quelque temps par des haines qui menaçaient d'em-

braser tout le pays, d'autant plus que l'un d'eux était à la tête des hérétiques. Le P. Wenceslas eut le bonheur de les réconcilier sincèrement, et de gagner à la foi romaine celui dont il avait si longtemps en vain demandé à Dieu la conversion. Puis, quand ce dernier triomphe de son apostolat eut été obtenu, il fut saisi tout à coup des douleurs de la mort, et s'endormit dans le Seigneur, après une courte et sainte agonie. Il n'était âgé que de quarante-deux ans, et en avait passé vingt dans la Compagnie.

P. Cruger, S. J. *Sacræ memoriæ regni Bohemiæ et pertinentiarum Moraviæ et Silesiæ. t.* 1, 6a *Januar., p.* 28. — Juvencius, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5a, *lib.* 25, *p.* 860. — J. Schmidl, S. J., *Historia Soc. Jes., Provinc. Bohemiæ, Pragæ,* 1747, *t.* 2, *p.* 482. — Mathias Tanner, S. J., *Societas Jesu Apostolorum imitatrix, Pragæ,* 1694, *p.* 389. — Balbinus, S. J., *Miscellanea historica regni Bohemiæ, Pragæ,* 1682, *titul.* 49, *p.* 101. — Id., *Epitome rerum Bohem., l.* 3, *c.* 5. *in notis, p.* 226, *et c.* 16, *p.* 309. — Patrignani, *Menol.,* 8 *genn., p.* 86. — Drews, *Fasti Soc. Jes.,* 8a *jan., p.* 11.

VII JANVIER

—

* Le septième jour de janvier de l'an 1659 mourut à Ratisbonne un des plus intrépides champions de la foi catholique en Allemagne, le P. Jean Forer, né à Lucerne, en Suisse. Dès sa plus tendre enfance, il avait été élevé par sa pieuse mère dans l'amour de l'Église et la haine de l'hérésie. Lorsqu'il se présenta au noviciat de Landsberg, à l'âge de vingt ans, il venait, disait-il, pour travailler à la conversion de ses compatriotes et combattre l'erreur. L'occasion se présenta bientôt d'exercer son zèle. Un Père donnait une mission aux environs de la ville. Jean Forer se joignit à lui, et pendant que le Père entendait les confessions, lui parcourait la campagne, à la recherche des livres hérétiques. Il en trouva un si grand nombre qu'il en remplit un chariot. Le vicaire général d'Augsbourg, auquel il conduisit son butin, en fit un feu de joie en l'honneur de la foi catholique.

Ce n'était qu'un prélude à des luttes plus sérieuses. Les armes dont il se servit furent la science, la prière et la mortification. Il eut comme maîtres et comme modèles, sur ce nouveau champ de bataille, les Pères Paul Layman, Adam Tanner et le célèbre P. Jacques Gretser qui à cette heure-là même défendait la doctrine du grand cardinal Bellarmin contre ses détracteurs. Formé à leur école,

le P. Jean Forer, par l'enseignement dans la chaire de philosophie et de théologie à Ingolstadt et à Dillingen, et par la plume dans une multitude d'ouvrages en latin ou en langue vulgaire, infligea aux novateurs des défaites terribles. On peut à bon droit, dit le P. Southwell, lui donner le nom de marteau des hérétiques. Il ne défendit pas avec moins de vigueur et de talent la Compagnie contre ses calomniateurs et ses envieux. L'âge ne refroidit point son ardeur. A soixante-dix-huit ans, malgré de pénibles infirmités, le P. Forer ne pensait encore qu'à se dépenser pour la sainte cause de la justice et de la vérité, lorsqu'il fut frappé, la plume en main, par une attaque d'apoplexie ; et quelques heures après il expira.

Summar. Vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 540. — Sommervogel, *Bibliothèque...*, *t.* 3, *p.* 858. — Patrignani, *Menol.*, 7 *genn.*, *p.* 77. — Joseph Cassani, S. J., *Glorias del segundo siglo de la Compañia de Jesus*, ou *Varones ilustres, Madrid,* 1736, *t.* 3, *p.* 217. — *Biographie universelle*, *t.* 15, *p.* 256.

---

* Le septième jour de janvier de l'an 1664 mourut à Judenburg en Styrie le P. Abel Gattermayr, l'apôtre de cette ville qu'il avait évangélisée pendant quarante ans. Il l'avait trouvée, quand il y arriva, pleine d'hérétiques luthériens ; il la laissa tout entière catholique à sa mort. Il y érigea même, en dépit de mille obstacles, une congrégation d'hommes qui devint florissante et lui servit de puissant auxiliaire. Son zèle ne se rebutait de nulle fatigue. Au milieu des travaux les plus accablants, il répétait la parole de l'apôtre des Indes : *Amplius, Domine, amplius.* On disait de lui qu'il

avait ramené plus de dissidents que jamais hérésiarque n'avait par lui-même arraché de fidèles à l'Église, et qu'il valait lui seul un collège entier, tellement son activité suffisait à tout. Cependant, on ne remarquait en ses manières ni précipitation, ni ardeur emportée ou inquiète ; le P. Gattermayr avait fait sienne cette maxime de la sagesse : *Age quod agis.* Comme il travaillait uniquement pour Dieu, il s'appliquait à donner à chaque chose toute sa perfection. Les plus grands succès ne lui inspiraient point de vanité, et de tout cœur il répétait : *Servi inutiles sumus.*

Au collège, nul n'était plus humble, plus obéissant, plus fidèle à toutes les règles. On l'appelait la vivante image de la discipline religieuse, le novice vétéran. De longues et cruelles souffrances éprouvèrent ses derniers jours, mais n'abattirent point son courage. La veille de sa mort, le P. Gattermayr confessa encore toute la communauté ; et le lendemain, le vaillant ouvrier alla se reposer dans le sein de Dieu. Il était âgé de soixante-quatorze ans dont il avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Summar. Vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol., 7 genn., p.* 79.

VIII JANVIER

—

* Le huitième jour de janvier de l'an 1668 mourut à Cologne, sa patrie, le P. Théodore Dülman, qui dans les charges multiples de l'enseignement, de la prédication, et du gouvernement des Nôtres se fit constamment remarquer par son zèle, sa prudence, son attachement de cœur à l'Institut de la Compagnie et un grand esprit d'oraison. Il était d'une délicatesse admirable pour sauvegarder la réputation de ses frères, surtout des absents ; jamais on ne surprit sur ses lèvres une parole de critique ou de plainte. Aussi le P. Dülman nourrissait-il une ferme confiance que Dieu, fidèle à sa promesse, lui ferait miséricorde et ne condamnerait point celui qui n'avait point condamné les autres. Il expira saintement, au moment où l'on récitait auprès de lui ce verset du psaume, *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies*. Il était âgé de soixante-dix ans, et en avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

Summar. Vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.) — Sotuellus, *Biblioth., p.* 755. — P. Jos. Hartzheim, S. J., *Bibliotheca Coloniensis, p.* 304. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 273.

* Le huitième jour de janvier de l'an 1740 mourut à Leutmeritz en Bohême le P. Jean Foerschan, né à Prague. La plus grande partie de sa vie religieuse fut consacrée à l'éducation de la jeunesse. Mais qu'il fût professeur de grammaire et de littérature, de théologie et d'Écriture sainte, ou prédicateur des élèves, préfet des classes, et directeur du séminaire de Leutmeritz, il fit partout paraître le même dévouement et la même préoccupation de conduire les âmes à Notre-Seigneur. Pendant sa régence d'humanités, soixante-treize de ses disciples, gagnés par ses exemples, renoncèrent au monde et embrassèrent la vie parfaite dans différents Ordres. En effet, tout en lui respirait le mépris des choses du temps et le seul amour des biens éternels. Sa pauvreté était extrême, et il en savourait les privations avec délices. Il ne pouvait comprendre qu'un religieux se montrât difficile en tout ce qui regarde le vêtement ou la nourriture. Les injures, les procédés indélicats plus mortifiants que les injures elles-mêmes, le laissaient calme et souriant ; toute sa vengeance était de dire en parlant de ceux qui l'avaient offensé : « Que Dieu leur pardonne ! » Ami du travail et de la prière, le P. Foerschan y consacrait non seulement le jour, mais une partie de ses nuits. Après sa mort, on ne vit pas sans une sorte d'effroi les divers instruments de pénitence avec lesquels il tourmentait sa chair. Ses disciplines étaient rougies de son sang. Il remit saintement son âme entre les mains de Dieu dans la cinquante-deuxième année de son âge et la trente-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Bohem. ann. 1740 (*Archiv. Rom.*). — Sommervo-

GEL, *Bibliothèque, t.* 3, *p.* 823. — FRANZ MARTIN PELZEL, *Boehmische, Maerische und Schlesische Gelehrte und Schriftsteller aus dem Orden der Jesuiten... Prag,* 1786, *p.* 177.

---

* Le huitième jour de janvier de l'an 1785 mourut au séminaire épiscopal de Königgrätz le P. CHARLES PRZIKRIL, de la Province de Bohême, autrefois missionnaire aux Indes Orientales et longtemps préfet des études au collège de Goa. Malgré sa nationalité, il fut enveloppé dans le décret de proscription lancé par le ministre Pombal contre tous les religieux de la Compagnie de Jésus qui se trouvaient sur les terres soumises à la couronne de Portugal. Après une horrible traversée qui coûta la vie à vingt-quatre de ses compagnons, il fut jeté dans les cachots du fort Saint-Julien, à l'embouchure du Tage.

Voici quelques extraits d'une lettre que le captif, épuisé par cinq années de souffrances presque intolérables, adressait à son Père Provincial : on croirait entendre un écho de celle qu'un autre confesseur de Jésus-Christ, le bienheureux Charles Spinola, écrivait de son cachot d'Omura, près de cent cinquante ans auparavant. Le P. Przikril commence par faire la description de sa prison. « C'est un souterrain semblable à une cave très profonde, ou mieux à un tombeau antique. Sa situation au bord de la mer le rend perpétuellement humide, et cette humidité engendre une quantité prodigieuse de vers qui nous font beaucoup souffrir... Ni air, ni lumière ne pénètrent dans nos cavernes, si ce n'est au moment où l'on ouvre la porte de fer qui donne entrée aux cachots. Vous pouvez penser par là combien ces souterrains sont fétides et malsains. Mais béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations, et nous fait goûter combien il est doux de souffrir pour son saint nom... Quand je pèse nos maux dans la balance du sanctuaire, j'ai honte d'endurer si peu de chose... Je puis vous assurer que je suis on ne peut plus content de mes chaînes; j'en remercie Dieu qui me fortifie et me donne le désir de vivre sur la croix... Que personne ne plaigne mon sort, mais que tous mes amis prient pour moi Notre-Seigneur..., afin qu'il plaise à la bonté divine de me conserver cette allégresse de cœur qu'il lui a plu de m'accorder jusqu'à ce jour malgré mon indignité... ».

En 1767, cet admirable fils de saint Ignace, digne frère de tant de martyrs, fut remis en liberté à la demande de l'impératrice Marie-Thérèse. Revenu dans sa Province, il fut nommé d'abord Intructeurs des Pères de troisième probation, puis Recteur du collège de Königgrätz. Il survécut douze ans à la suppression de la Compagnie, et mourut en très haute réputation de vertu, à l'âge de soixante-sept ans, cinquante-et-un après son entrée au noviciat.

Carayon, *Documents inédits...*, *document* I. *Les prisons de Pombal*, *p.* 146. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1265. — Pelzel, *Boemische gelehrte*, *p.* 236. — de Guilhermy, *Ménologe de l'Assistance d'Italie*, 2e *part.*, 10 *sept.*, *p.* 285.

IX JANVIER

—

* Le neuvième jour de janvier de l'an 1636, à Düren, le P. François Knodt donna joyeusement sa vie au service des pestiférés, à l'exemple de celui qui avait sacrifié la sienne pour le salut du monde. Il s'était préparé à cette suprême immolation par un complet détachement de lui-même et une union continuelle de cœur avec Dieu. Chaque jour, avant de monter à l'autel, il se purifiait de ses moindres fautes dans le sacrement de pénitence, afin que nul obstacle n'arrêtât l'effusion de la grâce. Il semblait ne savoir parler que de Dieu. Dans sa dernière maladie, tout autre entretien lui était à charge ; si quelques-uns abordaient un sujet indifférent, il montrait bientôt, par l'expression attristée de son visage, combien de tels discours lui étaient pénibles. Le premier de tous, le P. Knodt introduisit à Düren l'usage de réunir les enfants pour l'enseignement du catéchisme, et cette pratique produisit les plus heureux fruits. Quand la peste se déclara dans la ville, il s'empressa de s'offrir aux supérieurs. Non content de prodiguer aux malades les secours spirituels, il s'abaissait aux services matériels les plus humbles, jusqu'à laver lui-même leur linge. Il ne tarda pas à tomber dans cette arène meurtrière, à l'âge de quarante ans; il en avait passé seize dans la Compagnie.

Summar. Vit. defunctor. Provinc. Rhen. Infer. (Arch. Rom.).

X JANVIER

—

Le dixième jour de janvier de l'an 1622, le F. Jonas Pernlochner mourut au collège de Gratz, où il remplissait depuis vingt-deux ans les pénibles fonctions d'infirmier. Toujours prêt à passer la nuit aussi bien que le jour près de ses malades, il les servait comme il aurait servi Notre-Seigneur, sans jamais rien négliger pour le soulagement de leurs corps et la consolation de leurs âmes ; quand approchait le terme de leur vie, il les entretenait avec tant d'onction et de douceur des souffrances du Sauveur mourant sur la croix et de la joie qu'ils allaient goûter dans le ciel, que l'on regardait comme une grâce très précieuse de rendre le dernier soupir entre ses bras. Non content des fatigues de son emploi, le F. Jonas Pernlochner affligeait encore sa chair par l'usage d'un rude cilice, et n'acceptait aucun des adoucissements que la charité de ses supérieurs lui offrait ; tant il estimait le bonheur de se dépenser au service des membres souffrants de Jésus-Christ ! Et cependant il s'accusait sans cesse de mener une vie lâche, indigne, pensait-il, d'un homme qui travaille pour Dieu et pour l'éternité. Il mourut à l'âge de quarante-trois ans et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Patrignani, *Menolog.*, 10 *genn.*, *p.* 100. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr.* (*Archiv. Rom.*).

Le dixième jour de janvier de l'an 1749 mourut au collège de Trente le P. JOSEPH WELPONER, jeune missionnaire allemand, d'un zèle et d'une perfection consommés. Dès les premiers jours de sa vie religieuse, il n'était connu que sous le nom du saint novice. La prière et la mortification lui firent faire en peu de temps d'admirables progrès. Avide de souffrances pour Jésus-Christ, il s'exposait à toutes les intempéries des saisons, ne s'approchait jamais du feu et se flagellait d'ordinaire jusqu'au sang. L'obéissance lui fit seule déposer un peu avant sa mort le rude cilice qu'il avait obtenu la permission de porter habituellement, même au temps de ses études. Il avait demandé les missions des Indes ; mais il dut renfermer d'abord son zèle dans l'enceinte d'une petite classe de grammaire au collège de Trente. Il s'y dévoua tout entier au salut et à l'instruction de ses élèves. Les jours de dimanches et de fêtes, et pendant les vacances, il parcourait à pied les villages voisins, et du haut d'un rocher ou de quelque tronc d'arbre, il enseignait le catéchisme et les plus belles pratiques des vertus chrétiennes au peuple qui accourait à ses leçons. Ces pauvres gens le vénéraient comme un apôtre, comme un homme de miracles.

Un jour à la fin de son instruction, le P. Welponer les fit mettre à genoux pour supplier la sainte Vierge d'éloigner d'eux un fléau qui les menaçait. Le soir même un ouragan de grêle ravageait les campagnes environnantes, sans toucher au village que l'homme de Dieu venait de mettre sous la protection de Marie. Le P. Joseph Welponer était à peine âgé de trente-six ans, lorsqu'il

fut emporté par la mort ; mais sa vie avait été pleine de bonnes œuvres ; et dans tout le pays de Trente, sa mémoire demeura longtemps en bénédiction. Il avait passé seize ans dans la Compagnie.

Boero, *Menol.*, 10 *genn.*, *p.* 198. — *Necrolog. Provinc. German. Superior. anno* 1749 (*Archiv. Rom.*).

XI JANVIER

---

* Le onzième jour de janvier de l'an 1740, le P. Adam Spingaroli mourut à Fiume, sa patrie, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la soixante-quatrième depuis son entrée au noviciat. Il avait longtemps parcouru les campagnes de la Dalmatie et de la Croatie, bravant la difficulté des chemins, les souffrances de la faim et de la soif, les périls de la guerre, pour arracher les âmes à l'ignorance, à l'hérésie et au péché. Quand ces travaux, joints aux mortifications dont il ne cessait d'accabler son corps, eurent épuisé ses forces, le P. Spingaroli revint à Fiume et consacra les dernières années de sa vie à l'évangélisation et au soulagement des pauvres. Il adopta en quelque sorte ces malheureux, se fit leur providence et leur père, pourvut à tous leurs besoins, et souvent même se priva du nécessaire pour leur donner plus largement. Cette charité tendre et généreuse de l'homme de Dieu et ses autres vertus, son obéissance, son humilité, sa patience dans les épreuves, son amour de la prière, lui concilièrent la vénération universelle. On en vit une preuve éclatante à sa mort. A ses funérailles, tel fut le concours de la foule pour le voir encore une fois, et lui faire tou-

cher des médailles et des chapelets, qu'il fallut user d'une sorte de violence pour l'arracher à ces démonstrations et le descendre dans le caveau. Nombre de prodiges furent opérés, dit-on, par son intercession et attestèrent son crédit auprès de Dieu.

Litter. ann. Provinc. Austr., anno 1740 *(Archiv. Rom.).*

XII JANVIER

—

Le douzième jour de janvier de l'an 1650, mourut au collège de Troppau dans la Province de Bohême, le P. Jean Emrich, autrichien. La ville d'Eger dont le luthéranisme avait fait une de ses places fortes, lui fut tout entière redevable de sa conversion. On peut même dire qu'il y renouvela les merveilles d'apostolat de saint Grégoire le Thaumaturge à Césarée ; car lorsqu'il y prêcha pour la première fois, la ville ne renfermait que seize familles catholiques, et lorsqu'il en sortit seize ans après, elle n'en comptait plus que seize qui fussent hérétiques ; et ces succès furent obtenus malgré la crainte perpétuelle des Saxons luthériens, toujours prêts à fondre sur cette cité dont ils parvinrent même à se rendre maîtres par trahison. A peine y furent-ils entrés, qu'ils envahirent l'église de la Compagnie et pillèrent le collège ; mais leur rage s'exerça surtout contre la personne du P. Emrich. Tour à tour il fut question de le mettre à la torture, de le faire flageller par le bourreau, à la vue de tout le peuple, de lui couper le nez et les oreilles. Le serviteur de Dieu assistait à ces délibérations barbares, sans donner le moindre signe d'effroi. Après une longue nuit d'outrages et de mauvais traitements, il répondait à un des magistrats de la ville qui lui témoignait quelque compassion : « Ne nous plaignez pas ;

car nous sommes trop bien traités; puisque nous souffrons comme serviteurs de Jésus-Christ et que nous portons ses insignes et sa croix ». Le P. Emrich mourut dans la soixantième année de son âge et la trente-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 3, *p.* 1194-1202; *t.* 4, *p.* 106; *t.* 5, *p.* 91, 226, 647.

Le douzième jour de janvier de l'an 1767, le P. DAVID FAY, hongrois, du sang royal de Saint-Étienne, mourut après cinq années de souffrances, sans aucune consolation humaine, dans les souterrains du fort Saint-Julien, près de Lisbonne. Sa famille avait eu le malheur de tomber dans l'hérésie; mais la lecture des controverses de Bellarmin convertit son père, qui ramena lui-même tous ses enfants à la foi romaine. Sa mère seule demeurait inébranlable dans son erreur. Pour obtenir le salut d'une âme si chère, David, récemment entré dans la Compagnie, fit vœu de se dévouer au salut des infidèles; et ses études à peine terminées, il partit pour aller annoncer le nom de Jésus-Christ aux tribus sauvages du Brésil. Or, au moment presque où il venait d'arriver dans la Province du Maragnon, il eut la joie d'apprendre que sa mère venait enfin de se convertir.

Le P. Fay évangélisa pendant cinq ans les féroces Indiens des rives du Pindaré. Tout ce qu'il eut à souffrir au milieu d'eux lui avait donné l'espérance de répandre son sang pour la foi. Dieu le réservait à un autre martyre plus long et plus douloureux. Son

titre d'étranger ne put le soustraire à la haine de Pombal pour tous les membres de la Compagnie de Jésus. Arraché à sa mission, le P. Fay fut enseveli, à l'âge de quarante ans, dans les horribles cachots du fort Saint-Julien ; mais loin de se laisser abattre, il ne diminua rien de ses austérités volontaires. Chaque nuit, les soldats entendaient avec un religieux saisissement le bruit de ses longues et sanglantes flagellations ; et après sa mort, ils ne craignirent pas de lui donner hautement les témoignages de vénération qu'on ne rend qu'aux saints.

BOERO, *Menologio...* 12 *genn.*, *p.* 232. — STÖGER, *Scriptores Provinc. Austr.*, *p.* 78. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 573. — CARAYON, *Documents inédits... Les Prisons de Pombal, p.* 159. — CHRIST. DE MURR, *Journal...*, *t.* 8, *p.* 260. — VALENT. KACSKOVITS, S. J., *Catalogus defunctorum quorumdam Sociorum Jesu post abolitionem, (Biblioth., Archiep. Colocens.).*

---

* Le douzième jour de janvier de l'an 1737 mourut glorieusement à Ketcho ou Hanoï, capitale du Tonkin, le vénérable P. GASPAR KRATZ, allemand, décapité pour la foi avec les Pères Emmanuel de Abreu, Barthélemy Alvrès et Vincent da Cunha, Portugais.

Les souffrances et le martyre de ces généreux confesseurs ont été racontés déjà au Ménologe de l'Assistance de Portugal. Il suffira de donner ici quelques détails biographiques sur le P. Gaspar Kratz. Il était né à Golzheim près de Düren, entre Cologne et Aix-la-Chapelle. Ses études terminées, il avait cédé au désir des voyages et parcouru les différents états de l'Europe. Puis il s'était engagé au service de la Hollande dans la colonie de Batavia. Au milieu de

tant de courses sur terre et sur mer, Gaspar Kratz était néanmoins toujours demeuré fidèle à la foi de son baptême. Quand un vaisseau portugais venant de Macao touchait à Batavia, il ne manquait jamais d'aller y demander un prêtre catholique pour se confesser et recevoir le corps de Notre-Seigneur. Dieu le récompensa de cette constance, en lui donnant la grâce de la vocation religieuse à la Compagnie, et bientôt après celle du martyre. Afin de suivre plus librement les mouvements de sa piété, Gaspar Kratz partit pour Macao, et à l'âge de trente-deux ans, après de vives instances, il fut admis sous le drapeau de saint Ignace.

Dès qu'il eut achevé son noviciat et ses études, il sollicita et obtint, à sa grande joie, la faveur d'aller annoncer le nom de Jésus-Christ aux peuples du Tonkin. Mais à peine eut-il mis le pied sur le rivage, qu'il fut arrêté avec les Pères Portugais, soumis à une longue et atroce captivité de neuf mois, et enfin condamné à mort. Aussitôt que la nouvelle de la prochaine exécution des missionnaires se fut répandue, les chrétiens accoururent en foule à la prison pour leur dire adieu. C'est le P. Gratz qui fut chargé de leur répondre. Après avoir rappelé que ses compagnons et lui avaient tout quitté pour venir leur enseigner le chemin du salut, il les exhorta à la persévérance : « Ne vous laissez pas aller au découragement, ajouta-t-il, à l'occasion de notre mort. Nous montons au ciel ; là nous connaîtrons encore mieux le prix de vos âmes, et nous vous aimerons encore mieux ».

Les saints martyrs allèrent au supplice avec une allégresse qui jetait les payens dans la stupeur : « Quelle est donc cette loi, disaient-ils, qui enseigne à mépriser la vie, et à recevoir la mort avec tant de joie ? » Le P. Kratz se mit à genoux, baisa avec respect le

poteau auquel il devait être attaché, et sa tête fut abattue d'un seul coup de cimeterre. Il était âgé de trente-huit ans, et en avait passé six dans la Compagnie.

De Guilhermy, *Ménologe de l'Assist. de Portugal*, 1ère *partie*, 12 *janv.*, *p.* 40. — *Lettres édifiantes*, 1ère *édit.*, 24e *recueil*, *p.* 92-175 ; *ibid.*, *Épître*, *p.* VII. — De Montézon, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, *p.* 313. — Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten*, *p.* 285. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1219. — Boero, *Menolog.*, 12 *genn.*, *p.* 221.

---

* Le douzième jour de janvier de l'an 1765, au collège de Krems, mourut le P. Paul Edelmiller, de la Province d'Autriche. Professeur de rhétorique à Presbourg et à Gratz, de philosophie et de théologie morale à Passau et à Lintz, compagnon du Maître des novices à Trentschin et enfin ministre à Leoben et à Krems, il se montra partout fidèle à lui-même, homme de prière et d'abnégation. Le jour où il se revêtit des livrées de saint Ignace, il déclara une guerre implacable à la nature. Pour lui, comme par une sorte de droit, les choses les plus viles et les plus usées ; il mettait à se les procurer plus d'empressement et de sollicitude que les moins mortifiés à les éviter. D'un tempérament de feu, il en avait si bien dominé les saillies qu'on l'eût cru insensible à la colère. Avec une santé délicate, il ne laissait pas de traiter son corps comme un ennemi irréconciliable. Il marchait toujours armé d'un âpre cilice, et si le Frère infirmier ne le lui avait enlevé dans son agonie, il l'aurait emporté avec lui au tombeau.

A mesure qu'il se dégagait de lui-même, le P. Edelmiller se rapprochait de Dieu. Sa conversation était véritablement au ciel. Il re-

connaissait devoir à la très sainte Vierge toutes les grâces dont il avait été comblé. Mais rien n'égalait sa dévotion au Saint Sacrement. Aussi souvent qu'il le pouvait, il passait de longues heures en adoration au pied du tabernacle : il trouvait là sa consolation et son repos. La veille de sa mort, il puisa dans son amour pour le Sauveur le courage et la force de monter encore une fois à l'autel, et il se nourrit lui-même de celui qui est le viatique des mourants. Il expira pieusement à l'âge de quarante-sept ans ; il en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., ann. 1765 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Biblioth. Provinc. Austr., p.* 68. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 335.

XIII JANVIER

—

Le treizième jour de janvier de l'an 1733, le P. Antoine Sepp, originaire du Tyrol, mourut dans les missions du Paraguay, à l'âge de soixante-dix-huit ans dont il avait consacré plus de soixante au service de Dieu dans la Compagnie, et de quarante à la conversion des Indiens. Les belles relations de ses travaux et les hommages rendus à sa mémoire par les Espagnols eux-mêmes, le placent au premier rang des apôtres, des civilisateurs et des thaumaturges du Nouveau-Monde. Il ne manqua pas cependant de persécuteurs qui le chargèrent des plus infâmes calomnies et le firent retirer ignominieusement d'une de ses réductions ; mais pendant cette tempête, et après la manifestation solennelle de son innocence, le P. Sepp ne prononça jamais une parole qui renfermât la plus légère allusion à l'indigne conduite de ses ennemis. Travailler ou souffrir, selon le bon plaisir de Dieu, semblait avoir pour lui les mêmes charmes ; il put dire en toute vérité au lit de la mort : « Depuis que je suis entré dans ce pays, je ne crois pas y avoir seulement remué une tuile par un autre motif que celui de l'amour de Dieu ».

Quand il désirait obtenir quelque grâce extraordinaire, il invitait

toutes les mères à venir avec leurs petits enfants, et il faisait prier ces innocentes créatures pour obtenir le miracle dont la réduction avait besoin. Dans un temps où une sécheresse brûlante mettait en péril les récoltes de l'année, un jeune enfant vint à mourir. L'homme de Dieu réunit tout le peuple pour lui faire des funérailles magnifiques. Avant de le déposer dans la terre, il le prit entre ses bras, et à haute voix, conjura cette âme bienheureuse, par le bonheur dont elle jouissait déjà dans la compagnie des anges, d'intercéder pour ses parents, pour ses amis, et pour cette multitude d'enfants qui lui ressemblaient par la grâce du saint baptême, et que la famine menaçait de moissonner dans leur première fleur. Les Indiens, émus de ce spectacle, n'avaient pas encore quitté le cimetière, que le ciel s'était couvert de nuages ; la pluie tombait en abondance et toutes les moissons étaient sauvées.

Boero, *Menolog.*, 13 *genn.*, *p.* 259. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1129. — P. Carol. Platzweg, S. J., *Lebensbilder deutscher Jesuiten in auswärtigen Missionen, Paderborn,* 1882, *pp.* 155-170.

Le treizième jour de janvier de l'an 1795, mourut, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, le P. Ignace Rhomberg, dernier Assistant d'Allemagne dans l'ancienne Compagnie, et désigné par le P. Laurent Ricci pour lui succéder en qualité de Vicaire Général. Ce vénérable vieillard eut une part de choix dans les tribulations et les outrages prodigués aux enfants de saint Ignace. Enfermé au château Saint-Ange, sans pouvoir, durant huit mois, parler même à ses gar-

des, ni sortir de sa chambre pour respirer un moment, il fut bientôt frappé de paralysie. Quand on lui permit enfin d'entendre la sainte messe, il fallut que deux prisonniers de la forteresse, touchés de compassion pour leur compagnon de captivité, s'offrissent à le porter tous les matins jusqu'à la chapelle, et à le rapporter ensuite dans sa cellule. Appelé devant ses juges pour être mis en liberté par ordre du Souverain Pontife Pie VI, le P. Rhomberg les supplia humblement de lui obtenir la grâce de rester jusqu'à sa mort dans sa prison : « Car j'ai ici, leur dit-il, deux charitables forçats, qui veulent bien me porter chaque jour au pied de l'autel, pour y recevoir Notre-Seigneur; et peut-être ne pourrais-je pas obtenir ailleurs la même consolation ». Cependant il dut se retirer avec quelques autres Pères dans une maison commune. Là, toute sa joie était d'apprendre que nos anciens Pères d'Allemagne travaillaient toujours avec le même cœur à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes, en Suisse, en Saxe et ailleurs. Quand il sut que la Compagnie n'avait pas péri tout entière, il demanda et obtint la grâce d'être affilié aux Pères de la Province de Russie, et à sa mort, ceux-ci firent pour son âme les suffrages ordinaires.

BOERO, *Menolog.*, 13 *genn.*, *p.* 262. — MEDERER, S. J., *Annales Ingolstadiensis Academiæ...*, *t.* 3, *p.* 180.

---

* Le treizième jour de janvier de l'an 1702 mourut au collège de Tyrnau le P. LADISLAS SENNYEY, d'une noble famille hongroise.

Professeur de théologie, chancelier et Recteur des deux Universités de Gratz et de Tyrnau, Instructeur des Pères du troisième an, supérieur des missions militaires, Préposé de la maison professe de Vienne, trois fois député à Rome et enfin Provincial, il se signala toujours par un si parfait assemblage de qualités et de vertus, qu'il mérita d'être appelé « *Gemma Societatis*, la perle de la Compagnie ». Sa charité pour les siens était celle d'une mère; au premier symptôme de la maladie, il prenait l'alarme, et s'enquérait avec sollicitude de ce qui pourrait être nécessaire ou utile. Une de ses notices rappelle avec complaisance les améliorations et embellissements qu'il fit dans plusieurs maisons. C'est à son influence auprès de l'empereur et des magnats que la Compagnie, après un siècle entier de vaines tentatives, dut de voir enfin son existence et ses droits authentiquement reconnus par les États généraux de Hongrie, et sanctionnés par les lois du royaume. Avec les malheureux, le P. Sennyey était saintement libéral. Douze fois par année, à certaines fêtes plus solennelles, il leur faisait donner un grand repas dans les prisons ou dans les hôpitaux; c'est ainsi, disait-il, qu'il accroissait les revenus de son collège.

Les seigneurs du royaume l'avaient en si haute estime, qu'ils tentèrent à plusieurs reprises de lui faire décerner les honneurs de l'épiscopat. Quand l'archevêque de Gran, primat de Hongrie, fut à son lit de mort, répondant à ceux qui lui demandaient entre quelles mains il pensait faire passer sa crosse: « Si vous voulez, leur dit-il, me donner un successeur qui soit homme de doctrine et de sagesse, jetez les yeux sur le P. Ladislas Sennyey; dans tout le royaume, vous n'en trouverez point qui lui soit comparable ». L'empereur Léopold disait de son côté qu'il souhaitait pour lui-même et pour

la Compagnie beaucoup d'hommes pareils au P. Sennyey. Ce grand serviteur de Dieu mourut dans la soixante-dixième année de son âge et la cinquante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. annuæ Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Franc. Kazy, S. J., *Historia Universitatis Tyrnaviensis S. J. Tyrnaviæ*, 1737, *p.* 297. — Patrignani, *Menol.*, 13 *genn.*, *p.* 122. — Stöger, *Scriptores Provinc. Austr.*, *p.* 326. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1127.

XIV JANVIER

—

Le quatorzième jour de janvier de l'an 1638, expira saintement à Olmutz le P. Jean Frédéric Breiner, doyen de la cathédrale d'Olmutz, administrateur du diocèse après la mort de l'évêque et destiné lui-même à l'épiscopat, mais devenu peu de temps avant sa mort novice et scolastique de la Compagnie de Jésus. Il s'accusait humblement de n'avoir pas écouté la voix de Dieu, qui l'avait appelé sous l'étendard de saint Ignace, lorsqu'il étudiait au Collège Germanique ; pour réparer sa faute autant qu'il était en lui, il n'aspirait qu'à se dépouiller de ses dignités et à vivre jusqu'à sa mort sous le joug de l'obéissance.

Frédéric Breiner était renommé dans tout l'empire pour ses vertus et, en particulier, pour son zèle aussi bien que pour sa sagesse dans les conseils du souverain. Il avait ramené à la foi romaine, avec le secours de nos Pères, presque toute la Moravie. Il était l'âme de toutes les fondations catholiques. Pour encourager une pieuse congrégation de paysans, fondée sous l'invocation de Notre-Dame et de saint Isidore le laboureur, il avait voulu en être nommé le premier préfet. Chaque année, il célébrait, avec un redoublement de dévotion et de joie, l'Assomption de la sainte Vierge, comme l'anniversaire du jour où il avait été pris, enchaîné et traité indignement par des

hérétiques révoltés. Il chérissait si tendrement la Compagnie, et aimait tant à se trouver au milieu des Pères du collège, surtout pour célébrer les fêtes de nos saints, que les habitants d'Olmutz avaient coutume de dire : « Le doyen Breiner ne peut vivre sans Jésuites ». Son vœu le plus ardent, de mourir au moins sous les livrées des fils d'Ignace, fut enfin exaucé. Il eut même la consolation de prononcer ses vœux avant de recevoir le saint viatique. Son seul regret, à ses derniers moments, était de n'avoir pu remplir les plus humbles fonctions du noviciat ; on l'entendit répéter doucement plus d'une fois, en s'entretenant avec Notre-Seigneur. « O mon Dieu ! si j'avais eu ces deux années, comme je vous aurais servi ! » Le P. Breiner était âgé de cinquante-quatre ans.

CRUGERIUS, *Sacri Pulveres Bohemiæ*, 14 *januar.*, *p.* 62. — SCHMIDL, *Historia Provinc. Bohem.*, *part.* 4ª , *l.* 1, *p.* 44, 228 ; *lib.* 2, *p.* 440. — *Cardin.* ANDR. STEINHUBER, S. J., *Geschichte des Collegium Germanicum Hungaricum*, *t.* 1, *p.* 431.

Le quatorzième jour de janvier 1709, mourut saintement à Patak en Hongrie le P. MARTIN CSELES, confesseur de la foi. Ce digne fils de saint Ignace jouissait parmi ses compatriotes d'une haute réputation. Il la devait à ses rares connaissances théologiques, à ses travaux sur les saints et les églises de son pays, aussi bien qu'à son éloquence et à son style, qui l'avaient fait surnommer le Cicéron hongrois. Mais il s'estima bien plus heureux encore d'avoir porté les chaînes dont les hérétiques le chargèrent pour le nom de Jésus-Christ. Il eut la consolation d'arracher à l'erreur soixante de

ses compagnons calvinistes ou luthériens et de les ramener au bercail de la véritable Église. Il venait d'être rendu à la liberté, lorsqu'il mourut épuisé par ses souffrances, à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

KAZY, *Historia Universitatis Tyrnaviensis, p.* 177. — STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 50. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 2, *p.* 1716.

---

* Le quatorzième jour de janvier de l'an 1685, mourut à Cologne le P. RÉGNIER LENNEP, moins de deux mois après avoir pris le gouvernement de la Province. Dans les différentes charges qu'il occupa, il se montra toujours un religieux accompli. Pénétré d'une haute estime pour notre Institut, il en observait les règles et les faisait observer avec une diligence qui aurait pu paraître excessive, s'il ne l'avait tempérée par une admirable discrétion et la plus délicate charité. A l'exemple de notre Bienheureux Père, il avait pour la pauvreté et la propreté une affection très tendre. Autant il les aimait, autant il avait horreur de tout ce qui sentait l'incurie et une honteuse parcimonie. Nommé Recteur à Coblentz, il trouva le collège de cette ville, dit son biographe, *squalore pene rusticano obsitum;* quand il sortit de charge peu d'années après, il le laissa *fere ad delicias excultum.*

Le P. Lennep, en vrai fils de saint Ignace ne considérait que le bien des âmes et la gloire de Dieu. Ses discours avec les Nôtres et avec les étrangers étaient à la fois sérieux et aimables ; il avait l'art d'y jeter toujours quelque trait qui pénétrait le cœur, et l'a-

nimait à faire et à souffrir de grandes choses. Lui-même avait une âme généreuse que nulle épreuve n'étonnait. Il garda jusqu'à la fin ce caractère de force surnaturelle et de foi ardente puisé dans un commerce intime et fréquent avec Dieu, et dans une tendre dévotion à la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il jeûnait tous les samedis. Averti que sa fin n'était plus éloignée, il chanta le *Te Deum*, et peu après rendit le dernier soupir, dans la cinquante-cinquième année de son âge et la trente-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

---

* Le quatorzième jour de janvier de l'an 1770, fête du saint Nom de Jésus, mourut à Inspruck le F. Mathias Markard, Coadjuteur temporel, enrichi des mérites d'une longue vie de travail et de prière. Il remplit quinze ans l'office de sacristain et près de trente ans celui de linger. Jamais on ne le vit oisif ; il était toujours prêt à se charger de ce qu'il y avait de plus pénible et à venir en aide à ses frères. Mais le travail ne l'empêchait point de prier. Son âme d'une pureté merveilleuse s'unissait intimement à Notre-Seigneur et en recevait des lumières que son biographe appelle sublimes. Ceux qui l'entendaient discourir des choses de Dieu étaient ravis d'admiration. Dans une grave maladie qui faillit l'emporter, le médecin de l'impératrice vint lui-même le soigner, et au prix de souffrances horribles que le saint Frère supporta avec une héroïque patience, il le ramena à la vie. Pendant les deux années

qu'il vécut encore, le F. Markard ne fit plus que prier. Un jour, sentant que l'appel de Dieu était proche, il se traîna péniblement à la chapelle, appuyé sur le bras d'un de ses frères, y reçut à genoux la sainte communion en viatique, et peu après s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur. Il était dans la quatre-vingtième année de son âge et la cinquante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. annuæ Provinc. German. Super., ann. 1770 *(Arch. Rom.).*

XV JANVIER

—

* Le quinzième jour de janvier de l'an 1691, mourut dans la maison professe de Vienne le P. Christophe Stettinger, né à Klosterneuburg, dans la Basse-Autriche. Après avoir été successivement professeur de philosophie et de théologie, directeur des juvénistes de la Province d'Autriche à Gratz pendant douze ans, Recteur du collège de Lintz et vice-préposé de la maison professe de Vienne, il fut choisi comme confesseur et théologien par l'empereur Léopold. Dans ces délicates et importantes fonctions, le P. Stettinger n'eut en vue que les intérêts de l'Église et des âmes, et les servit avec autant de zèle que de prudence. La confiance du souverain ne tarda pas à l'appeler encore plus haut. Il essaya vainement de se défendre ; sur l'ordre exprès du nonce du Saint-Siège et du Souverain Pontife Innocent XI lui-même, il dut accepter le titre de vicaire général ou grand aumônier de toutes les troupes de l'empire. En vertu de cette charge, c'est de lui que relevaient tous les aumôniers militaires et qu'ils recevaient leurs pouvoirs.

Au milieu de ces honneurs qui pesaient lourdement à son humilité, le P. Stettinger ne perdait rien ni de son recueillement, ni de l'esprit religieux. A la suite de l'empereur, écrit l'auteur de son éloge, il trouvait partout la solitude ; c'était la petite chapelle où

il gardait le Saint Sacrement, et où jour et nuit, il allait adorer son Sauveur. « A la cour, ajoute le même écrivain, il était fervent, modeste, sobre de paroles, uni à Dieu comme s'il eût été parmi nous. Il se levait à trois heures afin de prier plus longtemps, menait une vie très mortifiée et se flagellait tous les jours. En un mot, c'était un véritable enfant de saint Ignace ». Le P. Stettinger mourut, emportant au ciel l'innocence de son baptême, à l'âge de soixante-trois ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., anno 1691 *(Arch. Rom.)*. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 339. — Sommervogel, *Bibliothèque..., t.* 7, *p.* 1570.

XVI JANVIER

—

Le seizième jour de janvier de l'an 1669, s'éteignit à Mayence le P. JEAN STETTEFELDT, à l'âge de soixante-neuf ans dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie. Avant de mourir, il demanda qu'on plaçât avec lui dans son cercueil le crucifix qu'il avait toujours porté sur sa poitrine depuis vingt ans. Cet amour de Jésus crucifié avait rendu le P. Stettefeldt saintement avide de souffrances, et en même temps inébranlable au milieu des plus extrêmes dangers. Tombé entre les mains des hérétiques, il se vit, à deux reprises différentes, traîné la corde au cou jusqu'à la potence ; son seul regret plus tard était de n'avoir pas donné sa vie pour la foi. Pendant six ans, il partagea les privations, les travaux et les veilles des soldats catholiques, dans les armées impériales, au plus fort de la guerre de Trente ans. Enfin, deux fois, en Autriche et dans les provinces rhénanes, il se dévoua au service des pestiférés. Atteint d'une cruelle maladie qui dura sept mois entiers et lui dévorait les chairs, il trouvait son repos dans la prière et la récitation de l'office divin. Comme il ne pouvait s'acquitter de ce dernier devoir qu'avec des douleurs extrêmes, et qu'on le pressait vivement de s'en laisser dispenser par ses supérieurs : « Je puis dire, il est vrai, avec le saint homme Job, répondit le P. Stettefeldt : *Derelicta*

sunt tantummodo labia circa dentes meos ; mais tant que le mal qui me consume n'aura pas encore dévoré ces lèvres, mon plus grand bonheur ici-bas sera de persévérer à louer mon Dieu ».

PATRIGNANI, *Menolog.*, 16 *genn.*, *p.* 152. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Super. (Arch. Rom.).*

Le seizième jour de janvier de l'an 1742 le P. LÉOPOLD HERBERSTEIN mourut victime de son zèle pour le salut des âmes, à Klagenfurt, dans les montagnes de la Carinthie. Cette mission lui avait été assignée par l'obéissance à la place de celle des Indes ; elle ne fut ni moins rude ni moins féconde. Il n'avait guère, d'un bout de l'année à l'autre, qu'un peu de lait et de pain pour nourriture, et une planche pour lit. En revenant d'assister, au milieu de la nuit, un paysan malade, il se brisa la tête en tombant sur la glace, et presque aussitôt après avoir reçu le saint viatique, il expira. Il n'était âgé que de quarante ans et en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

STÖGER, *Scriptor. Prov. Austr.*, *p.* 134. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 287.

XVII JANVIER

—

Le dix-septième jour de janvier de l'an 1763, mourut à Cologne le P. Joseph Hartzheim, que son biographe appelle *virum scientiarum prope omnium domicilium ;* il est l'éditeur des *Concilia Germaniæ*, et l'une des gloires de l'Allemagne catholique, dans les dernières années de l'ancienne Compagnie. « Travaillons pour Dieu et pour l'Église ! *Laboremus pro Deo et Ecclesia* », fut la devise de toute sa vie. Les supérieurs de la Province du Rhin, jaloux de favoriser les espérances que leur donnaient ses talents, sa vertu et son assiduité à l'étude, lui firent visiter, après sa théologie, les grandes bibliothèques et les représentants les plus célèbres de la science catholique dans les différents pays de l'Europe ; puis ils le rappelèrent et le fixèrent à Cologne, où, jusqu'à sa mort, il fut le docteur, l'apôtre, et l'âme de cette florissante université. La rénovation des études, surtout des sciences sacrées, y fut regardée comme son ouvrage ; tous les trésors de son inépuisable érudition étaient également ouverts aux professeurs et aux élèves. Il assigna lui-même, pendant près de trente ans, les sujets des thèses et des dissertations publiques, constamment dirigées contre les efforts de l'impiété. C'est grâce à lui que les catholiques populations des provinces rhénanes durent en grande partie de

garder intact le dépôt de leur foi. En même temps, le P. Hartzheim introduisait à Cologne les Exercices publics de saint Ignace, pour préparer chaque année les prêtres et les personnages les plus distingués de cette ville à la fête de la Pentecôte ; pendant seize ans de suite, il les leur prêcha lui-même en latin au milieu d'un nombreux concours que la plénitude de sa doctrine attirait autour de lui. Beaucoup d'hérétiques, d'apostats, et même de religieux qui s'étaient enfuis de leurs cloîtres, lui furent redevables après Dieu de leur retour à l'Église ou à la sainteté de leur vocation.

Ce grand homme, également vénéré par les étrangers et par ses compatriotes, puisait son ardeur au travail dans une perpétuelle communication avec Dieu par la prière. On accourait pour le voir à l'autel, aussi bien que pour l'entendre en chaire, tout pénétré du divin ministère dont il était revêtu. Toutes les fois qu'il n'en était pas absolument empêché, il récitait son bréviaire à genoux devant le saint tabernacle. Parmi les saints qu'il honorait d'un culte particulier, il distinguait surtout saint Hilaire, cet illustre docteur des églises d'occident, à cause de ses luttes contre tous les ennemis de Jésus-Christ. Or, ce fut le jour même où l'Église célèbre la fête de ce vaillant défenseur de la foi que le P. Hartzheim sentit les premières atteintes du mal qui l'emporta. Il vit approcher la mort avec une admirable paix, et dit aussitôt, en s'appliquant à lui-même les paroles de deux saints prophètes légèrement modifiées : « Il y a longtemps que j'ai mis ordre aux affaires de ma maison, et je n'attends plus que ma transformation bienheureuse : *Disposui pridem domui meæ ; et expecto donec veniat immutatio mea* ». Is. 38. 1. — Job, 14. 14.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — Sommervogel, *Biblioth., t. 4, p.* 126. — *Concilia Germaniæ, t.* 5, notice en tête du vol. par le P. Hermann Scholl. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 3, *p.* 473. — *Biographie univers. t.* 19, *p.* 469.

---

*Le dix-septième jour de janvier de l'an 1760, mourut à Osnabrück, en réputation de sainteté, le F. Henri Brockman, portier de ce collège pendant vingt ans. Sa plus grande consolation était de converser avec Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie ; dès qu'il avait quelques moments de loisir, c'est au pied du tabernacle qu'il allait se prosterner. Sa dévotion à la très sainte Vierge n'était pas moins ardente ; il lui arriva de réciter en son honneur jusqu'à quarante chapelets en un jour.

A ces pratiques approuvées et sanctifiées par l'obéissance, le F. Brockman joignait un grand esprit d'abnégation et de mortification et une tendre charité pour les pauvres. Il aimait et assistait ces malheureux comme les membres vivants de Notre-Seigneur, et se privait souvent en leur faveur d'une partie de son repas. De douloureuses infirmités et une cécité complète affligèrent ses dernières années. Au lieu de se plaindre, le bon Frère se réjouissait de cette participation aux souffrances du Sauveur, et se répandait en actions de grâce pour le bienfait de sa vocation ; car c'est à elle qu'il devait, disait-il, dans l'impuissance où il était réduit, de ne pas être condamné à mendier misérablement son pain. Il mourut saintement dans la quatre-vingt-sixième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée au noviciat.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

* Le dix-septième jour de janvier de l'an 1766, à Ebersberg, mourut le P. Antoine Schallenberger, de Thann en Alsace, tour à tour professeur ou préfet du haut enseignement à Ingolstadt, Maître des novices et compagnon du Père Provincial. C'était un homme d'un savoir universel, disent nos annales. Le même jour, il pouvait disserter de philosophie, de théologie, de droit, de mathématiques et d'histoire, comme s'il avait consumé toute sa vie dans l'étude de chacune de ces sciences. Il était en même temps grand prédicateur, et par dessus tout, religieux d'une vertu éminente. Dès le premier jour de son noviciat, il avait adopté la devise des saints : *Vince teipsum.* Il recherchait ou saisissait avec empressement toutes les occasions de se renoncer et de s'humilier. Il demeurait court au milieu d'une dispute, comme s'il avait été réduit au silence par son adversaire ; s'il croyait avoir offensé quelqu'un, il lui en demandait aussitôt pardon. Les flagellations, les jeûnes, toutes les pénitences lui étaient familières. Bien qu'il fût d'une santé délicate, et qu'aucune partie de son corps ne parût sans douleur, il ne voulait point d'exception à la vie commune, et se chargeait de travail à l'égal des plus robustes.

Il visitait le Saint Sacrement sept fois par jour, et semblait ne pouvoir s'en éloigner, tant il prolongeait ses entretiens avec le Sauveur. Il ne pouvait arrêter les yeux avec quelque attention sur un crucifix sans verser des larmes. Non moins tendre était sa dévotion à la très sainte Vierge : il assurait n'avoir jamais rien demandé à cette bonne Mère sans l'obtenir ; il lui dut en particulier

le don d'une pureté angélique. Le P. Schallenberger mourut dans la soixantième année de son âge et la quarante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 709.

XVIII JANVIER

—

Le dix-huitième jour de janvier de l'an 1588, mourut à Cracovie le P. Philippe Widmanstadt, d'Ulm dans le Wurtemberg. Il était alors supérieur de la résidence de Sainte-Barbe, et avait été auparavant chancelier de l'université de Vilna. « Il est vénéré de tous, écrivait au P. Aquaviva le Provincial de Pologne, et mérite de l'être, car c'est un parfait religieux. Il fait à Vilna le travail de trois ouvriers. Bien qu'il ait été Recteur pendant douze ans, il donne à tous les membres de cette université, et jusque dans les plus petites choses, d'admirables exemples d'obéissance et d'amour de la sujétion. Il est si humble qu'il se croit uniquement digne de mépris, et pense que tout le monde l'en reconnaît digne en effet. J'ai dû lui interdire de méditer sur son néant, de peur qu'il n'excédât dans l'abaissement de lui-même. Sa vie est pour nous tous d'une merveilleuse édification ». Et plus tard, annonçant au Père Général la mort du serviteur de Dieu: « Notre-Seigneur Jésus, disait encore le même Père, vient de délivrer le P. Philippe Widmanstadt, et de le rappeler à lui comme un de ses anges ; car il l'était en réalité ».

Près de trente ans auparavant, les informations de la Province d'Autriche lui avaient donné le même nom, en ajoutant qu'il était

dès lors le modèle de tous ses frères, et que l'on ne pouvait trouver de paroles pour le louer dignement. La sainte vie de nos premiers Pères envoyés à Vienne par saint Ignace, lui avait gagné le cœur, dès l'âge de treize ans ; il s'était senti attiré vers eux, comme il le racontait dans la suite, en les voyant, parmi les plus violentes tempêtes, au milieu des persécutions et du dénuement de toutes choses, toujours calmes et dans la joie, parce qu'ils avaient toujours le cœur en Dieu. Le P. Widmanstadt mourut à l'âge de quarante-six ans ; il en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu, part. 5a, lib. 8, n. 30, p. 371.* — P. ANTON. SOCHERUS, S. J., *Historia Provinciæ Austriæ*, 1740, *l.* 2. *p.* 61. — PATRIGNANI, *Menol.*, 18 *genn.*, *p.* 167. — *Scriptores rerum polonicarum. t.* 7, *Cracoviæ*, 1881, *anno* 1587, *p.* 113.

Le dix-huitième jour de janvier de l'an 1637, mourut à Ingolstadt le P. OSWALD COSCAN. Pour s'exciter à la perfection dont il donna d'admirables exemples dans les emplois de professeur et de Père spirituel, il avait toujours devant les yeux les maximes suivantes, écrites de sa main et qui, au témoignage de ceux qui vécurent avec lui, furent la règle constante de sa vie : « A l'article de la mort, que voudrais-je surtout avoir fait ? — Je voudrais avoir observé très exactement toutes mes règles, car c'est sur elles que je serai jugé ; avoir pratiqué une continuelle mortification, car c'est elle principalement qui fait surmonter les obstacles à la perfection religieuse. Je voudrais n'avoir jamais perdu mon temps, et, en particulier, avoir toujours passé religieusement celui de la récréation ;

avoir observé le silence avec grand soin, et toujours fait quelque chose d'utile pour la sanctification de mon âme ou le salut de mon prochain. Enfin je voudrais, en ce qui regarde les exercices de piété, avoir toujours été d'une diligence irréprochable. A ce prix, ma mort, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus important au monde, sera bonne et sainte ».

P. Franc.-Xav. Kropf, S. J., *Histor. Provinc. S. J. Germaniæ Superior. part.* 5ª, *n.* 732, *p.* 423. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 643. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1493. — Mederer, *Annales Ingolstad. academ.*, *t.* 2, *p.* 282.

XIX JANVIER

—

Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1808, le P. Georges Rottensteiner mourut à Saint-Pétersbourg, où il était chargé de l'église des Allemands. Né dans le Tyrol, peu d'années avant la suppression de la Compagnie, il s'était enrôlé en 1789 parmi les Jésuites de la Russie-Blanche, et à peine ordonné prêtre, il avait été envoyé dans la mission de Czeczersk. Le seul pensionnat de cette ville était dirigé par un luthérien, et les élèves catholiques, forcés d'assister tous les dimanches au prêche, ignoraient jusqu'aux premiers éléments de la foi. Mais le P. Rottensteiner, à force de douceur et de patience, parvint à triompher d'obstacles qui semblaient insurmontables. Le luthérien lui permit de faire le catéchisme à ses élèves et d'administrer les sacrements à ceux qui témoigneraient le désir de les recevoir ; bientôt plusieurs jeunes protestants abjurèrent l'hérésie et se firent catholiques. A Saint-Pétersbourg, la charité du P. Rottensteiner le fit appeler le père des pauvres ; pour qu'il pût les soulager dans leur misère, Dieu vint plus d'une fois à son secours d'une manière qui semblait miraculeuse. Jamais la faiblesse de sa santé ne lui fut un obstacle, dès qu'un malade ou un malheureux avaient besoin de lui. Quelqu'un le priant de se ménager : « Comment voulez-vous, répondit-il, que je m'occupe de mon corps,

quand il s'agit du salut des âmes » ? A sa mort, les schismatiques, aussi bien que les fidèles, accoururent pour vénérer ses restes ; puis les membres de la communauté catholique allemande en grand nombre, et parmi eux plusieurs personnages de distinction, suivis de plus de trente voitures de deuil, l'accompagnèrent à travers les rues de la ville, à pied et une torche à la main. Le P. Rottensteiner n'était âgé que de quarante-deux ans, il en avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Boero, *Menolog.*, 19 *genn.*, *p.* 386.

---

* Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1644, mourut à Burghausen le P. Jean Glyk, né à Straubingen en Bavière. Il avait gouverné quinze années de suite le grand collège d'Ingolstadt, au milieu des circonstances les plus difficiles, avec une prudence, une charité et une intrépidité d'âme dignes d'un vrai supérieur de la Compagnie. Il exerçait un tel empire sur tous les mouvements de ses passions, qu'il pouvait à son gré leur donner l'essor et les faire éclater dans le son de sa voix, l'expression de ses traits, et l'instant d'après, les laisser tomber sans qu'il en restât de trace. Toute sa personne reflétait l'admirable harmonie de son âme ; il était comme la personnification vivante des règles de modestie. Gardien attentif et vigilant de la discipline religieuse, il donnait lui-même l'exemple de la fidélité à toutes les règles. Mais rien n'égalait la splendeur de sa charité. Dans les plus grands embarras du collège, il ne voulait pas qu'il manquât rien au moindre

de ses inférieurs. A une époque où la disette et les maladies contagieuses joignaient leurs ravages à ceux de la guerre, où les biens du collège d'Ingoldstadt dont il était Recteur étaient la proie de l'incendie ou de la rapacité des armées ennemies, il s'affligeait vivement, raconte l'auteur de sa notice, s'il voyait quelqu'un des siens, le cœur serré, hésiter à demander avec une entière confiance ce dont il avait besoin. Le P. Glyk puisait cette générosité dans l'habitude de la prière, dans une union intime et continuelle avec Dieu, qui, comme le disait autrefois notre Bienheureux Père, peut aussi facilement nourrir mille personnes que cent. Il était depuis quelques semaines seulement Recteur du collège de Burghausen quand il fut appelé à la récompense. Il était âgé de cinquante-sept ans, et en avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

Summar. vit. defunct. Provinc. German. Super. (Arch. Rom.).

---

* Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1654, mourut au collège de Mayence le P. Pierre Dietz, vénérable vieillard qui avait consacré plus d'un demi-siècle au service de la Compagnie. Longtemps Recteur et Maître des novices, il n'avait cessé, par son exemple encore plus que par ses leçons, de former et d'animer ceux qui lui étaient confiés à toutes les vertus propres de notre vocation : l'union à Dieu par la prière et l'habitude du recueillement, la patience au milieu des épreuves, une tendre charité pour le prochain jointe à la haine de soi-même et aux plus rigoureuses pratiques de la mortification. Contraint dans ses dernières années de renon-

cer à la plupart des ministères de la Compagnie, le P. Dietz ne consentit pas à demeurer inactif ; et jusqu'à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, c'est lui qui fut chargé de donner les points de méditation aux Frères coadjuteurs et de faire les conférences d'usage à la communauté.

Sur sa couche d'agonie, le saint vieillard voulut encore se rendre utile à ses frères et graver dans leurs cœurs une grande leçon. Après avoir reçu le saint viatique, les voyant réunis autour de lui, il les exhorta dans les termes les plus pressants à demeurer fidèles à la Compagnie jusqu'à la mort : « Aimez la Compagnie, leur dit-il, aimez-la toujours comme votre mère ; soyez persuadés que, s'il est un signe évident de prédestination à la gloire, c'est notre vocation et la persévérance dans notre vocation. Réjouissez-vous donc, et remerciez Dieu de vous avoir appelés ; pensez souvent à cette grâce souveraine, et travaillez à y répondre selon toute l'étendue de vos forces ». Recueillant ensuite dans un dernier effort ce qui lui restait de vie, le moribond encouragea vivement ses frères à ne juger jamais défavorablement ni les paroles ni les actes de leurs supérieurs, et peu d'instants après, il expira. Il était âgé de quatre-vingt-sept ans et en avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

Summar. vit. defunct. Provinc. Rheni Super. (Arch. Rom.).

---

* Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1748, le P. François-Xavier Schinner mourut au collège de Brigue en Valais. Son extrême timidité lui avait donné l'occasion de livrer bien des combats, et

fait craindre de ne pouvoir travailler au salut des âmes dans les ministères apostoliques. Mais quand l'obéissance, après de longues années d'enseignement, l'eut associé aux missionnaires, foulant aux pieds ses hésitations et ses frayeurs, il parut un autre homme : nul ne montrait plus d'activité et d'initiative. Il devait en partie cette transformation à la méditation des trois classes ; dans une de ses retraites, il l'avait creusée si profondément, qu'il y avait puisé, disait-il, plus de lumières et de vigueur spirituelle que dans toutes ses oraisons et lectures précédentes, pendant quatorze ans. Il ne respirait vraiment plus que la gloire de Dieu et le salut des âmes, *Da mihi animas, cætera tolle tibi*, répétait-il sans cesse.

C'est à Notre-Seigneur, caché dans le saint tabernacle, que le P. Schinner allait demander la bénédiction de son apostolat. A la prière, il joignait la pénitence. Jaloux de suivre le Sauveur dans le chemin des douleurs, des mépris et de la pauvreté effective, il se plaignait et se croyait moins près du bon Maître quand il n'avait rien à souffrir. Comme tous les saints épris de la croix, il était ingénieux à se tourmenter : il semait ses vêtements de pointes acérées, se flagellait rigoureusement, couchait sur la dure, s'abandonnait aux piqûres des moustiques et autres insectes, s'abstenait à table, en vertu d'un vœu spécial, de tout ce qui aurait pu flatter davantage son goût. Au reste l'obéissance dirigeait et sanctifiait ces rigueurs, comme toutes ses actions ; car il ne voulait point de sacrifice en dehors de la volonté des supérieurs. Mais quand celle-ci s'était exprimée, ne fût-ce que par un signe, il n'y avait raison ni difficulté, remarque l'auteur de sa notice, capable de l'arrêter. Le P. Schinner, après deux années seulement de vie apostolique, fut appelé à recueillir la récompense de ses travaux ;

il était âgé de quarante-deux ans et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Litter. ann. colleg. Brig. (Copie, Archiv. dom.).

---

* Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1771, mourut au noviciat de Landsberg le P. Ignace Hartl, « vivante image, dit l'auteur de son éloge, des premiers Pères de nos anciennes Provinces d'Allemagne, et de toute la Compagnie ». Jeune religieux, il avait demandé avec instance la mission des Indes ; mais c'est dans son pays qu'il devait dépenser les trésors de son zèle. Après une longue régence de seize années, il fut appliqué enfin au ministère apostolique, et s'y consacra tout entier. « Assister jour et nuit les malades, visiter les pauvres et les prisonniers faisaient ses délices » ; mais c'est en faveur des condamnés à mort qu'il déployait sa plus grande sollicitude. Il n'en assista pas moins de quarante-neuf au dernier supplice, et tous ces malheureux, gagnés et convertis par son zèle, moururent en détestant leurs crimes et en baisant la croix.

Quand l'âge eut affaibli ses forces et l'eut éloigné des œuvres plus laborieuses, le P. Hartl obtint de se consacrer à l'apostolat des enfants, dans notre collège de Ratisbonne ; il leur faisait le catéchisme et leur apprenait à aimer Dieu et à fuir le péché ; presque tous lui avaient confié le soin de leur conscience. En même temps, il donnait de plus longues heures à l'oraison et à la composition de traités de morale très utiles aux confesseurs. Ses entre-

tiens habituels étaient de Dieu ou des choses de Dieu. Il aimait à converser avec les Frères coadjuteurs pour les animer et s'animer lui-même avec eux à la perfection. Il passa les derniers temps de sa sainte vie au noviciat de Landsberg, confondu au milieu des novices dont il partageait les travaux, et parmi lesquels il voulait prendre toujours la dernière place. Il s'endormit dans le Seigneur à l'âge de soixante-douze ans ; il en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Bavar. anni 1771 *(Archiv. Rom.).*

XX JANVIER

—

* Le vingtième jour de janvier de l'an 1745, mourut au collège de Hall en Tyrol le P. JACQUES SPRENG, d'Eppan, au diocèse de Trente. Il avait passé la plus grande partie de sa vie dans les chaires du haut enseignement et le gouvernement des collèges. A une rare prudence, à un profond savoir, dont ses écrits rendent témoignage, il joignait une vertu éminente. On admirait surtout son humilité, son égalité d'âme au milieu des événements les plus imprévus, sa parfaite charité et son amour pour l'obéissance, dont il mérita d'être appelé le vrai fils. Frappé de cécité dans ses dernières années, il supporta cette épreuve avec une inaltérable sérénité. Habitué par l'oraison et la contemplation à vivre dans un commerce intime avec Dieu, le P. Spreng passait non seulement sans ennui, mais dans un doux sentiment de joie, les longues heures de solitude auxquelles il était désormais condamné. Après sa mort, on trouva parmi ses papiers cette note écrite de sa main : « Entre toutes les grâces dont m'a comblé la miséricorde divine, deux me sont particulièrement chères : un ardent amour de Jésus-Christ et la révélation de ma prédestination à la gloire ». Le P. Spreng expira saintement dans la soixante-cinquième année de son âge et la quarante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t. 7, p.* 1460.

XXI JANVIER

—

Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1655, mourut à Brzeznicz, en Bohême, le P. GEORGES FERUS, le plus grand orateur peut-être de la ville et de l'université de Prague, qu'il évangélisa durant trente ans. La sainte liberté et la force de sa parole le firent comparer tour à tour au grand docteur d'Antioche et de Constantinople, saint Jean Chrysostome, et au saint Précurseur de Jésus-Christ. La dissimulation des vérités et des menaces de l'Évangile lui semblait indigne d'un véritable ministre de Dieu ; il répétait avec la même hardiesse *non licet*, au peuple, aux grands et aux rois. Cette intrépidité le fit exiler de Prague et reléguer dans la petite ville de Prachatitz, à peu de distance du village où Jean Huss était né près de trois siècles auparavant. Le P. Ferus profita de son exil pour combattre l'hérésie là même où elle avait eu son berceau. Tout le pays de Prachatitz était déjà rentré à sa voix dans le sein de l'Église Romaine, lorsque le peuple et la noblesse de Prague obtinrent que leur apôtre leur fût rendu. L'homme de Dieu reparut au milieu d'eux avec la même vigueur sacerdotale. Quand il croyait devoir attaquer quelque violation plus criante de la loi divine, il le faisait sans hésiter ; il déclara plus d'une fois qu'il était prêt à partir de nouveau pour Prachatitz, mais qu'il ne tairait jamais la parole de Jésus-Christ.

Jaloux de consacrer tous les moments de sa vie au salut des âmes, le P. Ferus sut encore trouver le loisir de traduire en langue vulgaire près de trente opuscules de piété des meilleurs auteurs ascétiques de la Compagnie. Il en composa presque autant lui-même, et popularisa dans toute la Bohême les règles de la vie chrétienne, les dévotions les plus autorisées de l'Église Romaine, les histoires des apôtres, des martyrs, des vierges, des saints artisans, et en particulier des plus illustres saints de la Bohême, depuis le temps où elle avait reçu les premières lumières de la foi. Le P. Ferus mourut à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 287. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 702. — Crugerius, *Sacri Pulveres Bohemiæ*, *t.* 1, *p.* 97. — Franz Pelzel, *Boemische Gelehrte... aus dem Orden der Jesuiten... Prag*, 1786, *p.* 15. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem.*, *(Arch. Rom.)*.

---

* Le ving-et-unième jour de janvier de l'an 1708, mourut très saintement à Ingolstadt le P. André Schwalb, bavarois. La haute opinion qu'il avait de la Compagnie et sa propre humilité l'empêchèrent longtemps, malgré ses désirs, de solliciter une place parmi les enfants de saint Ignace. Enfin l'appel de Dieu fut plus puissant que ses craintes, et à vingt-quatre ans, il alla frapper à la porte du noviciat. On vit bientôt que c'était une recrue de choix. Ses études terminées, le P. Schwalb occupa quinze années de suite, avec une grande réputation, la chaire de théologie morale ; puis ses éminentes vertus, sa rare connaissance des voies de Dieu lui

firent confier à l'université d'Ingolstadt la charge de Père spirituel des Nôtres.

Entre toutes les vertus, il semble avoir aimé la pauvreté d'un amour de prédilection. Quand il fut sur son lit de mort, un des Pères du collège le priant de lui laisser en souvenir quelque maxime de perfection : « Ayez à cœur la sainte pauvreté, lui répondit-il ; elle est la mère et la nourrice de toutes les vertus ». Cette pauvreté n'avait rien de rebutant ; elle était relevée par la propreté la plus exquise. Au reste, le P. Schwalb se montrait en toute chose un religieux accompli. Ceux qui vécurent longtemps dans son intimité ont affirmé que jamais ils ne l'avaient vu manquer à aucune règle, ni rien faire qu'on pût taxer de faute même légère.

Dès son enfance, il s'était distingué par une tendre dévotion à la très sainte Vierge ; il lui avait consacré sa personne et ses biens, et portait perpétuellement à son cou dans un reliquaire cet acte de donation irrévocable écrit de sa main. Une heure avant d'expirer, voyant le Père Recteur du collège auprès de lui, il voulut par reconnaissance lui faire connaître une faveur qu'il avait autrefois reçue de cette bonne Mère. « Quand j'étais écolier, lui dit-il, mon intelligence était si lente et si obtuse que les premiers éléments de la grammaire étaient pour moi des énigmes ; plus je m'appliquais, moins je comprenais ; j'étais le jouet et la risée de tous mes condisciples. Plein de tristesse et de honte, j'allai me jeter un jour au pied d'une image miraculeuse de Notre-Dame qu'on vénère à Munich, et priai Marie de venir à mon aide. Au même moment, je fus comme ébloui par un rayon de lumière ; je me sentis exaucé. En effet, notre professeur ayant donné quelque temps après une

composition latine sur l'application des règles, je fus le premier de tous. Depuis, mon intelligence est toujours demeurée ouverte, et je n'ai eu aucune difficulté à l'étude ».

Le P. Schwalb mourut un samedi, comme il l'avait annoncé, dans la soixante-quatorzième année de son âge et la cinquantième depuis son entrée dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 21 *genn.*, *p.* 212.

---

* Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1714, mourut le Frère Scolastique JOSEPH SARTOR, pendant qu'il suivait les cours de théologie à Dillingen. L'éloge des Saints Livres peut à bon droit lui être attribué : en peu d'années, il amassa les mérites d'une longue vie. A la base de l'édifice de sa perfection religieuse, il avait placé le renoncement à lui-même et aux satisfactions de la nature ; il ne voulait vivre que pour ses frères et pour Dieu. Dans la communauté, on l'appelait « le serviteur et le refuge de tout le monde », tellement il était prompt à répondre, dès qu'on faisait appel à sa charité. Toute parole attaquant la réputation du prochain le blessait à la prunelle de l'œil. Si quelques-uns s'oubliaient devant lui, il s'efforçait de détourner adroitement le discours, ou bien il se taisait ou même s'éloignait, aimant mieux, disait-il, déplaire aux hommes par son incivilité, que d'offenser Dieu et le prochain en prêtant l'oreille à la médisance.

Sa piété était aussi forte que tendre. Souvent il faisait sa méditation les bras en croix, pour s'unir plus intimement à Jésus cru-

cifié ou pour réveiller sa ferveur. Il avait une dévotion particulière à son bon ange, auquel il s'estimait redevable d'une grâce insigne. Lorsqu'il était encore dans le monde, étudiant en philosophie, un de ses condisciples l'avait un jour entraîné vers une maison suspecte. Il ne soupçonnait rien du danger et allait peut-être y périr, quand un inconnu s'était présenté à lui, et l'arrêtant brusquement, lui avait défendu de suivre plus loin son compagnon et avait ainsi sauvé son innocence. Le F. Sartor expira saintement dans la vingt-huitième année de son âge ; il avait passé neuf ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Germ an. Superior. (Archiv. Rom.).

XXII JANVIER

—

Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1633, près de Kempten en Bavière, mourut le P. Guillaume Pfeffer, frappé d'une balle à l'attaque du camp impérial par les Suédois. Il n'était âgé que de trente-trois ans, et depuis près de cinq ans déjà, vivait au milieu des périls incessants de la peste et de la guerre. Deux fois dans les missions du Palatinat, il avait été atteint par la contagion au chevet des mourants, et n'avait échappé à la mort que par le secours de saint Sébastien et de Notre-Dame. Du Palatinat, il avait passé dans le camp de Tilly, désolé par le même fléau ; et le duc de Bavière l'avait en vain supplié de ménager sa vie pour l'avenir. Le P. Pfeffer n'était pas homme à laisser échapper les occasions de servir Dieu et les âmes, sous prétexte de se réserver à un avenir incertain. Othon Henri Fugger venait de l'obtenir pour aumônier de son corps d'armée, lorsque le vaillant missionnaire tomba mortellement blessé en animant les défenseurs de l'Église et de l'Empire à faire noblement leur devoir. Porté dans sa tente, où il vécut encore quelques heures, le P. Pfeffer vit, après la bataille, les soldats et les officiers accourir en foule, pour lui témoigner leurs regrets et leur affection ; mais lui, oubliant ses douleurs pour ne s'occuper que de leur salut, les exhorta au nom de Dieu,

avec une ardeur que l'agonie ne put affaiblir, à vivre, à combattre et à mourir en fidèles soldats chrétiens.

FR.-XAV. KROPF, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 4, *n.* 495, *p.* 417. — ID., *ibid.*, *t.* 5, *n.* 275, *p.* 115. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 318. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 652.

---

* Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1612, mourut à Madrid le P. RICHARD HALLER, d'une illustre famille que son attachement à la foi catholique avait fait quitter son pays pour aller se fixer en Bavière. Après avoir enseigné les hautes sciences et gouverné les collèges de Dillingen et d'Ingolstadt, il fut choisi pour confesseur de la reine Marguerite d'Autriche, mariée au roi Philippe III, et accompagna cette princesse en Espagne. La cour, si dangereuse et si funeste à tant d'autres, ne fit, dit le P. Jouvancy, qu'ajouter un nouvel éclat à sa vertu. Il y garda la simplicité et l'humilité de sa vocation, fuyant tout ce qui sentait le luxe, la délicatesse ou la vanité. Ce qu'il ne pouvait refuser des libéralités du roi, il le distribuait aux collèges pauvres.

Ses éminentes qualités inspirèrent à plusieurs la pensée de lui faire décerner les honneurs de la mitre et du chapeau. Dès que le P. Haller en eut connaissance, il protesta avec tant de force que les projets furent abandonnés. Son unique ambition était de faire régner Jésus-Christ. S'il lui restait des loisirs après avoir rempli les devoirs de sa charge, il les consacrait à la composition de quelques pieux ouvrages, tels que l'*Acte de contrition*, répandu à profusion en Espagne et jusque dans les Indes, au grand avantage

des âmes. Le P. Haller suivit de près dans la tombe sa royale pénitente, Marguerite d'Autriche. Philippe III, par vénération autant que par reconnaissance, lui fit faire des obsèques solennelles, honorées par la présence de tous les chapelains de la cour et d'une multitude de religieux des différents Ordres. Le P. Haller était âgé de soixante-deux ans ; il en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 25, *n.* 28, *p.* 876. — *Litteræ ann. Societ. Jesu, ann.* 1612, *p.* 42. — AGRICOLA, S. J., *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 2, *n.* 642, *p.* 184. — PATRIGNANI, *Menol.*, 22 *genn.*, *p.* 221. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 719. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 48. — Le P. RYBEYRÈTE, dans sa collection, nº 233, donne une lettre du P. Haller à un Père de Bourgogne pour l'engager à répandre l'*Acte de contrition.* Tout le monde en Espagne, dit-il, roi, princes, évêques, curés, prédicateurs, simples fidèles, ont adopté cette pratique *prope ad miraculum.* D'Espagne, elle a passé dans les Indes Orientales, l'Afrique, le Brésil, la Chine, le Japon, l'Éthiopie. Au moment où il écrivait ces lignes, 8 avril 1611, le P. Haller assure que cet *Acte* avait été déjà traduit et imprimé en plus de vingt langues différentes.

---

* Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1676, mourut à Klagenfurt le P. BARTHÉLEMY PADL, coadjuteur spirituel, surnommé l'ouvrier infatigable et universel. En effet, il embrassait tous les hommes dans une même charité ; les pauvres et les riches se pressaient également à son confessionnal. Il arrachait les plus grands pécheurs à leurs désordres, et conduisait les âmes saintes à la plus haute perfection ; il ne gagna pas moins de cinquante jeunes gens à la Compagnie. Pour étendre encore son action plus au loin, et travailler à la réforme et à la sanctification d'un plus grand nombre

de fidèles, il entreprit l'apostolat des pasteurs eux-mêmes. Pendant vingt-quatre ans, il dirigea une congrégation de prêtres fondée à Eberndorff, sous le nom de *Congrégation de saint Ignace*. On l'appelait encore *Sanctam conspirationem sacerdotum*, la sainte ligue des prêtres, et ses membres s'engageaient à faire chaque année les Exercices spirituels de notre Bienheureux Père. L'association était assez modeste à ses débuts : le P. Padl la développa et obtint pour elle du pape Alexandre VII une approbation canonique et de nombreuses et riches indulgences.

Les pauvres, les malades, les prisonniers ne furent pas oubliés par l'homme de Dieu. Les intérêts de leurs âmes et même de leurs corps étaient à la fois l'objet de sa sollicitude. Pendant vingt-sept ans, il ne cessa d'aller presque chaque jour leur porter des secours et des consolations. On croit qu'il contracta le mal dont il mourut en assistant pendant de longues heures, sous un ciel glacé, un condamné à mort. La ville entière, peuple et noblesse, le pleura comme un bienfaiteur et un père. Le P. Padl était âgé de soixante ans, et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. (Austr. Arch. Rom.).

XXIII JANVIER

—

* Le vingt-troisième jour de janvier de l'an 1744, mourut au collège de Koesfeld le P. JEAN SCHÜLER, homme d'une incomparable douceur jointe à un zèle ardent pour le salut des âmes. Jamais on ne l'entendit prononcer un mot qui fût contraire à la charité ; et s'il était lui-même l'objet de quelque procédé blessant, nul n'était plus prompt à pardonner. Cette mansuétude, fruit de la lutte encore plus que du tempérament, s'alliait merveilleusement à la force et à une générosité sans bornes dans l'exercice des ministères apostoliques. C'était sa coutume de reposer la nuit à demi-vêtu, afin d'être prêt au premier signal, si on venait demander un Père au collège. « Jamais, dit l'auteur de sa notice, jamais il n'était plus joyeux, que si revenu à la maison, épuisé de fatigue, à jeun, trempé de sueur, il était aussitôt demandé pour un autre malade ou moribond, et s'il passait ainsi tout le jour jusqu'au soir sans avoir pris une bouchée de pain ».

Tous les malades en danger voulaient l'avoir à leur chevet pour les assister, les aider à mourir, ou même les rappeler à la vie. En effet, le P. Schüler avait opéré, disait-on, une multitude de guérisons extraordinaires au moyen d'une relique du P. François de Geronimo, mort quelques années auparavant. Le bruit de ces mer-

veilles s'était répandu au loin et attirait de tous côtés des milliers de malades qui venaient demander au thaumaturge la santé ou le soulagement de leurs maux. Nombre des grâces ainsi obtenues furent soumises à un examen canonique par l'autorité épiscopale, et dûment constatées furent ensuite publiées avec son approbation. Au milieu de ces témoignages de la faveur du ciel et de la vénération publique, le P. Schüler demeurait toujours aussi humble et renvoyait à Dieu et à son serviteur François de Geronimo l'honneur de tous ces prodiges. Ce saint religieux mourut dans la soixante-deuxième année de son âge et la quarante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

XXIV JANVIER

—

Le vingt-quatrième jour de janvier de l'an 1687, mourut à Bude, victime de sa charité auprès des malades, le P. Jean-Baptiste Mezger, de Laibach, aumônier des troupes catholiques dans la campagne de Hongrie contre les musulmans. Dans les différents assauts donnés aux murailles de Bude, il était toujours au plus fort de l'action, le crucifix sur la poitrine, une pique à la main pour se soutenir au milieu des ruines; et prêt, quel que fût le péril, à voler au secours de ceux qui tombaient sous le feu de l'ennemi. En abandonnant aux impériaux cette nouvelle et glorieuse conquête, les Turcs étaient cependant parvenus à emmener un grand nombre de chrétiens en captivité. Le P. Mezger écrivit au pacha d'Erlau, pour demander l'échange des prisonniers, une lettre qui fit l'admiration de cet infidèle et le gagna complètement. Contre toute espérance, l'échange pur et simple fut résolu et accordé. Les malheureux dont il avait brisé les fers vinrent, à leur retour à Bude, se présenter devant lui pour le remercier d'un si grand bienfait. Mais l'homme apostolique ne mit à profit leur reconnaissance et leur joie, que pour les aider à reconquérir encore la liberté des enfants de Dieu. Le P. Mezger mourut à l'âge de quarante-trois ans ; il en avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Patrignani, *Menolog.*, 24 *genn.*, *p.* 235.

Le vingt-quatrième jour de janvier de l'an 1767, le P. François Wolf, ancien missionnaire au Maragnon, mourut d'épuisement et de misère au fond des cachots du fort Saint-Julien, où il languissait depuis sept années entières, enseveli avec les nombreux captifs de la barbarie de Pombal. Bien qu'il eût conservé sans tache l'innocence de son baptême, il avait traité constamment son corps avec une rigueur extrême. Mais dans la solitude à laquelle il fut condamné pour prix de sa fidélité à sa vocation, il trouva moyen de redoubler encore ses austérités ; il jeûnait les semaines entières au pain et à l'eau, et pour fortifier son âme, faisait tous les ans, à deux ou trois reprises, les Exercices de saint Ignace, pendant un mois chaque fois. Sa mort fut celle d'un saint ; ses compagnons de captivité se partagèrent comme des reliques les pauvres objets qu'il avait eus à son usage, et surtout ses instruments de pénitence. Le P. Wolf était âgé de soixante ans, et en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Bohem. ad ann. 1767 *(Archiv. Rom.).* — Boero, *Menol.*, 24 *genn.*, *p.* 462. — Christophe de Mürr, *Journal zur Kuntsgeschichte...*, *Nürnberg*, 1775, *t.* 8, 261.

---

* Le vingt-quatrième jour de janvier de l'an 1738, mourut à Mariaschein, en Bohême, le P. Jean-François Milan, né à Hirschberg en Silésie. Pendant ses études théologiques, il avait fait le vœu de se

consacrer aux missions des Indes ; mais les supérieurs, après l'avoir retenu plusieurs années dans l'enseignement, lui assignèrent un autre champ d'apostolat non moins fécond en fatigues de tout genre. Durant trente-trois ans, le P. Milan ne cessa de parcourir les immenses régions de la Hongrie et de la Moscovie, depuis Kaschau au pied des Karpathes jusqu'à Moscou, Kasan, Astrakhan, Saint-Pétersbourg, et même jusqu'à Arkhangel et aux terres encore payennes situées sur les bords de la mer glaciale, soutenant la foi des catholiques, marchands, voyageurs, prisonniers de guerre perdus dans ces lointaines contrées, et exposés au danger du schisme et de l'hérésie. « Il allait ainsi, dit l'auteur de sa notice, à travers les neiges, parmi les tartares, les voleurs de grands chemins, vivant de pain et d'eau, mais l'âme joyeuse et largement rassasiée par le bonheur de venir en aide à son prochain ».

D'autres difficultés étaient plus redoutables et paralysaient souvent son zèle : c'étaient celles qui venaient des schismatiques. « De ce côté, écrivait-il de Moscou, il n'y a rien ou presque rien à faire... Tous les Ruthènes, convertis en France et en Italie, ont été pris de peur à peine revenus ici, et sont retournés au schisme, à l'exception d'un seul. Les populations payennes des bords du Volga, ajoutait-il, seraient très disposées à embrasser la foi ; mais les Ruthènes ne le souffriront jamais, et pas un de ces pauvres gens n'osera se rendre à nous ». L'opposition du pouvoir n'était pas moindre. Un jour, à l'instigation d'un haut personnage, le P. Milan faillit être empoisonné ; une autre fois, pendant une de ses missions en Silésie, les hérétiques mirent le feu à sa pauvre cabane, et il n'échappa aux flammes que par une protection spéciale de Dieu. Enfin épuisé par tant de courses et de travaux, le vaillant

missionnaire fut envoyé dans la résidence de Mariaschein, et c'est là qu'il expira saintement à l'âge de soixante-seize ans, dont il avait passé soixante-et-un dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Bohem. ann. 1738 (*Archiv. Rom.*). — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1089. — PELZEL, *Boemische... Gelehrte..*, *p.* 137. — *Epistola* P. JOANN. MILAN, *Moscuæ*, 7 *dec.* 1714 (*Archiv. Rom.*).

XXV JANVIER

—

* Le vingt-cinquième jour de janvier de l'an 1679, mourut au collège de Raab en Hongrie le P. Jean Rütsch, l'homme du dévouement et de la charité. Fallait-il assister la nuit quelque malade, c'est à lui que ce ministère revenait comme de droit, de préférence à tout autre ; et si on venait le demander trois et quatre fois la même nuit, il était toujours également prêt. « Car l'amour des âmes, dit son biographe, était sa vie ; pour elles, il oubliait tout, sommeil et nourriture ». La peste s'étant déclarée à Raab, le P. Rütsch voulait aussitôt courir auprès des malades ; on eut peine à le retenir jusqu'à ce qu'on eût, par prudence, disposé, en dehors de l'enceinte du collège, une habitation à part pour ceux qui devaient se consacrer à cet office de charité. Enfin la glorieuse arène lui fut ouverte. Alors, dit encore l'annaliste, « *tripudiare totus, et dies noctesque indefessus lue affectorum solatio impendere ;* il tressaille de joie ; et jour et nuit, insensible à la fatigue, il se dépense au soulagement des pestiférés » ; mais ses forces étaient moindres que son courage. Atteint à son tour, il ne tarda pas à succomber, et alla recevoir au ciel la récompense de son héroïque dévouement. Il était dans la quarante-huitième année de son âge et la vingt-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

* Le vingt-cinquième jour de janvier de l'an 1713, mourut au collège de Munich le P. Eusèbe Truchses, d'une famille qui comptait parmi les plus illustres de l'Allemagne ; son père était grand-sénéchal héréditaire de l'empire, et sa mère, princesse de Hohenzollern, était de famille royale. Dieu ne tarda pas à lui demander le sacrifice des espérances que son nom et sa fortune lui promettaient dans le monde. Après de brillantes études au Collège Germanique couronnées par l'acte public de théologie, Eusèbe Truchses se sentit appelé à embrasser l'humilité de la croix dans la Compagnie de Jésus. A cette voix d'en haut, toute sa nature frémit d'abord et se révolta ; puis lorsqu'il fut sorti vainqueur de ces luttes intimes, il eut d'autres combats non moins redoutables à soutenir contre ses proches et le Souverain Pontife lui-même, qui ne se résignait pas à priver l'église d'Allemagne des services qu'elle pouvait attendre d'un homme doué de si rares qualités.

Enfin toutes les oppositions tombèrent, et à vingt-cinq ans, Eusèbe Truchses alla se mêler aux novices de Saint-André. Il s'étudia dès le premier jour à se perdre au milieu d'eux, à être le plus humble et le plus petit de tous. Mais sa vertu déjà formée et ses grands talents ne lui permirent pas de rester longtemps caché, et presque au lendemain de son noviciat, il fut élevé aux premières charges de sa Province et de la Compagnie. Nous le voyons tour à tour professeur de philosophie à l'université d'Ingolstadt, Substitut du Secrétaire de la Compagnie sous le gouvernement du P. Oliva, Recteur du collège d'Augsbourg, Provincial et enfin Assistant d'Allemagne. A la XIII[e] Congrégation générale, assemblée pour donner un successeur au P. Charles de Noyelles, vingt-cinq suffrages

se réunirent sur son nom. Au milieu de tant de témoignages d'estime rendus à son mérite, le P. Truchses demeura toujours fidèle à sa vertu de prédilection. Jamais on ne l'entendit parler de ce qu'il avait été dans le monde, et il ne souffrait pas qu'on y fît allusion devant lui. Lorsqu'il eut cessé d'être Assistant, il demanda comme une grâce de passer ses derniers jours au collège d'Augsbourg, dans les exercices de la prière et de la vie commune. Sa grande consolation était d'aller voir et réjouir les malades du collège ; et quand ses forces épuisées ne lui permirent plus de marcher, il se faisait traîner auprès d'eux, pour remplir jusqu'à la fin ce ministère de charité. Le P. Truchses s'endormit dans le Seigneur à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 198. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 8, *p.* 257. — PATRIGNANI, *Menolog.,* 25 *genn., p.* 254. — CARD. STEINHUBER, S. J., *Geschichte des Collegium German. Hungaric., Freiburg,* 1895, *t.* 1, *p.* 408. — MEDERER, *Annales Ingolstadiens. academ., part.* 2ª, *p.* 348.

---

* Le vingt-cinquième jour de janvier de l'an 1730, mourut dans le district de Krassova, aux confins de la Hongrie, le P. MICHEL LOVINICH, que le maréchal de camp de Temeswar, après l'avoir vu à l'œuvre, ne craignait pas d'appeler « un homme incomparable ». Le P. Lovinich avait été envoyé porter secours aux populations illyriennes et valaques qui habitent les montagnes entre la Valachie et la Hongrie. Ces pauvres gens, depuis longtemps abandonnés, n'avaient guère retenu de la religion que le signe de la croix ; ils

étaient adonnés à toutes les superstitions et menaient une vie presque sauvage. Le P. Lovinich en fit des hommes d'abord et ensuite de fervents chrétiens. Mais au prix de combien de travaux, de prières et de pénitences ! Il allait de cabane en cabane, enseignant le catéchisme et les prières, formant des enfants qui lui servaient ensuite d'auxiliaires. Mais ce qui donnait par-dessus tout de l'efficacité à sa parole, c'était l'exemple de sa sainte vie. Il se nourrissait d'un peu de pain cuit sous la cendre, faisait toutes ses courses à pied à moins de quelque nécessité pressante. Il lui arriva plus d'une fois de passer les nuits en oraison en plein air sous un ciel glacial ; il était toujours armé d'un cilice dont les pointes avaient pénétré dans sa chair. Aussi la vénération universelle avait-elle fini par s'attacher à cet homme de Dieu : on le saluait dès qu'on l'apercevait au loin ; on s'agenouillait en l'approchant pour lui baiser la main. Les hérétiques eux-mêmes subissaient le charme de cette sainteté, et plusieurs, interrogés sur leurs croyances, répondaient qu'ils adoraient le Dieu du P. Michel.

D'admirables faveurs surnaturelles récompensèrent le missionnaire de sa vie d'immolation et de dévouement. Il en a consigné plusieurs dans un petit cahier trouvé après sa mort ; entr'autres les apparitions fréquentes de son bon ange, qui venait le consoler après ses luttes sensibles contre l'ennemi des âmes, l'instruire de ce qu'il avait à faire, ou même le reprendre de ses manquements. Le P. Lovinich construisit, avec le concours des habitants, une belle église, la première qui s'éleva dans la région ; pour lui, il habitait une misérable cabane grossièrement travaillée de ses mains. C'est là qu'il rendit le dernier soupir, à l'âge de quarante-huit ans, assisté par un des Pères de la mission de Temeswar.

Immense et presque inconsolable fut la douleur de ses enfants spirituels ; ils écrivirent au Père Provincial d'Autriche une lettre touchante pour le conjurer de leur envoyer un autre Père Michel ; « car autrement, disaient-ils, ils allaient retomber dans leur ancienne barbarie et leur ignorance des choses de Dieu ». Le P. Lovinich avait passé vingt-deux ans dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austriæ, anno 1730 *(Archiv. Rom.)*. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 211. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 58.

XXVI JANVIER

—

* Le vingt-sixième jour de janvier de l'an 1658, au collège d'Aschaffenburg dans la Province du Haut-Rhin, expira très saintement le Frère Scolastique Sigismond Schum, emporté par une maladie de poitrine, à l'âge de vingt-six ans, dont il avait passé près de dix dans la Compagnie. Huit jours avant sa bienheureuse fin, des crises d'une violence extrême vinrent s'ajouter à ses douleurs habituelles, et le réduisirent à une sorte d'agonie. On vit alors avec admiration quelles racines profondes avait jeté dans son âme l'amour de la croix. Comme son confesseur, ému de compassion, lui suggérait la prière du Sauveur au jardin des Oliviers : « *Transeat a me calix iste*, que ce calice passe loin de moi » : — « Non, non, reprit-il vivement, *non transeat sed augeatur ;* qu'il ne passe pas, qu'il augmente plutôt ».

Il accueillit avec une joie sensible l'annonce de son départ prochain pour le ciel. Il en parlait d'un ton si dégagé et avec une telle sérénité d'âme, qu'on ne pouvait l'entendre sans se réjouir avec lui. Quand le F. Schum sentit la vie près de lui échapper : « Me voici, dit-il, au plus heureux de tous les moments ; je suis inondé de consolation ». Puis il ajouta à plusieurs reprises : « *O*

quam bonum est mori in Societate, Oh ! qu'il est bon de mourir dans la Compagnie » ! Et il remit son âme entre les mains de Dieu.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-sixième jour de janvier 1716, à Geyst dans la Province du Bas-Rhin, mourut le P. JEAN DIRCKINCK, Recteur et Instructeur des Pères de troisième probation, homme d'une expérience consommée dans la conduite des âmes. Il avait rempli successivement, avec la réputation d'un saint religieux, presque toutes les charges de sa Province, depuis les plus modestes jusqu'à celles de Maître des novices, de Recteur et de Provincial. Dans ces longues années de gouvernement, il sut toujours, à l'exemple de notre Bienheureux Père, tempérer la force nécessaire pour maintenir la discipline religieuse par une tendre charité et une profonde humilité de cœur. Avant tout, il s'efforçait d'être lui-même un saint. D'une grande délicatesse de conscience, il se confessait tous les deux jours, visitait fréquemment Notre-Seigneur au tabernacle, jeûnait plusieurs fois la semaine, couchait sur la dure et crucifiait sa chair par de longues flagellations.

Au milieu de ses occupations, le P. Dirckinck trouvait encore le moyen de composer une multitude d'ouvrages de piété pour les prêtres et les pasteurs des paroisses, les Scolastiques et les candidats à la Compagnie, les malades, les écoliers, les fidèles en général. Ces ouvrages, pleins de doctrine et d'onction, ont été souvent réimprimés, même de nos jours, et ont fait un bien immense. Le serviteur de Dieu dirigea pendant quatorze ans une association dite

« Confrérie des prêtres de la bonne volonté, sous l'invocation de Notre-Seigneur Jésus-Christ mourant sur la croix ». Chaque année, il leur offrait en étrennes un opuscule contenant, avec l'explication d'un des statuts de la confrérie, quelque règle ou maxime de perfection sacerdotale. Quand il fut sur le point de mourir, voyant les Pères de troisième probation et toute la communauté réunis autour de sa couche, il voulut leur consacrer jusqu'à son dernier souffle, et dans une suprême exhortation qui fut comme son testament, il leur recommanda de la manière la plus pressante l'amour et l'inviolable observation de nos règles. Peu après il s'endormit très doucement dans le baiser du Seigneur, à l'âge de soixante-quinze ans dont il avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.). — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t. 3, p.* 91.

XXVII JANVIER

---

* Vers le commencement de l'année 1637, mourut en Hongrie le P. Paul Ferenczffi, premier Recteur du collège de Tyrnau. Il s'était d'abord distingué dans la prédication, et pendant dix-sept ans avait annoncé la parole de Dieu avec de grands fruits pour les âmes. Afin de prémunir les fidèles contre les séductions du schisme et de l'hérésie, il introduisit dans l'église de la Compagnie l'usage d'enseigner la doctrine chrétienne tour à tour en hongrois, en slovaque, et en allemand, et se chargea lui-même pendant plusieurs années de cet humble et important ministère. Les troubles suscités en Hongrie par Bethlem-Gabor agitèrent douloureusement son rectorat : il dut même une fois se retirer avec tous les Pères du collège devant les bandes furieuses qui peu de temps auparavant avaient massacré, avec des raffinements de barbarie, les deux vénérables martyrs Melchior Grodecz et Étienne Pongratz. Dans cette triste extrémité, le P. Ferenczffi s'engagea par vœu à faire à pied le pèlerinage de Rome, si la Compagnie rentrait à Tyrnau et y reprenait ses œuvres. Et cette grâce ayant été obtenue, il se mit en route au cœur de l'hiver, malgré le poids de l'âge qui se faisait déjà sentir, et dégagea sa promesse.

Le P. Ferenczffi était en effet un religieux d'une piété et d'une

mortification également insignes. Il jeûnait au pain et à l'eau la veille de toutes les fêtes de la sainte Vierge, et se préparait à la solennité de l'Assomption par deux semaines de très sévère abstinence ; non content de ces pratiques, il sanctifiait encore par les mêmes rigueurs deux autres jours chaque semaine et l'avent tout entier.

KAZY, *Historia Universit. Tyrnaviens.*, *p.* 51, 273.

XXVIII JANVIER

—

*Le vingt-huitième jour de janvier de l'an 1627, mourut à Vienne le P. Jean-Raphael Cobenzl, Préposé de la maison professe. Il appartenait à une noble famille de la Carniole, et se distinguait également par sa science, ses qualités de gouvernement et ses vertus religieuses. C'était sa coutume, après avoir offert le saint Sacrifice, de prolonger son action de grâces pendant deux messes de suite. Non content de l'office imposé à tous les prêtres, il en récitait encore deux autres chaque jour, celui du Saint Sacrement ou du Saint-Esprit et celui de la vierge sainte Barbe, à laquelle il avait une particulière dévotion. Ces pratiques de piété ne nuisaient à aucune des obligations de sa charge, qu'il mettait toujours au premier rang. Rigoureux observateur de la discipline religieuse, il veillait à ce qu'elle fût également gardée dans ses moindres détails par ceux qui étaient sous ses ordres. Ce n'était point sévérité chagrine ou méticuleuse, c'était conscience, devoir et amour de la Compagnie. D'ailleurs, la charité la plus attentive tempérait ces exigences et lui gagnait les cœurs. Sans égard à ce qui concernait sa personne, ami passionné de la pauvreté en toutes choses, le P. Cobenzl se montrait plein de sollicitude envers les autres ; et, pour employer un mot du P. Alegambe son biographe, quand les usages de la

Compagnie le permettaient, il était véritablement splendide ; vis-à-vis des malades et de ses hôtes, il ne mettait pour ainsi dire nulle borne à sa magnificence et à sa libéralité.

Le P. Cobenzl portait partout cette même générosité de cœur. En embrassant la croix de Jésus-Christ, il avait renoncé sans retour au monde et à la vanité du monde. Les relations avec le dehors, surtout avec les grands, lui étaient à charge ; il les renfermait dans les plus strictes limites du devoir et des convenances. Revenant de Rome où il avait pris part à la congrégation des procureurs, et passant à Goritz, où il comptait parmi la haute société un grand nombre de parents et de connaissances, il fit son entrée dans la ville le propre jour de Noël, monté sur un chariot de paysan, heureux de s'exposer ainsi à la risée et peut-être aux mépris des hommes. A l'heure même où il venait d'expirer, le P. Cobenzl se fit voir, à une grande distance et en plein jour, à un de nos Pères, l'air rayonnant, un bâton à la main, comme un voyageur ; et après l'avoir regardé quelques instants, il disparut, laissant l'âme du religieux inondée d'une inexprimable joie. Le P. Cobenzl était âgé de cinquante-cinq ans, et en avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 18ª *januar.*, *p.* 33. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 18ª *januar.*, *p.* 24. — SOTUELLUS-ALEGAMBE, *Biblioth.*, *p.* 493. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1252.

XXIX JANVIER

—

Le vingt-neuvième jour de janvier de l'an 1625, mourut à Ingolstadt le P. Jacques Gretser, surnommé le marteau des hérétiques et le champion de la croix. Dans cette lutte contre les ennemis de l'Église, lutte qui ne se termina qu'avec sa vie, il accabla ses adversaires sous les coups redoublés de près de cent cinquante ouvrages, magnifique monument de son zèle et de sa science, que les magistrats de Marckdorff, ses concitoyens, firent placer solennellement dans la salle de leurs séances, comme leur plus beau titre de gloire à eux-mêmes, et comme le témoignage de leur attachement à la foi catholique. Le zèle de la maison de Dieu le consumait sensiblement. Au témoignage des médecins, il mourut épuisé par son ardeur au travail. « Il me semble, disait-il quelquefois, que si l'on m'apportait, à mon agonie, quelque nouvelle déclaration de guerre des hérétiques, ma main défaillante se ranimerait encore pour les repousser ». Les luthériens eux-mêmes l'appelaient *le grand Jésuite ;* et le Souverain Pontife Clément VIII écrivait aux premiers supérieurs de la Compagnie de veiller à la conservation d'une vie aussi précieuse à l'Église. Le P. Gretser seul estimait ne pas avoir le temps et ne pas valoir la peine de se soigner ; le repos lui semblait impossible tant qu'il pouvait étudier, écrire et prier.

Au milieu de ces immenses travaux, qu'il mena de front pendant vingt-cinq ans, avec l'enseignement des hautes sciences dans l'université d'Ingolstadt, il savait encore être un homme d'oraison. Il avait pris comme protecteurs et comme guides dans cette science des saints le Roi-Prophète et notre Père saint Ignace. Le livre des Psaumes lui offrait une mine inépuisable d'affections et de pensées. Il y revenait sans cesse, en approfondissait les sens les plus cachés et demandait à l'Esprit-Saint de les lui faire comprendre ; il avait même reproduit et paraphrasé, avec les seules paroles du Psalmiste, tout le livre des Exercices.

A la prière, il joignait, malgré de fréquentes infirmités, les veilles, les jeûnes et beaucoup d'autres austérités volontaires. Chaque nuit, il attendait, pour se livrer au repos, que la cloche d'un monastère voisin appelât les religieuses à l'office des matines. Plus d'une fois, pendant qu'il veillait et priait, les âmes du purgatoire vinrent implorer son secours ; sa charité pour elles était si grande que, sans parler des pénitences extraordinaires qu'il appliquait à leur délivrance, il ajoutait au moins cinquante chapelets par mois aux suffrages habituels de la Compagnie. Dans sa dernière maladie, Notre-Seigneur lui fit connaître, par une vision mystérieuse, le nombre de jours et d'heures qui lui restaient encore à vivre ; et malgré les prévisions contraires des médecins, il expira juste au moment qu'il avait indiqué. Le P. Gretser était âgé de soixante-trois ans et en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Gretser, *Opera omnia..., Ratisbonæ*, 1734, *t.* 1, *de sancta Cruce, pp.* XVI. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 368. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1743 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 28 *genn., p.* 277. — Nadasi, *Ann. dier.*

memor., 29a *jan. p.* 52. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 29a *jan.*, *p.* 39. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *decas* 9a, *n.* 250 *seqq.*, *p.* 331 *seqq.* — *Biographie univers.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 3, *p.* 393. — P. Verdière, S. J., *Histoire de l'Université d'Ingolstadt*, *t.* 2, *ch.* 4, *p.* 330, 527. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Arch. Rom.).*

---

* Le vingt-neuvième jour de janvier de l'an 1738, mourut à Goritz le P. Bernard Geroni, de Trieste, le fondateur des missions autrichiennes, « homme, dit son éloge, né pour le bien de milliers d'âmes, et qui eut en effet la gloire d'en arracher une multitude à l'enfer ». Après avoir accompagné pendant dix ans les troupes impériales en qualité d'aumônier militaire, il se dévoua tout entier à l'œuvre si apostolique des missions. Il conçut le projet de l'établir sur le modèle de celle du célèbre P. Segneri en Italie et d'en faire comme lui une institution durable. Ses efforts furent couronnés de succès. Plusieurs Pères, animés d'un zèle ardent, s'offrirent à le suivre ; et de généreuses aumônes lui permirent d'assurer l'avenir, en constituant un revenu suffisant pour faire vivre ses successeurs. L'œuvre reçut le nom de *Mission de pénitence.* D'Autriche, elle passa en Bohême, et partout elle produisit des fruits immenses. En 1736, deux années avant la mort du serviteur de Dieu, les quatre Pères qui la composaient en Bohême distribuèrent jusqu'à 240000 communions.

Le P. Ceroni tendait surtout à se pénétrer de l'esprit de son admirable modèle, le P. Segneri, et s'efforçait d'allumer dans son âme la même flamme de zèle. Il évangélisa tour à tour les pays autrichiens de langue italienne, la Hongrie et les autres provinces de l'empire, et opéra des merveilles sans nombre de conver-

sion et de sanctification. Il paraissait insensible à la fatigue. Pendant que ses compagnons épuisés réparaient leurs forces, il continuait seul le travail ; il donnait les Exercices de saint Ignace aux couvents, aux maisons d'éducation, quelquefois même à des villes entières ; il préparait les expéditions suivantes. Il avait auprès du peuple la réputation d'un saint ; et plus d'une fois, Dieu avait glorifié son apostolat par des prodiges. Ainsi prêchant un jour en plein air, car les églises étaient trop étroites pour contenir les multitudes qui se pressaient autour de lui, les nuages prêts à se fondre en eau étaient demeurés suspendus au-dessus de son auditoire sans qu'il tombât une seule goutte. Un autre jour, un orage terrible était sur le point d'éclater ; déjà la foule effrayée s'apprêtait à fuir ; à sa voix elle s'arrêta. Et pendant qu'autour d'elle, des torrents de pluie inondaient la campagne, elle écouta l'homme de Dieu, aussi tranquille et aussi respectée par la tempête que si elle eût été à l'abri sous la voûte d'un temple.

La patience et une sainte joie au milieu des douleurs de sa dernière maladie achevèrent d'embellir la couronne du P. Ceroni. Il s'endormit saintement dans le Seigneur à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr. anno 1738 (*Archiv. Rom.*).

XXX JANVIER

—

Le trentième jour de janvier de l'an 1632, mourut à Lintz, dans les plus doux sentiments de joie et de piété, un jeune exilé de la Province de Bohême, le F. Jean Berndt, Scolastique, tombé peu auparavant entre les mains des luthériens qui s'étaient emparés de la ville d'Eger. Le sac du collège de la Compagnie fut le premier exploit des vainqueurs; ils dépouillèrent et fouillèrent leurs captifs, pour s'assurer que rien n'échapperait à leur rapacité. Quand ils en vinrent au F. Berndt, ils le trouvèrent revêtu d'un rude cilice; ils le lui arrachèrent avec fureur et le mirent en pièces sous ses yeux. Ils lui ordonnèrent ensuite de s'engager à payer une rançon de cent écus pour sa délivrance; mais l'humble religieux dit modestement qu'il était enfant d'obéissance, et que son supérieur seul avait le droit d'accepter ou de refuser une pareille convention. On le conduisit alors dans un corps de garde, où il eut à subir, tout le reste de la nuit et les jours suivants, les jeux barbares de la soldatesque et fut presque réduit à mourir de faim. Cette dure captivité ne tarda pas à épuiser ses forces, mais ne triompha point de son courage. Vingt jours seulement après avoir été rendu à la liberté, le F. Jean Berndt remit au Sauveur son âme généreuse; il

n'était âgé que de vingt-cinq ans et en avait passé un peu plus de deux dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *p.* 1196, 1199, 1202.

Le trentième jour de janvier de l'an 1798, mourut saintement à Polotsk le P. JEAN-BAPTISTE RAUSCHER, d'une noble famille de la Carinthie. Reçu dans la Compagnie à l'âge de seize ans, il offrit bientôt à ses compagnons de noviciat une vive image de leur saint patron. La flamme d'amour divin qui le consumait, jointe à la délicatesse de sa complexion, le faisait languir comme Stanislas et ne tarda pas à inspirer des craintes sérieuses pour sa vie. Mais Dieu le réservait pour en faire, en dépit d'une santé toujours chancelante, un infatigable champion de la sainte Église sous le triste règne de Joseph II. A plus de soixante reprises, dit l'auteur de son éloge, il releva les insolents défis des incrédules et des politiques sans foi qui pullulaient alors dans l'empire ; et bien que l'injure des temps ne lui permît pas de se nommer, le pape Pie VI voulut le voir en secret à Vienne et bénir sa vaillante plume.

Le P. Rauscher n'épargnait en même temps aucune fatigue pour susciter des défenseurs à la cause de Dieu, et relever le courage presque abattu des grands demeurés fidèles et des princes de la sainte Église. Il eut même l'espoir un moment, grâce à leurs efforts réunis aux siens, de voir ressusciter la Compagnie dans les domaines de l'empire, après la mort de Charles III d'Espagne et de Joseph II. Épuisé avant l'âge de cinquante ans par ces luttes in-

cessantes, dont l'unique diversion était l'évangélisation des pauvres, des malades et des petits enfants, Jean-Baptiste Rauscher voulut du moins mourir parmi ceux qui avaient gardé en Russie la règle de saint Ignace. Il partit pour Polotsk, où sa seule vue, durant le peu de temps qu'il vécut encore, suffit pour exercer au milieu de ses frères le plus salutaire apostolat. Épris des saintes délices de la croix et de l'oraison, il était habitué depuis longtemps à ne mettre d'autre frein à ses austérités que celui de l'obéissance ; il passait plusieurs heures chaque nuit à s'entretenir avec Dieu ; et souvent la veille de quelque fête plus chère à sa dévotion, il consacrait la nuit entière à ce saint exercice. Le P. Rauscher mourut à l'âge de cinquante ans.

Compendium vitar. defunctor. in colleg. Polocensi, 1749-1815 (*Archiv. Provinc. Galic.*). — Stöger, *Scriptores Provinc. Austr.*, *p.* 293. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1493. — Caballero, *Biblioth. Scriptor...*, *Supplem.* 1um, *p.* 238.

XXXI JANVIER

—

* Le trente-et-unième jour de janvier de l'an 1668, mourut au collège de Munster, dont il était Recteur, le célèbre P. HERMANN BUSEMBAUM qui, dans les différentes charges qu'il eut à remplir, se montra tout ensemble homme d'oraison, de science et de gouvernement. Son titre principal de gloire, c'est son manuel de théologie morale, *Medulla theologiæ moralis*, ouvrage accueilli dans les écoles catholiques avec une faveur presque sans exemple, imprimé non seulement en Allemagne, mais en France, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Pologne, et dont les éditions se comptent par centaines ; ouvrage que saint Alphonse de Liguori avait sans cesse en main, et auquel n'a pas manqué le suffrage, non moins glorieux peut-être, de l'insulte et de la calomnie des ennemis de l'Église. On sait en effet que la théologie du P. Busembaum partagea avec les Lettres pontificales l'honneur d'être condamnée au feu par les Parlements, où régnait l'esprit de schisme et d'hérésie.

La patience au milieu de grandes douleurs mit le couronnement aux mérites du P. Busembaum. Il expira saintement, consolé et fortifié par les sacrements de l'Église, après avoir demandé à Notre-Seigneur, avec une simplicité touchante, de rappeler son âme à lui le jour où elle serait plus agréable à ses yeux. Il était dans

la soixante-huitième année de son âge et la quarante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — HARTZHEIM, *Biblioth. Coloniensis, p.* 132. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 335. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 2, *p.* 444. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 31 *januar., p.* 41. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 6, *ch.* 5, *p.* 228, *note.* — GOSCHLER, *Dictionn. de théolog., t.* 3, *p.* 390.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE

Ier FÉVRIER

—

Le premier jour de février de l'an 1681, mourut à Rome JEAN-ÉVERARD NIDHARD, cardinal de la sainte Église Romaine, âgé de soixante-quatorze ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie. A seize ans, le jeune Éverard s'était vaillamment comporté, sous les yeux et sous le commandement de son père, contre les bandes luthériennes. Fait prisonnier malgré sa bravoure, il n'échappa qu'à grand' peine à la mort. A vingt ans, il ne savait pas un mot de latin ; mais songeant déjà à échanger la milice terrestre contre celle de l'apostolat, il alla s'asseoir sur le banc des petits enfants au collège de Passau. A vingt-quatre ans, il se dérobait aux espérances de sa famille, dont il était l'aîné, et allait revêtir au noviciat de Vienne l'habit des enfants de la Compagnie.

La mort, qui ne l'avait pas effrayé sur le champ de bataille, devait lui paraître plus belle encore au service des membres souffrants de Jésus-Christ. Aussi, dès avant la fin de ses études, il obtint d'aller la braver à Gratz, dans le lazaret des pestiférés. Mais Dieu le réservait à d'autres combats sur un théâtre à la fois plus éclatant et plus dangereux.

Appelé par la confiance de l'empereur Ferdinand III à la cour de Vienne, il se vit contraint d'accepter le redoutable honneur de diriger l'éducation et la conscience du jeune archiduc Léopold qui devait porter après son père la couronne du saint-empire, et de l'archiduchesse Marie-Anne d'Autriche, destinée au trône d'Espagne. Puis quand le roi catholique Philippe IV eut obtenu en mariage la jeune archiduchesse, le P. Nidhard dut la suivre à Madrid, où il demeura seize ans dans la maison du noviciat, donnant à tous de grands exemples de perfection religieuse, de zèle pour la sanctification de sa royale pénitente et d'amour pour sa vocation. Le roi, plein d'admiration pour sa vertu, avait tenté une première fois de lui faire accepter la pourpre romaine; mais l'humble religieux le conjura si instamment de renoncer à un pareil dessein, que Philippe IV se laissa fléchir.

Après la mort de ce prince, il eut à subir d'autres assauts, et ne put se dérober à tous les honneurs. La reine régente obtint du Souverain Pontife Alexandre VII un bref qui, en dépit de ses résistances, le contraignit d'accepter le titre et le rang de grand inquisiteur et le nomma membre du conseil royal de régence. Mais les plus jalouses passions, déchaînées autour du trône, conjurèrent bientôt l'exil et la ruine de celui qu'on traitait de moine étranger, issu, disait-on pour le rendre encore plus odieux, de parents héré-

tiques. Don Juan d'Autriche, à la tête de plusieurs centaines d'hommes en armes, somma la régente de renvoyer d'Espagne son confesseur. Le P. Nidhard, joignant ses instances aux menaces de ses ennemis, obtint enfin de se retirer ; mais la reine mit à son départ la condition expresse qu'il se rendrait à Rome en qualité de son ambassadeur auprès du Saint-Siège.

De nouvelles épreuves l'attendaient dans cette ville. Il put, à la vérité, durant huit mois, vivre en paix au collège de Tivoli, et se flatter, grâce aux poursuites et à la puissance de don Juan, d'avoir recouvré pour toujours la liberté de vivre en simple religieux. Mais Clément X, jaloux à son tour de justifier et d'honorer, aux yeux de toute l'Église, un homme qui lui avait rendu tant de services, le créa successivement archevêque d'Édesse *in partibus* et cardinal du titre de Saint-Barthélemy en l'Ile. Huit ans plus tard, presque à la veille de sa mort, le religieux, devenu prince de l'Église, attestait de la manière la plus touchante dans son testament combien le premier amour de sa vocation était toujours resté vivant dans son cœur. Il demandait humblement que la Compagnie voulût bien lui donner un dernier asile dans l'église du Gesù, et l'ensevelir, ajoutait-il, « au pied de l'autel de mon bon et bien-aimé Père Ignace, que j'ai toujours chéri du cœur le plus filial, et près duquel je désire ardemment reposer ainsi après ma mort, comme j'ai la douce confiance de me trouver bientôt près de lui dans le ciel ».

Parmi les plus beaux titres d'honneur du P. Nidhard, nous ne pouvons pas oublier ses pieux et savants ouvrages en faveur de la Conception immaculée de la Mère de Dieu, qu'il défendit avec autant de succès que de zèle contre des religieux d'un autre Ordre qui croyaient de leur devoir de ne point reconnaître, avant la dé-

finition du Saint-Siège, un privilège si cher à l'auguste Reine du ciel.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 441. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1716. — Patrignani, *Menol.*, 1 *febbr.*, *p.* 14. Le P. Patrignani donne l'épitaphe inscrite sur la tombe du cardinal Nidhard. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 5a *octob.*, *p.* 388. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 244. — Georg. Eggs, *Purpura docta*, *t.* 3, *p.* 508. — Mario Guarnacci, *Vitæ et gesta romanorum Pontificum et cardinalium*, *t.* 1, *p.* 35. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 4, *ch.* 2, *p.* 108 *et suiv.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 4, *p.* 603. — Aug. Carayon, S. J., *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus*, *nn.* 370-372, 2334, 2838. — P. Bern. Duhr S. J., *Jesuiten-Fabeln*, 2de *édit.*, *p.* 499.

---

* Le premier jour de février de l'an 1641, à Neubourg sur le Rhin, mourut victime de sa charité le F. Georges Renner, Coadjuteur temporel. Il avait accompagné dans cette ville un des Pères du collège de Constance qui allait y donner une mission, lorsqu'une maladie contagieuse se déclara avec violence et fit de grands ravages. Les deux religieux se livrèrent tout entiers au service des malades. Le F. Renner, vieillard de soixante-cinq ans, éprouvé déjà plus d'une fois dans cette même arène du sacrifice, fut emporté le dixième jour, après des prodiges de charité qui avaient ravi d'admiration toute la ville. On vit alors combien cette impression était profonde. Le Père voulait lui faire des funérailles très simples, conformes à l'humilité de sa profession. Les magistrats de Neubourg ne le souffrirent pas. La cérémonie funèbre eut lieu dans l'église principale, entièrement tendue de deuil ; six jeunes gens des plus nobles familles réclamèrent l'honneur de porter le corps de l'humble religieux, et une foule nombreuse l'accompagna jus-

qu'à sa dernière demeure. A peine, dit l'historien de la Province de Germanie, auraient-ils pu se livrer à des démonstrations plus touchantes pour leurs propres frères, issus du même sang. Le F. Renner avait vécu trente-trois ans dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Societ. anno 1611, *p.* 499. — Franc.-Xav. Kropf, S. J., *Histor. Provinc. German. Super., t.* 4, *n.* 428, *p.* 137. — Alegambe, *Heroes et victimæ charitat., anno* 1611, *p.* 164. — *Levens van Broeders Coadjut., p.* 136.

---

* Le premier jour de février de l'an 1664, mourut à Vienne dans la maison professe le P. Christophe Pottenhoffer, ouvrier infatigable, dévoré du zèle des âmes, digne de vivre un siècle, écrit l'auteur de sa notice. Il faisait habituellement deux parts de sa journée. Dès le matin, il s'enfermait au confessionnal ; telle était l'affluence des pénitents, que souvent il ne pouvait célébrer le saint Sacrifice avant midi. Le soir, l'instruction des hérétiques, la visite des malades, l'assistance des moribonds et d'autres œuvres de zèle prenaient toutes ses heures. Il ne s'accordait aucun repos et aurait voulu se multiplier pour faire plus de bien et procurer plus de gloire à Dieu. La ville de Vienne et les campagnes environnantes, dit encore son biographe, racontent les merveilles de la charité du P. Pottenhoffer : « Point de maladie si rebutante, de genre de mort si terrible, de contagion si dangereuse qu'il n'affrontât avec un magnanime courage ». On assure qu'à Vienne seulement, il accompagna plus de cent trente criminels à l'échafaud ; et l'on ajoute que dans les camps, un plus grand nombre encore de mi-

sérables, malfaiteurs de toute espèce, condamnés par la justice civile ou militaire à tous les supplices alors en usage, le fer, le feu, la roue, le gibet, lui durent de subir leur peine avec résignation et de faire une mort chrétienne et pleine d'espérance. Les mains chargées de tant et de si belles œuvres de miséricorde, le P. Pottenhoffer s'endormit joyeusement dans la paix du Seigneur, à l'âge de cinquante-cinq ans, dont il avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le premier jour de février de l'an 1718, mourut à Ingolstadt le P. François Bryat, de Porrentruy, modèle achevé de toutes les vertus religieuses, et surtout d'obéissance. Perpétuellement ballotté d'une maison à l'autre et d'un office à l'autre, il était toujours content : « Je ne regarde, disait-il, ni le terme *a quo* ni le terme *ad quem*, ni les fatigues du voyage, ni celles de l'emploi ; je ne vois que le bon plaisir de mes supérieurs ; m'écarter si peu que ce soit de ce bon plaisir m'a toujours paru un crime. La véritable obéissance est aveugle ».

Les plus abondantes bénédictions, suivant la promesse des Saints Livres, furent le fruit de cette entière abnégation de sa volonté. Au témoignage de ceux qui le connurent, le P. Bryat possédait à un degré éminent l'art merveilleux et divin de toucher et de convertir les âmes ; il en arracha un grand nombre à l'hérésie et au péché. Il avait ardemment désiré les missions des Indes. Pour se dédommager en quelque manière de n'avoir pu les obtenir, il en-

courageait de toutes ses forces les jeunes religieux de nos collèges qui aspiraient à ce glorieux apostolat ; il allait lui-même porter la bonne nouvelle au peuple des campagnes, et soutenait par de larges aumônes, principalement dans le canton de Fribourg, les apôtres qui se consacraient à un ministère si fécond en fruits de salut. Ce saint homme n'avait véritablement en vue que la plus grande gloire de Dieu. Dans les affaires plus importantes, c'est au pied du Saint Sacrement qu'il allait prendre conseil et arrêter ses déterminations ; les lumières dont il était éclairé étaient si vives, qu'il put avouer au moment de sa mort n'avoir jamais rien décidé ni rien fait dont il eût eu ensuite à se repentir. Chaque jour, il consacrait au moins deux heures à l'oraison.

Vers la fin de la vie, de très cruelles souffrances achevèrent d'épurer sa vertu. Son unique remède, au milieu des crises les plus déchirantes, était de se faire lire la passion de Notre-Seigneur. Quand on lui annonça que la dernière heure n'était plus éloignée, son visage s'éclaira d'une joie céleste : « Bonne nouvelle, dit-il à deux reprises ; *in domum Domini ibimus*, nous irons dans la maison du Seigneur ». Le peuple d'Ingolstadt accourut à ses funérailles ; chacun voulait baiser les mains du serviteur de Dieu, et faire toucher à ses restes vénérés des chapelets et d'autres objets de piété. Le P. Bryat était âgé de soixante-dix ans ; il en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 1 *febbr.*, *p.* 20.

—

Le deuxième jour de février de l'an 1591, mourut au camp royal près d'Amiens le P. Jean Hepp, de la Province de Haute-Allemagne, aumônier des troupes suisses envoyées au secours de Henri IV. Il avait à peine trente ans ; mais nuit et jour au service des soldats malades, il ne put résister longtemps à un travail au-dessus de ses forces. En proie à de cruelles souffrances, le P. Hepp faisait éclater la joie la plus vive d'avoir usé si rapidement sa vie dans ce glorieux ministère. Comme il voyait son compagnon d'apostolat profondément affligé de ne pouvoir lui offrir quelque soulagement : « Mon cher Père, lui dit-il, croyez-vous qu'il manque quelque chose à celui qui va tout à l'heure jouir de Dieu » ?

Ign. Agricola S. J., *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 2, *n.* 6, *p.* 3.

---

* Le deuxième jour de février de l'an 1733, mourut très saintement à Königgrätz le P. François Hoosman, Recteur du collège de cette ville. Enfant, il avait recouvré la vue au simple contact d'une image de la sainte Vierge et reconnaissait aussi devoir sa

vocation à cette Mère bénie. C'était un religieux d'une droiture parfaite. Avare de son temps, il coupait court sans respect humain à tout entretien inutile, et se félicitait de vivre dans un Ordre où il pouvait travailler jusqu'à l'épuisement complet de ses forces à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Sa pureté de cœur était tout angélique. Il avait eu plus d'une lutte à soutenir ; mais par son humilité à découvrir ses tentations au Père spirituel, il avait mérité la grâce d'une paix que ne troublait plus aucun assaut.

Une autre épreuve non moins douloureuse fit paraître la solidité de sa vertu. Une grave accusation avait été portée contre lui à Rome ; le P. Hoosman était innocent, il garda le silence. Plus tard, la vérité s'étant fait jour, le Père Général voulait lui rendre publiquement justice ; il s'y opposa, afin d'avoir ce trait de ressemblance avec le divin Maître muet au milieu de ses calomniateurs. Quand il fut sur le point d'expirer, le jour de la Purification, il sentit son âme inondée d'une ineffable joie : « O mes Pères et mes Frères, dit-il aux religieux de sa communauté réunis autour de lui, vous ne sauriez croire combien il est doux de mourir dans la Compagnie de Jésus » ! Le P. Hoosman était âgé de quarante-neuf ans, et en avait passé trente en religion.

Litteræ annuæ Colleg. Reginæ-Hradericii ad ann. 1733 *(Archiv. Rom.)*.

---

* Le deuxième jour de février de l'an 1767, mourut à Mayence le P. Henri Weiler, de Hallemberg en Westphalie, après avoir passé la plus grande partie de sa vie religieuse dans l'enseignement des lettres, de la philosophie et de la théologie à Mannheim, Heidel-

berg, Molsheim et Wurtzbourg. A la science, il joignait les plus solides vertus : l'humilité qui lui faisait chercher partout la dernière place ; une tendre dévotion au très Saint Sacrement, au pied duquel il demeurait souvent plusieurs heures de suite absorbé dans la prière ; enfin un amour ardent des âmes pour lesquelles il donna joyeusement sa vie. Il avait été appelé par une nuit glaciale auprès d'une personne malade ; il y contracta une fluxion de poitrine qui ne tarda pas à devenir très grave. Le P. Weiler se prépara aussitôt à paraître devant Dieu et reçut les derniers sacrements. Cependant on s'efforçait de le rassurer : « Non, non, dit-il d'un ton résolu, comme s'il avait reçu d'en haut quelque annonce spéciale ; je mourrai lundi, fête de la Purification de la très sainte Vierge ». Ce jour venu, il communia une dernière fois ; et vers midi, comme le prêtre lui présentait le cierge bénit des mourants, il le saisit des deux mains avec une sorte de transport, plus rayonnant, dit l'annaliste, que l'ambitieux qui s'emparerait d'un sceptre ; et peu après, il expira *in osculo Salvatoris*, à l'âge de quarante-deux ans dont il avait passé ving-quatre dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Rheni Superior. anno 1767 *(Arch. Rom.)*.

III FÉVRIER

—

* Le troisième jour de février de l'an 1749, mourut au collège de Steier, dans la Province d'Autriche, le F. IGNACE ARRES, Coadjuteur temporel. Il remplit l'office d'infirmier à Gratz, à Passau, dans les noviciats de Vienne et de Trentschin, et enfin à Steier, avec une charité et un dévouement incomparables. Une année entière, il soigna un de nos Frères qui avait au pied un ulcère affreux, et dont s'échappait une odeur si insupportable qu'on pouvait à peine entrer dans sa chambre ; le saint Frère lui prodigua toujours les mêmes soins, sans donner jamais un signe de dégoût, de fatigue ou d'ennui. Mais le lendemain du jour où le pauvre infirme avait rendu le dernier soupir, le F. Arres, comme si la charité avait seule jusque là soutenu ses forces, tomba malade à son tour, et fut bientôt réduit à l'extrémité. Quand on lui apporta le saint viatique, puisant dans sa foi et sa dévotion au Saint Sacrement une énergie extraordinaire, il s'habilla rapidement et descendit de son lit pour adorer et recevoir à genoux son Sauveur. Le F. Arres était âgé de cinquante-huit ans, il en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr. anno 1749 *(Archiv. Rom.).*

* Le troisième jour de février de l'an 1771, mourut au collège de Porrentruy le F. Frédéric Vogl, Coadjuteur temporel. Doué de qualités naturelles qui semblaient l'élever au-dessus de son degré, il ne s'en prévalait que pour mieux glorifier Dieu et mieux servir la Compagnie. Tour à tour cuisinier, infirmier, sacristain, il apportait à toutes choses un soin et une diligence admirables ; dans son office et dans ses instruments de travail, on voyait briller partout un ordre parfait et une propreté exquise. Il s'ingéniait de mille manières et mettait en œuvre toutes les ressources de son savoir-faire pour se perfectionner de plus en plus dans son emploi, et contenter plus parfaitement Dieu et ses frères.

A l'égard des malades, sa charité était celle d'une mère ; s'il les voyait tristes ou abattus, il tirait de son cœur pour les consoler et les encourager des paroles animées d'une telle tendresse et d'un tel accent de foi, qu'on aurait pu croire, à l'entendre, qu'elles jaillissaient des lèvres du prêtre le plus zélé. Nul ne travaillait plus que lui ; mais il ne paraissait jamais empressé, tellement il était maître de lui et mesuré dans tous ses mouvements. L'épreuve ne lui fit pas défaut, et montra combien sa vertu était solide. A la suite d'une accusation imméritée, le F. Vogl fut brusquement retiré d'un office qu'il exerçait depuis dix ans, et appliqué à un autre, auquel il était complètement étranger. Il ne dit pas un mot pour se justifier ou se plaindre ; il se donna de tout son cœur à son nouvel emploi, et Dieu bénissant son obéissance, il s'y rendit fort habile. D'autres croix suivirent celle-là. Un jour, dans une chute il se brisa les deux jambes à la fois ; il supporta avec un courage héroïque les cruelles douleurs de la double opération qu'il

fallut lui faire subir. Sa vie ne fit plus dès lors que traîner. Il s'animait à souffrir par la pensée de Jésus crucifié et l'espérance du ciel. Enfin il s'endormit saintement dans le Seigneur à l'âge de soixante-neuf ans, dont il avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Litter ann. Provinc. German. Superior. ann. 1771 (*Archiv. Rom.*).

IV FÉVRIER

—

Le quatrième jour de février de l'an 1681, le P. NICOLAS HORVATH, né à Warasdin en Croatie, mourut à Raab, en grande réputation de sainteté, après avoir cultivé, pendant plus de quinze ans, les anciennes provinces hongroises alors sous le joug des musulmans. En proie tour à tour à la guerre ou à la peste, ce malheureux pays n'offrit d'abord au P. Horvath que des ruines, peuplées d'affamés et de mourants. Mais en portant dans plus de quatre-vingts bourgades, au péril de sa vie, tous les secours que son ardente charité lui permettait de trouver, il fut bientôt aimé et vénéré par les pauvres habitants des rives du Danube, comme leur unique soutien.

Peu à peu il releva les chapelles abattues, et comme elles rappelaient par leur indigence les plus humbles sanctuaires de la primitive Église, il obtint du Saint-Siège, pour consoler les fidèles, de très riches indulgences qui créèrent plusieurs centres de pèlerinages où l'on accourait de toute part. « Quel est donc ce prêtre chrétien, demandait un jour le pacha de Bude, stupéfait de voir des milliers de catholiques accourir sans cesse, même des provinces conquises par la Turquie, près de l'intrépide missionnaire ; quel est ce prêtre chrétien qui attire plus facilement les peuples

à sa prière, que le Grand Seigneur n'attire ses sujets à combattre ou à travailler pour lui » ?

Ce fut surtout par le soin des enfants et par la formation des prêtres et des moines dont l'ignorance était extrême, que le P. Horvath rétablit solidement la religion dans tout ce pays ; il y fit aussi refleurir les anciennes lois et accueillir par le peuple et les magistrats de nouveaux règlements pour sauvegarder la foi et les vertus chrétiennes. En même temps, il ramenait des milliers de schismatiques et d'hérétiques au bercail de Jésus-Christ. Mais on aurait peine à s'imaginer au prix de quels travaux et de quelles privations il dut acheter ces âmes. Il en fut réduit, pour vivre, à labourer lui-même la terre. Aussi les Turcs, après l'avoir vu de près et l'avoir même quelque temps retenu en prison, conçurent une telle admiration pour sa vertu, que malgré leur insatiable avarice, ils firent grâce aux chrétiens, en son honneur, d'une partie des tributs dont ils les avaient accablés. Aussi bien que les hérétiques et les catholiques, ils lui apportaient en foule leurs petits enfants et leurs malades à bénir, car on savait sur les deux rives du Danube qu'avec une image ou un peu d'eau de saint Ignace, ou même par l'imposition des mains, l'homme de Dieu guérissait les malades et chassait les démons. Le P. Horvath mourut à l'âge de quarante-huit ans, il en avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 4 *febbr.*, *p.* 46.

V FÉVRIER

—

* Le cinquième jour de février de l'an 1768, mourut à Munich le P. Albert Hofreither, de Vilshoffen en Bavière, confesseur infatigable pendant trente-quatre ans et surnommé *piscator hominum*. Il méritait bien ce titre. Chaque année, il entendait au moins trois cents confessions générales de pécheurs insignes. Jusqu'au troisième jour avant sa mort, il ne cessa d'accueillir dans sa chambre et d'absoudre ses chers pénitents. Il avait ses auxiliaires dans cette œuvre de miséricorde. C'étaient d'abord ceux-là mêmes qu'il avait gagnés à Dieu, quelquefois les criminels qu'il avait accompagnés repentants et résignés au dernier supplice, et auxquels il demandait, en retour de leur propre conversion, de lui amener quelque grand pécheur; prière touchante que Dieu bénissait ; car souvent le jour même de leur mort ou peu de temps après, il voyait se jeter à ses pieds tel ou tel malheureux chargé de crimes qui venait se réconcilier avec le ciel.

La réputation de ce saint homme s'étendait aux provinces les plus éloignées de l'empire. Il n'était pas rare de voir des ouvriers venir de l'Autriche, de la Bohême et même de la Silésie, uniquement pour se confesser à lui. Ces pauvres gens prenaient du travail à Munich jusqu'à ce qu'ils eussent mis ordre aux affaires de

leur conscience et s'en retournaient ensuite dans leur pays consolés et louant Dieu. Le P. Hofreither embrassait dans le même zèle les missions des Indes auxquelles il procura d'excellents ouvriers, et les misères des pauvres, qu'il assistait de larges aumônes et souvent même servait de ses propres mains. Ce fidèle imitateur de la miséricorde et de la bénignité du Sauveur mourut saintement dans la soixante-dix-septième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

---

* Le cinquième jour de février de l'an 1788, mourut à Polostk le Frère Coadjuteur Wenceslas Konwalski, né à Vienne, et entré au noviciat de cette ville en 1763, à l'âge de vingt ans. A la suppression de la Compagnie, il était sacristain à notre collège de Klagenfurt. Pendant onze années encore, il fut maintenu dans le même emploi, tant il apportait à le remplir de diligence et de dévouement. Une propreté exquise, inspirée par l'esprit de foi, reluisait partout, dans les ornements du prêtre, la parure des autels, tout l'ameublement de l'église, et servait grandement à ranimer dans les fidèles la piété et le respect des choses saintes.

Cependant le F. Konvalski ne pouvait oublier la Compagnie que tout ce qu'il avait sous les yeux rappelait sans cesse à son cœur. Et jaloux de renouer des liens brisés malgré lui et de rendre le dernier soupir sous la livrée des enfants de saint Ignace, il sollicita la faveur d'aller se joindre aux Jésuites de Russie. Notre-Sei-

gneur, qu'il avait si fidèlement servi, inclina la volonté des supérieurs à exaucer sa demande. Deux ans plus tard, après avoir prononcé les vœux de Coadjuteur formé, le bon Frère fut atteint d'une maladie contagieuse, et plein de joie et de reconnaissance s'endormit pieusement dans la paix du Seigneur, à l'âge de quarante-cinq ans.

Summar. vit. defunctor. in Alba Rossia (Archiv. Provinc. Galic.).

VI FÉVRIER

—

Le sixième jour de février, l'an 1612, mourut à Rome le P. Christophe Clavius, né à Bamberg, ville dont il est encore aujourd'hui l'honneur, et qui, de son vivant, offrit de lui élever une statue, s'il consentait à revenir de Rome y achever sa glorieuse carrière. Mais le Souverain Pontife Grégoire XIII l'avait choisi pour son principal coopérateur dans l'œuvre de la réforme du calendrier. Le P. Clavius eut la gloire de l'établir, et il ne cessa jusqu'à son dernier jour de le venger contre les attaques jalouses de l'hérésie. La modestie dont il usa dans sa défense contraste singulièrement avec les injures de ses adversaires, et de Scaliger en particulier, qui le traite « d'âne, dont toute la science est dans Euclide, de savant lourd et sans génie, qui n'a d'autre mérite qu'une lente patience; tel en un mot, ajoute-t-il, que sont tous les mathématiciens ». Et néanmoins ce savant, mais insolent apostat, avoue dans un de ses écrits qu'il tient plus à honneur d'être censuré par Clavius que d'être loué par beaucoup d'autres. Le P. Clavius eut encore l'honneur de compter au nombre de ses élèves le docte Grégoire de Saint-Vincent, regardé par Leibnitz comme un des trois plus grands géomètres des temps modernes, et le P. Mathieu Ricci, auquel la science devait ouvrir l'empire de la Chine, inaccessible jusqu'alors à tout autre moyen d'apostolat.

A. G. I. — T. I. — 16.

Ce grand homme était aussi un parfait religieux. Pour ne rien dérober au temps qu'il devait au soin de son âme et à Dieu, il s'était tracé, à l'époque où la réforme du calendrier l'absorbait tout entier, un règlement de vie dans lequel l'oraison et les autres exercices de piété avaient leur place marquée, et il l'observa avec une inviolable fidélité. Sa modestie était angélique. Un jour s'étant approché d'une des deux fenêtres de sa chambre, ses yeux tombèrent par hasard sur une femme qui habitait la maison en face. Pour se punir de cet acte irréfléchi de curiosité, le P. Clavius fit condamner la fenêtre, et s'interdit pour le reste de sa vie tout regard dans la rue. Il n'était pas moins ami de la pauvreté et de l'humilité religieuses. Il habitait sous les combles une cellule si misérable, que la pluie pénétrant à travers le toit le forçait de temps en temps à changer de place sa table et son lit, et ce fut même, assure-t-on, ce qui acheva de déterminer Grégoire XIII à faire reconstruire, avec une magnificence digne des plus illustres successeurs de saint Pierre, le nouveau Collège Romain. Le P. Clavius mourut dans la soixante-quinzième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 25, § 16, *p.* 877. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 6a *febr.*, *p.* 73. — Drews, *Fasti Soc. Jesu.*, 6a *febr.*, *p.* 49. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 139. — Sommervogel, *Biblioth*, *t.* 2, *p.* 1212. — Patrignani, *Menol.*, 6 *febbr.*, *p.* 73. — Petavius, *De doctrina temporum*, *lib.* 5, *c.* 3, *et passim*. — *Biographie univers.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 2, *p.* 276. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 2, *ch.* 6, *p.* 260 *et suiv.*; *t.* 4, *ch.* 4, *p.* 274. — Carayon, *Bibliographie historique*... *n.* 2811, *p.* 381.

Le sixième jour de février de l'an 1649, le P. Paul Ssestak, né en Moravie, fut massacré en Pologne par les cosaques schismatiques, avec tous les Pères et Frères qui se trouvaient alors au collège d'Ostrog. Les corps mutilés des serviteurs de Dieu, recueillis précieusement après le départ des barbares, furent déposés par honneur dans une crypte à part. Malheureusement les détails de leur vie et de leurs tourments ne sont point arrivés jusqu'à nous; leurs noms mêmes, à l'exception de celui du P. Ssestak, ne semblent pas avoir été conservés sur la terre, mais ils sont inscrits dans le ciel, nous avons tout lieu de l'espérer, parmi ceux des saints martyrs qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ.

Jo. Schmidl, S. J., *Histor. Provinc. Bohem., t. 5, part. 4a, lib. 5, n.* 130, *p.* 553.

---

* Le sixième jour de février de l'an 1676, à Mindelheim, mourut le P. Gaspar Peil, de Munich, consumé par une maladie de langueur. Il n'avait guère rempli d'autre office que celui de professeur de grammaire, et s'y était dépensé sans réserve. A sa mort, on vit quelles racines profondes avait jetées dans son âme le double amour de sa vocation et de la croix. Au moment d'entrer en agonie, il demanda sa soutane; et la baisant avec respect, il protesta qu'au milieu même des plus pesants travaux, l'amour de Jésus lui avait toujours rendu ce béni vêtement aimable et léger. Il se fit lire ensuite la règle onzième du Sommaire des Constitutions; il en écouta la lecture avec attention et une douce joie qui se peignait

dans ses traits. Quand on eut terminé : « Oh ! la chère règle, dit-il à deux reprises : la chère règle » ! Et peu après, il expira à l'âge de quarante-quatre ans dont il avait passé vingt-six dans la Compagnie.

Summar. Vitæ defunctor. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.).

---

* Le sixième jour de février de l'an 1767, mourut très saintement au collège de Mayence le Frère Coadjuteur Jacques Rors, de Ribeauvillé en Alsace. Il n'est aucune vertu de son degré, dit l'annaliste de la Province du Haut-Rhin, « qu'il ne se soit rendue familière, et dans laquelle il n'ait excellé ». S'agissait-il d'accompagner les Pères dans la visite des malades, surtout des pauvres, nul n'était plus empressé, plus joyeux. Il n'avait de sévérité que pour lui-même ; les jeûnes, les cilices, les disciplines sanglantes, lui étaient des pénitences habituelles. A peine prenait-il quelques heures de sommeil la nuit sur une simple natte. On assure même que ces rigueurs abrégèrent sa vie ; mais il se réjouissait de voir tomber en ruines la prison qui retenait son âme captive, pour aller jouir de Dieu. Sur le point d'expirer, il ne se lassait pas de répéter avec un inexprimable sentiment de joie : « *Deus meus et omnia*, mon Dieu et mon tout » ! Et ces paroles encore sur les lèvres, pour ainsi dire, il rendit l'esprit, dans la soixante-deuxième année de son âge et la trente-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Rheni Superior., ann. 1767 *(Archiv. Rom.).*

VII FÉVRIER

—

* Le septième jour de février de l'an 1680 le P. Henri Crombach mourut à Cologne sa patrie, où il avait passé de nombreuses années dans l'enseignement de la théologie morale et la conduite spirituelle des âmes. Sa réputation de doctrine, de prudence et de vertu, son empressement à répondre au premier appel, attiraient à son confessionnal, de tous les rangs de la société, une foule toujours considérable. Il avait une grâce particulière pour inspirer aux jeunes gens une piété solide, appuyée sur des principes de foi ; nombre de ceux qu'il avait amenés à la Compagnie se plaisaient à reconnaître plus tard que, s'ils avaient gardé quelque ferveur et générosité, c'était à lui après Dieu qu'ils en étaient redevables.

Grâce à une sévère distribution de son temps, le P. Crombach trouvait encore le loisir de se livrer aux travaux de la plume. Il célébra surtout les gloires religieuses de sa patrie, les rois mages, la vierge sainte Ursule et ses compagnes, saint Gérard, martyr ; de plus, il laissa des manuscrits considérables sur l'histoire de l'église de Cologne depuis son origine jusqu'au XVII[e] siècle, et sur la vie des fondateurs des collèges, missions et noviciats de la Compagnie de Jésus dans la Province du Bas-Rhin.

Une grande vertu relevait les dons de l'écrivain et du directeur

des âmes. Nul n'était plus pauvre, plus obéissant, plus attaché à la vie commune ; toute exception lui était odieuse ; dans ses dernières années, il refusa qu'on mît un poêle dans sa chambre, disant que cette délicatesse serait d'un mauvais exemple en un vieillard ; il se contentait du chauffoir commun. Il ne voyait que la Providence de Dieu qui ordonne tout au bien de ses élus ; à chaque contradiction, épreuve ou injure, il n'avait que ce mot sur les lèvres: « *Benedictus Deus!* Dieu soit béni » ! Le P. Crombach mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; il en avait passé soixante-trois dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 335. — Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis*, *p.* 133. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1693.

---

* Le septième jour de février 1733, mourut au collège de Bamberg sa patrie, le P. Marquard Rotenhan, de la Province du Haut-Rhin. Dès le temps de sa régence au collège de Fulda, il avait la réputation d'un saint. Après son élévation au sacerdoce, il choisit saint François Régis comme patron spécial. Dévoré comme lui du zèle des âmes, il n'aspirait qu'à se dépenser dans les travaux apostoliques. Mais les supérieurs le retinrent d'abord dans l'enseignement, et lui confièrent la chaire de philosophie au collège d'Erfurt. Il ne laissa pas de prêcher, et telle était la puissance et l'efficacité de sa parole, qu'en peu de mois il ramena dans le sein de la véritable Église plus de soixante-dix hérétiques, malgré les cris de rage et les menaces de mort des ministres de l'erreur. D'Erfurt il fut envoyé à Mayence où il recueillit des fruits encore

plus considérables. Aussi quand l'obéissance le retira de cette ville pour le donner à Bamberg, il trouva, à la porte du collège au moment du départ, une foule nombreuse d'hommes de toute condition, pauvres, soldats, riches et nobles, qui à sa vue se jetèrent à genoux et lui demandèrent sa bénédiction ; puis lui formant un cortège d'honneur l'accompagnèrent jusqu'au-delà des murs, et ne se séparèrent enfin de leur apôtre bien-aimé que par force et en versant des larmes.

A Bamberg, se renouvellent les mêmes merveilles de zèle, d'ardente sympathie et de conversions. « Ouvrier infatigable, *operarius indefatigabilis* », comme l'appelle son éloge envoyé au Père Général, le P. Marquard Rotenhan ne se donne aucun repos ; à toute heure du jour et de la nuit, il est prêt à voler au secours des malades et des moribonds. Les Frères du collège nommés pour l'accompagner, fatigués déjà par leurs autres occupations, ne pouvaient le suivre dans ses courses et demandaient grâce. C'est pourquoi le doyen de l'église impériale conçut le projet de constituer un revenu fixe, destiné à l'entretien d'un Frère dont l'unique emploi serait de lui servir de compagnon ; mais ce Frère lui-même fut bientôt obligé de crier merci et de se faire remplacer. Cependant le P. Rotenhan ajoutait encore les plus rigoureuses austérités à ce travail accablant et continuel. Les pauvres étaient les privilégiés de son zèle. Avec les secours spirituels, il leur procurait d'abondantes aumônes pour subvenir à leurs besoins matériels. Il distribuait partout des images, des médailles, auxiliaires de ses prédications, et de l'eau de saint Ignace, qui opérait une multitude de guérisons.

Un acte de charité couronna cette vie consacrée tout entière aux œuvres de la charité. En assistant un infirme atteint d'une maladie

contagieuse, le P. Rotenhan contracta lui-même le mal, et après quelques jours, il expira. Sa mort fut un deuil public ; une foule immense accourut au collège pour le vénérer, lui baiser les pieds et les mains. Nul ne doutait qu'il ne fût déjà dans la gloire parmi les bienheureux. Un religieux d'un autre Ordre, prédicateur et professeur de théologie en grand renom, après avoir prié quelque temps auprès de la glorieuse dépouille, se leva tout à coup, et traduisant à haute voix ses sentiments et ceux de tout le peuple, s'écria : *Ora pro nobis, Pater Marquarde!* Le P. Marquard Rotenhan n'était âgé que de quarante-deux ans ; il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.). — *Litteræ annuæ Provinc. Rheni Super. ann.* 1730 *(Archiv. Rom.).* — Sommervogel, *Biblioth., t. 7, p.* 208. — G. A. Gertner, *Vita Marquardi de Rotenhan,* Cf. Carayon, *Bibliogr. historique, n.* 2534.

---

* Le septième jour de février de l'an 1788, mourut à Polostk le F. Charles Pader Coadjuteur temporel, né à Raab en Hongrie, modèle accompli et presque sans égal du Frère infirmier, dit l'auteur de son éloge. Il avait des connaissances peu communes en pharmacie, et même en chirurgie et en médecine. A la suppression de la Compagnie, les commissaires impériaux, qui n'ignoraient pas sa rare capacité, lui offrirent la direction de la pharmacie de la cour. Le F. Pader refusa, afin d'être libre de sa personne si la Providence, comme il l'espérait, lui ménageait un jour le moyen de reprendre le joug béni que le bref du Souverain Pontife venait de

briser. Et en effet, à peine eut-il appris l'existence de la Compagnie de Jésus en Russie, qu'il s'empressa de solliciter et obtint la faveur d'y être admis.

Il y fut chargé comme en Autriche de l'emploi d'infirmier et le remplit avec le même dévouement. Mais ce qu'on admirait encore plus dans le F. Pader, c'étaient ses vertus religieuses, sa charité, son abnégation, sa douceur inaltérable malgré les saillies d'un caractère de feu, sa mortification continuelle en toutes choses, sa tendre dévotion à la très sainte Vierge et au Sacré Cœur de Jésus. Chaque jour, à moins qu'il n'en fût empêché par ses occupations, il assistait à deux messes, à genoux sur le pavé. Notre-Seigneur l'attirait auprès du tabernacle avec une telle force que l'obéissance et la charité pouvaient seules l'en arracher. Après une maladie douloureuse où sa patience brilla d'un vif éclat, il s'endormit paisiblement du sommeil des justes à l'âge de cinquante ans.

Summar. vitæ defunct. in Alba Rossia (Archiv. Provinc. Galic.).

VIII FÉVRIER

—

Le huitième jour de février de l'an 1704, mourut à Elwangen le P. PHILIPPE JENINGEN, l'apôtre et le thaumaturge de la Souabe, à la fin du dix-septième siècle. Son union continuelle avec Dieu, ses immenses travaux, sa joie dans les souffrances, ses étonnantes austérités, les faveurs surnaturelles dont toute sa vie n'est qu'un perpétuel enchaînement, et la vénération persévérante des peuples depuis plus d'un siècle et demi, le placent à côté des saints les plus illustres des derniers temps. L'humilité, la mortification et la prière furent les premiers fondements de son apostolat et de sa sublime perfection. Il obtint même quelque temps, pour répondre à une très vive inspiration du Saint-Esprit, la permission de faire le fou, sans que rien donnât jamais à soupçonner que ce n'était qu'une feinte, et Notre-Seigneur daigna se montrer à lui pour le soutenir dans son humiliation. Après son troisième an, il demanda comme une faveur une des dernières classes de grammaire, et il la garda pendant onze ans. Alors seulement il fut appliqué par l'obéissance aux missions de la Souabe ; il y passa les vingt-trois dernières années de sa vie.

Dans une maladie qui le conduisit aux portes de la mort, saint François Xavier lui apparut et le guérit miraculeusement pour faire

et souffrir dans sa patrie, lui dit-il, tout ce qu'il avait lui-même fait et souffert dans les Indes. En effet, aucun genre d'épreuves ne semble avoir manqué au P. Jeningen : outrages, calomnies, coups, persécutions et périls de mort, attaques sensibles de tout l'enfer déchaîné contre lui, il eut tout à supporter. Le démon lui dit un jour avec rage : « Je te susciterai autant de maux et d'obstacles que tu vois en hiver tomber de flocons de neige ». Mais l'homme de Dieu recevait du ciel des consolations bien capables de le fortifier. « Je te montrerai que je suis ta Mère », lui dit la très sainte Vierge ; et une autre fois qu'il ressentait une extrême désolation, il reçut de Notre-Seigneur cette bienheureuse assurance : « Je t'aime, mon cher Philippe, et je t'aimerai éternellement ; *Amo te, mi Philippe, et amabo te in æternum* ». A différentes reprises, le même Sauveur lui accorda de sa propre bouche le pardon et l'indulgence plénière de toutes les fautes de sa vie ; il lui fit même présent, comme à saint Jean, de son divin Cœur ; et un jour que le saint homme attendait les pécheurs au confessionnal, pour le récompenser de son zèle et de sa patience, Jésus vint l'y embrasser tendrement. Le P. Jeningen mourut à l'âge de soixante-deux ans ; il en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Pergmayr, S. J., *Vita Vener. Servi Dei P. Philippi Jeningen S. J... Ingolstadii*, 1763. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super. anno* 1704 (*Archiv. Rom.*). — Patrignani, *Menol.*, 8 *febbr.*, *p.* 93. — *Menologium Sanctor. et viror. illust. S. J. Tyrnaviæ* 1730, 8ª *febr.*, *p.* 16. — *Ménologe allemand*, 8 *févr.*, *p.* 12bis. — *Menologio romano*, 1840, 7 *febb.*, *p.* 16.

Le huitième jour de février de l'an 1725, mourut à Judenburg en Styrie le P. Antoine Mordax, d'une illustre famille de la Carniole. Il avait enseigné avec une grande réputation de science la philosophie et la théologie à Klagenfurt, Gratz et Lintz pendant dix ans, et pendant onze autres années avait été chargé de former à la perfection les novices et les Pères de troisième probation. Quelques traits épars de ses vertus, conservés dans le catalogue des écrivains de la Province d'Autriche, justifient la haute opinion que l'on avait de sa sainteté. Attaqué dans sa jeunesse par de violentes douleurs de tête, qui semblaient devoir le rendre inutile à la Compagnie, il demanda en grâce d'être mis au rang de nos Frères Coadjuteurs. Plus tard, supérieur de la maison professe de Vienne, il se réserva le catéchisme des enfants détenus dans la maison de correction. L'hiver, il faisait pieds nus, sur la glace, les stations établies dans le voisinage de la capitale en l'honneur de la Passion. Enfin peu de temps avant sa mort, à l'âge d'environ soixante ans, il se dévoua au service des pestiférés et fit vœu, si le collège de Judenburg qu'il gouvernait alors était épargné, de jeûner tous les vendredis, durant une année entière, au pain et à l'eau.

Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 325. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1305.

Le huitième jour de février de l'an 1692, le P. Mathias Tanner, de Pilsen en Bohême, mourut saintement dans la maison professe

de Prague. Dès ses premières années de vie religieuse, l'un de ses plus ardents désirs avait été d'imiter, avec le secours de la grâce, les apôtres et les martyrs de la Compagnie. Pour embraser ses frères de la même flamme, il consacra les courts loisirs que lui laissaient ses travaux, à raconter la vie et la mort héroïque des plus glorieux enfants de saint Ignace. Après avoir, pendant quinze ans, paru avec honneur dans la chaire de l'enseignement sacré et profane, le P. Mathias Tanner se vit appelé tour à tour au gouvernement des deux collèges de l'ancienne et de la nouvelle Prague, de l'Université impériale et royale Charles-Ferdinand dans la même ville, puis à deux reprises différentes de la maison professe dite de Saint-Nicolas, et enfin pendant six ans, de la Province de Bohême. Il déploya partout le zèle dont il était animé pour faire fleurir la pureté de notre Institut. Au reste, il donnait le premier l'exemple. Son obéissance et sa ponctualité à répondre au premier appel étaient proverbiales. On raconte que surpris par le son de la cloche pendant qu'il se faisait la barbe, il n'hésita pas, plutôt que de se faire attendre, à descendre une fois au réfectoire et une autre fois au parloir, à demi rasé. Il célébrait le saint Sacrifice avec une piété si vive que, suivant l'expression de son biographe, il était comme un aimant qui attirait les fidèles à l'autel où il l'offrait.

Dans les dernières années de sa vie, le P. Mathias Tanner, déchargé du gouvernement, consacra ce qui lui restait de forces à faire le catéchisme aux domestiques et aux enfants et leur apprit à aimer et servir Dieu. Il semble avoir été instruit de sa fin prochaine ; car trois jours avant d'expirer, il sentit son âme inondée d'une très douce joie, à la pensée, disait-il, de s'en aller bientôt

au ciel. Il était âgé de soixante-deux ans, et en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Ex annalib. Provinc. Bohem. (Notes du P. de Guilhermy). — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1858. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 602. — PELZEL, *Boemische Gelehrte...*, *p.* 73. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 586. — *Biographie univers.*, *t.* 44, *p.* 508.

IX FÉVRIER

—

* Le neuvième jour de février de l'an 1734, mourut à Fiume le P. François-Xavier Rovis, né en Istrie, un des plus vaillants missionnaires de la Province d'Autriche dans la première moitié du xviii[e] siècle. Il entra dans la carrière apostolique après son troisième an, et jusqu'à la fin de sa vie, si l'on en excepte les quatre dernières années, il ne cessa d'annoncer la parole de Dieu. Il parcourut successivement la Hongrie, l'Esclavonie, la Servie, la Croatie, la Dalmatie et pénétra jusqu'en Turquie. A toute heure du jour et de la nuit, il était prêt à voler au secours des âmes. Parfois il demeurait des mois entiers sans quitter ses vêtements, ne prenant qu'un rapide sommeil sur une chaise, rarement dans un lit. Pour gagner ces populations souvent grossières, et s'ouvrir plus sûrement le chemin de leurs cœurs, il leur prodiguait toutes les délicatesses de sa charité. Comme il avait quelques notions de médecine, il les soignait dans leurs maladies, et Dieu bénissant ses remèdes, il leur rendait souvent la santé. Mais c'étaient les âmes surtout qu'il voulait guérir ; aussi conformément à une ancienne constitution pontificale que saint Ignace avait supplié le pape Paul III de renouveler à Rome, il établit en règle que les malades devraient commencer d'abord par mettre ordre aux affaires de leur

conscience ; et grâce à cette pratique, il obtint une multitude de conversions.

Cependant cette charité du P. Rovis, si louable d'ailleurs, pouvait paraître ne pas s'accorder avec sa profession de prêtre et de religieux. Dans un voyage qu'il fit à Rome pour les intérêts de sa mission, il exposa au Souverain Pontife Clément XI ce qu'il avait cru devoir faire dans des pays absolument dépourvus de ressources. Le Pape non seulement l'approuva et le félicita, mais encore, pour lever toute cause de scrupule ou d'irrégularité, lui donna, pour l'exercice de son art, les plus amples autorisations. Le Père Général de son côté prodigua au missionnaire les marques de satisfaction et fit lire au réfectoire de la maison professe le récit de ses courses et de ses conquêtes apostoliques. Le P. Rovis passa les quatre dernières années de sa vie à Fiume, *in arena patientiæ*, dit l'auteur de sa notice, assiégé par une multitude de maladies et d'infirmités, fruit de ses travaux et de ses privations pendant vingt-huit ans à la recherche des âmes. Il les endura avec une invincible patience, et enfin, chargé de mérites, il alla se reposer dans le sein de Dieu, à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., anno 1734 *(Archiv. Rom.).*

X FEVRIER

—

*Le dixième jour de février de l'an 1735, au collège de Mayence, mourut le P. Godefroy Helling, un de ces hommes inconnus au monde, dont Dieu seul et ceux qui ont reçu les secrets de leur conscience connaissent l'admirable sainteté. Au noviciat, pendant ses études et sa régence à Heiligenstadt, Erfurt, Fulda, le P. Helling pratiqua des vertus que son biographe appelle angéliques. Il plaçait avant tout sa perfection dans une fidélité inviolable à nos règles ; et si parfois cette exactitude lui valait quelque contradiction ou quelque raillerie, il laissait dire et continuait sa route sans respect humain, uniquement sensible au bon plaisir de Dieu.

Comme Louis de Gonzague, Stanislas Kostka et toutes les âmes innocentes, jalouses de s'offrir en sacrifice et de s'affranchir chaque jour davantage des biens de la nature, il crucifiait sa chair par de rudes pénitences, et par l'usage quotidien de la discipline et du cilice. Notre-Seigneur aussi l'attirait avec une force irrésistible ; c'était son bonheur de s'entretenir avec lui dans la prière et d'aller fréquemment le visiter au saint tabernacle. Le P. Godefroy Helling fut emporté dans la vigueur de l'âge par une fièvre maligne. On apprit alors de son confesseur quels trésors de grâces et de mérites il avait cachés sous cette apparence de vertu commune.

Dieu l'avait traité comme ses amis privilégiés. Non seulement le P. Helling n'avait violé aucune règle ; mais dans l'oraison, il ne s'était jamais rendu coupable d'aucune distraction et, libre de tous les assauts de la concupiscence, il avait vécu dans une chair mortelle de la vie des anges. Il n'était âgé que de trente-six ans et en avait passé dix-sept dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Rheni Superior., anno 1735 *(Archiv. Rom.).*

---

* Le dixième jour de février de l'an 1840, le P. Philippe Schulten mourut à Düsseldorf sa patrie, en grande réputation de sainteté. En 1787, à l'âge de vingt-et-un ans, il se joignit en qualité d'auxiliaire aux anciens Jésuites qui dirigeaient le collège de cette ville. Dans sa pensée, c'était un acheminement à la vie religieuse dans la Compagnie. En attendant que les temps fussent plus favorables, il reçut le sacerdoce, fit son cours complet de régence jusqu'à la philosophie et dirigea une congrégation de jeunes gens qui devint bientôt florissante entre ses mains. Ses désirs, loin de se refroidir, ne faisaient que s'enflammer chaque jour davantage. Il écrivit au Père Général en Russie pour solliciter une place parmi les novices de Polotsk. La Providence lui ménagea le moyen de suivre son attrait sans abandonner ses œuvres. Un ancien Jésuite avait été désigné, dans cette partie de l'Allemagne, pour recevoir, après les examens ordinaires, ceux qui demanderaient à entrer dans la Compagnie. Philippe Schulten alla s'offrir et fut admis. C'était en 1807.

Cette faveur le remplit d'une joie et d'une reconnaissance sans bornes. Il fut d'abord chargé avec trois autres Pères du service de l'ancienne église de la Compagnie, et en fut ensuite nommé curé. On ne saurait dire avec quel zèle il s'acquitta de ses fonctions ; il était tout à tous, aux pécheurs, aux moribonds, aux pauvres. De leur côté, ses paroissiens l'aimaient comme un père et le vénéraient comme un saint. On en vit plusieurs fois des témoignages bien glorieux pour lui. Le Pape Léon XII, dans sa nonciature à Cologne, avait eu occasion de le voir et de l'apprécier. Élevé plus tard au Souverain Pontificat, il résolut de l'appeler à Rome pour lui confier les prédications en langue allemande. A cette nouvelle, la ville de Düsseldorf s'émut et supplia le Saint-Père avec de telles instances de ne pas lui ravir son apôtre, que celui-ci se laissa fléchir et abandonna son projet.

Ces mêmes sentiments n'éclatèrent pas d'une manière moins touchante à l'occasion d'une grave maladie qui faillit emporter le P. Schulten. Non seulement dans l'église, mais dans les maisons particulières il s'éleva vers le ciel un concert unanime de supplications pour demander la conservation d'une vie si précieuse. Une sainte violence fut faite à Dieu et, pendant quatre années encore, le P. Schulten continua de se dépenser pour ce bon peuple. Mais alors sonna l'heure de la récompense pour le vaillant ouvrier. Il s'endormit doucement dans le Seigneur au moment même où la cité tout entière se préparait à célébrer par des fêtes splendides son jubilé sacerdotal. La joie fit place à une immense douleur. La foule accourut à flots si pressés pour contempler ses traits une dernière fois, que la force armée avait peine à la contenir. Les funérailles se firent ensuite avec une solennité extraordinaire ; jamais

peut-être, dit l'annaliste, on n'en vit de si magnifiques à Düsseldorf. Le P. Schulten était âgé de soixante-quatorze ans ; il en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Belgic. anno 1840. — Boero, *Menolog.*, 10 *febbr.*, *p.* 183. — Henr. Thoelen S. J., *Die vier letzten Jesuiten Düsseldorfs... p.* 24.

XI FÉVRIER

—

Le onzième jour de février de l'an 1630, mourut au collège de Constance, le P. Melchior Degenhart, fidèle imitateur de saint Louis de Gonzague, son ancien condisciple en théologie, et comme lui enflammé d'ardeur pour la prière et la mortification. Avec ces deux armes, il se tenait assuré de faire violence au ciel. Dès que la gloire de Notre-Seigneur et le bien des âmes étaient en jeu, il se jetait à genoux, revêtu d'un rude cilice, et continuait ses supplications jusqu'à ce qu'il fût exaucé. Jugeant qu'il était indigne d'un ministre de l'Évangile, de remplir aucune de ses fonctions, sans porter sur son corps, dans la mesure de ses forces, les stigmates de son chef, il ne montait jamais en chaire, il ne faisait pas même un simple catéchisme, et n'entendait pas une confession, sans être ceint d'une chaîne de fer, pour attirer en lui la vertu de la croix.

Le premier jour de ses missions, il se rendait à l'hôpital des lépreux et, s'agenouillant aux pieds de ces misérables, il les leur lavait humblement, et leur faisait ensuite une courte exhortation pour leur apprendre à supporter saintement leurs souffrances. Puis il mettait la main à l'œuvre ; et, avec le secours de Dieu, il faisait parfois refleurir en quelques jours les pratiques de la vie chrétienne, dans des pays où jusqu'alors prêtres et peuple ne savaient

même pas qu'il fût besoin d'accuser ses péchés pour en recevoir l'absolution. Nommé, peu de temps avant sa mort, premier Recteur du collège de Constance, le P. Degenhart s'attira bientôt la vénération universelle par ses catéchismes au peuple, aux petits enfants et aux mendiants. Il aurait voulu passer sa vie dans cet obscur et fécond apostolat; mais son humilité elle-même le faisait rechercher par les personnages les plus distingués; et longtemps après sa sainte mort, on attribuait encore à ses rares exemples de modestie et d'oubli de lui-même la réputation dont jouissaient à Constance les Pères de la Compagnie.

AGRICOLA, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 2, *p.* 302. — KROPF, *id. op. t.* 4, *p.* 462. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super.*, *anno* 1630 *(Archiv. Rom.)*.

---

* Le onzième jour de février de l'an 1642, mourut à Aix-la-Chapelle le P. JACQUES CRUICKELIUS, né à Walradt, dans le comté de Juliers. Consumé par une maladie de langueur, il ne laissa pas de soutenir avec un grand courage les fatigues de l'enseignement et du ministère apostolique. Brûlant du désir de sacrifier à Dieu et au prochain des jours qu'il savait comptés, il se dévoua, en un temps de contagion, comme aurait pu faire l'homme le plus robuste, au service des pestiférés.

Quand il fut sur le point de recevoir les derniers sacrements, se tournant vers ses frères réunis autour de sa couche, il les pria de réciter avec lui le *Te Deum*, « en action de grâces, disait-il, de ce qu'il lui était donné de voir enfin le jour si ardemment attendu où

il allait mourir dans la sainte Compagnie de Jésus ». Il ajouta qu'il devait une grande reconnaissance à la Bienheureuse Vierge pour lui avoir obtenu la faveur de ne point quitter la terre avant d'avoir expié dans ses membres les fautes de sa vie. Peu après le P. Cruickelius expira doucement à l'âge de cinquante-et-un ans, dont il avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 362. — Hartzheim, *Biblioth.*, *Coloniensis*, *p.* 142. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1705.

XII FÉVRIER

* Le douzième jour de février de l'an 1649, à Kuttenberg où il avait passé la plus grande partie de sa vie religieuse, mourut le P. Nicolas Slabinus, né en Lusace. Chargé de l'administration des affaires temporelles, il sut garder, au milieu des soucis et des préoccupations de son emploi, l'esprit de ferveur et de dévotion. La devise de notre Bienheureux Père *Ad majorem Dei gloriam* était son unique règle; en toute chose, pureté de la conscience, pauvreté, chasteté, obéissance, il tendait au plus parfait. En proie pendant plusieurs années à de douloureux accès de goutte, il ne cessa d'offrir aux hommes et à Dieu le spectacle d'une inaltérable patience. Dès que le mal lui laissait quelque relâche, il se traînait, appuyé sur un bâton ou sur le bras d'un de ses frères, à son confessionnal, et l'exemple de ce courage et de cet amour des âmes ne donnait pas peu de force et d'efficacité à sa parole. Enfin les souffrances devinrent plus aiguës et le fixèrent immobile sur son lit comme sur une croix. Il y demeura six mois, louant et bénissant Dieu; et après ce long martyre, consolé et fortifié par les sacrements de l'Église, le P. Slabinus expira saintement et joyeusement à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé vingt-six dans la Compagnie.

Jo. Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem. part.* 4ª, *lib.* 5, *n.* 126, *p.* 544.

XIII FÉVRIER

—

* Le treizième jour de février de l'an 1650, mourut à Coblentz le F. Hermann Hackenmüller, Coadjuteur temporel, modèle d'humilité, d'oubli de lui-même et de travail jusqu'à l'épuisement complet de ses forces. Le Provincial d'un autre Ordre, exhortant un jour ses religieux à ne pas ménager leur peine, ne crut pouvoir leur proposer d'exemple plus saisissant et plus entraînant que celui du F. Hackenmüller : « Regardez, leur dit-il, ce bon Frère de la Compagnie. Que ne fait-il pas ? Voyez-le dans les rues, un fardeau au bras ou sur les épaules, il ne connaît nul repos ; ses mains sont calleuses ; il ne s'écoute jamais et va toujours ». Le F. Hackenmüller n'était pas un moins parfait modèle de recueillement et d'union à Dieu ; non content des exercices de piété communs à tous, il dérobait encore chaque nuit deux heures à son sommeil, avec l'autorisation des supérieurs, pour les consacrer à l'oraison. Ce fidèle serviteur mourut très saintement à l'âge de soixante-deux ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Societ. Jes., anno 1650, *p.* 384. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).*

---

* Le treizième jour de février de l'an 1762, mourut à Landsberg en Bavière, le F. Ignace Merani, Coadjuteur temporel. Il était bou-

langer de sa profession; mais d'une intelligence prompte et ouverte, actif, industrieux, entreprenant, il acquit, par lui-même et sans le secours d'aucun maître, des connaissances en architecture assez étendues. En attendant qu'il plût aux supérieurs de les utiliser, il remplit les différents emplois de son degré, avec la seule ambition d'accomplir en toute chose, le plus parfaitement possible, la sainte volonté de Dieu. Il fut successivement manuducteur des novices, cuisinier, dépensier, compagnon du Père Procureur et du Père Provincial, portier; et c'est seulement après vingt-six années de vie religieuse qu'il put suivre ses goûts et mettre en œuvre ses remarquables aptitudes. « Comme architecte, dit l'auteur de sa notice, le F. Merani nous a rendu de très précieux services ; il a restauré, embelli ou construit à neuf nombre de nos maisons et églises. Le dernier ouvrage auquel il a mis la main est le collège et l'église de la Compagnie à Landsberg; n'eût-il fait autre chose, ajoute l'historien, il eût bien mérité de notre Province ».

Au milieu de ces travaux, le F. Merani ne perdait point de vue l'œuvre bien autrement importante de sa perfection. Dès le premier jour de son noviciat, il avait pris la résolution de devenir un véritable enfant de saint Ignace, et il tint parole. Il se sanctifia par l'abnégation, la pénitence, l'union à Dieu, une fidélité inviolable et sans respect humain à toutes les observances de la vie commune. Il remit pieusement son âme à Dieu à l'âge de soixante-neuf ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie « et alla, dit encore l'auteur de son éloge, habiter la demeure que tant de mérites lui avaient préparée au ciel ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

XIV FÉVRIER

—

Le quatorzième jour de février de l'an 1685, le P. Mathias Simbar, né à Warasdin dans la Croatie, mourut au collège d'Agram après avoir tour à tour évangélisé les campagnes de la Hongrie, de la Moldavie, de la Valachie, de la Transylvanie, et converti à la foi romaine une multitude d'hérétiques. Errant sans viatique et souvent sans abri dans des contrées où il ne rencontrait la plupart du temps que des ennemis de l'Église, découvert plus d'une fois et poursuivi à mort comme les bêtes fauves dont il partageait les tanières, ce saint homme pouvait se glorifier, avec saint Paul, de triompher uniquement par la vertu de la croix. Son zèle lui faisait employer toutes les armes naturelles et surnaturelles dans sa guerre contre le démon, missions, catéchismes, opuscules et feuilles volantes de tous genres, représentations pour les petits enfants, des plus beaux traits de la sainte Écriture, de l'histoire de l'Église et des saints. Ce dernier moyen en particulier produisit dans les âmes des fruits surprenants de conversion et de piété.

Les ministres de l'erreur frémissaient de rage, mais aucun n'osait se mesurer avec lui ; ils se contentaient de demander sa tête, ou du moins son bannissement. Il plut même à Dieu de se servir

de leur organe pour rendre hommage à la sainteté et à la foi de son serviteur. De pauvres valaques avaient amené à l'un d'eux un énergumène pour qu'il le délivrât du démon ; le ministre crut se tirer d'affaire en affichant un superbe dédain pour ces sortes de choses : « Je ne me mêle point de diablerie, répondit-il, allez trouver le papiste, si vous voulez ; il sait assez de sorcellerie pour ensorceler même le diable ». On conduisit donc le possédé au P. Simbar, qui le guérit en peu de temps par la vertu de la prière et de la croix. Aussitôt ce malheureux et tous ceux qui l'avaient amené renoncèrent à l'hérésie.

Ce saint homme croyait ne pouvoir assez souffrir pour Jésus-Christ ; il se crucifiait lui-même avec une rigueur extrême. Un jour qu'il était à table chez un catholique de ses amis, un religieux du pays, jaloux des éloges que le zèle du missionnaire attirait à la Compagnie, ne rougit pas, en sa présence, de prendre à partie le genre de vie des Jésuites, les accusant de vivre avec une délicatesse et une immortification indigne des vieux Ordres, dont il exaltait l'austérité. Le P. Simbar garda longtemps le silence. Mais enfin jugeant que la gloire de Notre-Seigneur et l'honneur de la Compagnie sa mère lui faisaient un devoir de parler, il entr'ouvrit tout à coup sa soutane, et laissant voir un très âpre cilice dont il ne se dépouillait jamais : « Voilà, mon Révérend Père, répondit-il à la grande confusion de son adversaire, voilà comment les fils de saint Ignace aiment à se traiter délicatement ! »

PATRIGNANI, *Menol.*, 14 *febbr.*, *p.* 128.

* Le quatorzième jour de février de l'an 1753, mourut au collège d'Amberg le P. Jean Ring, né de parents hérétiques à Holbek en Danemark. La vue d'une grâce extraordinaire obtenue par l'intercession de saint Antoine de Padoue, pendant qu'il voyageait en France, commença l'œuvre de sa conversion ; le spectacle des magnificences de la foi à Rome l'acheva ; il abjura le luthéranisme, et bientôt après sollicita la faveur d'être admis dans la Compagnie. Reçu au noviciat de Saint-André à l'âge de vingt-deux ans, il n'y resta que quelques mois, sa santé dépérissant chaque jour sous le climat de Rome ; il fut envoyé dans la Province de Haute-Allemagne.

Il appelait de tous ses vœux le jour où il pourrait se dévouer au salut des hérétiques du nord, et leur porter la lumière que Dieu avait daigné faire luire à ses yeux. Mais l'étude, la régence, l'enseignement de la philosophie et de la théologie et d'autres emplois encore le retinrent de longues années et, dans les desseins de Dieu, achevèrent de le préparer à sa laborieuse mission. Enfin il put suivre l'ardeur de ses désirs et pénétra en Suède. Il y endura des fatigues sans nombre, mais eut la consolation de ramener au bercail de Jésus-Christ une multitude de dévoyés. Les ministres de l'erreur s'en émurent et obtinrent contre lui un décret de bannissement. Forcé de s'éloigner, le P. Ring passa en Norwège, laquelle appartenait alors à la couronne de Danemark, et y reprit son apostolat. Aux vides qui se firent bientôt dans leurs rangs, les prédicants hérétiques reconnurent la présence d'un prêtre romain, et lancèrent des espions à sa poursuite. Le missionnaire leur échappa longtemps et continua d'étendre les con-

quêtes de l'Église. Enfin il tomba entre leurs mains et fut jeté en prison. Ses persécuteurs, gens plus cupides encore peut-être que haineux, lui offrirent la liberté moyennant une rançon de trois cents florins. L'homme de Dieu répondit noblement qu'il avait fait vœu de pauvreté et n'avait rien à donner ; eût-il cette somme, il la verserait tout entière entre les mains des catholiques pauvres. Il fut donc gardé dans son cachot, et sans doute il y aurait langui longtemps, si l'ambassadeur de France n'avait interposé ses bons offices et ne l'avait fait élargir.

Le P. Ring reprit le chemin de l'Allemagne, où l'attendaient de nouvelles et non moins dures fatigues. C'était le temps de la guerre dite de la Succession d'Autriche. Quinze mille soldats français occupaient la ville d'Amberg en Bavière ; la peste se déclara tout à coup parmi eux. Le P. Ring était presque le seul prêtre de la ville qui parlât facilement leur langue ; il courut au secours de ces pauvres gens. Tant que dura la contagion, il n'eut pour ainsi dire aucun moment de repos : près de quinze cents malades expirèrent entre ses bras, tous fortifiés par les sacrements de l'Église, et dans des sentiments si chrétiens, qu'il n'en était pas un seul dont le salut ne lui parût assuré. Des fatigues si excessives l'abattirent enfin, et frappé du même mal, il n'échappa que par une sorte de miracle à la mort.

Comme tous les apôtres, le P. Ring était un homme de prière et un religieux d'une perfection accomplie. Il se levait chaque jour à deux heures du matin pour prolonger ses entretiens avec Dieu. Nul ne gardait avec plus de fidélité toutes les observances de la vie commune ; il était, disait-on, la vivante image de l'Institut. Oublieux et de ses grands travaux et de ses victoires sur l'hérésie,

il se considérait comme le dernier des hommes, indigne de faire partie de l'Église de Jésus-Christ : « mais à nos yeux, dit l'auteur de son éloge, c'était un prodige de vertu et de sainteté, comblé de grâces singulières, et même favorisé de visions célestes et d'autres dons de Dieu ». Ce saint religieux s'endormit doucement dans le Seigneur à l'âge de soixante-dix-neuf ans, dont il avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.). — BOERO, *Menolog.*, 14 *febbr.*, *p.* 254.

XV FÉVRIER

—

Le quinzième jour de février de l'an 1634, furent massacrés en Alsace, par les Suédois, maîtres de Rouffach, deux fervents religieux de la Compagnie, le P. Josse Mayeringh et le Frère Coadjuteur André Martini. Tous deux attendaient à genoux, près du saint tabernacle, le sort que l'hérésie ou plutôt la bonté divine leur réservait. Ce fut là, aux pieds de Notre-Seigneur, qu'ils furent abreuvés des premiers outrages et reçurent les premiers coups. Traînés ensuite tout sanglants à la maison de ville, par une bande de soldats qui leur conseillaient dérisoirement d'appeler à leur aide la Vierge et les saints, ils furent horriblement massacrés à coups de piques, de haches et d'épées. Un seul de leurs compagnons, le F. Jean Ackermann, renversé d'abord d'un coup de sabre à la tête, et couvert ensuite par les cadavres mêmes des deux saints martyrs, put se relever au bout de quatre heures ; et après une nuit de captivité et d'angoisses, racheté à prix d'or par un pieux habitant de Rouffach, il s'évada de la ville quelques jours plus tard sous le déguisement d'un paysan.

Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 5, *n.* 469, *p.* 234. — Alegambe, *Mortes illustres, anno* 1634, *p.* 436. — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *lib.* 6, *c.* 5, *p.* 705. — Patrignani, *Menol.*, 15 *febb.*, *p.* 136. — Nadasi, *Ann.*

dier. memor., 15ª *febr.*, *p.* 93. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 15ª *febr.*, *p.* 62. — P. MICH. STRUNCK, S. J., *Westphalia sancta, pia, beata... édit. Paderbornæ*, 1854, *t.* 2, *p.* 223. — JOS. GÉNY, *Die Jahrbücher der Jesuiten zu Schlettstadt und Rufach, Litteræ ann.* 1615-1713... *Strassburg*, 1895, *p.* 65 *seqq.*

Le quinzième jour de février de l'an 1700, mourut au collège de Munich le P. JEAN-BAPTISTE QUERCK, du diocèse de Strasbourg. Il était parvenu de bonne heure, par une pratique assidue de l'oraison, à la parfaite indifférence. Quelle que fût la grandeur des épreuves qu'il eût à souffrir de la part de Dieu ou des hommes, il ne lui fallait, disait-il lui-même, pour en triompher pleinement, qu'une heure ou deux au pied de son crucifix. Retenu jusqu'à l'âge de trente-cinq ans dans l'enseignement de la grammaire, il ne se permit jamais un signe de mécontentement, et ne prononça jamais un mot pour demander à commencer enfin sa théologie.

Nul n'était plus saintement joyeux, et ne savait, avec plus d'adresse et de naturel, entretenir parmi ses frères l'union et la gaieté, et si quelque contestation s'élevait parfois et menaçait de s'échauffer, la détourner ou la calmer par quelque saillie inattendue qui détendait l'esprit et déridait tous les visages. Pour lui, il ne s'offensait de rien ; il répondait par un sourire aux propos ou aux procédés les moins bienveillants. Ce n'était pas apathie ou insensibilité, c'était patience et humilité de cœur. Il montra toute sa vie ce même oubli de sa personne et cette même charité pour le prochain, soit dans ses ministères auprès des âmes, surtout auprès des moribonds qu'il était toujours prêt à assister, soit dans le gouvernement de nos collèges. Un jour, pour sauver l'âme d'un

pécheur qui s'était vendu au démon et qui, brisé par le remords et l'épouvante, était venu se jeter à ses pieds au moment où la dernière heure fixée par le pacte infernal allait sonner, il n'hésita pas à engager une lutte visible, et pour ainsi dire corps à corps, avec l'horrible dragon, et sortit vainqueur du combat, heureux de rendre à Jésus-Christ cette proie arrachée à l'enfer.

Quand on vint annoncer au P. Querck que sa fin était prochaine : « Je suis prêt », répondit-il. Ses souffrances, qu'on pourrait appeler une agonie, tant elles étaient accablantes, se prolongèrent cinq semaines entières, sans lui laisser un moment de repos. Il les supporta avec une invincible patience, les yeux constamment attachés sur son crucifix, et remit enfin sa sainte âme à Dieu, à l'âge de cinquante-huit ans, dont il avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 15 *febbr.*, *p.* 137.

XVI FÉVRIER

—

Le seizième jour de février de l'an 1680, mourut au collège de Klattau le P. JEAN MOTICZ de la Province de Bohème, qui par son obéissance mérita d'être surnommé la ressource de ses supérieurs. A peine sorti du noviciat, il donna des preuves de cette admirable promptitude à se remettre entre leurs mains, au milieu des circonstances les plus critiques. Les Suédois victorieux mettaient la Bohème à feu et à sang; le collège de Kuttenberg, où il était alors, allait être réduit à la plus affreuse détresse; car le Père Recteur n'osait offrir à aucun de ses inférieurs le soin trop périlleux de veiller à la conservation des moissons et des bestiaux qui formaient son unique ressource. Le P. Jean Moticz, s'étant aperçu de son embarras, se jeta vivement à ses pieds et, à force d'instances, obtint ce difficile et redoutable emploi. Il mit en sûreté le grain des métairies et, déguisé en berger, demeura seul sans autre protection que celle de la Providence, à faire paître les troupeaux du collège, jusqu'au départ des Suédois.

Dans une autre circonstance, où il importait au salut public de passer à travers les bandes ennemies pour porter un message de haute importance, ce généreux enfant de saint Ignace revendiqua de nouveau l'honneur de s'exposer seul à la captivité et peut-être

à la mort, pour tirer de peine ses frères et son supérieur. Jusqu'à la fin de sa vie, le P. Moticz demeura fidèle à cet esprit de sacrifice et de dévouement. Recteur de collège, aumônier des armées ou missionnaire, il prenait pour lui les fatigues les plus rudes. S'il voyait quelques-uns de ses inférieurs, trop amis d'eux-mêmes, hésiter ou reculer devant des ministères trop modestes ou trop pénibles : « Rappelez-vous, leur disait-il, que dans la maison de Dieu, les choses les plus basses embrassées d'un grand cœur et avec humilité, sont plus élevées que le ciel lui-même aux yeux de la divine Majesté ». Le P. Moticz mourut à l'âge de soixante-deux ans ; il en avait passé quarante dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 16 *febb.*, *p.* 147. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohemiæ* (*Arch. Rom.*).

Le seizième jour de février de l'an 1723, mourut à Mayence, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le P. Laurent Pottu, insigne bienfaiteur de la Compagnie, reçu à soixante-douze ans au rang des novices, par son fils aîné, qui gouvernait alors la Province du Haut-Rhin. La perte de son père et de sa mère, l'avait forcé, jeune encore, de demeurer dans le monde, bien que son désir fût dès lors de se consacrer à Dieu sous l'étendard de saint Ignace. Il résolut du moins de vivre, comme les chrétiens de la primitive Église, en véritable disciple de Jésus-Christ. Chaque jour, il consacrait plusieurs heures à la méditation et à de pieuses lectures, assistait au saint Sacrifice de la messe et, dès que les affaires de sa famille lui laissaient quelques loisirs, revenait à la prière ; il réci-

tait l'office de la sainte Vierge, ou bien s'occupait des pauvres, des malades, des orphelins. Il s'approchait souvent de la sainte table et, pour le faire avec plus de fruit, il jeûnait la veille au pain et à l'eau et passait une grande partie de la nuit en oraison. Tout ce que Dieu lui semblait aimer, était l'objet spécial de son affection et de ses soins, et tout ce qui lui arrivait de bien ou de mal, était pareillement accueilli comme une bénédiction du ciel.

A mesure que ses quatre fils croissaient en âge, il leur enseignait la crainte et l'amour de Dieu ; il les formait lui-même aux vertus chrétiennes et aux pratiques de la vie intérieure, et demandait avec chacun d'eux, au pied du crucifix, la lumière pour connaître la très sainte volonté de Notre-Seigneur et la force pour l'accomplir toujours. Enfin il les donna tous quatre avec bonheur à la Compagnie de Jésus, à laquelle le P. Thyrse Gonzalez l'avait affilié lui-même près de vingt ans avant son entrée au noviciat. Laurent Pottu avait depuis longtemps sollicité la grâce de suivre ses fils ; mais les supérieurs n'avaient pas cru devoir la lui accorder, bien que sa pieuse femme eût consenti avec joie à faire vœu de chasteté perpétuelle. Dès que Dieu l'eut rappelée à lui, il renouvela ses instances et, malgré ses soixante-douze ans, il fut exaucé.

Son fils aîné Nicolas, après l'avoir admis au noviciat de Mayence, voulut qu'il se disposât presque aussitôt à recevoir le sacerdoce, et il vint avec deux de ses frères l'assister montant à l'autel pour la première fois. Le P. Laurent Pottu s'était préparé, suivant l'exemple de saint Ignace, à cette grande action par cinq mois entiers de prières et de pénitences. Ce fut encore son fils

aîné, Provincial pour la seconde fois, qui reçut ses derniers vœux, après dix ans de vie religieuse. Et lorsque huit autres années plus tard, il s'endormit doucement dans le Seigneur, les habitants de Mayence accourus à ses funérailles, demandèrent en foule des reliques du *saint vieillard*, comme on l'appelait universellement.

Histor. Provinc. Rheni Superior. anno 1723 *(Archiv. Rom.).* — Boero. *Menol.,* 16 *febbr., p.* 298.

---

* Le seizième jour de février de l'an 1754, mourut dans la maison professe de Vienne le P. Antoine Rieber, de Fribourg en Brisgau. Obligé par l'affaiblissement de sa vue de renoncer à l'étude et à la grande prédication, il se livra tout entier aux humbles et fructueux ministères du catéchisme et de la direction des âmes. Pendant dix-huit ans, il réunit autour de sa chaire, dans l'église de la maison professe de Vienne, un auditoire toujours nombreux d'enfants et de grandes personnes avides d'entendre ses explications de la doctrine chrétienne. Il s'enfermait ensuite dans son confessionnal, où il passait de longues heures chaque jour, ou bien il allait assister les malades et les moribonds, et s'occupait de la conversion des hérétiques. Beaucoup de ces derniers furent gagnés par son zèle et rentrèrent dans le sein de l'Église. On cite entre autres le Feld-maréchal de l'empire, alors lieutenant-colonel, Gédéon de Laudon, non moins illustre par la profession franche et ouverte qu'il fit de sa religion, que par ses talents militaires et ses hauts faits d'armes. Le P. Rieber était encore un homme d'o-

raison, et, ajoute l'auteur de son éloge, un modèle de patience à supporter les traits des langues malignes. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans ; il en avait passé quarante dans la Compagnie.

STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 301. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1837.

XVII FÉVRIER

—

Le dix-septième jour de février de l'an 1636, mourut à Ebersberg dans la Haute-Allemagne, le P. Hugues Roth, objet du respect et de l'affection de tous ses frères, qu'il avait à peu près sans exception formés de ses mains à la science et à la vertu, durant le cours de sa longue et sainte carrière. Tour à tour en effet professeur des lettres humaines et des sciences sacrées, Maître des novices, Instructeur des Pères du troisième an, Recteur des principaux collèges et des maisons d'études de sa Province, il faisait revivre, dit un historien de la Compagnie, l'esprit et la sainteté de nos premiers Pères, et n'épargnait aucune sollicitude pour former de saints et savants Jésuites, selon toute l'étendue des désirs et des recommandations de notre Bienheureux Père, dans ses Constitutions et ses Exercices. L'union perpétuelle de son âme avec Dieu imprimait à toute sa physionomie et à ses moindres paroles un caractère de sérénité que n'altérait nul événement. Il semblait mort à lui-même et à tous les objets extérieurs. Obligé, en vertu de sa charge, d'assister à des représentations théâtrales dans nos collèges, il ne levait pas même les yeux pour voir les acteurs et les décors de la scène ; et à Rome, où les suffrages de la Province l'avaient envoyé prendre part à la congrégation des Procureurs, il n'eut pas

un regard pour tant de monuments qui couvrent la ville éternelle. Par le même esprit de renoncement, il ne voulait qu'un petit nombre de livres à son usage, et encore prenait-il les plus anciens et les plus usés, afin de laisser aux autres les éditions plus récentes et de meilleur aspect.

Malgré de très douloureuses infirmités, le P. Roth ne laissa pas de se porter jusqu'à la fin à tout ce que lui confiait l'obéissance avec l'ardeur et l'intrépidité de la jeunesse et de la santé. Le jour même de sa mort, dont il semble avoir été averti d'avance, il entendit les confessions des Nôtres, et peu après, s'endormit paisiblement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-six ans, dont il avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Histor. Provinc. German. Superior., t. 5, p. 255. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 353. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 211. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Arch. Rom.).*

XVIII FÉVRIER

—

* Le dix-huitième jour de février de l'an 1597, mourut au collège de Vienne le P. Michel Reithamer, victime de son dévouement au service des pestiférés. C'était un religieux d'une candeur et d'une innocence admirables, plein d'une tendre compassion pour les pauvres auxquels il prodiguait du même cœur l'aumône spirituelle et l'aumône temporelle. Nul ministère, si laborieux qu'il fût, ne lui semblait au-dessus de ses forces et de son courage; on eût dit qu'il était insensible à la fatigue. Quand la peste se déclara à Vienne, il s'offrit aussitôt pour assister les malades, et tomba dans cette glorieuse carrière du sacrifice, à l'âge de quarante ans, dont il avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et victimæ charitatis, p.* 98.

XIX FÉVRIER

—

Dans le courant de l'année 1757, on ignore à quelle date précise, mourut à Tepozotlan, près de Mexico, le P. Everard Helen, allemand. Il était arrivé en Californie au mois d'avril 1719, et dès l'année suivante il s'était dirigé vers les montagnes du centre de la péninsule, à soixante lieues au nord de Lorette, pour y fonder la réduction de Huasinapi ou Guadalupe. Ses travaux ne furent pas sans fruit. En peu de temps, il réunit un assez grand nombre de catéchumènes et leur conféra solennellement le baptême, la veille des fêtes de Pâques et de la Pentecôte. Son zèle, sa charité pour ses Indiens qu'il allait chercher dans leurs montagnes, au prix de mille fatigues, les secours qu'il leur prodigua en un temps de famine et de contagion, leur gagnèrent le cœur et les préparèrent merveilleusement à accueillir la bonne nouvelle. Ils jetèrent à ses pieds les instruments qui avaient servi à leurs superstitions, et le P. Helen, au milieu de leurs applaudissements, en fit un immense feu de joie. Après six années seulement de cet apostolat, le missionnaire avait régénéré dans les eaux du baptême plus de dix-sept cents adultes ; et lorsque l'épuisement de ses forces et ses infirmités obligèrent les supérieurs, neuf ans plus tard, à le rappeler au Mexique, il ne laissait pas un seul infidèle dans toute cette grande région.

Clavigero, *Storia della California.., t. 2, p. 23 et suiv.*

XX FÉVRIER

—

* Le vingtième jour de février de l'an 1756, mourut au collège de Kaschau le P. Nicolas Petkö d'une noble famille de Hongrie convertie à la foi romaine. Après ses études et sa régence, le P. Petkö fut chargé de reprendre les missions fondées quelques années auparavant dans la Province d'Autriche par le P. Bernard Ceroni et presque entièrement interrompues par les guerres et les maladies contagieuses qui avaient désolé l'empire. L'œuvre porta ses fruits habituels, au delà même de ce qu'on pouvait attendre. Pendant les huit années qu'il y dépensa son activité et son zèle, le P. Petkö, dit l'auteur de son éloge, « arracha des multitudes d'âmes à l'enfer », et mérita le beau nom d'apôtre de la Haute-Hongrie. Bien que ces missions eussent surtout pour objet propre la réforme des mœurs parmi les catholiques, les hérétiques n'étaient pas oubliés, et plus de mille rentrèrent dans le sein de l'Église. Beaucoup parmi eux avaient résisté jusque-là à tous les efforts.

Le P. Petkö possédait en un degré éminent les vertus qui préparent et assurent les victoires des apôtres: une ardente charité pour Dieu, un profond mépris de lui-même joint à une tendresse toujours en éveil pour les souffrances et les misères du prochain, un courage héroïque à supporter pour le salut des âmes les contra-

dictions et les dangers de toute sorte, la faim, la soif, les intempéries des saisons, la fatigue des voyages. Ses forces s'épuisèrent rapidement dans ce travail excessif, sans repos ni trêve. Les supérieurs le rappelèrent et lui confièrent le gouvernement des collèges de Leutschau et de Kaschau en Hongrie. C'est dans cette dernière ville, la quatrième année de son rectorat, qu'il fut frappé d'un coup soudain d'apoplexie et remit à Dieu sa sainte âme, à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Litter. annuæ colleg. Provinc. Austr., *anno* 1756 (*Archiv. Rom.*). — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 262. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 627.

XXI FÉVRIER

—

* Dans le courant de l'année 1664, mourut au collège de Tyrnau, dont il était Recteur, le P. MARTIN JURANICS, d'une noble famille hongroise très attachée à l'hérésie. Mais par une grâce particulière de Dieu, il s'était senti, presque au premier éveil de sa raison, attiré vers la véritable Église; et peu d'années après, encore adolescent, il avait fait profession ouverte de la foi romaine. Dès lors, et pendant toute sa vie religieuse, il n'eut point de plus ardent désir que de travailler à la conversion de ses compatriotes engagés dans l'erreur, et il eut la consolation d'en ramener un grand nombre.

Toutefois il ne négligeait pas les catholiques. Pendant qu'il occupait les chaires de philosophie et de théologie, on admirait le zèle à la fois prudent et enflammé avec lequel il savait tourner du côté de Dieu et des biens du ciel les pensées de ses disciples, les détacher des vanités du monde et, lorsqu'il découvrait en eux des signes d'une vocation plus haute, les incliner vers le cloître ou le sanctuaire. Malheureusement ses forces ne répondaient pas à son ardeur. Le P. Juranics gouvernait depuis deux années seulement le collège de Tyrnau, lorsqu'il fut emporté par la mort à l'âge de quarante-sept ans.

KAZY, *Historia Universitat. Tyrnav.*, *p.* 284.

XXII FÉVRIER

—

Le vingt-deuxième jour de février de l'an 1656, mourut à Hildesheim le Frère Coadjuteur Henri Werden, né en Westphalie, d'une famille luthérienne, mais gagné de bonne heure par nos Pères à la foi catholique. Se fatiguer, souffrir et mourir pour Notre-Seigneur, lui paraissait un si beau privilège, qu'il était toujours prêt, la nuit comme le jour, sur le moindre signe de ses supérieurs, à remplir les tâches les plus pénibles, à se dévouer au chevet des pestiférés, à entreprendre des courses longues et périlleuses à travers un pays infesté par les hérétiques et les brigands. Plus d'une fois il fut outragé par la populace luthérienne, poursuivi à coups de pierres, jeté à terre et battu si cruellement, qu'à deux reprises il fut laissé pour mort, baigné dans son sang. Mais l'union continuelle de son âme avec le Sauveur par la prière, lui faisait recevoir les traitements les plus indignes, le sourire sur les lèvres, et comme un insigne témoignage de la tendresse infinie de Dieu. Le F. Werden mourut à l'âge de quatre-vingts ans; il en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 22ª *febr., p.* 107. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 22ª *febr., p.* 72. — Patrignani, *Menol.,* 22 *febb., p.* 207.

* Le vingt-deuxième jour de février de l'an 1612, au collège de Gratz dans la Province d'Autriche, mourut le P. Martin Ertmer, de Falkenburg en Poméranie, insigne par sa dévotion envers la très sainte Vierge. On conservait chez ses parents un riche anneau sur lequel était gravée une image de la Mère de Dieu tenant son divin Fils entre les bras. D'après une coutume très ancienne, quand un des enfants de la famille voulait la main d'une jeune fille, il lui remettait cet anneau en gage de sa foi. Martin étant l'aîné, sa mère lui avait confié de bonne heure ce bijou afin que le temps venu, il en disposât en faveur de celle qu'il aurait choisie. Mais le jeune homme avait d'autres pensées. Il suivait alors les classes de notre collège de Krummau et faisait partie de la congrégation de la sainte Vierge. Avec cette simplicité aimable et gracieuse que donne l'innocence, il prend l'anneau, et se prosternant devant une image de Marie, il l'offre à la divine Mère, en protestant que son cœur lui appartient tout entier, et ne connaîtra jamais d'autre amour. La Reine des vierges accueillit avec bienveillance l'hommage et les protestations de son jeune serviteur, et en récompense, lui ménagea l'entrée de la Compagnie.

Martin Ertmer vécut moins de vingt ans sous l'étendard de saint Ignace ; mais dans ce court espace de temps, il amassa par l'ardeur de sa charité, son obéissance et ses autres vertus, les mérites d'une longue vie. Un jour, pendant qu'il contemplait avec une tendre dévotion l'image de Jésus crucifié, une voix se fit entendre au fond de son cœur ; elle lui annonçait que l'heure de retourner à Dieu était proche. Sur-le-champ, bien qu'il souffrît seulement quelques douleurs de tête, le P. Ertmer prépara et fit sa confession géné-

rale, se communia lui-même en viatique et presque aussitôt perdit connaissance. Après cinq jours d'un délire où il ne cessa d'exhaler les sentiments les plus touchants de piété envers Notre-Seigneur et la sainte Vierge, d'amour et de reconnaissance pour la Compagnie, il expira doucement à l'âge de trente-sept ans, dont il avait passé dix-huit dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. Jesu, anno 1612, *p.* 180. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 22ª *febr.*, *p.* 106. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 22ª *febr.*, *p.* 72. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 1, *lib.* 6, *n.* 166, *p.* 653. — Patrignani, *Menolog.*, 22 *febbr.*, *p.* 200.

XXIII FÉVRIER

—

Le vingt-troisième jour de février, mourut à Munich en 1631 le P. Jacques Keller, né à Seckingen dans le diocèse de Constances Il partageait avec le P. Gretser la gloire d'être haï des luthériens. Bien qu'il eût éprouvé de grandes difficultés au commencement de ses études, il était devenu, à force de courage, un des plus illustres représentants de la science catholique en Allemagne, et des adversaires les plus redoutés par les ministres de l'hérésie. A cette énergie pour l'honneur et la défense de l'Église, le P. Keller joignait un extrême amour pour toutes les pratiques de perfection recommandées par saint Ignace; un zèle ardent pour la sainteté des religieux, et une charité si efficace pour les âmes du purgatoire, que plus d'une fois ces âmes vinrent implorer le secours de ses prières ou le remercier de les avoir délivrées. Le P. Keller mourut à l'âge de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6a, *lib.* 16, *n.* 55, *p.* 463. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 373. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 981. — *Histor. Provinc. German. Super., t.* 5, *n.* 10, *p.* 8. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 3, *p.* 735. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 3, *ch.* 7, *p.* 340.

Le vingt-troisième jour de février, moururent saintement deux insignes missionnaires, le P. MATHIAS THOMAN, hongrois, en 1589, et en 1735, le P. GASPAR BILGISCHER, né près de Sion dans le Valais.

Le P. THOMAN, missionnaire des Sicules ou Szeklers en Transylvanie, venait d'être condamné à l'exil par les hérétiques ; les souffrances de sa déportation, dans la plus rude saison de l'hiver, lui permirent à peine d'arriver mourant jusqu'aux frontières de la Hongrie. Près de rendre son âme à Dieu : « Mon Père, disait-il plein d'allégresse au compagnon de ses travaux, nous avons enfin gagné la vie éternelle » ! Le P. Étienne Szanto ou Arator, après avoir reçu son dernier soupir, écrivait au P. Aquaviva : « Qu'il me soit permis de compter le P. Thoman au nombre de nos martyrs. Car son exil et sa mort lui ont bien mérité ce nom ». Le P. Thoman n'était âgé que de trente-sept ans et en avait passé dix-sept dans la Compagnie.

Le P. BILGISCHER, mort à Munich, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, avait consacré à l'apostolat la plus grande partie de sa longue et sainte carrière. Presque toujours au milieu des pauvres, et souvent en butte aux persécutions, aux outrages et aux calomnies des hommes, il se livrait encore aux plus rudes pénitences, et portait continuellement sur son corps les traces de la passion de Jésus-Christ. Dieu glorifia le zèle et la mortification de son serviteur par un grand nombre de miracles. Deux fois entre autres, pendant qu'il célébrait le saint Sacrifice, les assistants le virent environné de lumière ; un autre jour, un ange le soutint sensiblement, au moment où il allait tomber dans un précipice. Quand on lui demandait, dans

sa vieillesse, s'il avait besoin de quelque chose : « Dieu est avec moi, répondait-il ; que voulez-vous que je désire de plus » ? Le P. Bilgischer vécut soixante-cinq ans dans la Compagnie.

P. MATHIAS THOMAN. — SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 9, *n.* 90, *p.* 437. — SOCHER, *Histor. Provinc. Austr., lib.* 8, *n.* 265, *p.* 405.
P. GASPAR BILGISCHER. — BOERO, *Menolog.*, 23 *febbr., p.* 421.

Le vingt-troisième jour de février de l'an 1651, mourut à Glatz, en Silésie, le P. ANDRÉ METSCH, de la Province de Bohême, appelé par ses contemporains l'homme apostolique, l'homme d'une incomparable charité. Parlant de l'époque où il avait été reçu lui-même au noviciat de Brünn, le P. Balbinus assure qu'il n'a jamais rien vu de semblable au spectacle dont il fut alors témoin pour les fêtes de la naissance du Sauveur. « Le P. Metsch, dit-il, exerçait un tel empire par sa parole, que tout le peuple accouru de bien loin pour l'entendre, riait, pleurait, chantait tour à tour à sa voix et semblait possédé d'une sainte ivresse, au pied de la crèche, tandis qu'il décrivait la joie du ciel et de la terre, des anges et de toutes les créatures à l'apparition du divin Enfant ».

Ces prodigieux ébranlements étaient accompagnés d'un tel changement des âmes, qu'on y reconnaissait les fruits non de la mobilité populaire, mais de la vertu de l'esprit de Dieu. Le P. André Metsch parcourut ainsi pendant quarante ans, la Moravie, l'Autriche, la Silésie, ramenant à la vie chrétienne et à la fréquentation des sacrements les populations demeurées catholiques, arrachant à l'erreur les hérétiques dont il convertit plus de dix mille, réformant

les monastères déchus, rendant aux saintes pratiques de la pénitence et de la perfection de leur état les moines fugitifs ou apostats, répandant de larges aumônes dans le sein des pauvres, initiant enfin des provinces entières, surtout par l'institution des congrégations de la sainte Vierge, aux plus belles vertus. Le P. Metsch mourut à l'âge de soixante-cinq ans, dont il avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *part.* 4, *lib.* 6, *n.* 20, *p.* 728 *seqq.* — B. Balbinus, S. J., *Miscellanea historica regni Bohemiæ... seu Bohemia sancta...*, *Pragæ*, 1682, *titul.* 61, *p.* 123. — *Litter. ann. Societ. Jesu*, *anno* 1651, *p.* 67 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 23 *febb.*, *p.* 213. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 23ª *febr.*, *p.* 108. — Drews, *Fasti Soc.*, 23ª *febr.*, *p.* 73. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 2, *p.* 216. — Tanner, *Societas Jesu apostolor. imitatrix*, *p.* 770. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 53. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1029. — Stöger, S. J., *Scriptores Provinc. Austriacæ*, *p.* 226. — Pelzel, *Gelehrte und Schrifsteller... S. J.*, *p.* 18.

---

* Le vingt-troisième jour de février de l'an 1620, mourut à Gratz le F. Laurent Mangoldt, âgé de quarante-huit ans, dont il avait passé vingt-quatre dans la Compagnie. C'est la grâce qu'il n'avait cessé de demander : consacrer au service de Dieu dans la religion autant d'années qu'il en avait donné au monde. L'humilité, le mépris de toutes les choses qui passent, l'obéissance, la pauvreté, l'amour de sa vocation étaient ses vertus de prédilection. Il souffrait déjà du mal qui devait l'enlever, lorsqu'il apprit qu'un jeune homme sorti de la Compagnie, peu d'années auparavant, et engagé dans le service militaire, venait d'être nommé porte-drapeau, et tout fier de son uniforme et de son grade, était venu se pavaner

au collège. A cette nouvelle, le F. Mangoldt fut saisi d'une sorte d'horreur : « Ah ! dit-il, que Dieu ajoute à mes souffrances d'autres souffrances et qu'il les multiplie sans fin, plutôt que de permettre que la triste fortune dont s'applaudit ce pauvre jeune homme soit jamais la mienne ! » Ce véritable enfant de la Compagnie faisait ses délices de la prière ; il lui consacrait tous les moments dont il pouvait disposer. Les discours frivoles lui étaient à charge ; il aurait mieux aimé être privé de toute consolation, disait-il, que d'aller se désaltérer à ces citernes d'eaux malsaines. S'il avait à faire quelque voyage, il s'en réjouissait, parce qu'il trouvait ainsi l'occasion de s'entretenir plus longuement avec Dieu.

Cependant il mettait l'obéissance au-dessus de sa dévotion et savait quitter Dieu pour Dieu. Entendait-il quelques Frères se plaindre que leur office les empêchât de donner à la prière le temps qu'ils auraient désiré, il les consolait par cette comparaison : « Le vin, considéré en lui-même, vaut mieux que l'eau ; néanmoins, si un serviteur présente du vin à son maître quand celui-ci demande de l'eau, il est sûr que, loin de lui plaire, il l'irritera ; ainsi l'oraison est plus excellente sans aucun doute que tel ou tel travail manuel ; mais si Dieu, par le moyen des supérieurs, qui sont les interprètes de sa volonté, nous applique à ces sortes d'occupations, travailler sera bien plus agréable à ses yeux divins que de prier ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XXIV FÉVRIER

—

Le vingt-quatrième jour de février de l'an 1644, mourut à Hradisch, en Moravie, le P. Georges Leo, premier Recteur des collèges de Kremsier et de Hradisch, et l'un des plus ardents promoteurs des missions catholiques de la Valachie. Il ne conseillait à ses inférieurs aucune pratique de zèle, de pénitence, d'humiliation et de piété dont il ne donnât lui-même l'exemple. Ceux qui avaient le bonheur de le voir et de l'entretenir, se sentaient irrésistiblement portés à l'amour de la vertu. Le P. Leo n'était pas moins attentif à gagner par ses prévenances et ses bons offices l'affection du clergé et des Ordres religieux, persuadé que rien n'était plus utile pour le service de Dieu et le salut des âmes. Le collège de Kremsier à peine fondé, on vit se transformer la plupart des familles de nos élèves; les vieillards pleuraient de joie et proclamaient bienheureux les enfants qui avaient de tels maîtres.

Lorsque les bandes hérétiques du suédois Torstenson, après s'être emparées de la ville, la livrèrent au pillage et à l'incendie, le P. Leo et douze de ses compagnons furent jetés dans un cachot où ils n'avaient pour nourriture qu'un peu de pain et une eau infecte, et pour lit que la terre nue. Ils n'en furent tirés au bout de sept jours, que pour être emmenés captifs à Olmutz, au milieu

de fatigues, d'outrages et de dangers sans nombre, et leur insolent vainqueur ne leur rendit enfin la liberté qu'à prix d'or. Une chute sur la glace hâta la fin du P. Georges Leo. Sentant que l'appel de Dieu était proche, il pria un des religieux du collège de faire en son nom l'accusation de ses fautes au réfectoire et d'en demander pardon à la communauté. Quand il eut rendu le dernier soupir, on trouva sur son cœur la formule de ses vœux ; depuis le jour de sa profession, il la portait continuellement suspendue à son cou, comme un mémorial de l'entière consécration de lui-même à la sainte Église et à Dieu. Le P. Leo était âgé de quarante-quatre ans; il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem. part.* 4ª, *lib.* 4, *n.* 31, *p.* 49; *n.* 48, *p.* 72. — Kruger, *Sacri Pulveres Bohemiæ, t.* 1, 2ª *febr., p.* 169.

---

* Le vingt-quatrième jour de février de l'an 1648, mourut à Falckenhagen le Frère Coadjuteur Henri Meyer, entré à vingt-cinq ans dans la Compagnie, après avoir été soldat et ouvrier. Dieu lui avait fait la grâce de conserver intact, dans les occasions les plus dangereuses, le double trésor de sa foi et de sa pureté. Envoyé à la petite résidence de Falckenhagen dans la Province du Bas-Rhin, il s'y trouva pendant plusieurs années le seul Frère Coadjuteur et dut y remplir tous les offices domestiques. Mais quelles que fussent ses occupations, il ne se plaignait jamais et s'estimait heureux d'user ses forces au service de la Compagnie. Au milieu des désordres de la guerre qui désolait alors l'Allemagne, il affronta plusieurs

fois de très grands périls et ne craignit même pas de s'exposer à la mort pour défendre les biens dont il avait la garde.

Aussi quand il eut rendu le dernier soupir à cinquante-quatre ans après une douloureuse maladie qui avait fait resplendir sa patience et son admirable union de cœur avec Dieu, son supérieur fit suivre sa courte notice de ces mots qui forment son plus beau panégyrique : « Le F. Meyer est mort après avoir soutenu dans la Compagnie des fatigues sans nombre pour le seul amour de Dieu ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-quatrième jour de février de l'an 1828, mourut saintement à Gurahumora, dans la Province de Galicie, le P. Joseph Steidle, de Pfersee, petite ville de Bavière. En 1771, à l'âge de vingt-six ans, il s'était présenté pour être reçu dans la Compagnie en qualité de Frère Coadjuteur, car il n'avait encore fait aucune étude. Avant de l'admettre, le P. Maxime Mangold, Provincial de la Haute-Allemagne, exigea qu'il passât d'abord deux ans parmi les domestiques au service du collège d'Augsbourg. Joseph Steidle se soumit de bon cœur à cette condition, heureux d'acheter si facilement le bonheur d'être à Dieu. Mais avant le terme fixé, la Compagnie fut supprimée par le bref de Clément XIV. Déçu dans ses plus chères espérances, il ne renonça pas pour cela au dessein de quitter le monde. En attendant que la Providence lui en ménageât les moyens, il continua ses humbles fonctions de serviteur. De longues années

passèrent ainsi. Cependant il sentait des pensées plus hautes germer dans son cœur ; il aspirait maintenant à l'honneur du sacerdoce. Avec une admirable générosité, il se mit à l'étude à l'âge de quarante ans, apprit par lui-même les éléments du latin dans les courts intervalles de ses travaux manuels, étudia ensuite la théologie dans un séminaire et, ordonné prêtre, fut mis à la tête d'une paroisse.

Ce n'était qu'un prélude à la vocation à laquelle Dieu l'avait appelé dans sa jeunesse, et dont l'ardent désir ne tarda pas à se réveiller en son âme. Il répondit généreusement à la voix d'en haut, se démit de ses fonctions et, en attendant qu'il lui fût possible de prendre le chemin de la Russie, revint se fixer à Augsbourg près des anciens Jésuites, qui depuis la suppression avaient continué d'habiter leur collège et d'y remplir les différents ministères de leur vocation, l'enseignement, la prédication, la direction des âmes. Mais bientôt un décret royal bannit les fils de saint Ignace d'Augsbourg et de toute la Bavière. Joseph Steidle se retira à Mindelheim, et c'est là qu'il reçut enfin dans le courant de l'année suivante la nouvelle si vivement désirée de son admission dans la Compagnie. Il partit aussitôt pour Polotsk, et à l'âge de soixante-trois ans franchit plein de joie les portes du noviciat.

Depuis plusieurs années déjà, un certain nombre de Pères, sous la conduite du P. Louis Landès, résidaient au milieu des colonies allemandes que l'empereur de Russie avait invitées à venir cultiver et peupler les immenses plaines qui s'étendent le long des deux rives du Volga, dans le gouvernement de Saratow. Le P. Steidle encore novice fut envoyé partager leurs travaux et fut chargé de la mission dite de Marienthal. Il avait à desservir deux églises

éloignées de dix verstes l'une de l'autre. Il supporta douze années de suite les fatigues de ce laborieux apostolat, « avec amour et un joyeux entrain », et volontiers il se fût dépensé jusqu'à son dernier soupir au milieu de ces pauvres populations, si l'ukase de l'empereur Alexandre chassant la Compagnie de tous les états de la domination russe ne l'avait forcé à prendre encore une fois la route de l'exil. Il se retira en Bukowine, où, malgré ses soixante-quinze ans, il se livra au travail comme s'il ne sentait pas les atteintes de l'âge. Ce fut seulement au début de sa quatre-vingt-quatrième année que ses forces fléchirent tout à coup. Il eut un autre signe de sa prochaine délivrance. Un jour, après avoir prié avec plus de ferveur devant le Saint Sacrement, il lui sembla entendre une voix au fond de son âme; elle disait: « *Ego te accipio ad me;* voici que je vais bientôt t'appeler à moi ». Quelques jours après, le courageux et saint vieillard expirait doucement pour aller jouir de Dieu.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Galic. (Archiv. Rom.). — Pour les missions allemandes sur les bords du Volga, on peut consulter les Documents du P. Aug. Carayon, *Missions des Jésuites en Russie, Document T.* p. 162 et suiv.

XXV FÉVRIER

—

* Le vingt-cinquième jour de février de l'an 1745, mourut le P. François Pill à l'âge de quarante-huit ans. Après avoir rempli à Rome pendant trois ans les fonctions de substitut du Secrétaire de la Compagnie pour l'Assistance d'Allemagne, il exerça pendant onze ans celles de pénitencier. Ce fut là son ministère de prédilection. Il restait pendant de longues heures comme fixé à son confessionnal, attendant les pécheurs avec une patience et les accueillant avec une bonté puisées au Cœur même de Jésus-Christ. Pour lui, il se traitait sans ménagement ; plus d'une fois l'obéissance dut mettre un frein à sa ferveur. Bien qu'il eût l'esprit orné de connaissances très étendues et très variées, il s'estimait le dernier de tous et cherchait toujours à s'effacer. Le P. François Pill revenait de Rome en Bohême, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Tribau, sa ville natale, et c'est là qu'il expira saintement entre les bras d'un Père et d'un Frère venus d'Olmutz pour l'assister. Il avait passé vingt-neuf ans dans la Compagnie.

Litteræ ann. Collegii S. J., Pragensis ad S. Clement. ann. 1745 (*Archiv. Rom.*).

XXVI FÉVRIER

—

Le vingt-sixième jour de février de l'an 1594, mourut le P. Jean Leleszi, hongrois, après avoir ranimé la foi romaine dans les provinces de la Transylvanie où les erreurs d'Arius, de Calvin et de Luther l'avaient presque anéantie. Sa réputation et celle de nos premiers Pères l'avaient précédé; partout à son approche, le peuple, qui était sans prêtres et sans enseignement catholique depuis de longues années, et dont une grande partie n'avait pas même reçu le baptême, accourait des villes au-devant de lui, se mettait à genoux sur son passage, lui baisait les mains et les vêtements et le bénissait en pleurant de venir les visiter et les sauver. Christophe Bathori, dont la famille avait, presque seule, conservé sur le trône la foi de ses pères, lui confia l'éducation du jeune Sigismond, son fils ; et durant huit années, le P. Leleszi, malgré son désir de porter l'Évangile aux pauvres habitants des campagnes, dut rester à la cour pour préparer à l'Église un prince vraiment chrétien. Il profita de ce séjour forcé pour gagner à Jésus-Christ bien des âmes, dont l'influence pouvait contribuer au triomphe de la foi, et persuada même à un grand nombre de familles nobles hérétiques d'envoyer leurs enfants au collège que la

Compagnie venait d'ouvrir par ses soins à Koloswar ou Klausenburg.

La vie du P. Leleszi, au milieu de tant d'honneurs et de succès était si pure et si sainte, qu'au témoignage d'Étienne Bathori, roi de Pologne, nul, même parmi les dissidents, n'osait la calomnier. Une malheureuse femme hérétique irritée de ses triomphes, finit par l'empoisonner ; les médecins du prince parvinrent à lui conserver la vie, mais le missionnaire ne fit plus que languir. En ce triste état, disaient les catholiques, il était encore si utile, par sa seule présence, à l'honneur et au service de Dieu, qu'on ne pouvait lui permettre de se retirer. Bientôt après cependant, le soulèvement de toutes les sectes bannit les Jésuites de la Transylvanie ; et le P. Leleszi, malgré ses cruelles douleurs, dut partir pour l'exil au plus fort de l'hiver. Réduit à ne pouvoir plus travailler au salut des âmes, et sentant que sa mort était prochaine, il sollicita la faveur d'aller passer ses derniers jours auprès de Notre-Dame de Lorette ; il ne tarda pas à y expirer saintement, à l'âge de quarante-sept ans, dont il avait passé dix-huit dans la Compagnie.

Sacchinus, *Histor. Soc., part.* 5, *lib.* 4, *n.* 66, *p.* 180. — Juvencius, *Histor. Soc., part.* 5, *lib.* 12, *n.* 134, *p.* 110. — *Litteræ annuæ Soc. Jesu, anno* 1594, *p.* 25. — P. Georg. Daroczi, S. J., *Ortus et progressus collegii academici S. J. Claudiopolitani..., Claudiopoli*, 1736, *c.* 2, *p.* 9 *et passim.* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 26ª *febr.*, *p.* 111. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 26ª *febr., p.* 76. — Patrignani, *Menol.*, 26 *febbr., p.* 226. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 164. — Tanner, *Societas Jesu militans*, *p.* 26. — Socherus, *Histor. Provinc. Austriæ*, *p.* 230, 275, 292, 352, 406 *seqq.*

Le vingt-sixième jour de février de l'an 1738, à Staubing, près de Fribourg en Brisgau, le P. Joseph Feer, de Lucerne, mourut victime de son dévouement au service des pestiférés. Il parcourait depuis longtemps en apôtre les villes et les villages de la Haute-Allemagne, et propageait avec d'admirables fruits de salut la dévotion à la très sainte Vierge et à saint François Xavier, si vivante encore aujourd'hui parmi les fidèles de ces contrées. Il avait été une première fois atteint de la peste, à Fribourg, en se dévouant auprès des malades. Toute la ville s'était aussitôt mise en prière pour sa guérison ; Dieu s'était laissé fléchir à de si vives supplications, et le P. Feer avait été subitement guéri. Mais il ne tarda pas à s'exposer de nouveau, avec le même courage, dans une petite ville voisine; et après des prodiges de zèle pour le salut des âmes, il rendit plein de joie son âme à Notre-Seigneur. Il était âgé de cinquante-et-un ans et en avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

Boero, *Menolog.*, 26 *febbr.*, *p.* 474.

---

* Le vingt-sixième jour de février de l'an 1736, le F. Antoine Zoffeln, de Jagendorf en Silésie, mourut au collège d'Olmutz pendant sa seconde année de théologie. La ferveur qu'il avait emportée du noviciat, loin de se refroidir au temps de sa régence et de ses études, n'avait fait que s'enflammer chaque jour davantage. Il plaçait la perfection au-dessus de tout, et ne négligeait aucun des moyens

donnés par la Compagnie pour aider ses enfants à devenir des saints. Il pratiquait la mortification avec une sorte d'excès ; après sa mort, on trouva enfoncé dans sa chair un instrument de pénitence dont il ne se dépouillait jamais. Notre-Seigneur crucifié avait ravi et comme séduit son cœur. « Si j'étais assuré par une révélation de faire mon salut au milieu des joies du monde et dans l'abondance de tous les biens, je choisirais encore, disait-il, de suivre pauvre et méprisé dans ma sainte vocation mon Sauveur nu et saturé d'opprobres ».

A cet amour de Jésus-Christ, le F. Zoffeln joignait celui de la bienheureuse Vierge et de la glorieuse sainte Anne. Ses dernières paroles furent un appel à la toute-puissante intercession de ces trois aimables personnes : *Jesu*, *Maria*, *Anna*, *amores mei*, *mementote mei*. Le F. Zoffeln s'endormit doucement dans le Seigneur, il était âgé de vingt-sept ans et en avait passé huit dans la Compagnie.

Litteræ ann. colleg. Olomuc. ann. 1736 *(Archiv. Rom.)*.

XXVII FÉVRIER

—

* Dans les premiers mois de l'année 1746, mourut à Oelenberg, dans la Province de Haute-Allemagne, le F. Louis Jeslin, Coadjuteur temporel, emporté par une mort prématurée, à l'âge de trente ans, mais déjà riche en mérites et en vertus. Il s'était distingué par sa dévotion à la sainte Vierge et au Saint Sacrement, par l'amour du travail et de la prière, l'humilité, l'obéissance et un entier oubli de lui-même. Il s'éteignit dans les sentiments d'une paix admirable ; c'était, dit l'auteur de sa notice, le fruit et la récompense de son attention à se garder de tout ce qui aurait pu blesser la pureté de son âme et offenser Dieu.

Ex Histor. Oelenberg. (Archiv. dom.).

XXVIII FÉVRIER

Le vingt-huitième jour de février de l'an 1637, au séminaire de Glogau, mourut le P. Augustin Hermann dans l'exercice même du saint ministère. Il saisissait toutes les occasions, en particulier ou en public, en voyage et dans les champs aussi bien qu'en chaire, avec les enfants, les pauvres, les hommes de toute condition et de tout âge, pour faire connaître et aimer Notre-Seigneur. Peu s'en fallut que ce zèle ne lui valût la palme du martyre ; car un jour, au moment où il allait monter en chaire, il fut violemment frappé d'un coup de levier sur la tête, par un luthérien fanatique, renversé à terre à demi-mort et baigné dans son sang.

Huit années après, le matin même du jour où il expira, le P. Hermann, comme s'il eût été averti de sa fin prochaine, se rendit en pèlerinage après s'être confessé, à une chapelle de la sainte Vierge, pour y célébrer le saint Sacrifice ; il visita ensuite une femme malade, depuis longtemps éloignée de Dieu et rebelle jusque-là à tous ses efforts, et il triompha enfin de son obstination, en lui répétant avec une insistance extraordinaire que nul ne doit compter sur le lendemain. Puis, se sentant tout à coup défaillir, il s'assit sur le seuil d'une maison voisine, en invoquant le secours de la

Mère de Dieu. Ses frères avertis s'empressèrent de l'emporter au collège, et après quelques instants d'agonie, il expira doucement, entre leurs bras, à l'âge de quarante ans.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 3, *lib.* 5, *n.* 143, *p.* 929 ; *t.* 4, *lib.* 2, *n.* 171, *p.* 492.

---

* Le vingt-huitième jour de février de l'an 1718, mourut à Ratisbonne le P. Antoine Kleinbrodt, en très haute réputation de sainteté. Dès son noviciat, il s'était signalé par une si grande ferveur, que ses compagnons, malgré toute leur attention à l'observer, ne pouvaient rien trouver à reprendre en lui. Cette perfection alla toujours croissant. On raconte que, lorsqu'il était régent de grammaire, les fidèles venaient dans notre église pour le voir prier, tant son maintien et l'angélique expression de ses traits les ravissaient et les pénétraient eux-mêmes de respect et de dévotion. Cet amour des choses spirituelles ne faisait qu'enflammer son ardeur pour l'étude. A la fin de sa théologie, il soutint brillamment l'acte public devant toute l'université d'Ingolstadt, et occupa ensuite avec éclat les chaires de philosophie et de théologie. Après huit années d'enseignement, les supérieurs lui confièrent successivement les fonctions de Maître des novices et de compagnon du Père Provincial.

Le P. Kleinbrodt apporta dans ces charges, avec une vertu éminente, une rare connaissance de l'Institut et le plus filial amour de sa vocation. Il s'intéressait à toutes les œuvres de la Compagnie, à ses missions lointaines et à son apostolat dans la Province elle-

même, à ses tristesses et à ses revers comme à ses joies et à ses triomphes. Ce même amour lui avait inspiré la pieuse pratique de prier chaque jour pour tous les supérieurs, afin de leur obtenir les grâces de conseil et de force nécessaires à un bon gouvernement. Mais surtout le P. Kleinbrodt offrait à tous l'exemple de sa sainte vie ; il était, dit l'auteur de son éloge, la personnification vivante de la règle. Chaque année, à l'époque de sa retraite, il rendait par écrit son compte de conscience à son supérieur, avec la simplicité et l'humilité d'un novice.

Toutes les mortifications lui étaient familières : « Car celui-là, disait-il, mérite à peine le nom de religieux qui laisse passer un jour sans quelque souffrance volontaire ». Il prenait si peu de nourriture que son jeûne pouvait paraître continuel. Son âme, détachée de tout ce qui est périssable et terrestre, aspirait au bonheur de voir Dieu. Il était à la veille d'être chargé par le Père Général du gouvernement de toute la Province quand il fut emporté en quelques jours par une mort subite. Plusieurs pensèrent qu'il avait demandé cette fin rapide pour échapper à l'honneur qui lui était réservé. Le P. Kleinbrodt était âgé de cinquante ans et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Patrignani, *Menolog.*, 28 *febbr.*, *p.* 253. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1107. — Mederer, *Annales Ingolstad. Academ.*, *t.* 3, *p.* 107.

XXIX FÉVRIER

—

* Le vingt-neuvième jour de février de l'an 1680, mourut à Prague le P. Jean Tanner né à Munich d'une noble famille. Entré à quinze ans au noviciat de Brünn, il se distingua par une maturité au-dessus de son âge ; et dès lors, par son esprit de mortification, son ardeur à se vaincre et son humilité, il annonça ce que la Compagnie pouvait attendre de lui pour la plus grande gloire de Dieu. Il occupa successivement les chaires de philosophie et de théologie dans les universités de Fribourg, de Dillingen et d'Ingolstadt, gouverna les collèges de Neubourg et d'Ingolstadt, et remplissait depuis deux ans la charge de Provincial, quand le duc de Neubourg Guillaume-Philippe et la duchesse Éléonore son épouse l'obtinrent comme confesseur, du Père Général, Jean-Paul Oliva. Au premier moment, l'humble religieux fut comme atterré ; il passa trois jours entiers presque sans nourriture et sans repos. Forcé enfin d'obéir et de résider à la cour, le P. Tanner y vécut, dit l'auteur de son éloge, *ut in templo*, étranger à toutes les affaires qui s'agitaient autour de lui, uniquement attentif aux intérêts spirituels qui lui étaient confiés, et gardant, au milieu du bruit et du tumulte, le calme et le recueillement de la vie de communauté.

Pendant les vingt dernières années de sa vie, il fut en proie aux

cruelles souffrances de la pierre, qui ne lui laissaient, pour ainsi dire, aucun moment de repos. Au milieu des plus terribles accès, il ne donnait pas un signe d'impatience, ne faisait pas entendre une parole de plainte ; il se contentait de se tourner vers Dieu en levant les yeux au ciel, et on l'entendait répéter doucement : « Oh ! que nous sommes misérables ! Oh ! que vous en agissez bien avec nous, ô bon Jésus » ! Le P. Tanner mourut à l'âge de soixante-deux ans ; il en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austriæ (Archiv. Rom.). — MEDERER, *Annales Ingolstad. Academ., t.* 3, *p.* 39.

N. B. — Le P. Mederer place la mort du P. Tanner au 29 mars. Nous gardons la date du *Summar. vitæ.*

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE

Ier MARS

—

Le premier jour de mars, les Pères Frédéric Speer à Lintz en 1621, et Louis Praun à Vienne en 1688, moururent victimes de leur dévouement au service des troupes impériales sur les champs de bataille de Bavière, d'Autriche et de Hongrie.

Avant de consacrer les dernières années de sa vie à cet apostolat des camps, le P. Speer, de Neisse en Silésie, avait été chargé de pourvoir aux besoins spirituels et temporels des écoliers pauvres du collège de Kommotau, et s'était vu deux fois chassé de la ville par la populace hérétique, qui dans sa fureur contre les Jésuites, était allée jusqu'à briser à coups de hache les portes du collège et à ravager, durant sept heures entières, tout ce qui lui

tomba sous la main. Il était âgé de soixante ans et en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Le P. Louis Praun s'était fait remarquer, dès son noviciat, par un extrême désir de beaucoup souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Nommé supérieur des chapelains militaires avec les pouvoirs de vicaire général, il déploya dans l'exercice de sa charge autant de courage que de zèle et de sainteté. Non content d'animer les troupes par son exemple, encore plus que par ses paroles, à supporter joyeusement les fatigues de la guerre, il se traitait lui-même avec une extrême rigueur et s'offrait en perpétuel sacrifice de prière et de pénitence pour le salut des blessés et des mourants. Il se signala surtout par son intrépidité sous le feu des Turcs, aux sièges de Bude et de Vienne; et les généraux de l'armée impériale, le célèbre Montecuculli à leur tête, remercièrent les supérieurs de la Compagnie d'avoir donné un pareil apôtre à leurs soldats. Le P. Praun mourut à l'âge de cinquante-quatre ans; il en avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

P. Frédéric Speer. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 2, *n.* 110, *p.* 256.
P. Louis Praun. — Patrignani, *Menol.*, 1 *marzo*, *p.* 4.

Le premier jour de mars de l'an 1786, mourut à Vienne le P. Ignace Parhammer, confesseur de l'empereur d'Allemagne François I[er], directeur de l'œuvre si éminemment catholique des catéchismes, supérieur des missions de l'Autriche, de la Hongrie, de la Carinthie, et fondateur des orphelinats de Rennweg à Vienne,

pour les enfants des soldats morts au service de leur patrie. Cette œuvre admirable de zèle et de charité, commencée avec vingt orphelins et qui ne tarda pas à en réunir huit cents, mérita au serviteur de Dieu les félicitations du Souverain Pontife Pie VI, lors de son voyage à Vienne et celles de Joseph II, qui tenta vainement, à deux reprises, de lui faire accepter l'épiscopat. Tout entier à l'éducation et à l'instruction chrétienne de ses enfants, le P. Parhammer, même après la suppression de la Compagnie, demeura fidèle à ses habitudes de vie simple et régulière, à l'esprit de zèle et de pauvreté religieuse qu'il avait puisé à l'école de saint Ignace.

Le jour de sa mort, sentant qu'il ne lui restait plus que peu de moments à vivre, il célébra dès quatre heures du matin le saint Sacrifice, se communia lui-même en viatique, et rendit ensuite doucement son âme à Notre-Seigneur, pleuré amèrement par les milliers d'orphelins dont il avait fait des hommes et de fidèles enfants de l'Église. Il était âgé de soixante-et-onze ans.

Caballero, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, supplement.* 1um, *p.* 219. — Stöger, *Scriptores Provinc. Austriacæ, p.* 252. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 215. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 4, *p.* 706. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 5, *ch.* 5, *p.* 291, *note; ch.* 6, *p.* 348. — Bern. Duhr, S. J., *Jesuiten-Fabeln, Freiburg im Breisgau*, 1892, *p.* 12 *et suiv.*, 496, 501. — Georg. Rieder, *Ignaz Parhamer's Leben und Wirken...*, *Wien* 1872.

II MARS

—

Le deuxième jour de mars, à Steier, en 1741, mourut, à l'âge de quarante-deux ans, le P. Christian Edschlager, victime de sa charité au service des pestiférés. Il avait évangélisé pendant quatre ans les îles de la Grèce et promettait à l'Allemagne un savant et un missionnaire consommé. C'est à lui en particulier que l'on doit la première impulsion vers l'étude de la numismatique parmi les Jésuites autrichiens, dont les travaux, malgré le développement de la science moderne, ne semblent pas avoir été surpassés. A l'exemple des plus illustres savants de la Compagnie, le P. Edschlager était un homme de dévouement, de prière et de mortification. Il retranchait toutes les nuits deux heures à son sommeil, ne faisait qu'un repas par jour, s'abstenait même deux fois chaque semaine de toute nourriture, et durant les huit jours de sa retraite annuelle, jeûnait rigoureusement au pain et à l'eau. Lorsqu'il fut attaqué, au chevet des mourants, de la maladie qui l'emporta, il prêchait le carême dans la petite ville de Steier; il continua plusieurs jours encore à monter en chaire, jusqu'à ce que la violence du mal l'eut entièrement terrassé. Il avait vécu vingt-quatre ans dans la Compagnie.

Litter. ann. Prov. Austr., ann. 1741 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 69. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 338.

III MARS

—

* Le troisième jour de mars de l'an 1596, mourut au collège de Krummau en Bohême le P. Nicolas Salius, de Prague, justement célèbre dans sa Province par les luttes qu'il eut à soutenir pour demeurer fidèle à sa vocation. Il avait déjà prononcé ses premiers vœux, lorsque ses parents, ne pouvant dominer leurs regrets et se faire à son absence, vinrent avec éclat le réclamer au collège de Prague. Larmes, supplications, menaces, ils mirent tout en œuvre ; Nicolas demeura inflexible. Le père alors en appela à l'archevêque de la ville et à son chapitre ; il se plaignit avec amertume des Pères de la Compagnie, qui lui avaient ravi son fils ; il accusa celui-ci d'ingratitude et de cruauté et, se laissant aller à l'impétuosité de sa colère, déclara qu'il le tuerait à la première rencontre. Le jeune homme répondit qu'il n'avait subi la pression de personne et n'avait fait que suivre la voix de Dieu ; il ajouta qu'il était prêt à mourir pour tenir ses engagements. L'archevêque et tout le chapitre applaudirent à sa noble fermeté et lui donnèrent gain de cause.

Quelques années plus tard, des attaques semblables se renouve-

lèrent. Ce fut le président du sénat lui-même qui vint essayer d'ébranler sa constance. Cet homme, croyant sans doute l'éblouir, n'eut pas honte de lui proposer, outre une somme d'argent considérable, une brillante position et la main de sa fille, s'il voulait rentrer dans le monde. A ces misérables sollicitations, Nicolas Salius ne répondit que par le silence, et comme elles se répétaient, il refusa de voir davantage l'indigne magistrat.

Ainsi fortifié et enraciné dans sa vocation, il devint un parfait instrument de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Pendant sa régence au collège de Prague, il donna, selon l'usage, à la rentrée des classes, une représentation théâtrale, *saint Wenceslas martyr*. C'était la première tragédie composée en langue tchèque. Le succès en fut immense. Le sénat fournit de lui-même, sans qu'on lui eût rien demandé, des tapis, des armes, des hérauts et des soldats. Et tout le monde disait que cette tragédie avait plus fait que beaucoup de discours pour concilier aux Jésuites l'estime, la considération et les sympathies de toute la ville. Devenu prêtre, le P. Salius remporta dans les missions d'autres triomphes non moins glorieux; le zèle des âmes, dit l'historien de la Province de Bohême, le transportait. A ses heures de loisir, il travaillait à faire revivre et à glorifier par la plume les saints de son pays. C'est ainsi qu'il publia les vies de saint Procope abbé, et de sainte Ludmille martyre, insérées par Surius dans son recueil, et celle du martyr saint Wenceslas. Il avait rassemblé les actes de plusieurs autres; mais la mort ne lui permit pas de les mettre au jour. Il expira pieusement à l'âge de cinquante-cinq ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. Jesu, ann. 1596, *p.* 101. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 1, *lib.* 2, *n.* 160, *p.* 175; *lib.* 3, *n.* 56, *p.* 225; *n.* 66, *p.* 229; *t.* 2, *lib.* 1, *n.* 144, *p.* 105. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 634. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 475. — PELZEL, *Boemische Gelehrte..., p.* 7. — CRUGER, *Sacri Pulveres*, 11[a] *sept., p.* 54.

---

* Le troisième jour de mars de l'an 1679, mourut à Vienne dans la maison professe le P. JEAN NADASI, de Tyrnau en Hongrie, l'un des écrivains les plus laborieux et les plus érudits de l'ancienne Province d'Autriche, et dont on peut dire qu'il a bien mérité de la Compagnie tout entière. Dans une multitude d'ouvrages et d'opuscules dont plusieurs ont été souvent réimprimés et traduits en différentes langues, il a glorifié tour à tour la Très Sainte Trinité, Jésus-Christ Notre-Seigneur, Marie la reine du ciel, saint Joseph, les saints Anges, puis nos saints et nos grands hommes, les uns martyrs de la foi sous le fer des bourreaux ou de la charité au chevet des malades, les autres religieux d'une vertu éminente, dignes d'être proposés à l'imitation des enfants de saint Ignace. Il était entré au noviciat dès l'âge de quatorze ans ; mais quand vint l'époque de prononcer ses vœux, il était si petit qu'il paraissait un enfant ; les supérieurs ne crurent pas pouvoir l'admettre, et le renvoyèrent dans sa famille. Jean ne se découragea pas et tout en faisant son cours de philosophie, il recommanda sa cause à saint François Xavier. Sa confiance ne fut pas déçue. Au bout de trois ans il se présenta de nouveau, avec la stature d'un jeune homme de son âge cette fois, et fut admis.

Après une brillante régence de grammaire et de rhétorique, et

de solides études de théologie couronnées par une soutenance publique au Collège Romain, Jean Nadasi fut chargé d'enseigner à son tour les hautes sciences dans l'université de Tyrnau. Mais il aspirait à porter le nom de Jésus-Christ aux nations infidèles ; il en fit la demande au Père Général, qui loua ses désirs sans les exaucer. Pour se dédommager en quelque manière, il joignit à son enseignement les œuvres de zèle et de charité, le catéchisme aux petits enfants, la visite des malades dans les hôpitaux, l'assistance des pauvres. Puis il fut tout à coup appelé à Rome pour remplir l'office de Père spirituel au Collège Germanique, et peu après celui de Substitut du Père Secrétaire sous les Pères Goswin Nickel et Jean-Paul Oliva. C'est dans ce dernier emploi qu'il écrivit les Lettres annuelles de 1650 à 1654 et, en dépouillant nos archives, amassa les documents qui lui servirent à composer sur les hommes et les choses de la Compagnie tant d'ouvrages si précieux et pour lesquels il est juste, à l'exemple du P. Patrignani dans son *Ménologe*, de lui témoigner ici notre gratitude.

De retour dans sa Province après sept ou huit ans, et chargé de la direction spirituelle des Nôtres au collège de Vienne, le P. Nadasi eût volontiers consumé le reste de sa vie dans ce ministère, que son amour pour la Compagnie lui rendait très cher, lorsque l'impératrice Éléonore, veuve de l'empereur Ferdinand III, le demanda pour confesseur. L'humble religieux vécut à la cour comme dans sa cellule, partageant ses journées entre les devoirs de sa charge, la prière et l'étude, modèle accompli de modestie, de gravité, de désintéressement et d'éloignement du monde. Parmi ses frères, il était, dit le P. Patrignani, un miroir de régularité ; tous lui rendaient ce glorieux témoignage qu'on ne le vit jamais man-

quer à aucune règle. Ce vrai serviteur de Dieu et de la Compagnie mourut à l'âge de soixante-cinq ans, dont il avait passé quarante-six en religion.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (*Archiv. Rom.*). — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 481. — STÖGER, *Scriptor. Prov. Austr.*, *p.* 239. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 3 *marzo*, *p.* 23. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 3ª *mart.*, *p.* 84. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1520. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 4, *p.* 555.

IV MARS

—

* Le quatrième jour de mars de l'an 1645, à Prague, mourut le P. MATHIEU SCHULTET, ouvrier apostolique insigne et véritable imitateur de la charité de Jésus-Christ. A maintes reprises il exposa sa vie au service des pestiférés, et s'il ne remporta pas la palme du martyre, il plut à Dieu de le consoler en lui ménageant beaucoup de souffrances à endurer et d'âmes à sauver. Cependant, le souffle de la contagion l'avait atteint profondément, et jusqu'à son dernier jour, il en sentit la mortelle influence. Le zèle lui donna des forces, et pendant dix années entières, il ne cessa de se dépenser dans les ministères les plus humbles à la fois et les plus laborieux. Il allait consoler et secourir les pauvres dans leurs misérables demeures, où souvent il n'entrait qu'en rampant; il visitait les prisonniers ; il assistait les condamnés à mort. Pour trouver bon accueil auprès de lui et n'avoir pas à craindre d'être importun, dit l'historien de la Province de Bohême, c'était assez d'être malheureux.

Cependant sa santé déclinait chaque jour. Il lui semblait entendre au fond du cœur la voix de ceux qu'il avait gagnés au ciel en les retirant du péché ; tous l'invitaient à venir partager leur gloire. Il n'attendit pas longtemps. En revenant d'une mission par-

mi les hérétiques de Bohême, le P. Schultet se sentit plus abattu que jamais ; il comprit que sa fin était peu éloignée et l'annonça lui-même avec assurance. Et en effet, après avoir langui quelque temps, il s'endormit saintement dans le Seigneur, à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t. 5, lib. 4, n.* 82, *p.* 128.

---

* Le quatrième jour de mars de l'an 1701, mourut au collège de Tyrnau le P. Maximilien Scherhäkl, du comté de Presbourg, célèbre par sa dévotion à l'apôtre des Indes. C'est à ce grand saint qu'il devait ses premiers attraits pour la Compagnie et son entrée elle-même au noviciat, dont Xavier lui avait ouvert les portes en le guérissant d'une maladie réputée incurable. Toute sa vie Maximilien se montra reconnaissant de cette grâce insigne, en honorant son bienfaiteur par de pieuses pratiques, et en propageant son culte autour de lui. Il aurait voulu se consacrer aussi à l'apostolat; mais à peine lui fut-il accordé de passer une année dans les camps, les supérieurs ayant jugé plus utile à la gloire de Dieu de lui confier le gouvernement de ses frères.

Placé par devoir à la tête des autres, le P. Maximilien mit son ambition à se faire le plus humble de tous, le plus soumis de tous à la règle, et ainsi il obtenait de ses inférieurs, même les moins faciles, tout ce que sa charge et nos règles lui faisaient une obligation de demander. Sa pureté était angélique ; il la défendait par une garde sévère de ses sens, une réserve extrême et

presque scrupuleuse dans ses rapports avec les femmes et une très rigoureuse mortification. Son zèle, bien qu'il dût en contenir les élans, à cause de ses autres occupations, ne laissait pas de se répandre au dehors. Il s'occupait surtout des orphelins pauvres, leur procurait des vêtements et du pain, les plaçait en apprentissage auprès de maîtres chrétiens, et, s'ils étaient nés de parents hérétiques, en faisait des enfants de l'Église. Nombre d'adultes, engagés dans l'hérésie, lui durent aussi leur conversion. Un jour le P. Sherhäkl n'hésita pas à se jeter, au péril de sa vie, entre deux ennemis qui avaient déjà croisé le fer, et il eut le bonheur de les séparer et de les réconcilier. Un autre jour, il arracha des portes de l'enfer un malheureux qui dans un accès de désespoir s'était vendu corps et âme au démon.

Ce fidèle serviteur de Dieu mourut très saintement à l'âge de cinquante ans dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., anno 1701 *(Archiv. Rom.)*. — Patrignani, *Menolog.*, 4 *marzo, p.* 33.

V MARS

—

* Le cinquième jour de mars de l'an 1654, mourut à Kommotau le P. Guillaume Menning, d'Osnabrück en Hanovre, longtemps prisonnier pour la foi, à l'époque de l'invasion des armées suédoises en Bohême. L'œuvre propre du P. Menning fut l'apostolat des enfants. Il leur faisait le catéchisme et leur apprenait à aimer Dieu, la sainte Vierge et les saints. Pour leur faire mieux goûter ses leçons, il avait recours à toutes les industries ; il leur distribuait de petits présents, des médailles, des images qu'il avait dessinées lui-même, leur faisait chanter des cantiques composés par lui et appropriés aux différentes fêtes de l'année.

Devenu infirme vers la fin de sa vie, il se faisait traîner au milieu de son cher auditoire et continuait à enseigner. C'est dans l'exercice même de cette fonction de catéchiste qu'il fut frappé du mal qui l'enleva peu de temps après. Par une coïncidence où plusieurs se plurent à voir une attention de la Providence envers son serviteur, le P. Menning expira dans le temps même où ses jeunes disciples réunis au pied de l'autel entendaient la sainte messe à son intention, et leurs prières l'accompagnèrent ainsi au tribunal de celui qui a tant aimé les enfants. Il était âgé de soixante-et-un ans et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

VI MARS

—

* Le sixième jour de mars de l'an 1643, mourut à Prague le P. Thomas Luttring, premier supérieur de la maison professe de cette ville. Ses grandes vertus, sa doctrine, sa connaissance des voies de Dieu lui firent confier pendant plus de trente ans la mission si importante de former ses frères à l'esprit de la Compagnie. C'était un homme d'oraison, perpétuellement uni de cœur avec Dieu et qui, selon l'expression de son biographe, ne cessa de prier qu'en cessant de vivre. Sur son lit de mort et près de rendre le dernier soupir, la langue enchaînée et impuissante à faire entendre une parole, on le voyait encore agiter les lèvres et balbutier de suprêmes invocations.

Nul aussi n'avait mieux compris la leçon du Sauveur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ». Un mot échappé de sa bouche avec quelque vivacité ou émotion aurait paru un prodige, disait-on, tellement il savait se contenir. Cette mansuétude ne l'empêchait pas de trouver pour flétrir le vice des accents pleins d'une généreuse indignation. Le mal et tout ce qui sentait l'offense de Dieu lui inspirait une sorte d'horreur. Pour conserver dans tout son éclat la parfaite pureté de son âme, aux moyens ordinaires, la présence habituelle de Dieu, une très rigoureuse pénitence,

la garde sévère de ses sens, le P. Luttring joignait la pratique de la confession générale renouvelée tous les mois. Sa piété envers la très sainte Vierge était toute filiale ; cette bonne Mère l'avait guéri miraculeusement d'un mal dangereux pendant son noviciat. Par reconnaissance et par amour, il se voua tout entier à son culte; il établit dans notre église de Prague la célèbre image connue sous le nom de Notre-Dame de Foye. Cette même dévotion ne tarda pas à se répandre dans toute la Bohême, où elle devint, comme en Belgique, son lieu d'origine, la source d'une multitude extraordinaire de prodiges. Le P. Luttring mourut très saintement à l'âge de soixante-trois ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 4, *n.* 181, *p.* 703 ; *lib.* 5, *n.* 157, *p.* 945 ; *t.* 5, *lib.* 4, *n.* 45, *p.* 68. — Gumppenberg, S. J., *Atlas marianus, imag.* 438, *p.* 538.

---

* Le sixième jour de mars de l'an 1731, mourut à Lintz en Autriche le P. Henri Kellerhaus, né à Büren en Westphalie, un des prédicateurs les plus remarquables de sa Province au commencement du dix-huitième siècle. Il avait pris saint Jean Chrysostome pour modèle et ne cessait de lire et d'étudier les œuvres du grand orateur, pour y puiser non seulement des leçons d'éloquence, mais encore de magnifiques exemples de zèle et d'esprit apostolique. Il occupa vingt-cinq années de suite les principales chaires de l'empire, à Lintz, Gratz, Vienne, et prêcha sept ans à la cour en présence de l'impératrice Amélie.

Au milieu des applaudissements qui accueillaient sa parole, le P. Kellerhaus demeurait simple, modeste, affable envers tous. Personne n'était plus obéissant, plus jaloux des délicatesses de la pauvreté et de la charité fraternelle, plus fidèle à toutes les pratiques de la mortification. Très uni à Dieu, il ajoutait souvent une seconde heure à celle de son oraison de chaque jour. La récitation de l'office le remplissait d'une très douce consolation. Dans ses dernières années, atteint d'une cécité presque complète, il ne put se résoudre à se dispenser de ce tribut quotidien, et quand il n'avait pas de compagnon pour prier avec lui, il y consacrait sans regret et sans ennui jusqu'à six heures entières. Son amour pour le divin sacrement de l'autel, était véritablement insatiable. Ce fut sans doute en récompense de cette faim et de cette soif si ardente, que Notre-Seigneur lui accorda la grâce d'offrir encore le saint Sacrifice le jour qui précéda sa sainte mort. Le P. Luttring expira très saintement à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Elogium P. Henrici Kellerhaus (Archiv. Rom.). — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 178. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 998.

VII MARS

—

Le septième jour de mars de l'an 1630, mourut au collège d'Ingolstadt, le Frère Coadjuteur Daniel Vogelmayer, vulgairement surnommé le saint portier. Issu d'une famille luthérienne, il avait connu et embrassé de bonne heure la foi catholique ; il aspira bientôt à la vie religieuse et, entre tous les Ordres, choisit celui de saint Ignace, à cause de son zèle pour le salut des âmes et de ses luttes contre l'hérésie. Il accueillait les étrangers avec tant de modestie, de simplicité et de patience, que sa seule conversation suffisait bien souvent pour gagner le cœur d'ennemis déclarés de la Compagnie ; plusieurs même, parmi les principaux habitants d'Ingolstadt, se rendaient souvent au collège, sans autre but que de s'entretenir avec le saint portier des choses de Dieu.

Le F. Vogelmayer semblait s'être rendu complètement maître de toutes les répugnances de la nature, mais ce n'avait pas été sans de longs et rudes combats. Rendant compte de sa conscience à ses supérieurs, il comparait les frémissements intérieurs de son âme à ceux des lions qui environnaient le prophète Daniel, dans la fosse de Babylone ; il recourait perpétuellement à la prière et à la pénitence, pour se conserver dans la paix de Dieu. Il mourut à l'âge de quarante ans ; il en avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super. anno 1630 (*Archiv. Rom.*). — Cordara, *Histor. Societ., part.* 6a, *lib.* 15, *n.* 126, *p.* 381. — *Histor. Provinc. German. Super., t.* 4, *p.* 344.

VIII MARS

—

* Le huitième jour de mars de l'an 1651, au collège de Kommotau, mourut le F. GASPAR KOBER, Coadjuteur temporel, religieux d'une ardeur infatigable au travail et d'un dévouement sans bornes aux intérêts qui lui étaient confiés. Pour défendre les biens de la Compagnie, il avait plus d'une fois, pendant les invasions suédoises, bravé les outrages, les coups, la captivité et la mort elle-même. C'est dans l'esprit de foi qu'il puisait ce courage et cette générosité : l'oraison commencée tous les jours de grand matin, la lecture des livres spirituels et le catéchisme faisaient ses délices. Sa dévotion à la très sainte Vierge était également tendre et forte ; même au milieu des hérétiques, au premier son de l'*Angelus*, il se jetait à genoux sans respect humain pour l'honorer. Le F. Kober s'occupait à relever les ruines amoncelées par la guerre dans les terres du collège, lorsqu'il plut à Notre-Seigneur de l'appeler à la récompense de ses fatigues. Il était âgé de cinquante-huit ans ; il en avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. Jesu, ann. 1651, *p.* 70. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.*, 6, *n.* 35, *p.* 762.

IX MARS

—

* Le neuvième jour de mars de l'an 1682, au collège d'Amberg en Bavière, mourut le P. Jean Bissel, de Babenhausen dans le diocèse d'Augsbourg, écrivain, prédicateur et religieux éminent. Dès sa première enfance, il s'était signalé par une intelligence et une vertu d'une précocité peu commune. A cinq ans il avait commencé à apprendre seul le latin, afin de pouvoir lire l'Évangile, dont il faisait déjà ses délices. A onze ans, assistant un jour à une procession du Saint Sacrement, il se sentit animé d'un immense désir d'acquérir la science pour mieux servir Notre-Seigneur. Bientôt, il fut en état, sans le secours d'aucun maître, de lire les auteurs latins. Il aborda ensuite l'étude du grec, et s'y rendit si habile qu'il pouvait prendre ses notes en cette langue. Sa ferveur croissait avec sa science. Sans autre guide que le Saint-Esprit, il savait démêler les artifices de l'ennemi des âmes, et au milieu des plus grands périls, il garda son cœur dans une pureté parfaite. Jean Bissel parvint ainsi à sa dix-septième année. C'est alors seulement qu'il entra dans un collège de la Compagnie ; du premier coup il se plaça à la tête de ses condisciples en rhétorique et en philosophie ; il ne les devançait pas moins par sa piété ; il communiait tous les huit jours et faisait un usage fréquent des jeûnes, du cilice et des flagellations.

Aussi lorsqu'il revêtit à vingt ans les livrées des enfants de la Compagnie, sa vertu était déjà mûre ; et dès la seconde année de son noviciat, il fut chargé d'une classe de grammaire au collège de Munich. Plus tard, il enseigna la philosophie et la controverse à l'université d'Ingolstadt, et enfin se consacra au ministère de la prédication. Pendant plus de trente ans, il occupa la chaire sacrée avec honneur, également bien accueilli des grands et du peuple, des esprits cultivés et des plus simples fidèles. A ce travail, le P. Bissel joignait celui de l'étude et de la composition. Il ne connaissait vraiment aucun repos : à peine donnait-il quelques heures rapides au sommeil ; la vieillesse même ne ralentit pas son ardeur ; trois jours avant sa mort, à l'âge de quatre-vingts ans, il corrigeait encore les épreuves de ses ouvrages.

L'étude n'avait point desséché sa dévotion. Il s'entretenait longuement avec Dieu dans la prière, et fut souvent favorisé de grâces très précieuses dont il fixait le souvenir, à l'exemple des saints, dans des notes intimes, afin de s'animer à la reconnaissance et à une générosité de cœur de plus en plus grande. Dans les derniers temps de sa vie, obligé, par l'affaiblissement de ses forces, à demeurer comme prisonnier dans sa chambre, le P. Bissel ne laissait pas de se traîner de temps en temps au réfectoire pour y faire sa coulpe devant ses frères et s'humilier.

Litteræ ann. Provinc. German. Superior. anno 1682 (*Archiv. Rom.*). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 421. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1513. — *Biographie univers.*, *t.* 58, *p.* 309.

* Le neuvième jour de mars de l'an 1682, mourut au collège d'Éger le P. Philippe Hartung, né à Theysing en Bohême de parents récemment convertis du luthéranisme. Quand il manifesta l'intention de revêtir l'habit de la Compagnie, plusieurs s'efforcèrent de l'en dissuader et de l'engager sous une règle moins austère. Il était sur le point de céder à leurs instances, lorsque Notre-Seigneur et la sainte Vierge vinrent à son secours et le raffermirent dans sa première résolution. Il entra au noviciat de Brünn à l'âge de seize ans. Animé d'un désir ardent de travailler et de souffrir beaucoup pour Notre-Seigneur et pour les âmes, il fit le double vœu de se dévouer au service des pestiférés et de se consacrer aux missions les plus pauvres, « à celles où il ne trouverait, disait-il, aucune des commodités de la vie, mais seulement des périls de mort manifestes et extrêmes ». Les populations hérétiques du territoire de Sternberg dans les montagnes de Silésie furent le premier objet de son zèle. Il se construisit une pauvre cabane en dehors de la petite ville de Thomstadt, et c'est là qu'après avoir donné tout le jour au travail il se retirait la nuit pour prier et faire pénitence. Les contradictions et les épreuves ne lui manquèrent pas. Il fut en butte aux moqueries, aux insultes, aux privations de toute nature ; mais, à la fin, la grâce de Jésus-Christ demeura victorieuse ; et quand il fut rappelé par ses supérieurs, la ville entière de Thomstadt était rentrée au vrai bercail et l'accompagna de ses regrets et de ses larmes.

De Thomstadt, le P. Hartung fut envoyé à Glogau en Silésie ; les difficultés y étaient plus grandes encore et les cœurs plus endurcis. Par son affabilité, sa charité, ses entretiens privés et pu-

blics, il ne laissa pas d'y recueillir des fruits abondants. En une seule année il convertit plus de cent hérétiques. Beaucoup plus considérable était le bien qu'il opérait parmi les fidèles. Il semblait insatiable de fatigues. Son biographe assure qu'il travaillait autant que deux ou trois bons ouvriers. Le peuple, de son côté, ne se lassait pas de l'entendre, et souvent pour satisfaire cette pieuse avidité, l'homme de Dieu restait en chaire deux ou trois heures de suite et même davantage ; le sermon fini, il se renfermait dans son confessionnal, où la grâce lui amenait presque toujours quelque grand pécheur.

Au milieu de cet apostolat sans repos ni trêve, le P. Hartung, à l'exemple de saint François Xavier, son protecteur spécial, ne perdait rien de son recueillement et de son union de cœur avec Dieu. Fréquemment éprouvé par de grandes désolations intérieures, il répétait les paroles de l'apôtre de Indes, *Amplius*, *Domine*, *amplius*, et tenait résolument tête à l'orage. Il portait toujours sur son cœur, avec l'image de Marie, l'acte de consécration, signé de son sang, de toute sa personne à cette bonne Mère. Quand il fut sur le point d'expirer à l'âge de cinquante-trois ans, on l'entendit exalter en termes animés le bonheur de sa vocation à la Compagnie ; il ne l'avait jamais mieux goûté, disait-il, que dans cette dernière agonie. Peu de temps après, il remit doucement et joyeusement son âme entre les mains de Dieu.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — SOMMERVOGEL. *Biblioth., t. 4, p.* 123. — PELZEL, *Boemische... Gelehrte, p.* 88.

X MARS

—

* Le dixième jour de mars de l'an 1667, mourut à Klagenfurt dans la Province d'Autriche le Frère Coadjuteur Albert Wagner, bavarois. Quelques lignes à peine lui sont consacrées dans nos annales ; elles suffisent à son panégyrique. C'était un homme d'obéissance, de prière et de travail. Au plus léger signe des supérieurs, il était prêt, sans excuse et sans retard, à faire tout ce qu'on voulait de lui. Quand il n'était pas retenu par son office, il allait s'agenouiller au pied de l'autel, et s'il le pouvait, entendait jusqu'à trois messes de suite ; le dimanche, il ne cessait pour ainsi dire, de faire oraison. Les étrangers l'avaient surnommé « le Frère qui prie toujours ». Non moins grande était son ardeur au travail. Tel était son désir de se dépenser au service de la Compagnie, qu'il estimait perdu, disait-il, le jour où il ne s'était pas couvert de sueur. Le F. Wagner mourut dans la cinquante-huitième année de son âge et la vingt-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

* Le dixième jour de mars de l'an 1773, mourut au collège de Lucerne le P. Martin Schmid, de Baar dans le canton de Zug, épuisé par quarante années de fatigues au Paraguay. Il était parti avec soixante autres missionnaires de la Compagnie, pour aller porter aux Indiens, avec le nom de Jésus-Christ, les bienfaits de la civilisation chrétienne. Il fut envoyé chez les Chiquitos que le P. Augustin Arce avait évangélisés une trentaine d'années auparavant et déjà formés en réduction. Le P. Schmid poursuivit l'œuvre commencée par le vaillant apôtre. Il apprit à ses néophytes l'art de travailler le bois et le fer, leur enseigna l'architecture, la peinture, la sculpture ; il bâtit des églises, fondit des cloches, fabriqua des horloges. Mais c'est la musique surtout qui fut le principal auxiliaire de son apostolat. On sait la prodigieuse influence de cet art sur les Indiens. « Donnez-moi des chœurs de musiciens, disait près de deux siècles auparavant le P. Emmanuel de Nobrega, donnez-moi des chœurs de musiciens, et je convertirai toutes les Indes ». Le P. Schmid fabriqua des instruments de musique ; il établit des écoles de chant, composa des cantiques en langue espagnole et sauvage et même des messes pour les grandes solennités de l'année.

Ces occupations ne l'empêchaient pas de prendre sa part des autres travaux de la mission, l'enseignement du catéchisme, l'administration des sacrements, la visite des malades et des moribonds. Ce dernier office de zèle lui était cher entre tous les autres : il ne voulut jamais s'en dispenser, fallût-il se traîner, les jambes gonflées et couvertes d'ulcères, auprès de ses pauvres sauvages.

Sa douceur et sa patience à former et à supporter ce peuple d'enfants tenaient du prodige. Il était si mortifié et prenait si peu de nourriture, bien qu'il fût d'une taille élevée, qu'on avait peine à s'expliquer comment il pouvait se soutenir. Atteint d'une maladie douloureuse qui le réduisit à un état de maigreur extrême et le faisait comparer au saint homme Job, il se contentait de répéter avec ce parfait modèle de patience : « *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus ?* Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux » (Job, 2. 10) ? Il avait mis ces paroles et celles qui suivent en musique ; et de temps en temps, pour calmer ses souffrances et relever son courage, il les faisait chanter par le chœur de ses musiciens, au son des instruments.

Le P. Schmid était ainsi parvenu à l'âge de soixante-treize ans, lorsque le décret d'exil porté par le roi d'Espagne Charles III contre tous les Jésuites de ses états d'outre-mer, éclata comme la foudre au milieu des réductions. Il fallut s'arracher à ces chrétiens toujours faibles dans la foi, à ces œuvres créées au prix de tant d'efforts, et reprendre le chemin de l'Europe. Ce fut vraiment la voie douloureuse. Après trois années de courses interminables et de fatigues extrêmes, le P. Schmid arriva enfin dans sa Province et les supérieurs l'envoyèrent au collège de Lucerne, où il avait étudié dans son enfance.

Mais rien ne pouvait lui faire oublier ses chers Indiens. Il naviguait un jour sur le beau lac des Quatre-Cantons. Quelqu'un lui demanda si l'embarcation où il se trouvait serait en état de tenir la mer : « Oh ! répondit-il en levant les yeux au ciel, s'il m'était permis de retourner à mes Chiquitos, je m'abandonnerais sans hé-

siter à cette barque et à n'importe quelle autre, pour avoir le bonheur de revoir mes enfants, et entre leurs bras, de rendre mon âme à mon Créateur.

PERAMAS, *De vita et moribus sex sacerdotum Paraguaycorum.* — *Die Kathol. missionen, mai, jun. und jul.* 1876. — BURGENER, *Helvetia sancta, t.* 3, *p.* 320. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 804.

XI MARS

—

Le onzième jour de mars de l'an 1678, mourut au noviciat de Brünn le Frère Coadjuteur HERMANN SCHMITT, peintre distingué, né en Thuringe d'une famille luthérienne et converti à Prague, où il fut bientôt après reçu dans la Compagnie. Aux premiers doutes qui l'avaient assailli sur la religion, il avait eu recours au jeûne et à la prière pour obtenir la grâce de connaître et d'embrasser la vérité. Dès les débuts de sa vie religieuse, son Maître des novices, le P. Melchior Kaukal, témoin de sa fidélité sans réserve aux inspirations du Saint-Esprit, n'hésita pas à dire: « Voilà un Frère Coadjuteur qui arrivera au sommet de la perfection ». Toutes les actions du F. Schmitt étaient en effet pour Dieu seul ; il recevait tout de sa main, le mal comme le bien. Dépouillé un jour de son manteau par quelque pillard hérétique, il se contenta de dire : « Dieu soit loué ! nous en serons plus pauvre ».

Malgré sa timidité naturelle, il alla se placer courageusement un jour au pied de l'autel, afin de défendre le Saint Sacrement contre les profanations des Suédois, qui venaient d'envahir le collège de Prague pour le saccager. Il se préparait tous les jours au martyre et demandait à Notre-Seigneur de lui en accorder la grâce ; et par l'usage continuel du cilice, des chaînes de fer, des flagella-

tions sanglantes, de la privation de sommeil et de nourriture, il s'exerçait d'avance à en supporter les tourments. Ses oraisons, prolongées bien avant dans la nuit, étaient souvent favorisées de grâces extraordinaires. Quand la Moravie fut désolée par les armées luthériennes, dont l'approche faisait déjà trembler la ville de Brünn, le F. Schmitt vit un ange qui les chassait du côté d'Olmutz ; il courut aussitôt en donner l'assurance à son supérieur, et l'événement justifia ses paroles. Avant la suppression de la Compagnie, l'on conservait encore à Brünn, dans la chapelle du noviciat, un crucifix au pied duquel on avait trouvé le saint Frère en extase et qui lui avait parlé.

Patrignani, *Menol.*, 11 *marzo, p.* 75. — *Lobschrift des gottseeligen Bruders Hermanni Schmitt ; Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Arch. Rom.).*

Le onzième jour de mars de l'an 1715, mourut très saintement dans la maison professe de Vienne le P. Gabriel Hevenesi, proclamé hautement par ses contemporains l'une des merveilles de son siècle et de sa patrie. La noblesse hongroise en effet ne nous semble pas avoir donné un plus grand homme à la Compagnie et à l'Église, et nous ne croyons pas que l'ancienne Province d'Autriche ait été gouvernée par un supérieur dont la sagesse, le zèle et la sainteté rappelât au même degré notre Bienheureux Père. Novice à l'âge de seize ans, il avait paru dès lors égaler la ferveur des Louis et des Stanislas ; et l'on disait de lui, dans ses années d'études et d'enseignement, qu'un ange n'eût pas étudié et enseigné

avec une application plus diligente et un zèle plus pur. Placé tour à tour à la tête du noviciat et des deux collèges de Vienne et de Tyrnau, de la maison professe, de l'aumônerie militaire, des missions dans les provinces danubiennes et enfin de la Province, il fut constamment à la hauteur des exigences qu'entraînaient ces fonctions au milieu de difficultés de toutes sortes. Le grand cardinal Kollonicz le regardait comme son oracle, et l'empereur Léopold lui-même voulait apprendre de l'humble religieux à régner en prince chrétien.

La seule énumération des œuvres du P. Hevenesi suffirait à son éloge. Il ramène la prospérité dans plusieurs collèges ; il crée ou rétablit des chaires d'enseignement ; il institue des missions, fonde des maisons nouvelles, restaure ou agrandit les anciennes. Les ressources dont il a besoin ne lui font jamais défaut, parce qu'il a trouvé, dit-il, le secret d'être toujours dans l'abondance ; c'est la libéralité envers les pauvres, envers les enfants de Dieu, il appelait ainsi ceux qui lui étaient confiés, et envers la maison de Dieu. En même temps, il trouve dans son zèle pour la sanctification des jeunes religieux de la Compagnie, des congréganistes de la très sainte Vierge et des plus jeunes écoliers le loisir de composer une multitude d'ouvrages de piété dont les Bibliothèques de nos écrivains dressent la longue liste ; il recueille les souvenirs de l'Église de Hongrie, rassemble les éléments d'un Ménologe de sa Province et laisse sur différents sujets des notes manuscrites qui forment des volumes considérables. A voir ce qu'il a écrit, on pourrait penser, dit le P. Kazy dans son *Histoire de l'Université de Tyrnau*, que pendant toute sa vie il n'a jamais quitté la plume.

Homme de gouvernement et écrivain, le P. Hevenesi est encore

directeur des âmes et religieux d'une perfection consommée. Ses élèves et ses pénitents peuplent les monastères ; assidu au tribunal de la pénitence, il lui arrive d'entendre en une seule année jusqu'à vingt-trois mille confessions. Nul n'est plus recueilli, plus uni à Dieu ; chaque jour, il consacre à l'oraison plusieurs heures qu'il dérobe à son sommeil. Ses mortifications égalent celles des plus austères pénitents ; outre les rigueurs communes exercées contre lui-même, il porte continuellement le cilice, et garde si longtemps autour de ses reins une chaîne armée de pointes aiguës qu'elle s'enfonce dans ses chairs et qu'il faut pour la retirer la main du chirurgien.

Ce grand serviteur de Dieu, proclamé par les étrangers *magnus et admirabilis* mourut à l'âge de cinquante-neuf ans, après avoir accompli des travaux qui auraient demandé, ce semble, la vie de plusieurs ouvriers.

Kazy, *Historia Universitat. Tyrnaviens.*, *p.* 309. — Stöger, *Scriptor. Prov. Austr.*, *p.* 136. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 340. — P. de Guilhermy, *Notes*.

---

* Le onzième jour de mars de l'an 1662, mourut dans la maison professe de Vienne le P. Jean Gans, de Wurtzbourg, appelé le marteau des hérétiques et le serviteur insigne de la très sainte Vierge. Il avait demandé avec instances la mission de Chine ; le refus des supérieurs lui fit verser bien des larmes ; mais ceux-ci avaient estimé qu'il rendrait plus de services à la cause de Dieu dans sa Province. Doué des plus heureuses qualités pour la chaire

et animé d'un grand amour des âmes, il parut bientôt en effet comme l'adversaire déclaré du vice et de l'hérésie. Son zèle ne fut pas sans lui attirer des persécutions et il entendit même proférer contre lui des menaces de mort ; mais nulle crainte humaine ne put arrêter sur ses lèvres la parole de vérité ; il protesta que rien ne lui serait plus doux que de verser son sang en témoignage de sa foi. En dépit de leurs colères et des pertes qu'il leur faisait subir, les hérétiques eux-mêmes ne pouvaient lui refuser leur estime ; et pour la science et le talent ils le plaçaient bien au-dessus de leurs plus fameux orateurs. Le P. Gans avait déjà paru dans les principales chaires de l'empire, lorsque le roi de Bohême et de Hongrie, plus tard empereur sous le nom de Ferdinand III le choisit pour confesseur et le retint plus de vingt ans auprès de sa personne.

Le P. Gans n'usa de son crédit que pour favoriser les intérêts de l'Église et promouvoir le culte de l'Immaculée Mère de Dieu, à laquelle, suivant la tradition de la Compagnie, il avait une très particulière dévotion. C'est à sa persuasion que le monarque fit ériger sur une des places publiques de Vienne une statue de la Vierge sans tache ; c'est également sur ses instances que toutes les universités des états héréditaires de la maison d'Autriche établirent en loi que chacun de leurs membres s'engagerait par un serment renouvelé chaque année, à défendre l'Immaculée Conception, et que nul ne serait admis à prendre les grades, s'il ne faisait d'avance le même serment.

Le noviciat de la Compagnie à Vienne et le collège de Tyrnau eurent une large part aux bons offices du P. Gans ; les autres Ordres religieux trouvèrent aussi en lui un protecteur et un père, et

lorsqu'il mourut à l'âge de soixante-et-onze ans, après cinquante-deux ans de vie religieuse, les Augustins célébrèrent dans toutes leurs églises un service solennel pour l'âme de leur bienfaiteur.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 452. — STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 94. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1183. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 11 *marzo*, *p.* 78.

XII MARS

—

Le douzième jour de mars rappelle la mémoire de trois illustres missionnaires de la Province d'Autriche, morts en grande réputation de zèle et de piété, le P. Émeric Allo, dans les missions de Transylvanie en 1698, le P. Antoine Khabes à Vienne en 1771, et le P. Jean Raicsani à Tyrnau en 1733.

Le P. Émeric Allo, né dans une des îles du Danube, d'une noble famille hongroise, s'était enfui, comme saint Stanislas, pour répondre à l'appel de Dieu, et n'avait échappé qu'à grand'peine à une troupe de gens armés que son tuteur avait mis à sa poursuite. Dès son noviciat, il s'exposa généreusement à la mort pour soigner quelques-uns de ses frères atteints d'une maladie contagieuse. A peine élevé au sacerdoce, mais déjà éprouvé par l'exil, la guerre et la famine, il obtint en partage la rude mission de Transylvanie. Il y trouva bientôt une glorieuse mort ; il fut tué à coups d'épée par les soldats mêmes confiés à ses soins et qu'il reprenait de leurs désordres avec la liberté d'un apôtre.

Le P. Antoine Khabes, dont les précieux restes plusieurs années après sa mort n'avaient pas encore subi les atteintes de la corruption, était l'apôtre de Vienne. Il dirigea la grande congrégation de la maison professe pendant plus de trente-cinq ans. A toutes

les heures du jour et de la nuit, il était prêt à voler au secours des malades. On raconte qu'une nuit il fut à plusieurs reprises appelé par un être invisible pour assister un pécheur moribond, depuis longtemps endurci dans le crime, et qui n'avait gardé d'autre pratique de religion qu'une courte prière adressée chaque jour à sainte Anne. Il le confessa, lui donna les derniers sacrements et eut la consolation de le voir mourir en prédestiné.

Le P. Jean Raicsani, préluda, par le soin des écoliers pauvres de Kaschau et de Tyrnau, à toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle qui devaient rendre son nom si cher aux Hongrois. Il mendiait lui-même à leur place, pour les nourrir et leur permettre d'étudier. Mais ce fut surtout à Klausenburg que sa charité fit des prodiges pour arrêter les ravages de la peste, de la guerre et de l'hérésie. Notre-Seigneur sembla vouloir récompenser son zèle d'une manière sensible ; car il l'appela au ciel le jour même où, quinze ans auparavant, le serviteur de Dieu avait remporté sur les Ariens une insigne victoire, en posant à Klausenburg même la première pierre d'un temple magnifique en l'honneur de la Très Sainte Trinité. Le P. Raïcsani mourut à l'âge de soixante-trois ans, dont il avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

P. Émeric Allo. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 9. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 183.

P. Antoine Khabes. — Stöger, *Op. cit.*, *p.* 181. — Sommervogel, *t.* 4, *p.* 1025.

P. Jean Raicsani. — *Litter. ann. Provinc. Austr. ann.* 1733, *p.* 277 (*Archiv. Rom.*). — Kazy, *Histor. Universit. Tyrnav.*, *p.* 327. — Stöger, *Op. cit.*, *p.* 290. — Sommervogel, *t.* 6, *p.* 1402.

* Le douzième jour de mars de l'an 1605, au noviciat de Trèves dans la Province du Bas-Rhin, mourut le F. Georges Schertlem, après avoir prononcé sur son lit de mort les vœux simples des Scolastiques. Aux grâces aimables de la jeunesse, aux qualités les plus heureuses de l'esprit, il joignait les belles et solides vertus de modestie, de piété, d'obéissance et une angélique pureté. Mais Dieu, remarque le P. Nadasi, sembla ne l'avoir conduit à la Compagnie, que pour le rappeler à lui, après un an et demi de noviciat, par une mort de prédestiné. En effet, à peine eut-il prononcé ses vœux de dévotion, qu'il fut inondé d'une joie très vive et sentit comme un avant-goût du ciel. Oubliant et sa maladie et ses souffrances, il ne cessait de répéter : « Béni soit Dieu toute l'éternité ! Bénissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Béni soit Dieu de m'avoir amené à cette heure bienheureuse ! » Et dans ce chant d'amour et de reconnaissance, le F. Georges Schertlem expira.

Litteræ annuæ Societat. ann. 1605, *p.* 661. — Nadasi, *Annus dier. memorab.,* 12 *mart., p.* 136.

---

* Le douzième jour de mars de l'an 1735, mourut au collège de Ratisbonne le P. Charles de Maillardoz, né à Rue dans le canton de Fribourg, d'une famille également illustre par sa noblesse, les hautes charges qu'elle occupa, et ses vertus. Il se pénétra de bonne heure de cette maxime que toute la vie d'un religieux de la Compagnie doit être ordonnée à la plus grande gloire de Dieu, et jus-

qu'à son dernier jour, il en fit sa règle unique de conduite. Après quelques années d'enseignement, il fut appliqué à l'œuvre des missions. Pendant plus de vingt ans, il parcourut tour à tour la Suisse et la Souabe ; il pénétra jusqu'en Bohême, et ne donna pas moins de trois cents missions, recueillant partout des fruits immenses pour la plus grande gloire de Dieu. L'enfer et les hommes essayèrent plus d'une fois d'entraver ses efforts et de l'effrayer ; il brava leurs menaces et surmonta tous les obstacles avec une intrépidité d'âme et une constance invincibles.

En même temps qu'il travaillait à la réforme des peuples, il s'efforçait aussi, par le moyen des Exercices spirituels, de ramener le clergé, et surtout les pasteurs, à la perfection de la vie sacerdodotale ; il prêcha plus de cent soixante retraites aux prêtres et aux communautés religieuses. Ces œuvres apostoliques ne prenaient qu'une partie de l'année. Le reste du temps, le P. de Maillardoz devenait l'homme du confessionnal, où il passait d'ordinaire huit heures par jour. Au reste, à quelque moment qu'on l'appelât, le jour ou la nuit, il quittait tout pour répondre sur-le-champ. Qui sait, disait-il, si un retard ne serait pas cause que quelque pécheur, las d'attendre et poussé par le démon, perdît courage et s'en allât, la conscience chargée de ses crimes et en danger de se perdre pour l'éternité ?

C'est à la flamme de l'amour de Dieu et dans l'oraison qu'il échauffait l'ardeur de son zèle. Après quatre heures de sommeil au plus, il se mettait en prière ; pendant ses courses en Bohême, il se reprocha comme une lâcheté d'avoir quelquefois prolongé son repos jusqu'à trois heures du matin. De haute stature et presque toujours occupé à des ministères qui demandaient un grand dé-

ploiement de forces, le P. de Maillardoz prenait néanmoins si peu de nourriture qu'on s'étonnait qu'il pût se soutenir. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse ; il se réjouissait de souffrir puisqu'il ne pouvait plus travailler. Enfin, riche des mérites amassés par tant de fatigues pour Dieu et pour les âmes, il s'endormit saintement dans le Seigneur, à l'âge de soixante ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Litter. annuæ colleg. Ratisbon. (Archiv. Rom.).

XIII MARS

—

* Le treizième jour de mars de l'an 1684, mourut à Neuhaus en Bohême le P. Antoine Batta, emportant au ciel l'innocence de son baptême. Trois vertus principales nous semblent marquer sa physionomie spirituelle : l'amour de sa vocation, l'humilité et la générosité de cœur.

Il s'était senti d'abord attiré vers la règle de saint François, parce qu'il espérait pouvoir ainsi pénétrer chez les Turcs et dans la Terre Sainte et gagner à Jésus-Christ ces nations infidèles. Mais un jour, ayant entendu quelqu'un des Nôtres parler du bonheur de ceux qui meurent dans la Compagnie, il changea de pensée et demanda son admission au noviciat de Brünn. Dès lors, il parut n'avoir d'autre préoccupation que d'assurer sa persévérance : « Je supporterai de grand cœur, disait-il, toutes les croix et toutes les épreuves, pourvu que je demeure dans ma sainte vocation jusqu'à la mort ». Ordonné prêtre, il se fixa des pratiques spéciales pour mériter cette faveur de choix. « Et je ne doute point, écrit l'auteur de son éloge, qu'il n'ait ainsi obtenu de Dieu non seulement la persévérance, mais la plénitude des grâces attachées à sa vocation ».

Le P. Batta était encore profondément humble. Ses œuvres préférées étaient celles où il trouvait tout ensemble et plus de travail et moins d'éclat extérieur, l'évangélisation et l'assistance des

pauvres, les missions de campagne, la direction d'une congrégation de laboureurs sous le vocable de Saint-Isidore. Il se mêlait avec tant d'aisance et de bonté aux petits et à tous les malheureux, que nul ne pouvait résister à ses conseils et à ses exhortations ; sa vertu le faisait comparer à un aimant, tellement il avait l'art d'attirer et gagner les cœurs.

Enfin cet oubli de soi et cet amour de l'abaissement étaient relevés par une admirable générosité d'âme, une véritable passion de sacrifice et de dévouement. Scolastique, le P. Batta était sans doute d'une régularité parfaite ; mais on le voyait surtout prêt en toute occasion à rendre service ; il remplace ses frères à la cuisine, à la lecture de table ; comme il a une belle écriture, chacun recourt à lui, et il se donne à tous *libenter ac hilariter*. Plus tard, il est dans la main des supérieurs ; ils peuvent user de lui comme bon leur semblera ; il est, dit l'annaliste, « leur refuge et leur consolation ». Le P. Batta aspirait à un don plus complet de lui-même. C'est sa vie qu'il voudrait immoler. Il s'offre pour la mission des Indes ; il sollicite la faveur de voler au secours des malades atteints de la peste. En même temps, il multiplie les saintes rigueurs qu'il exerce contre son corps. A force de se flageller, il est devenu insensible aux coups. Enfin son plus ardent désir est exaucé. En soignant un malade, il contracte lui-même le mal dont souffrait cet homme, et après douze jours de souffrances, il meurt dans des transports de joie et de reconnaissance envers Dieu. Il était âgé de trente-sept ans et en avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

* Le treizième jour de mars de l'an 1690, mourut dans la maison professe de Vienne le F. JEAN KREB, Coadjuteur temporel né dans la Hesse de parents luthériens. Voyageant en Allemagne pour se perfectionner dans sa profession de menuisier, il était venu à Vienne et avait trouvé du travail au noviciat de la Compagnie. Il fut si frappé des exemples de modestie, de piété, de sainte joie dont il y fut témoin, qu'il se convertit à la religion catholique, et deux ans plus tard, le 6 juin 1672, s'enrôla lui-même sous le drapeau de saint Ignace. Après ses premiers vœux, il remplit les différents offices de nos frères coadjuteurs à Warasdin, Klagenfurt, Neustadt, Gratz, Vienne et partout, dit l'annaliste, *inventus est fidelis servus et prudens.*

Bien peu de religieux semblent avoir mieux goûté la vérité de la parole du bon Maître : « Mon joug est doux et mon fardeau léger », et avoir servi Notre-Seigneur d'un cœur à la fois plus généreux et plus joyeux. Il faisait bon visage à tout, mais particulièrement au travail, aux contradictions, aux croix. Cette allégresse spirituelle, fruit de la bonne conscience, et selon la maxime de notre Bienheureux Père, de l'obéissance et de l'humilité, encore plus que d'un naturel heureux, ne se démentit pas même dans les souffrances de sa dernière maladie. Le F. Kreb, dit encore l'auteur de sa notice, entra dans son éternité du même air souriant qu'il avait toujours fait paraître depuis qu'il était catholique et religieux. Il était âgé de quarante-quatre ans et en avait passé près de dix-huit dans la Compagnie.

---

* *Litteræ ann. Provinc. Austr. ann.* 1690 *(Archiv. Rom.).*

* Le treizième jour de mars de l'an 1740, à Léopoldstadt en Hongrie, mourut victime de son dévouement au service des pestiférés le P. Herménégilde Adam, insigne missionnaire de la Hongrie, de la Styrie et de la Carinthie. Sa charité s'étendait à tous; cependant, à l'exemple du Sauveur, il avait des prédilections pour les pauvres. Il était très dur à lui-même, et s'ingéniait à crucifier son corps, comme les délicats à le flatter. Son plus grand bonheur était de s'entretenir avec Notre-Seigneur au saint tabernacle. Non content de le visiter plusieurs fois dans la journée, il avait fait le vœu d'aller l'adorer toutes les fois qu'il s'éveillerait pendant la nuit, pieuse pratique à laquelle il fut invariablement fidèle. Le P. Herménégilde Adam mourut dans la quarante-huitième année de son âge et la vingt-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr. anno 1740 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 5. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 42.

---

* Le treizième jour de mars de l'an 1762, mourut au collège Saint-Clément de Prague le P. Jean Schmidl, né à Olmutz en Moravie. Les qualités de l'esprit et du cœur et d'éminentes vertus compensaient largement ce qui lui manquait du côté des forces physiques et des avantages extérieurs de sa personne. Telle était en particulier sa dévotion au Très Saint Sacrement, qu'il n'entreprenait jamais rien de considérable sans avoir pris conseil de Notre-Seigneur au tabernacle. Chaque jour, avant de monter à l'autel, il entendait deux messes pour se préparer à offrir lui-même la sainte

Victime, et en consacrait une troisième à l'action de grâces. Il célébrait avec une foi si vive, tant de respect et de dignité, que les fidèles en le voyant se sentaient eux-mêmes pénétrés jusqu'au fond de l'âme : on l'appelait le saint prêtre. Son amour pour la Compagnie était tout filial, non moins fort que tendre ; il en aimait les règles, les œuvres, les traditions. On assure qu'il ne manqua jamais au silence. Sa douceur paraissait inaltérable ; mais si la réputation de la Compagnie ou l'honneur de Dieu étaient attaqués, il trouvait pour les défendre des accents pleins de feu et d'une sainte indignation.

L'Histoire de la Province de Bohême est un beau monument de la piété et de la science du P. Schmidl. Malheureusement cet ouvrage, auquel l'auteur consacra dix-huit années de sa vie, est demeuré inachevé, et n'embrasse guère qu'une période d'un siècle. Tel qu'il est cependant, il offre une mine extrêmement précieuse non seulement pour l'histoire particulière de la Compagnie dans la Province de Bohême, mais encore pour l'histoire générale ecclésiastique et profane de cette époque troublée par tant de guerres. C'est à ce grand travail que le P. Schmidl acheva d'épuiser ses forces toujours chancelantes. Fidèle à lui-même jusqu'à la fin, il eut encore assez d'énergie, la veille de sa mort, pour se traîner à l'autel et offrir le sacrifice du corps et du sang de Notre-Seigneur, et, suivant la pratique constante de toute sa vie, pour réciter son office à genoux. Le lendemain, il remit saintement son âme entre les mains de Dieu dans la soixante-neuvième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Bohem. ann. 1762 *(Archiv. Rom.)*. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 805. — PELZEL, *Boemische gelehrte*, *p.* 189.

XIV MARS

—

* Le quatorzième jour de mars de l'an 1746, au collège de Mindelheim en Bavière, mourut dans la quatre-vingt-unième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Leonard Bunck, du diocèse d'Augsbourg, religieux d'une sainteté éminente, tour à tour professeur de philosophie et de théologie, Recteur du collège de Fribourg en Suisse, Père spirituel des Nôtres et, pendant douze ans, Instructeur des Pères de troisième probation. Après sa mort, son éloge fut envoyé à Rome au Père Général pour être inséré au Ménologe de la Province de Haute-Allemagne. Toute sa vie, lisons-nous dans cet éloge, dont nous nous contentons de reproduire quelques traits, toute sa vie, pendant plus de soixante ans qu'il a passés parmi nous, n'a été qu'entretien avec Dieu, fatigues et mortifications pour Dieu. « *Deus et ego*, Dieu et moi » était sa devise. « Tout en Dieu, disait-il, avec Dieu, en présence de Dieu, pour Dieu. De moi nul souci ; toutes mes pensées à Dieu ». Chaque jour il se levait une heure et demie avant la communauté pour faire oraison ; et lorsque sa charge lui laissait quelques loisirs, il allait reprendre ses doux colloques au

pied du tabernacle. Il y demeurait parfois des heures entières à genoux, *immobilis, Deo suo immersus.*

A cet amour de Dieu répondait une haine implacable de lui-même. Jusqu'à la fin de sa vie, le cilice, la discipline, l'abstinence, le jeûne, toutes les mortifications lui furent familières. La Province de Haute-Allemagne doit au P. Bunck l'institution de deux œuvres qui ont grandement contribué à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Plus de cent mille pèlerins se rendaient chaque année au célèbre sanctuaire de Notre-Dame à Alt-Oetting, où se faisait la troisième probation. Afin de préparer cette foule à recueillir en plus grande abondance les fruits du pèlerinage par la réception des sacrements, le P. Bunck, alors Instructeur, organisa une sorte de mission, et en confia les exercices aux Pères tertiaires. La seconde œuvre est celle de l'alliance ou association eucharistique, *fœdus eucharisticum.* Le P. Bunck l'établit solennellement parmi les élèves du pensionnat Saint-Jérôme à Dillingen, le jeudi saint de l'année 1725 en présence du Père Provincial. Le prince de Furstenberg, qui suivait alors les cours de ce collège, lut la formule par laquelle il s'engageait avec ses condisciples à honorer d'un culte spécial la sainte Eucharistie. Les annales du pensionnat ajoutent que cette association porta des fruits précieux de piété. Outre que ses membres se réunissaient deux fois par mois pour se renouveler dans la ferveur, ils se faisaient presque tous un devoir d'aller plusieurs fois chaque jour visiter et adorer le Saint Sacrement.

Ces pieuses inspirations de son zèle et ses héroïques vertus avaient concilié au P. Bunck la réputation d'un saint, non seulement dans sa Province, mais au dehors jusqu'en Italie. L'électeur de Bavière, plus tard empereur d'Autriche sous le nom de Charles VII,

recommandait un jour sa personne et toute sa maison aux prières du P. François de Geronimo encore vivant. Le saint missionnaire se contenta de répondre : « Vous avez quelqu'un en Allemagne plus puissant que moi auprès de Dieu ; c'est le P. Léonard Bunck ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Arch. Rom.). — *Litter. ann. Diling. ann.* 1725 *(Archiv. Rom.).*

XV MARS

—

Le quinzième jour de mars de l'an 1642, mourut à Breslau le P. Henri Pfeilschmidt, un des deux missionnaires de la Province de Bohême qui cinq ans auparavant avaient pénétré dans cette citadelle de l'hérésie. Il donna d'abord tous ses soins à catéchiser les enfants ; et au bout de six semaines, il fit représenter par eux dans l'église de Saint Mathias, pendant la semaine sainte, en présence des catholiques et des hérétiques, le mystère de Madeleine pleurant Jésus mort sur la croix. Cette scène, bien traduite par ses jeunes acteurs, produisit un véritable ébranlement. Bientôt l'église devint trop étroite pour contenir la foule de ceux qui venaient entendre les prédicateurs ; les catholiques, longtemps courbés sous le joug de leurs adversaires, relevèrent la tête en bénissant Dieu, qui leur avait envoyé du secours ; l'hérésie commençait à chanceler. Effrayés du progrès de la foi, les vingt-deux ministres protestants de Breslau firent promulguer une défense solennelle à tous leurs adeptes de fréquenter les classes des Jésuites et d'assister à leurs représentations ou à leurs sermons.

Le P. Henri Pfeilschmidt fut plus d'une fois accablé d'outrages et menacé de mort ; mais il n'en poursuivit pas moins son apos-

tolat avec une intrépidité que rien n'était capable d'effrayer ; et lorsqu'il succomba sous le poids de ses fatigues, à l'âge de trente-six ans, les hérétiques eux-mêmes, gagnés peu à peu par sa douceur, le pleurèrent comme le modèle de la charité apostolique. Le P. Pfeilschmidt avait passé dix-sept ans dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., part. 4, lib. 2, p. 455 seqq.* ; *lib. 3, p. 775.*

---

* Le quinzième jour de mars de l'an 1696, expira très saintement dans la mission de Léopolstadt en Hongrie, le P. PAUL UGROCY, enlevé par une mort prématurée à l'âge de trente-six ans, dont il avait passé quinze dans la Compagnie. Il était né de parents hérétiques ; mais en suivant les classes d'un de nos collèges, il avait ouvert les yeux à la lumière de la vérité ; peu après, il avait dit adieu au monde et s'était enrôlé sous l'étendard de saint Ignace. Dès ce moment, il contracta avec Notre-Seigneur une union, que la prière et le détachement des créatures rendirent chaque jour plus étroite et qui devint le principe des plus belles vertus, l'humilité, l'obéissance, le parfait domaine sur tous les mouvements de ses passions, et un zèle ardent pour le salut des âmes.

Le P. Ugrocy ne fit pour ainsi dire qu'apparaître un moment au milieu des ouvriers évangéliques ; mais dans ce court espace de temps, il eut la gloire de remporter sur le vice et l'hérésie de nombreuses et éclatantes victoires. L'espérance d'arracher une âme à l'enfer le remplissait de joie ; et il ne se donnait point de repos

qu'il ne l'eût ramenée repentante et soumise entre les bras de Dieu.

Frid. Weiser, *Vitæ Patrum in Hungaria, p.* 82.

---

* Le quinzième jour de mars de l'an 1711, mourut au Mexique dans la mission de Sainte-Marie-Madeleine le P. Eusèbe François Kino né dans le Tyrol aux environs de Trente. Guéri d'une maladie mortelle par saint François Xavier, il était parti pour évangéliser les nations encore infidèles du Mexique ou Nouvelle-Espagne, et peu après son arrivée, avait été envoyé en Californie avec le double titre de missionnaire et de cosmographe du roi d'Espagne, Charles II. Il resta quelques années dans ce pays où il fonda plusieurs chrétientés et fit d'importantes découvertes ; ainsi le premier de tous il reconnut et établit d'une manière certaine que la Californie est une péninsule et non une île. Mais le théâtre principal de son zèle apostolique fut la vaste région de la Sonora dans le Mexique même.

Il est impossible de dire tout ce qu'il y supporta de fatigues pendant vingt-cinq ans. Sans cesse en mouvement pour le salut des âmes, racontent les historiens, il ne parcourut pas moins de vingt mille milles ; il apprit une multitude de langues, annonça l'évangile à quinze nations barbares et baptisa plus de quarante-huit mille idolâtres. Il établit de nouveaux centres de missions, enseigna aux néophytes les arts de la civilisation, introduisit la foi dans la Pimeria, pénétra jusqu'aux régions encore inexplorées qui s'étendent au delà du Rio Colorado, et sans les contradictions et les

calomnies qui entravèrent plus d'une fois son activité, il aurait accompli des merveilles encore plus grandes. Plusieurs ouvriers, après sa mort, ne purent soutenir le fardeau que cet incomparable apôtre avait porté seul pendant un quart de siècle.

Dieu lui avait donné une grâce particulière pour se concilier l'amour et le respect des peuples les plus barbares ; il voyageait dans leur pays avec autant de sécurité que dans les régions les plus chrétiennes, privilège que ses successeurs ont conservé jusqu'à nos jours. Dans ses courses interminables à la recherche des âmes, le P. Kino ne prenait avec lui qu'un peu de maïs rôti ; il dormait sur la dure tout habillé, priait une partie de la nuit, se flagellait à outrance, et le long du chemin, s'entretenait avec Dieu ou chantait des cantiques. Enfin les forces épuisées, le vaillant missionnaire, digne imitateur de l'apôtre des Indes, alla recevoir la récompense que lui avaient méritée tant de travaux ; il était dans la soixante-septième année de son âge et la quarante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Franc.-Xav. Clavigero, *Storia della California, t. 1, p.* 263. — *Apostolicos afanes S. J., lib.* 2, *cap.* 4 *et suiv., pp.* 242-328. — Franc.-Xav. Alegre, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España, t.* 3, *p.* 155. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1044. — P. Charl. Platzweg, S. J., *Lebensbilder deutscher Jesuiten in Auswärtigen Missionen, p.* 171.

---

* Le quinzième jour de mars de l'an 1740, mourut à Vienne le P. Gui Georges Tönneman, de Korvey en Westphalie, grand et saint religieux que les annales du collège de Büren, dont il était le bienfaiteur, appellent « *magnum Societatis ornamentum ac columen*, l'or-

nement et l'appui de la Compagnie ». Après avoir enseigné la philosophie à Munster, et soutenu avec autant d'énergie que d'habileté les droits du collège du Büren contre les attaques de nombreux et puissants adversaires, il fut nommé confesseur du duc de Lorraine. A la mort de ce prince, l'empereur Léopold le choisit pour diriger la conscience de son fils, qui régnait alors en Espagne et ceignit plus tard la couronne impériale sous le nom de Charles VI. Le P. Tönneman demeura trente-quatre années entières, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, chargé de cette délicate fonction, et se concilia dans un rare degré la confiance, l'estime et la pieuse affection de son illustre pénitent. On en vit une preuve touchante dans sa dernière maladie. Charles VI vint le visiter et s'entretint longuement et familièrement avec lui ; et quand le serviteur de Dieu eut rendu le dernier soupir, le souverain manifesta hautement sa douleur et déclara que nulle perte ne lui avait été plus sensible.

Le P. Tönneman méritait ces glorieux témoignages. Tout en lui, dit l'auteur de sa notice, était excellent ; il avait la régularité d'un novice, une union de cœur continuelle avec Dieu, une parfaite tranquillité d'âme et possession de lui-même au milieu des plus graves affaires, une modestie et une simplicité que l'atmosphère de la cour et le contact des grandeurs n'altérèrent jamais ; une prudence et une discrétion incomparable, et ce qui tient du prodige, ajoute le biographe, il échappa à tous les traits de la malignité et de l'envie. Le P. Tönneman mourut très saintement dans la quatre-vingt-unième année de son âge et la soixante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

* Le quinzième jour de mars de l'an 1756, mourut à Tyrnau le P. André Patai, hongrois, successivement missionnaire, Recteur de plusieurs collèges, Instructeur des Pères de troisième probation, et toujours homme de zèle, de dévouement et d'abnégation. Les hérétiques eux-mêmes le considéraient comme un saint. Un acte de charité héroïque accrut encore leur estime. Pendant qu'il était Recteur à Klausenburg, le P. Patai vit un jour étendu sur la voie publique un malheureux nomade ou bohémien, rongé par la vermine et déjà aux prises avec la mort. Son seul aspect faisait horreur, les passants se détournaient et fuyaient en hâte. Le P. Patai s'approche, et pensant à l'âme de cet infortuné faite à l'image de Dieu et rachetée par le sang de Jésus-Christ, il se penche vers lui, le console, entend l'aveu de ses fautes et ne le quitte qu'après avoir recueilli son dernier soupir. A ce spectacle, les hérétiques sont saisis d'admiration : « Ce ne sont pas nos ministres, disaient-ils, qui, même à prix d'argent, auraient eu cette charité ».

On comprend dès lors quels devaient être le dévouement et la sollicitude du P. Patai pour ses frères. Une épidémie meurtrière s'était déclarée à Tyrnau pendant qu'il gouvernait le collège de cette ville. Pour préserver les siens de la contagion, pour relever ou soutenir leur courage, il mit en œuvre toutes les industries. Après avoir en quelque sorte pendant le jour épuisé les moyens humains, il allait, la nuit venue, s'agenouiller de longues heures devant le tabernacle ou une image de Marie, et prier Notre-Seigneur et sa sainte Mère d'écarter de ceux qui lui étaient confiés tous les maux de l'âme et du corps.

Si tendre et si généreux pour les autres, le P. Patai n'avait pour

lui-même que rigueur et dureté. Son abstinence l'avait réduit presque à l'état de squelette ; il ne montait à l'autel et ne prenait son repos de la nuit que revêtu d'un rude cilice ; il se flagellait si âprement, que plus d'une fois il dut recourir au Frère infirmier pour panser ses plaies. Ce grand serviteur de Dieu expira saintement dans la cinquante-neuvième année de son âge et la trente-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr. ann. 1756 (*Archiv. Rom.*). — STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 253. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 343.

XVI MARS

—

Le seizième jour de mars de l'an 1633, mourut à Lintz le P. Mathieu Feingast, victime de sa charité au service des pestiférés. Il s'était exercé d'avance aux travaux de l'apostolat et au martyre, en triomphant généreusement des répugnances de la nature, et en traitant son corps sans pitié. Son lit n'était d'ordinaire qu'une planche; la nourriture la plus grossière, surtout lorsqu'il travaillait au dehors, faisait ses délices ; sous ses vêtements, il portait presque toujours quelque instrument de pénitence. Mais à l'égard de son prochain, il n'avait que des entrailles de miséricorde ; quand il s'agissait de rendre service, on était sûr de le trouver toujours prêt. Le P. Feingast mourut à l'âge de trente-trois ans, il en avait passé douze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Alegambe, *Heroes et Victim. charit., p.* 356.

Le seizième jour de mars de l'an 1656, mourut à Prague le P. Jean Dakazat, que le P. Cruger, dans ses notices sur les saints

personnages de la Bohême, range parmi les plus insignes religieux de sa Province. Après avoir rappelé ses travaux apostoliques dans les principales villes du royaume, ses triomphes sur l'hérésie dus particulièrement à son incomparable charité, son zèle pour la splendeur de la maison de Dieu, les fruits et les œuvres de son gouvernement dans les charges de Recteur et de Provincial : « Je ne crains pas d'être démenti, ajoute-t-il, en affirmant que jusqu'à sa mort, le P. Dakazat s'est montré véritablement éminent par l'observation parfaite, et sans affectation, de tous les devoirs de son état, et qu'ainsi, au jugement de ses frères et de ceux qui connaissent mieux notre Institut, il a possédé la sainteté propre de la Compagnie de Jésus ». Le P. Dakazat mourut à l'âge de soixante-neuf ans, dont il avait passé quarante-neuf en religion.

Crugerus, *Sacri pulveres Bohemiæ*, 16ª *mart.*, *p.* 478. — Schmidl, *Historia Provinc. Bohem.*, *t.* 3, 4 *et* 5, *passim. Cf. Indicem.*

---

* Le seizième jour de mars de l'an 1682, mourut à Prague au collège Saint-Clément le P. Georges Spincko, homme de zèle, de dévouement et de charité. Élève du collège de la Compagnie à Iglau en Bohême, sa ville natale, il se sentit attiré de bonne heure vers la règle de saint Ignace ; comme il craignait l'opposition de sa famille, il s'enfuit secrètement au noviciat de Brünn. Son père bientôt prévenu s'élança sur ses traces, et dès qu'il l'eut rejoint, lui intima avec colère l'ordre de rebrousser chemin, le menaçant même de son mousquet s'il n'obéissait aussitôt. Le jeune

homme dut céder, mais n'abandonna pas son projet; et à force de constance, de prières et de larmes, il obtint enfin la permission si ardemment désirée.

Georges Spincko justifia les espérances qu'une telle générosité avait fait concevoir. Il occupa vingt-sept ans la chaire sacrée à Olmutz, à Brünn, et à Vienne devant l'empereur Ferdinand III ; partout sa parole vivifiée par l'esprit de Dieu changea et convertit une multitude de pécheurs et d'hérétiques. Son apostolat au milieu des camps ne fut pas moins fructueux. Le général en chef des armées impériales, le célèbre Montecuculli, le choisit pour confesseur et en fit son ami ; à son exemple, une foule d'officiers supérieurs lui confièrent le soin de leur conscience. Les soldats le vénéraient et l'aimaient ; il les avait séduits par son intrépidité au feu : dans une bataille, il avait eu son cheval tué sous lui ; une autre fois, il avait sauvé la vie au capitaine général des gardes. Sa charité avait achevé de les gagner. Il possédait des connaissances assez étendues en médecine ; il les mit à leur disposition et, Dieu bénissant ses remèdes et son zèle, il guérit un grand nombre de malades. C'était un prélude et une préparation à la guérison des âmes. Sans parler des catholiques qu'il arracha au péché et à l'enfer, il eut la consolation de ramener à la sainte Église plusieurs centaines de soldats hérétiques avec leurs officiers.

Supérieur des Nôtres pendant dix ans, le P. Spincko porta dans son gouvernement la sollicitude et la tendresse d'un père. Mais sa bonté n'était pas mollesse ; c'est par l'observation de la règle qu'il faisait régner la joie et la dilatation des cœurs. On admirait son incomparable charité pour ceux de ses frères qu'il savait tentés contre leur vocation ; il en sauva plusieurs qui étaient sur le point

de retourner au monde. A la mort du P. Oliva, Général de la Compagnie, la Congrégation provinciale de Bohême, suivant l'usage, s'était réunie à Prague. Le P. Spincko s'y était rendu pour prendre part à ses travaux. C'est là que Notre-Seigneur rappela à lui son bon et fidèle serviteur ; le saint vieillard s'éteignit doucement, ces belles paroles sur les lèvres : *Quod vult Deus*, comme il plaira à Dieu. Il était dans la soixante-et-onzième année de son âge et la cinquantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

XVII MARS

—

Le dix-septième jour de mars de l'an 1685, mourut à Schweidnitz, le P. Georges Circk, né à Glogau en Silésie. Dès ses premières années de vie religieuse dans les collèges, et plus tard au milieu des hérétiques dans les missions, il mérita par son dévouement d'être regardé comme l'homme de toutes les corvées, au service de Dieu, de ses frères et des âmes. Un jour cependant, qu'épuisé de forces, il était de plus en proie, au fond de l'âme, à une cruelle désolation, il alla se jeter aux pieds de Notre-Seigneur et avec une familiarité confiante : « Vous voyez, ô mon Dieu, lui dit-il, que je n'en puis plus ». Mais aussitôt, il entendit le Sauveur qui lui répondait : « J'ai souffert encore plus, encore plus, encore plus pour toi ! *Plura, plura, plura pro te passus sum !* » En même temps une vive lumière partie du saint tabernacle l'investit tout entier : « Je demeurai, disait-il à son supérieur en lui faisant part de cette grâce, prêt à tout souffrir désormais avec patience, pour l'amour de celui qui aura toujours infiniment plus souffert pour moi ! »

Le P. Circk portait un tendre amour à sa vocation et au vêtement même de la Compagnie. Quand il était seul dans les missions, loin des yeux des supérieurs, exposé à mille périls, ce vê-

tement, disait-il, lui servait d'admoniteur, de frein, de témoin de toutes ses actions. Mais c'est dans ses maladies surtout qu'il tenait à ne pas s'en séparer. La gêne de dormir tout habillé ne lui était rien, disait-il encore ; il en était amplement dédommagé par la confiance dont il se sentait animé à la pensée qu'il mourrait revêtu de cette armure impénétrable aux traits de l'ennemi. Le P. Circk expira saintement à l'âge de soixante-seize ans ; il en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 17 *marzo*, *p.* 122.

---

* Le dix-septième jour de mars de l'an 1687, mourut à Porrentruy en grande réputation de sainteté le F. Jean Kessler, Coadjuteur temporel, né à Wurtzbourg. Il était doué des plus heureuses qualités, et rendit comme architecte de très utiles services à sa Province. Loin de se prévaloir de ses talents, il s'estimait indigne de vivre dans la Compagnie, et s'étonnait qu'on l'eût admis au noviciat ; il était prêt à tous les offices domestiques ; souvent même, ainsi qu'il arrive dans les maisons peu nombreuses, il devait les remplir presque tous à la fois. Aucun travail, si accablant qu'il fût, ne le détournait de la prière et de la présence de Dieu ; lorsqu'il le pouvait, son bonheur était d'entendre ou de servir plusieurs messes.

Le F. Kessler avait une très grande dévotion aux âmes du purgatoire ; on assure que plus d'une fois ces âmes souffrantes vinrent sensiblement lui demander ses prières. Au reste, les grâces extraor-

dinaires ne furent pas rares dans la vie du saint Frère. Il annonçait d'avance les choses à venir ou connaissait celles qui se passaient au loin. Un jour pendant la récréation, on le vit tout à coup s'arrêter tout absorbé ; après un moment de silence : « Le Père un tel, dit-il, et il le nomma, vient de mourir ». En effet, on apprit un peu plus tard qu'au jour et à l'heure dits, le religieux désigné avait rendu le dernier soupir. Le F. Kessler avait été lui-même conduit plusieurs fois jusqu'aux portes du tombeau ; il avait toujours affirmé qu'il reviendrait à la vie. Mais en cette année 1687, étant de nouveau tombé malade, et voyant les supérieurs et les médecins s'empresser autour de lui, il déclara nettement que tous les soins seraient inutiles, parce que son heure était venue : Il disait vrai ; il s'endormit peu de temps après dans la paix du Seigneur, à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Patrignani, *Menolog.*, 17 *marzo*, *p.* 124.

XVIII MARS

—

* Le dix-huitième jour de mars de l'an 1684, mourut à Vienne le saint Frère Coadjuteur Thomas Stubenreich, qui pendant quarante ans fut chargé de recueillir les aumônes destinées à faire vivre la maison professe. Il était merveilleusement apte à cet emploi. A une inaltérable tranquillité d'âme au milieu des rebuts et quelquefois des moqueries et des injures, il joignait une très profonde humilité, une grande facilité à se prêter aux divers tempéraments, et surtout un ardent amour de Dieu et de ses frères, pour lesquels il allait tendre la main. Le F. Stubenreich n'était sévère que pour lui-même. Trois ou quatre heures avant de rendre le dernier soupir, il cherchait encore, armé de sa discipline, à se flageller d'une main défaillante, quand le Frère infirmier survenant, l'arrêta. Le moribond le conjura de lui permettre de se donner au moins quelques coups, en l'honneur de Jésus-Christ souffrant et mourant pour nous ; et peu après avoir donné au Sauveur ce suprême témoignage de son amour, il expira saintement à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

* Le dix-huitième jour de mars de l'an 1718, mourut au collège d'Oedenburg en Hongrie le P. Étienne Csete, surnommé le Cicéron hongrois. Avant même la fin de sa troisième année de probation, il fut choisi pour aller avec quelques autres Pères combattre l'hérésie et soutenir la foi catholique en Transylvanie, d'où la Compagnie était exilée depuis près d'un siècle. Cette mission, dit la notice du P. Csete, n'était pas moins fertile alors en fatigues et en dangers de toute sorte que celle du Japon. Le P. Csete y pénétra sous un nom et un costume étrangers, en faisant un long détour par la Pologne ; les routes directes occupées par les hérétiques en armes étaient absolument impraticables. Il établit sa résidence à Karlsburg, où plusieurs missionnaires l'avaient déjà devancé. Il y demeura dix-neuf années entières ; et par la puissance en même temps que l'éclat de sa parole, par son énergie patiente, son audace même qu'inspirait l'amour de l'Église, il releva peu à peu le courage et le crédit des catholiques et battit en brèche la domination orgueilleuse et toute-puissante des hérétiques. A force de démarches, il obtint de l'empereur Léopold un édit qui restituait à la Compagnie l'église de Karlsburg, bâtie autrefois par les libéralités du prince Bathori, ordonnait le libre exercice de la religion catholique dans toute la Transylvanie, ouvrait aux catholiques non moins qu'aux dissidents l'accès à toutes les charges, et réglait que le Conseil souverain du pays serait composé par parties égales de membres des deux religions, avec cette clause qu'à la mort d'un hérétique un catholique prendrait sa place.

Cette grande mission si glorieusement terminée, le P. Csete fut envoyé poursuivre sur un autre théâtre le cours de son apostolat.

Il parut dans les chaires des cathédrales de Tyrnau et de Raab au milieu de foules immenses, avides de l'entendre ; puis il remplit pendant dix ans la charge de Vice-Provincial de Hongrie au milieu de circonstances très difficiles, et consacra avec joie ce qui lui restait de forces au gouvernement du pensionnat des nobles à Oedenburg. Quand il eut été relevé de ses fonctions, il se retira au collège de la même ville, et c'est là que le vaillant ouvrier entendit l'appel de Dieu qui l'invitait au repos. Il était dans la soixante-dixième année de son âge et la cinquante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 51. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1719. — Frider. Weiser, S. J., *Vitæ Patrum et magistrorum S. J. qui in Hungaria et Transylvania instituendæ... juventuti operam navarunt... Coloczæ*, 1886, *p.* 84.

XIX MARS

—

* Le dix-neuvième jour de mars de l'an 1651, mourut à Dillingen le F. Christophe Molitor. L'amour du travail, de la pauvreté, de l'obéissance, et une ardente charité pour ses frères toujours prompte à se traduire en acte, en firent jusqu'à la fin le modèle des vertus de son degré. Il les couronna par une patience invincible à supporter les souffrances continuelles occasionnées par une déviation des vertèbres du cou. Frappé d'une attaque d'apoplexie, le F. Molitor expira, comme il l'avait annoncé d'avance, le jour de la fête de saint Joseph. Il était âgé de soixante-quatorze ans, et en avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. anno 1651, *p.* 159.

N. B. — La notice du F. Michel Vittore, Coadjuteur temporel, né à Trente dans le Tyrol, et mort à Forli le 19 mars 1624, devrait être placée ici avant celle du F. Molitor. Elle a été insérée au Ménologe d'Italie, 1ère part., p. 342, le F. Vittore ayant passé toute sa vie dans la Province de Venise, où il était entré.

XX MARS

—

Le vingtième jour de mars de l'an 1725, mourut dans une réduction indienne de la Province de Quito, le P. SAMUEL FRITZ, de la Province de Bohême, un des derniers et des plus vaillants apôtres de l'Amérique méridionale. Il avait travaillé près de cinquante ans au salut des peuples du Maragnon, avec la réputation d'un saint ; ses compagnons nous assurent que près de trente peuplades de ces contrées lui devaient la foi. Notre-Seigneur lui ménagea la consolation de se préparer doucement à son bienheureux passage de la terre au ciel ; sur sa demande, un de ses frères accourut de la mission voisine la veille de son dernier jour pour l'aider à bien mourir. Après avoir fait la confession générale de toute sa vie, le vieux missionnaire eut encore la force de célébrer le saint Sacrifice devant tout son peuple et de faire à ces chers enfants une exhortation touchante sur la fidélité qu'ils devaient à Dieu. Il passa le reste du jour et la nuit suivante à s'entretenir doucement avec Notre-Seigneur ; et le lendemain matin, on le trouva dans sa case, assis sur un humble escabeau ; il venait de rendre le dernier soupir. Le P. Fritz était âgé de soixante-quatorze ans et en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

STÖCKLEIN, *Welt-Bott*, *t.* 1, *nn.* 24, 25, *p.* 65, 66; *t.* 5, *n.* 111, *p.* 59. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1003. — PELZEL, *Boemische Gelehrte, S. J.*, *p.* 127. — *Biographie univers.*, *t.* 16, *p.* 85. — PLATZWEG, *Lebensbilder deutscher Jesuiten*, *p.* 137.

---

* Le vingtième jour de mars de l'an 1751, mourut à Prague le P. FRANÇOIS HITSCH insigne missionnaire de la Province de Bohême. Avant même son entrée dans la Compagnie, il avait donné des marques de ce qu'il serait un jour ; car c'était dès lors sa joie d'accompagner les Pères auprès des malades, des prisonniers et même des suppliciés. Reçu au noviciat après son élévation au sacerdoce, il ne tarda pas à se joindre à la petite troupe qui, en Bohême, prêchait les missions dites de pénitence, si riches en fruits de salut. Pour donner une idée des admirables résultats de cette œuvre, qu'il suffise de rappeler qu'en 1751, année de la mort du P. Hitsch, les huit Pères qui en étaient chargés, quatre pour les populations de langue tchèque et quatre pour celles de langue allemande distribuèrent près de trois cent mille communions.

Le P. Histch fut cinq ans supérieur de ces missions et douze ans simple missionnaire. Un de ses compagnons a rendu un beau témoignage de la sainteté de sa vie, de sa mortification, de sa merveilleuse innocence conservée sans tache jusqu'à la mort, de l'intrépidité de son zèle. Il avait arraché à un officier la complice de ses désordres ; furieux, le militaire résolut de se venger ; il simule une maladie et mande le P. Hitsch auprès de lui. A peine le voit-il entrer, qu'il s'élance pour le percer de son épée. Le serviteur de Dieu, sans s'émouvoir, lui présente son crucifix et, en termes empreints de mansuétude plus encore que d'émotion, lui

montre l'indignité de sa conduite. Il n'en fallut pas davantage : le coupable abaissa son arme, se jeta aux pieds du prêtre, le cœur changé, et bientôt après lui fit le long récit de ses fautes et commença une vie sincèrement chrétienne.

Une multitude de conversions récompensèrent partout les fatigues du P. Hitsch. Son affabilité, son humilité, toutes ses vertus religieuses et apostoliques lui conciliaient les cœurs, et il les donnait ensuite à Jésus-Christ. La nouvelle de sa mort fut reçue à Prague avec des témoignages extraordinaires de douleur ; des enfants, disait-on, n'auraient pas pleuré plus amèrement leur propre père. L'église de la Compagnie fut à peine assez vaste pour contenir la foule de ceux qui vinrent assister à ses funérailles et payer au vaillant et saint missionnaire ce tribut de leur reconnaissance et de leur vénération. Le P. Hitsch était âgé de quarante-huit ans ; il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Bohem., *anno* 1751 (*Archiv. Rom.*).

XXI MARS

—

* Le vingt-et-unième jour de mars de l'an 1674, mourut à Mayence le P. MAXIMILIEN HABERSACK, de Wurtzbourg, emporté prématurément à l'âge de trente-quatre ans, dont il avait passé dix-huit dans la Compagnie. C'était un religieux d'une science et d'une vertu également insignes. Outre l'hébreu et les langues classiques de l'antiquité, il savait plusieurs langues modernes, possédait des connaissances étendues en littérature, mathématiques, philosophie, théologie, et était doué d'un remarquable talent de parole. Autour de sa chaire, dans l'église cathédrale de Mayence, il réunissait toujours une foule nombreuse et si avide de l'entendre, dit l'annaliste, qu'elle en oubliait la nourriture du corps. Loin de tirer vanité de ces succès, le P. Habersack ne cherchait qu'à s'humilier et, dès qu'il en trouvait l'occasion, à se dépenser dans les ministères les plus obscurs. Il aimait la pauvreté comme une mère et, suivant à la lettre la recommandation de la règle, il réclamait pour lui ce qu'il y avait de plus vil dans la maison. Une misérable chaise en bois pour siège, une simple natte pour lit composaient son mobilier. Avant de recevoir le saint viatique, il essaya d'obtenir qu'on lui

donnât la discipline ; et comme on s'y refusait, il demanda qu'on voulût bien au moins répandre des cendres sur sa tête, « *se Societatis peripsema dicens, omnium pedibus merito proterendum ;* car il était, disait-il, la honte de la Compagnie, digne d'être foulé aux pieds de tous ses frères ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.).

XXII MARS

—

Le vingt-deuxième jour de mars rappelle le souvenir du P. Jean Aschermann, de Littau en Moravie, mort au collège d'Olmutz en 1588. Les premiers apôtres de la Compagnie en Pologne et en Allemagne, si étonnants par le nombre et la grandeur de leurs travaux, ne pouvaient cependant voir sans admiration tout ce que parvenait à accomplir le P. Aschermann, grâce à l'estime et à l'emploi qu'il savait faire de son temps ; il le dépensait pour Dieu sans mesure, mais il n'en avait jamais que pour Dieu. Il savait aussi le grand art de se multiplier lui-même par l'ardeur qu'il inspirait à ses pénitents et à ses auditeurs pour toutes les œuvres de charité.

Quand la peste se déclara à Vienne en 1585, il se consacra sans réserve au service des malades et des moribonds ; et le spectacle de son dévouement joint aux appels entraînants de sa parole, procura de larges secours aux victimes du fléau. Envoyé ensuite à Olmutz, il y continua ses œuvres de zèle ; mais ses forces n'étaient plus entières. Dans une de ses visites à l'hôpital, il fut atteint d'un mal qui le réduisit bientôt à l'extrémité. Le saint religieux vit venir la mort avec joie ; et cette joie se répandit de son cœur dans celui de ses frères quand, au moment de rendre le dernier soupir, recueillant ce qui lui restait de forces pour cé-

lébrer les louanges de Notre-Dame, il entonna doucement l'*Ave maris stella*, et ces paroles bénies encore sur les lèvres, il expira. Il avait passé trente-et-un ans dans la Compagnie.

SACCHINUS, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 8, *n.* 78, *p.* 386. — *Litter. ann. Societ. Jesu, anno* 1588, *p.* 123. — SOCHERUS, *Histor. Prov. Austr., lib.* 7, *n.* 215, *p.* 307. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., part.* 1ª, *lib.* 6, *n.* 46, *p.* 571. — ROSTOWSKI, *Lituanicar. S. J. histor., p.* 13.

---

* Le vingt-deuxième jour de mars de l'an 1734, mourut à Baden dans la Province du Haut-Rhin le Frère Coadjuteur JEAN STORCK, d'Aschaffenburg. Animé d'un grand désir de quitter le monde et de se donner tout à Dieu, il avait à plusieurs reprises sollicité son admission au noviciat ; les supérieurs lui avaient toujours répondu d'une manière dilatoire. A la fin lassé d'attendre et résolu à forcer quand même la porte qui lui était fermée, Jean Storck recommanda sa cause à celle qui est la Mère et la Reine de la Compagnie, et prit le chemin de Rome. Ne croyant pas pouvoir acheter trop cher une grâce si précieuse, non seulement il fit cette longue route à pied, mais par un surcroît de mortification, il enleva la semelle de ses chaussures et marcha pieds nus. Une si généreuse constance méritait d'être récompensée.

Devenu l'enfant de saint Ignace, le F. Storck se dépensa sans réserve dans l'obscur et laborieux emploi de cuisinier, qui lui avait été assigné. Il y épuisa bientôt sa vie. Sur le point d'expirer à trente-quatre ans, il rayonnait de joie. Il avait demandé trois grâces à la sainte Vierge, disait-il avec un inexprimable sentiment

de reconnaissance : être reçu dans la Compagnie, y prononcer ses derniers vœux et y mourir ; et cette bonne Mère les lui avait toutes accordées ; il n'avait pas encore entièrement la troisième, mais il l'attendait avec une invincible confiance. Et en effet, peu de temps après, l'heureux frère s'endormit dans la paix du Seigneur, et alla se joindre à la Compagnie triomphante.

Histor. Provinc. Rheni Superior., *ann.* 1734 (*Archiv. Rom.*).

XXIII MARS

—

* Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1679, mourut au collège de Constance le P. Georges Gobat, né à Charmoille, dans le diocèse de Bâle, d'une famille de pauvres cultivateurs. A dix ans, il fut conduit à l'abbaye de Lucelle pour y gagner sa vie en aidant le cuisinier. Un religieux ayant trouvé en lui des dispositions pour l'étude, lui apprit à lire et à écrire ; puis lui enseigna les premiers éléments du latin. Les progrès de l'enfant furent rapides, et l'abbé le prenant en affection, le fit entrer au collège de Porrentruy, dirigé par les Pères de la Compagnie. Le nouvel écolier se plaça du premier coup et comme sans effort à la tête de ses condisciples. Ses études terminées, il sollicita son admission dans la Compagnie et fut reçu au noviciat. Il avait alors dix-huit ans. Il occupa tour à tour les chaires de belles-lettres, de philosophie, de controverse, d'Écriture sainte, de théologie scolastique et pendant vingt ans celle de théologie morale, gouverna les collèges de Hall et de Fribourg en Suisse, et remplit pendant vingt-et-un ans auprès de l'évêque de Constance les fonctions de théologien et de pénitencier.

Le P. Gobat est surtout connu par sa théologie morale, œuvre de mérite, citée avec éloges par saint Alphonse de Liguori et par

les moralistes modernes, et qui eut la gloire d'être en butte aux attaques du jansénisme. Le P. Gabriel Daniel et d'autres théologiens l'ont vengée victorieusement du reproche de laxisme dirigé contre elle par l'évêque d'Arras, Guy de Sèves. En tout cas, si le P. Gobat usait de quelque condescendance envers les âmes, s'il aimait mieux les aider à porter allègrement le joug du Seigneur, que de les faire gémir ou succomber sous le fardeau, il était loin de se traiter lui-même avec indulgence ; il était en cela de l'école des saints, remplis de mansuétude pour le prochain et réservant leur rigueur pour eux seuls. Voici quelques lignes extraites de la courte notice qui lui est consacrée dans nos annales. Elles montreront que le savant théologien était en même temps un saint religieux.

« Trois traits principaux, dit l'annaliste, dessinent la physionomie du P. Gobat: l'amour de la prière, une mortification continuelle, un ardent désir de faire du bien aux âmes par la parole et par la plume. Il récitait son office à la chapelle et toujours à genoux. Au milieu de ses grands travaux, son unique distraction était de visiter le Saint Sacrement; il allait douze fois par jour au moins se prosterner au pied du tabernacle. Il avait une dévotion particulière aux cinq plaies de Notre-Seigneur et à la très sainte Vierge, à laquelle il était redevable de la conservation de sa vue. Il s'était engagé par vœu à ne jamais quitter le cilice et à ne rien accepter de superflu pour son usage. Chaque nuit, il interrompait son sommeil pour se flageller rigoureusement et, pénitence qui n'est pas légère, il abandonnait en toute saison son corps aux piqûres des mouches et des autres insectes sans jamais faire un mouvement pour les éloigner. « Enfin ce fidèle disciple de Jésus crucifié, épuisé

par le travail non moins que par les années, expira pieusement dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 289. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1505. — Gabr. Daniel. Cf. Sommervogel, *t.* 2, *p.* 1803, *n.* 16. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 3, *p.* 320. — Vautrey, *Histoire du collège de Porrentruy*, 1590-1865, *Porrentruy*, 1866, *ch.* 2, *p.* 146.

---

* Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1811, mourut à Polotsk le Frère Coadjuteur Jean Nitzel allemand. Dans les différents emplois qui lui furent confiés, la boulangerie, le jardin, la dépense, il ne laissa jamais diminuer l'esprit de ferveur puisé au noviciat. « Son amour du travail, dit l'auteur de sa notice, la pauvreté de ses vêtements, son union continuelle avec Dieu, son humilité et son obéissance lui firent décerner par ses supérieurs le beau titre de modèle accompli des Frères Coadjuteurs ». Il vécut quarante-trois ans dans la Compagnie, toujours digne de cet éloge. Quand il fut atteint du mal qui devait l'emporter à l'âge de soixante-quatorze ans, le Père Ministre voyant la gravité de son état, l'engageait avec précaution à se préparer au dernier passage. Le F. Nitzel sourit doucement : « Mon Père, répondit-il, Notre-Seigneur n'a pas dit de se préparer à la mort ; il a dit : Soyez prêts ». Et quelques jours plus tard, le bon et fidèle serviteur, plein de joie et de confiance, remit son âme entre les mains de Dieu.

Summar. vitæ defunct. in colleg. Polocens. 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.).*

XXIV MARS

—

Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1630, le P. Jean Saller mourut à Munich, après avoir reçu de la très sainte Vierge l'assurance de sa prédestination, pourvu qu'il persévérât jusqu'à la mort dans la Compagnie. Au reste, les avertissements de ce genre ne lui avaient pas manqué. Étant encore fort jeune, il s'était vu, dans un songe mystérieux, au tribunal de Jésus-Christ, placé à la gauche du divin juge, attendant la sentence de sa damnation. Mais à la prière de Notre-Dame, de saint Jean-Baptiste son patron, et de trois religieux de la Compagnie qui intercédaient en sa faveur, Notre-Seigneur avait consenti à le faire passer à sa droite. Pour lui prouver que ce n'avait pas été un vain songe, Dieu permit qu'un de nos Pères lui apparût plus tard et lui dît : « Tu devais être damné éternellement, si tu n'avais pas répondu à la grâce de ta vocation ».

Durant trente années, le P. Saller se montra l'un des plus grands et des plus saints missionnaires de l'Allemagne. Frappé du conseil de saint François Xavier, qu'un prédicateur doit avant tout se pénétrer lui-même de ce qu'il enseigne aux autres, il écrivait ses sermons agenouillé au pied de son crucifix, comme sous la dictée même de Dieu. Tant que ses forces le lui permirent, il ne

monta jamais en chaire, même le soir, qu'entièrement à jeun. Dans sa vieillesse, il consentit à prendre auparavant un peu de nourriture, mais du moins toujours à genoux. Le P. Saller mourut dans la soixante-septième année de son âge et la quarante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 15, *n.* 127, *p.* 381. — *Histor. German. Super., t.* 4, *n.* 315 *seqq., p.* 349. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 24ª *mart., p.* 166. — Id., *Pretiosæ occupationes morient. in Soc. Jesu, c.* 1, *n.* 7, *p.* 6. — Drews, *Fasti Soc.,* 24ª *mart., p.* 114. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 500. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 476.

Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1678, au collège de Hradische, le Frère Scolastique Jacques Bomasius mourut en odeur de sainteté. Encore élève à notre collège de Prague, il était tout à la fois le modèle et l'apôtre de ses condisciples. Il jeûnait tous les samedis en l'honneur de la très sainte Vierge. Le même jour il se rendait en pèlerinage à une chapelle très vénérée des habitants de Prague et consacrée à Notre-Dame des Sept-Douleurs, pour demander surtout la grâce d'une pureté sans tache. Aussi fut-il reçu comme un ange au noviciat de Brünn. Il ne démentit pas cette réputation : « Pendant qu'il a été sous ma direction, écrivait quelques années plus tard son Maître des novices, il a fait paraître toutes les qualités d'un fervent novice. En particulier, j'observai en lui une grande humilité et une parfaite obéissance, jointes à une charité si attentive, que chacun l'aimait très tendrement.

Jamais je n'ai eu occasion de le reprendre ; les novices eux-mêmes, dont l'œil est si vigilant, n'ont rien découvert en lui qui fût digne de blâme... Sa pureté de conscience était telle que dans ses aveux on avait peine à trouver matière à absolution ».

Devenu professeur, le F. Bomasius redoubla de zèle pour sa perfection ; il s'animait lui-même à une fidélité inviolable à tous ses exercices de piété ; car c'est là, disait-il, ce qui assure la persévérance ; « quant à la grâce de ma vocation, ajoutait-il, je la mets au-dessus de tous les biens du monde ». Pendant les vacances, il aimait à se joindre à quelqu'un de nos Pères missionnaires, pour faire le catéchisme aux habitants de la campagne. Durant l'année, il demandait souvent à passer la récréation avec nos Frères Coadjuteurs. « Oh ! disait l'un d'eux après sa mort, si nous pouvions avoir encore des frères Bomasius pour nous parler de Dieu, comme il le faisait, avec tant de charme et de fruits ! »

Quelques mots, que le saint Frère avait habituellement devant les yeux, achèveront de révéler le secret de son étonnante perfection : « Depuis mon entrée au noviciat, je me suis résolu à recevoir et accepter tout ce qui peut m'arriver dans la Compagnie, que ce soit déplaisant ou agréable, commode ou incommode, grand ou petit, élevé ou de nul prix ; je me suis livré pleinement à la direction de l'obéissance et ne désire que servir Dieu seul jusqu'à la mort, selon toute l'étendue de mes forces, dans cette sainte religion ».

Patrignani, *Menol.*, 24 *maggio*, *p.* 175. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem.* (*Archiv. Rom.*).

* Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1728, mourut à Tyrnau le P. Gabriel Kapi, né à Kapu-Var en Hongrie d'une noble et opulente famille. A quinze ans, foulant aux pieds les espérances du monde, il courut s'enfermer au noviciat de Sainte-Anne à Vienne. Il ne tarda pas à laisser pressentir ce que la Compagnie pouvait se promettre de ses talents et de sa vertu. Le P. Nicolas Avancin, alors Provincial d'Autriche, après l'avoir entendu prêcher en grec au réfectoire, n'hésita pas à dire qu'il serait un jour une des gloires de la Province et de toute la Compagnie. L'invasion des armées ottomanes obligea Gabriel Kapi d'aller terminer à l'université de Bologne ses études de théologie ; il les couronna par un acte public si brillant que les Pères d'Italie s'efforcèrent de le retenir parmi eux pour lui confier une de leurs chaires. Tout autre était l'ambition du jeune religieux : il n'aspirait qu'à dépenser sa vie dans les lointaines missions des Indes et de la Chine, et il sollicita cette faveur dans des lettres pressantes au Père Assistant d'Allemagne, Nicolas Avancin, son ancien Provincial, et au Père Général, Charles de Noyelles. C'est en Allemagne et surtout en Hongrie qu'il devait exercer son apostolat.

Son biographe, le P. Kazy, nous le montre tour à tour professeur de grammaire et de rhétorique, de philosophie et de théologie, prédicateur, chancelier de l'université de Tyrnau, supérieur des missions de Transylvanie, Maître des novices, Recteur de deux grands collèges, et enfin dans ses dernières années directeur de l'imprimerie et de la bibliothèque dite catéchétique de l'université de Tyrnau.

Dans ces charges diverses, le P. Gabriel Kapi se montra constamment un parfait modèle des vertus religieuses ; il faisait revivre nos premiers Pères, dit encore son historien ; comme eux il vivait avec Dieu dans une perpétuelle union de cœur que ne troublaient ni la multiplicité ni la difficulté des affaires. Il avait pris à la lettre, semble-t-il, l'enseignement du Sauveur à ses apôtres : « *Sic ergo vos orabitis : Pater noster*... Voici comment vous prierez : Notre Père »... (MATTH., 6. 9.) Le *Pater* était sa prière de prédilection ; dans les allées et venues, il l'avait sans cesse sur les lèvres. « Récitons le *Pater*, disait-il souvent ; et quand nous l'aurons récité un millier de fois, récitons-le encore un millier de fois ». C'est à cette prière qu'il recourait dans ses ennuis, ses tristesses, ses peines de toute nature ; c'est elle qu'il recommandait aux personnes éprouvées ; par elle il obtenait tout, même des grâces extraordinaires. On le savait bien autour de lui. En un temps où il était Vice-Recteur à Tyrnau, les affaires du collège se trouvaient en souffrance. « N'en soyez point en peine, disait quelqu'un. Si le Père Recteur dit seulement au pied de l'autel cinq *Pater* et cinq *Ave*, il est sûr d'obtenir tout ce qu'il demandera ».

Le P. Kapi était animé d'un zèle ardent ; il arracha au péché et à l'hérésie une multitude d'âmes et ramena les pratiques de la vie chrétienne dans nombre de grandes familles où elles étaient tombées en désuétude. Il eut surtout la consolation de relever parmi ses compatriotes le culte de la très sainte Vierge, patronne de la Hongrie ; il n'établit pas moins de soixante-dix congrégations du saint rosaire en son honneur. Frappé d'une attaque d'apoplexie, le P. Kapi languit une année entière, toujours en possession de lui-même et ne cessant jusqu'à la fin de louer et de bénir Dieu.

Il s'éteignit pieusement dans la soixante-dixième année de son âge et la cinquante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Kazy, *Historia Universitat. Tyrnav.*, *p.* 320. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 167. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 913.

---

* Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1730, mourut le P. Christian Egger missionnaire à Karlsburg en Transylvanie. Il était entré déjà prêtre au noviciat, et avait dû s'arracher presque de vive force à l'affection de ses paroissiens, tellement il les avait gagnés par ses vertus sacerdotales. Il vécut huit années à peine parmi nous ; mais on peut dire que dans ce court espace de temps il amassa les mérites d'une longue carrière.

Après quelques essais de vie apostolique, le P. Egger fut envoyé à Karlsburg. Il s'y dépensa, dit l'annaliste de sa Province, avec un dévouement dont on n'avait pas encore vu d'exemple dans cette ville ; sa parole ardente, animée de l'esprit de Dieu, produisait des fruits extraordinaires de conversion ; une multitude de pécheurs obstinés, de sacrilèges et d'hérétiques furent arrachés à l'enfer et revinrent à l'Église et à Dieu. Les entretiens familiers, l'assistance des pauvres, des malades, des moribonds continuaient et achevaient l'œuvre de la prédication publique. Le P. Egger ne connaissait aucun repos. Aussi quand il tomba sur ce champ d'apostolat à l'âge de trente-cinq ans, la douleur fut universelle. Les personnages de la plus haute noblesse s'unirent à la foule pour vénérer les restes du vaillant missionnaire ; et aujourd'hui encore, ajoute

l'annaliste, la mémoire du P. Christian Egger est toujours vivante à Karlsburg et toujours en bénédiction.

Litter. ann. Provinc. Austr., ann. 1730 *(Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1766, mourut au collège de Rottenburg, dans la Province de Haute-Allemagne, le P. Joseph Biner, de Gruringen en Valais. Il occupa près de trente ans les chaires de philosophie, de théologie et de droit canon dans différents collèges et dans les universités d'Ingolstadt, de Dillingen et d'Inspruck. Ses œuvres de polémique religieuse contre les protestants, et surtout son grand ouvrage de jurisprudence ecclésiastique, « vrai trésor de science canonique », comme l'appellent les annales de l'université d'Ingolstadt, l'ont rendu justement célèbre. Plusieurs de ses dissertations ont été insérées dans le *Thesaurus theologicus* de Zaccaria et dans le *Cursus Theologiæ* de Migne. De hauts personnages, des princes, des évêques recouraient à ses lumières dans leurs difficultés et recevaient ses décisions avec une entière confiance. Le religieux ne pensait pas à tirer vanité de ce témoignage d'estime : on a pu se demander, écrit son biographe, ce qui l'emportait en lui, la science ou l'humilité. Comme il n'avait en vue que l'honneur de l'Église et la gloire de Dieu, l'étude ne refroidissait point sa ferveur. Dans l'oraison, il était tout embrasé des flammes de l'amour divin, et souvent pour prolonger ses colloques avec Notre-Seigneur, il allait, vers deux heures du matin, se prosterner en prière au pied de l'autel.

Fidèle observateur de la discipline, il veillait, selon le devoir de sa charge quand il était Recteur, avec une sollicitude à la fois douce et ferme, à la faire garder aussi dans tous ses détails par ses inférieurs. L'auteur de sa notice relève en particulier son attention à ce que les confesseurs désignés fussent à leur poste pour recevoir les pénitents ; il allait plusieurs fois par jour s'en assurer lui-même. Dans son zèle pour les âmes et la maison de Dieu, il avait recours à toutes les industries pour attirer les fidèles à l'église, et principalement à l'attrait de la musique ; et pour avoir de bons musiciens, dit encore le biographe, il ne regardait pas à la dépense.

Le P. Biner supporta les cruelles souffrances de sa dernière maladie avec une patience inaltérable. Comme le grand évêque de Tours, il ne refusait pas de vivre *pro Dei gloria ac Societatis emolumento*, mais il était prêt à s'en aller de grand cœur pour s'épargner le spectacle de tant de calamités qui dans ces années désastreuses fondaient sur la Compagnie en Portugal, en France, et la menaçaient d'une ruine totale. Il mourut saintement dans la soixante-neuvième année de son âge et la cinquante-et-unième depuis son entrée au noviciat.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. — *Litter. ann. Provinc. German. Sup. (Archiv. Rom.).* — Mederer, *Annales Ingolstadt. Academ., t.* 3, *p.* 202. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1484. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 1, *p.* 492.

XXV MARS

—

* Le vingt-cinquième jour de mars de l'an 1673, mourut au collège de Gratz en Styrie le F. Urbain Wilfing, Coadjuteur temporel. Dans sa première enfance il avait été berger ; déjà la voix de Dieu se faisait entendre à son cœur et l'appelait à la vie parfaite. Mais comment répondre à cette invitation et surmonter tant d'obstacles qui se dressaient devant lui? Un jour qu'il était tout absorbé par ces pensées et se demandait avec larmes ce qu'il pourrait faire pour suivre l'attrait divin, — il avait alors treize ans, — un beau jeune homme, ainsi qu'il le raconta lui-même plus tard, se présenta devant lui et lui dit ces paroles : « Vous deviendrez religieux ». L'enfant objecta sa pauvreté, son ignorance, le besoin qu'on avait de ses services ; l'inconnu répéta pour la seconde fois : « Vous serez religieux », et il disparut.

Dix-huit années s'écoulèrent avant la réalisation de ces promesses. De pâtre Urbain Wilfing se fit soldat. Dans les camps comme dans les solitudes, où il conduisait ses troupeaux, il tint les yeux constamment fixés sur le but qui lui était marqué et ne se relâcha pas un seul jour de sa ferveur. Au milieu de compagnons hérétiques ou libertins, il sut garder, même au péril de sa vie, la pureté de ses mœurs et de sa foi. Enfin les portes du noviciat

s'ouvrirent à sa persévérance ; il était âgé de trente-et-un ans. Toutes les vertus qu'il avait pratiquées brillèrent alors d'un plus vif éclat. Le F. Wilfing se distingua surtout par sa charité envers les pauvres, son dévouement au service des pestiférés, et une tendre dévotion à la très sainte Vierge. Pour s'assurer plus efficacement la protection de cette bonne Mère au redoutable moment qui décide de l'éternité, il avait souvent désiré de mourir un jour qui lui fût consacré, comme le samedi ou une de ses fêtes. Il fut libéralement exaucé, car il expira le jour de l'Annonciation, qui cette année-là était un samedi. Il était âgé de soixante-treize ans.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-cinquième jour de mars de l'an 1696, mourut au collège de Warasdin en Hongrie le P. Frédéric Ininger, né à Landshut en Bavière. Tour à tour Recteur des collèges de Constance et de Dillingen, Provincial de la Haute-Allemagne et Visiteur de la Province d'Autriche, il se montra le vrai père de ses inférieurs par sa charité et son zèle à leur inspirer l'esprit de saint Ignace. Jeune encore, il avait donné une preuve héroïque de son amour pour la vertu. Conduit sans le savoir par quelques-uns de ses compagnons dans une maison où son innocence était en péril, et trouvant toutes les issues fermées, il n'hésita pas à se précipiter par une fenêtre, après avoir fait le signe de la croix, comptant pour rien, au prix de sa chasteté, le péril de sa vie.

Le P. Ininger avait une tendre dévotion à la très sainte Vierge.

Aussi sa joie fut-elle grande de rendre le dernier soupir le jour consacré par l'Église à la glorieuse Annonciation de la Mère de Dieu. Il était dans la cinquante-sixième année de son âge et la quarantième depuis son entrée dans la Compagnie. Après sa mort, il apparut plusieurs fois au saint et célèbre P. Philippe Jeningen : « O mon Père, lui dit-il, que je suis bien ! que je suis bien ! *quam mihi bene est ! O quam mihi bene est !*

PATRIGNANI, *Menolog.*, 25 *marzo*, *p.* 186. — MEDERER, *Annal. Ingolstad. Acad.*, *p.* 85. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 615. — PHIL. JENINGEN, *Vita ms. Patris Ininger (Collège de Feldkirch).* — *Notes du* P. DE GUILHERMY.

XXVI MARS

—

Le vingt-sixième jour de mars de l'an 1627, mourut à Brünn le Frère Coadjuteur Balthasar Mayr ou Maar, célèbre dans la Province de Bohême par son amour envers la très sainte Vierge. Il ne passait jamais devant une de ses images sans la saluer, et pour être plus agréable à ses yeux, il menait une vie si pure, qu'il mérita d'être après sa mort exempt de la corruption du tombeau, comme l'attestait près d'un siècle plus tard un témoin oculaire, le P. Jean Miller. Le F. Balthasar Mayr savait à peine lire, mais son recueillement et sa docilité à toutes les inspirations de l'Esprit Saint lui avaient fait acquérir dans un très haut degré la science et le goût des choses divines. Aussi ne trouvait-il aucun attrait aux conversations vaines et profanes ; il demandait souvent comme une grâce de passer le temps de la récréation avec les novices, parce qu'il y trouvait plus de facilité, disait-il, à s'entretenir de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère. Le F. Mayr mourut à l'âge de trente-six ans ; il en avait passé neuf dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., part.* 3, *lib.* 5, *n.* 23, *p.* 775. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 26ª *mart.*, *p.* 170. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 26ª *mart.*, *p.* 117.

Le vingt-sixième jour de mars moururent, dans la Province d'Autriche, le P. ISAAC ZACH à Steier en 1658, et le P. JEAN-BAPTISTE MAREKOVICH en 1713 à Warasdin.

Le P. ZACH, appelé le saint de Steier et le père des pauvres, faisait ses délices de servir et de consoler tous les malheureux. Il avait fondé pour eux trois maisons de refuge, et consacrait presque tous ses moments libres à composer de courts et pieux opuscules propres à les instruire, à les consoler, à les sanctifier. Il portait aussi une affection toute particulière à nos Frères Coadjuteurs, et traduisit pour eux le traité du P. Lancicius sur l'excellence, la sainteté et la perfection propre de leur vocation. Avant de mourir, le P. Zach obtint la permission de faire lire, du haut de la chaire, dans notre église, une sorte d'amende honorable, où il priait la ville et ses chers pauvres de lui pardonner ses nombreux manquements à leur égard, acte d'humilité qui fit fondre en larmes tous les assistants. Puis quand il fut sur le point d'expirer, il se déclara prêt encore, si tel était le bon plaisir de Notre-Seigneur, à se dévouer de nouveau au salut des misérables, et il les confia comme son plus précieux héritage à la charité de ses frères et des magistrats.

Le P. MAREKOVICH, mort à l'âge de quarante-trois ans, avait, par zèle des âmes, appris la langue des Rasciens, dont il s'était fait l'apôtre, et il jouissait déjà d'une immense réputation parmi ces peuples, également ravis des fruits de son apostolat et des miracles qu'il opérait au moyen des reliques de saint Ignace. Les horribles instruments de pénitence dont il affligeait sa chair et qui furent découverts après sa mort, firent bien voir que toute sa puis-

sance lui venait de la croix. Le P. Marekovich avait passé vingt-cinq ans dans la Compagnie.

P. Isaac Zach. — *Summar. vitæ defunct. Prov. Austr. (Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 403. — Patrignani, *Menolog.*, 26 *marzo, p.* 188. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 8, *p.* 1435.

P. Jean Marekovich. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 219. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 536.

N. B. — Les PP. Patrignani et de Backer appellent le P. Zach *Tach* et *Tack*. Nous avons suivi le *Summar. vitæ* et le P. Stöger, qui écrivent *Zach*. Ce Père signe lui-même la formule de sa profession *Isaac Zach*.

---

* Le vingt-sixième jour de mars de l'an 1692, mourut au collège de Brigue en Valais le P. Pierre Mayenberg, né à Zug, véritable chasseur d'âmes, doué de toutes les qualités naturelles et surnaturelles qui font l'homme apostolique. Il avait ardemment désiré et instamment demandé la mission des Indes ; c'est au Valais qu'il devait prodiguer ses sueurs. L'abnégation est une des premières vertus du missionnaire. Le P. Mayenberg ne l'ignore pas ; il est sans pitié pour lui-même. Toutes les privations font ses délices. Sous le ciel rigoureux de la Suisse, non seulement il ne fait pas de feu pendant l'hiver, mais il ne prend pas même la précaution de fermer la fenêtre de sa cellule ; pour réchauffer ses mains engourdies par le froid, il se contente de les frotter de neige. Il n'a souci que des âmes. Pour arriver jusqu'à elles, les instruire, les arracher au péché, il s'engage dans des routes à peine accessibles aux fauves de la montagne. La nuit ne l'arrête pas toujours, il

marche une torche à la main pour effrayer les ours et les loups. Dans ces courses hardies, quand il a rencontré quelque lieu favorable, il sonne de la trompe pour appeler les montagnards dispersés çà et là dans leurs cabanes.

En pensant aux besoins des âmes, il n'oublie pas ceux des corps, et se fait médecin pour arriver à guérir plus efficacement les maladies spirituelles. Avec certaines plantes dont il sait la vertu, il compose des remèdes auxquels Dieu attache sa bénédiction et qui deviennent l'instrument d'un grand nombre de guérisons. Au reste le peuple lui attribue le don des miracles. Il arrête, en y plantant une croix, des quartiers de rocher qui menaçaient de s'écrouler, et sauve ainsi les habitations que leur chute aurait écrasées. Doux envers tout le monde, à l'exemple du bon Pasteur, le P. Mayenberg se montrait pourtant sévère à l'égard des libertins effrontés qui paraissaient se faire un jeu de la vertu ; cette sainte colère lui était inspirée par sa tendre dévotion envers la Reine des anges. Le martyre de la charité couronna cette belle vie dépensée tout entière au service du prochain. Il tomba victime d'une maladie contagieuse dans l'exercice de son zèle et remit joyeusement son âme entre les mains de Dieu, à l'âge de cinquante-sept ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — Litter. ann. colleg. Brigens. (Archiv. dom.).

---

* Le vingt-sixième jour de mars de l'an 1805 mourut à Saint-Pétersbourg, le P. Gabriel Gruber, né à Vienne en Autriche. La

veille même du jour où la Compagnie cessa d'exister à Rome, il avait fait sa profession solennelle et n'attendait plus que le moment où il lui serait donné d'aller recueillir en Chine l'héritage du P. Adam Schall et des autres grands missionnaires, dont les talents avaient jeté tant de gloire sur notre sainte religion dans le Céleste Empire. Nul en effet n'était plus capable que lui de mettre toutes les sciences profanes et tous les arts au service de l'apostolat. Langues anciennes et modernes, mathématiques, peinture, architecture, musique, médecine et même chirurgie ; rien ne lui était étranger. Le bref de Clément XIV lui ferma pour toujours la route de l'extrême Orient. La Providence avait d'autres desseins.

A un immense savoir, le P. Gruber joignait les vertus qui font les saints, l'amour le plus filial de sa vocation, la joie au milieu des injures et des calomnies, une sainte haine de son corps ; un si grand amour de l'oraison, qu'il lui consacrait chaque nuit plusieurs heures ; une bonté qui se réflétait sur son visage toujours souriant et lui gagnait les cœurs ; et enfin, les plus rares qualités d'un homme de gouvernement. L'histoire de la Compagnie en Russie, dans laquelle il était rentré en 1784, n'offre pas de plus belles pages que celles de son généralat. Le pensionnat des nobles à Saint-Pétersbourg, les missions de Saratow et d'Astrakan, la résidence de Riga, furent son ouvrage ; c'est lui encore qui obtint le rétablissement de la Compagnie dans le royaume des Deux-Siciles et en Angleterre. Il se disposait à visiter pendant l'été de 1805 les maisons nouvellement fondées ; il voulait même aller jusqu'à Rome remercier le Souverain Pontife de sa bienveillance et le solliciter d'étendre à tout l'univers ce qu'il venait d'accorder à quelques états particuliers, lorsqu'il mourut inopinément à la suite

d'une émotion trop vive causée par un incendie qui s'était déclaré dans son antichambre. La nouvelle de sa mort fut accueillie avec une douleur immense par les Nôtres et les étrangers. « Pendant le service funèbre, dit le P. Rozaven, témoin oculaire, l'affluence de l'aristocratie fut si considérable à l'église catholique, que les prêtres purent à grand'peine se frayer un passage pour se rendre à l'autel, et l'on dut fermer les portes pour empêcher les étudiants d'entrer ». Le P. Gruber était dans la soixante-septième année de son âge et la cinquantième depuis sa première entrée au noviciat.

Elogium adm. R. P. Gabrielis Gruber Præpositi Generalis Societ. Jesu (Archiv. Provinc. Galic.). — Caballero, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes., supplem.* 2um, *p.* 45. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 109. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1882. — Zalenski, S. J., *Les Jésuites de la Russie-Blanche, trad. du polonais par le* P. Alex. Vivier, *t.* 2, *liv.* 5, *ch.* 2, *p.* 135 *suiv., et passim.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 5, *ch.* 7, *p.* 413 *suiv.*

N. B. — Les auteurs assignent différentes dates à la mort du P. Gruber ; le 25, 26 mars, le 5 avril. Nous avons adopté celle des Actes de la cinquième Congrégation générale de Polotsk, réunie pour lui nommer un successeur. On lit en effet dans ces Actes « *dies qua mortalitatem exuit Adm. R. P. Gabriel Gruber... fuit* 26 *mart., v. s.,* 7 *aprilis n. s.* 1805 ».

XXVII MARS

—

Le vingt-septième jour de mars de l'an 1653, mourut à Glatz, en grande réputation de sainteté, le P. Jean Warlich, procureur de plusieurs collèges de la Province de Bohême, au milieu des dangers sans cesse renaissants de la guerre. Il lui fallut toute la confiance en Dieu et la charité d'un saint pour se dévouer pendant ces temps calamiteux au service de ses frères. Il fit jusqu'à dix-huit fois, et toujours à pied, le voyage de Silésie ou de Bohême en Autriche, pour les intérêts temporels dont il était chargé.

Ce fidèle et généreux administrateur, que semblait absorber tout entier le soin des choses de la terre, n'en mérita pas moins d'être favorisé par Notre-Seigneur et sa sainte Mère de grâces très particulières. Un jour qu'il priait sans témoin dans l'église du collège de Glatz devant une statue miraculeuse de Notre-Dame très vénérée des fidèles, il supplia cette bonne Mère de lui obtenir de terminer ses jours dans ce même collège de Glatz où il travaillait depuis près de vingt-cinq ans. Aussitôt une voix forte et distincte s'échappa de la sainte image et l'assura que ses vœux étaient exaucés. A cette manifestation inattendue, le P. Warlich fut saisi d'abord d'une sorte de frayeur, mais bientôt une joie très douce

inonda son âme. Par humilité, il garda longtemps pour lui seul le secret de cette précieuse promesse ; mais sur le point de mourir, il en fit la confidence à son Père spirituel ; et bientôt après, plein de reconnaissance pour la miséricordieuse bonté de la Reine du ciel, il rendit le dernier soupir. Il était âgé de soixante-huit ans, et en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Prov. Bohem.*, *part.* 4a, *lib.* 6, *n.* 116, *p.* 924. — *Litter. ann. Soc. Jesu*, *anno* 1653, *p.* 125. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 27a *mart.*, *p.* 171. — Drews, *Fasti Soc.*, 27a *mart.*, *p.* 118. — Patrignani, *Menol.*, 27 *marzo*, *p.* 197.

N. B. — Le P. Patrignani, *l. c.*, nous ne savons sur quels documents, appelle ce Père *Markekio* ; c'est peut-être une simple inadvertance.

Le vingt-septième jour de mars, l'an 1657, mourut à Vienne le P. Josse Kedd, adversaire déclaré des hérétiques. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait préludé aux victoires qu'il devait un jour remporter. Il était à peine parvenu à l'âge de raison, que montant déjà sur un escabeau ou sur un tronc d'arbre, il s'efforçait avec des paroles animées de prémunir ses compagnons de jeu contre les erreurs de Luther. Avec le temps, ce zèle ne fit que s'enflammer. Devenu religieux de la Compagnie, le P. Kedd donna de nombreuses missions en Hongrie. Dans son infatigable ardeur à défendre ou venger l'Église, il mit près de quatre-vingt fois la main à la plume contre les ennemis de la vérité. Ce vaillant athlète mourut à l'âge de soixante ans ; il en avait passé quarante dans la Compagnie.

Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 27ª *mart.*, *p.* 118. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 173. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 958. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 517.

---

* Le vingt-septième jour de mars de l'an 1684, mourut au collège Saint-Clément de Prague le P. Georges Kral, « homme incomparable, dit l'auteur de sa notice, dont la perte fut pleurée par toute la Province ». C'était un vrai fils de saint Ignace, uniquement préoccupé de glorifier Dieu en servant la Compagnie et en se sanctifiant. Quand il eut été nommé Recteur, il ne put retenir ses larmes, tant il se jugeait incapable de gouverner les autres. Mais jamais supérieur ne parut mieux rempli de l'esprit et de la charité de notre Bienheureux Père. Il voyait souvent ses inférieurs en particulier, s'enquérait de leurs besoins et y pourvoyait libéralement ; il redoublait de tendresse à l'égard des malades et de ceux qui chancelaient dans leur vocation. Aux scolastiques, il donnait des encouragements et des conseils pour leurs études et leur perfection et, ajoute le biographe, il recommandait vivement les trois S : *Sanctitatem*, *Sapientiam*, *Sanitatem*, la sainteté, la science et la santé.

Le P. Kral prêchait surtout par l'exemple. Sa modestie lui avait fait donner le nom d'ange ; sa mortification était presque excessive ; sans parler des jeûnes, des veilles, des cilices, des flagellations répétées matin et soir, il passa plusieurs années sans prendre ni viande, ni vin. Il était comme mort à la nature, tellement il en avait soumis tous les mouvements à l'empire de la raison et de la foi ; aussi les événements les plus fâcheux et les plus imprévus ne pou-

vaient-ils troubler la constante sérénité de son âme. Au milieu de ses occupations les plus absorbantes, le seul nom de Dieu suffisait, disait-il, à le remplir d'une très douce consolation. Le P. Kral s'éteignit le lundi saint de la mort des prédestinés, tenant dans une main le cierge bénit et dans l'autre son crucifix. Il était âgé de soixante ans, et en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

XXVIII MARS

—

Le vingt-huitième jour de mars de l'an 1644, mourut au noviciat de Brünn le P. Jean Drachowig, un des plus zélés missionnaires de la Moravie et de la Bohême, et serviteur insigne de la très sainte Vierge en l'honneur de laquelle il jeûnait tous les samedis. Né d'une famille engagée dans l'hérésie des Picards, Jean Drachowig avait puisé la foi dans notre collège de Prague, et plus tard, à l'âge de dix-huit ans, s'était dévoué au salut des âmes sous l'étendard de saint Ignace. Il est peu de villes et de villages dans la Moravie et la Bohême, écrit le P. Jean Schmidl, où il n'ait laissé des monuments de son zèle, et qui après Dieu ne lui doivent la foi. Pour ne citer qu'un seul exemple, la ville de Znaym où l'on comptait à peine cinq ou six catholiques, lorsqu'il vint s'y établir, ne renfermait plus un seul hérétique deux ans plus tard. Le P. Drachowig mourut à l'âge de soixante-huit ans ; il en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 4, *n.* 136, *p.* 648 ; *t.* 5, *lib.* 4, *n.* 75, *p.* 115. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 440. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 171. — Pelzel, *Boemische... Gelehrte*, *p.* 12.

Le vingt-huitième jour de mars de l'an 1651, au noviciat de Brünn en Bohême, mourut le F. Vitus Grau, Coadjuteur temporel. Il passa la plus grande partie de sa vie religieuse dans les emplois de cuisinier et de dépensier. Persuadé qu'il n'est rien de petit au service de Dieu, il s'acquitta de son travail avec autant de soin et d'attention que de savoir-faire. Ses qualités le firent choisir par les supérieurs pour former les Coadjuteurs novices. Modèle vivant d'humilité, de patience, de dévouement, d'union à Dieu, il contribuait, sans y prendre garde peut-être, non moins à faire avancer ces jeunes religieux dans la vie intérieure qu'à les perfectionner dans leurs différents offices. Quand l'obéissance le lui permettait, le F. Grau se réservait à lui-même les fonctions les plus viles et les plus pénibles. Bien que son travail fût comme une prière continuelle, on le voyait, pour se dédommager de ce qu'il ne pouvait faire pendant la semaine, passer la plus grande partie des dimanches et des jours de fêtes au pied du Saint Sacrement. Le F. Grau mourut à l'âge de cinquante-deux ans ; il en avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 6, *n.* 36, *p.* 764.

XXIX MARS

—

Le vingt-neuvième jour de mars de l'an 1640, mourut dans un village de Bohême, non loin de Kommotau le P. VALENTIN AXT, Recteur du collège de Sagan, dans la principauté de ce nom. En dépit des fureurs et des réclamations de l'hérésie, la Compagnie était parvenue à s'établir dans cette ville, grâce aux ordres formels de Wallenstein et à la protection de Ferdinand II. Sept fois chassés de leur demeure en moins de dix ans par les luthériens, les Pères de la Province de Bohême, plutôt que d'abandonner un poste aussi important, étaient revenus autant de fois braver les mauvais traitements et les outrages. Dans une de ces fuites précipitées, le P. Axt avait été pris par les Saxons hérétiques et avait passé toute une année dans les fers pour la confession de la foi. Rendu à la liberté, il ne fit plus que languir ; bientôt, victime encore d'une nouvelle persécution, et contraint, pour échapper aux troupes du général suédois Baner, de fuir de retraite en retraite, il succomba sous le poids de tant de fatigues et de souffrances, dans la quarante-et-unième année de son âge et la dix-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., part.* 3[a], *lib.* 6, *n.* 186, *p.* 1235 ; *part.* 4[a], *lib.* 1, *n.* 72, *p.* 110 ; *lib.* 3, *n.* 81, *p.* 642.

* Le vingt-neuvième jour de mars de l'an 1681, mourut à Munich, où il était allé prendre part à la Congrégation provinciale, le P. Georges Muglin, Instructeur des Pères de troisième probation à Alt-Oetting. C'est dans cette charge qu'il avait terminé vingt-cinq années consacrées sans interruption au gouvernement des plus grands collèges et, à deux reprises différentes, de toute la Province de Haute-Allemagne. Dieu l'avait doué de toutes les qualités qui font les bons supérieurs : un grand cœur, une rare prudence, une constance à l'épreuve de toutes les difficultés, enfin la connaissance des hommes et une facilité étonnante à les incliner comme sans effort à l'accomplissement de leur devoir. Quand les Suédois s'emparèrent de Landsberg en 1746, c'est lui qui sauva la ville du pillage et de l'incendie ; il sut si bien s'insinuer dans l'esprit des chefs, qu'il changea leur fureur en bienveillance.

Ces qualités étaient relevées par les vertus religieuses. En première ligne le P. Muglin plaçait la libéralité envers Dieu. « *Salus a domo Dei*, notre salut viendra de la maison de Dieu », était une de ses maximes. Il déployait une sorte de magnificence en tout ce qui touchait au service divin. En retour, il attendait tout de la bonté divine, et dans la Province, il était comme passé en axiome que Notre-Seigneur bénissait les maisons où il se trouvait. Il montrait la même générosité envers les pauvres, et surtout envers ses frères, qu'ils fussent sains ou malades. Il réservait ses rigueurs pour lui-même. A l'exemple de saint François Xavier, il ne souffrait pas qu'on le servît; et jusque dans sa vieillesse ou ses infirmités, il se refusait, autant que possible, à tout ce qui lui paraissait exception et singularité. Il aimait la pauvreté d'un amour de fils. En

terminant la retraite qui fut la dernière de sa vie, il porta chez son supérieur tous les menus objets de piété qu'il pouvait avoir encore : « Mon Père, lui dit-il en souriant, voilà le fruit de ma retraite ».

Au milieu de tant d'affaires qu'il avait eues en main durant sa longue administration, le P. Muglin, comme on en recueillit le témoignage de sa propre bouche peu de temps avant sa mort, n'avait jamais eu en vue que le bon plaisir et la plus grande gloire de Dieu, « et, ajoutait-il avec un humble sentiment de joie, c'est ce qui me fait espérer que Dieu voudra bien me récompenser selon sa magnificence ». Le P. Muglin mourut dans la soixante-huitième année de son âge et la cinquante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Oettingan. (Notes du P. DE GUILHERMY, *Archiv. dom.).*

---

* Le vingt-neuvième jour de mars de l'an 1705, mourut à Tyrnau le P. MARTIN SZENTIVANI, né à Szentivani, château de sa famille en Hongrie. L'enseignement des hautes sciences, la direction des études et de l'imprimerie à l'université de Tyrnau, le gouvernement de cette même université et du collège Pazmani à Vienne, remplirent presque toute sa vie religieuse. Les heures que lui laissaient libres ses occupations étaient consacrées à la composition. Entre autres ouvrages sortis de sa plume, on peut signaler de nombreux opuscules contre les protestants ; ces écrits eurent un grand succès et ébranlèrent même quelques-uns des plus habiles ministres. Le

P. Szentivani était comme insatiable d'apprendre. Il disait que de toutes les prisons la plus intolérable pour lui serait une bibliothèque remplie de bons livres qu'il ne pourrait ni lire ni toucher.

Mais au dessus de la science il plaçait la sainteté ; il n'estimait même la science que parce qu'elle est un moyen de glorifier Dieu et de tendre à la perfection. Sa piété était très vive. Il paraissait tout enflammé et comme absorbé en Dieu quand il offrait le saint Sacrifice. Agrandie, transformée dans ce commerce divin, son âme n'avait que du mépris pour les choses vaines et basses. On ne saurait dire avec quelle sollicitude presque scrupuleuse il veillait, jusque dans ses dernières années, à conserver intact le trésor de sa pureté. Tout affaibli qu'il était par l'âge et les travaux, il ne laissait pas même alors de réduire sa chair en servitude par les flagellations et les autres pénitences. Il était prêt à souffrir les injures et les persécutions pour l'amour de Jésus-Christ. Dans un de ses livres il avait vivement pris la défense de la Compagnie en Hongrie. Outré de cette publication, le prince Ragotzky, alors chef des mécontents dans ce royaume, menaça d'en jeter l'auteur en prison et de le charger de chaînes. A cette nouvelle, le P. Szentivani tressaillit de joie, proclamant bien haut que ces fers lui seraient plus précieux que les plus riches ornements.

Quand ce grand serviteur de Dieu eut rendu le dernier soupir, on vit un spectacle touchant et qui nous révèle combien son cœur renfermait de saint zèle et de compatissante tendresse : les pauvres, les orphelins, tous les abandonnés honorèrent ses funérailles de leurs larmes, et il emporta dans la tombe le beau nom de père des orphelins. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans ; il en avait passé cinquante-deux en religion.

Kazy, *Histor. Universit. Tyrnav.*, *p.* 301. — Stöger, *Scriptor. Prov. Austr.*, *p.* 350. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1763. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 575.

---

* Le vingt-neuvième jour de mars de l'an 1745, mourut à Pékin le P. Ignace Koegler, de la Province de Haute-Allemagne, l'un des plus illustres missionnaires de la Chine. Dès son arrivée à Pékin, écrit le P. Pfister dont nous empruntons presque mot à mot le récit, dès son arrivée à Pékin où sa réputation l'avait précédé, le P. Koegler fut nommé par l'empereur Cang-Hi président du tribunal d'astronomie et exerça cette charge pendant trente ans. Le successeur de Cang-Hi, Young-tchen, malgré sa haine pour les chrétiens, enchérit encore sur ces honneurs; il créa le savant religieux mandarin de second ordre et assesseur du tribunal des mœurs, dignité qui n'avait encore été accordée à aucun européen. Le P. Koegler passa presque toute sa vie à Pékin dans des occupations dont les moindres étaient celles que lui imposaient ses fonctions à la cour. Tour à tour supérieur de la résidence, Visiteur de la mission à deux différentes reprises, Vice-Provincial, il fut à une époque difficile un des principaux et des plus fermes soutiens de l'église affligée de la Chine. On le voit jusqu'à la fin de sa vie avec les Pères Parrenin, Fridelli, Pereyra, de Maillac et quelques autres, interposer sans cesse son crédit et son influence pour contrebalancer la haine furieuse des idolâtres et adoucir le mauvais vouloir de Young-Tchen et de son successeur Kien-long.

Son gouvernement, écrit un des missionnaires, était la douceur même; on admirait sa prudence, sa prévoyance qui ne lui laissait rien donner au hasard ni rien remettre au lendemain de ce qu'il

pouvait faire le jour même. A une humilité profonde, à une mortification continuelle, à une étroite union de cœur avec Dieu, il joignait la plus aimable modestie et simplicité, une exacte observation de toutes nos règles.

Le jansénisme cherchait à s'introduire en Chine et en Cochinchine. Le P. Koegler démasqua ses menées, et travailla de toutes ses forces à en arrêter les ravages, en propageant comme son saint ami, le P. Hinderer, le culte du Sacré Cœur de Jésus à Pékin et dans tout l'empire. Il raconte lui-même qu'en 1724 il intercepta vingt-et-une caisses pleines de petites brochures contre la bulle *Unigenitus*, venues par la Russie avec la caravane ordinaire, et quelques mois après une nouvelle caisse de brochures semblables apportée par un navire chargé à Ostende. Ces tentatives de l'hypocrite hérésie pour pervertir jusque dans son berceau la nouvelle église, jointes aux persécutions déclarées du paganisme, remplissaient d'amertume le cœur du saint missionnaire. Il expira pieusement, entouré de l'affection de ses frères et vénéré des idolâtres eux-mêmes, dans la soixante-sixième année de son âge et la cinquantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Pfister, *Notices biographiques et bibliograph., n.* 292. — Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten, p.* 272. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1143. — Stöcklein, *Weltbott, passim, nn.* 157-162, 228, 578, 668. — *Biographie univers., t.* 22, *p.* 518. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 3, *p.* 748.

---

* Le vingt-neuvième jour de mars rappelle le souvenir du P. François Xavier Pfyffer, mort à Augsbourg le jour de Pâques de l'an-

née 1750 et né pareillement le jour de Pâques soixante-dix ans auparavant le 21 avril 1680 d'une noble famille de Lucerne. Après les épreuves ordinaires de formation et de régence, le P. Pfyffer fut appliqué au ministère de la prédication. Trente-six années de suite, il occupa la chaire sacrée ; huit ans à la cour du comte palatin de Neubourg et vingt-huit à l'église cathédrale d'Augsbourg. Pendant cette longue période, bien qu'il prêchât tous les dimanches et toutes les fêtes, son auditoire lui demeura toujours fidèle et lui-même ne se négligea jamais. A soixante-dix ans, il gardait la même vigueur et la même netteté de parole qui étaient ses qualités maîtresses. A l'autorité du langage il joignait l'exemple des vertus religieuses, le zèle de la gloire de Dieu, l'humilité, qui lui fit décliner plus d'une fois des offres séduisantes, une grande simplicité de manières et aménité d'âme qui lui gagnait les cœurs. Le P. Pfyffer vécut cinquante-quatre ans dans la Compagnie.

Franc. Ant. Veith, *Bibl. August.*, *vol.* 10, *p.* 55. (*Notes du* P. de Guilhermy). — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 664.

XXX MARS

—

Le trentième jour de mars de l'an 1636, mourut à Cologne le P. GUILLAUME de METTERNICH, supérieur selon l'esprit de saint Ignace. Il était déjà prêtre quand il entra dans la Compagnie; craignant d'être renvoyé du noviciat, à cause de ses violentes et continuelles douleurs de tête, il avait instamment demandé la grâce d'être appliqué pour toute sa vie aux travaux des Frères Coadjuteurs. Mais cette douloureuse infirmité ne l'empêcha pas de rendre les plus signalés services à sa Province dans le gouvernement de ses frères à Mayence, à Trèves et surtout à Spire, où il exerça les fonctions de Recteur pendant vingt-deux ans. En même temps, par la pratique des Exercices spirituels, qu'il donnait dans toute leur simplicité et toute leur force, il travaillait à la perfection des âmes et recueillait de grands fruits. Ses relations de famille, aussi bien que sa réputation de vertu, lui permettaient d'inviter les plus hauts personnages de la noblesse et du clergé des provinces rhénanes à s'enfermer dans la retraite. Bon nombre d'hérétiques même, attirés par la curiosité et par le bruit des merveilles qu'on leur racontait, venaient se joindre à eux ; ils ne sortaient du collège qu'après avoir abjuré l'erreur, et s'être décidés à vivre en parfaits chrétiens.

Le P. de Metternich avait une tendre dévotion pour les souffrances de Notre-Seigneur, et un don de larmes si extraordinaire, qu'il était souvent obligé de s'arrêter au milieu du saint Sacrifice sans pouvoir prononcer une parole. Presque tout le jour il s'occupait de la Passion, suivant les différentes manières de prier et de méditer ; il s'arrêtait à chacune des plaies de Notre-Seigneur et puisait dans cette contemplation un si vif désir de ressembler au Sauveur, qu'à l'âge de plus de soixante-dix ans, il était encore insatiable de veilles, de flagellations et de cilices, comme s'il eût été dans la force de la jeunesse et eût joui de la plus florissante santé. Le P. de Metternich mourut dans la soixante-treizième année de son âge et la quarante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth., p.* 317. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 1029. Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 30ª *mart., p.* 176. — Patrignani, *Menol.*, 30 *marzo, p.* 212. — P. Joseph Hartzheim, S. J., *Bibliotheca coloniensis, p.* 109. — *Menologium S. J. (Allemand)*, 30 *mertz, p.* 28*bis*.

---

*Le trentième jour de mars de l'an 1736, mourut au collège Saint-Grégoire à Mexico le P. Jean Gummersbach, de la Province du Bas-Rhin. La lettre circulaire envoyée après sa mort porte ce titre qui est déjà lui-même un panégyrique : « Lettre édifiante par laquelle le P. Antoine Balthasar, Recteur du collège Saint-Grégoire, donne connaissance à tous les supérieurs des maisons et collèges de cette Province, de la vie fervente et des travaux apostoliques du P. Jean Gummersbach, profès des quatre vœux ; le collège la fait publier

pour offrir un modèle à ceux qui désirent se consacrer au ministère aussi saint que laborieux du gouvernement des Indiens ». Le P. Jean Gummersbach naquit à Cologne. Atteint pendant son noviciat d'une maladie de langueur à laquelle il semblait devoir bientôt succomber, il fut guéri en un moment la veille même du jour où il allait être renvoyé dans sa famille. Par reconnaissance, il résolut de consacrer à Dieu dans les missions la vie qui venait de lui être rendue. Après quelques années de régence, il fut ordonné prêtre et obtint de s'embarquer pour le Mexique. A trois reprises, le vaisseau sur lequel il était monté fut assailli par d'horribles tempêtes ; passagers et matelots n'attendaient plus que la mort ; lui seul demeurait tranquille et rassurait tout le monde, disant qu'aucun naufrage n'était à craindre et que ce même navire, Dieu le voulant ainsi, le porterait jusqu'au Mexique.

Au collège Saint-Grégoire, le P. Gummersbach, selon la remarque du P. Hartzheim dans sa *Bibliothèque de Cologne,* accomplit à la lettre en faveur des Indiens ce que saint Paul disait de lui-même aux Corinthiens: *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* (II *Cor.*, 12. 15). Son confessionnal était perpétuellement assiégé par une foule nombreuse. Il s'y donnait à tous avec une patience, une assiduité, un dévouement qui le font comparer par son supérieur à un Régis et à un Claver. Une fois, à l'occasion d'une fête, il y demeura jusqu'à trente heures presque sans interruption. Les rares loisirs qu'il pouvait glaner çà et là, il les consacrait à la prière, à la visite des hôpitaux et des prisons ou à la traduction en langue mexicaine de pieux ouvrages qu'il distribuait ensuite aux Indiens : « Je l'avoue avec simplicité, dit encore son supérieur, si je voulais exposer en dé-

tail toutes les industries qu'inspirait au P. Gummersbach le pur amour de Dieu, il me faudrait un gros volume ; car sa vie s'est consumée tout entière sur l'autel de la parfaite charité ».

Ces fatigues auxquelles le P. Gummersbach ajoutait encore de très rigoureuses austérités pour la conversion des pécheurs, épuisèrent ses forces avant le temps. Il expira le jour du vendredi saint, pendant qu'on récitait auprès de lui les prières de la recommandation de l'âme. Il était âgé de quarante-cinq ans et en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

HARTZHEIM, *Biblioth. Coloniens.*, *p.* 178. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 1, *articl. Balthasar*, *p.* 855, *n.* 1 ; *t.* 3, *p.* 1950. — FRANC.-JAV. ALEGRE, S. J., *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España*, *t.* 3, *p.* 261.

---

* Le trentième jour de mars de l'an 1751, à Goritz sa patrie, mourut le P. MICHEL FAIT, âgé de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait vécu soixante-deux dans la Compagnie. C'était un homme de prière et de pénitence. Il ne passait aucun jour sans se flageller ; il se frappait si durement avec des lanières de cuir hérissées de pointes aiguës, qu'un jour il fallut appeler le chirurgien pour panser ses plaies. Il tenait toutes ses passions sous le joug, *uno gulæ vitio excepto*, disait-il avec humilité, appelant du nom de gourmandise l'appétit naturel dont il n'avait pu encore émousser l'aiguillon, malgré ses jeûnes fréquents et ses autres privations. Chaque jour il se levait deux heures avant la communauté pour s'entretenir plus longtemps avec Dieu. Dans ses dernières années, il ne faisait plus que prier. Animé d'une dévotion toute filiale envers la très sainte

Vierge, le P. Michel Fait ne négligeait rien pour l'inspirer autour de lui et surtout aux enfants. La Reine du ciel l'en récompensa libéralement par des grâces très précieuses, entre autres par le don d'une chasteté insigne. Quand il eut expiré, le peuple se pressa en foule autour de sa dépouille pour la vénérer comme celle d'un saint.

Litter. ann. Provinc. Austr. anno 1751 *(Archiv. Rom.).*

XXXI MARS

---

* Le trente-et-unième jour de mars de l'an 1631, mourut au collège d'Agram le P. Étienne Ratkai, d'une noble et ancienne famille de la Croatie. L'Histoire de la Compagnie lui applique l'éloge de l'homme que l'apôtre saint Jacques appelle parfait : « *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir* ». (Jac., 3. 2.) Il avait pris la ferme résolution de ne jamais dire un mot qui fût contraire à la charité ou à l'obéissance ; il tint fidèlement parole. Si parfois autour de lui l'entretien venait à glisser dans la médisance ou la critique, il cherchait adroitement à le détourner sur d'autres sujets ; et s'il ne pouvait y réussir, il s'éloignait plutôt que de continuer à entendre, même sans y prendre part, des propos qui blessaient sa vertu de prédilection. Cette délicatesse de charité avait rendu le P. Ratkaï extrêmement cher, et aux supérieurs dont il défendait l'autorité en toute circonstance, et à ses frères qui savaient leur réputation en assurance auprès de lui ; en même temps elle contribuait grandement à resserrer entre tous les membres de la communauté les liens de l'union fraternelle. Le P. Ratkaï mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª , *t.* 2, *lib.* 16, *n.* 186, *p.* 494.

* Le trente-et-unième jour de mars de l'an 1742, mourut dans la maison professe de Vienne le P. Joseph Lovina, de Brigue en Valais, dont toute la vie religieuse ne fut que dévouement au service des âmes, dans les camps au milieu des armées impériales, dans les missions dites *Missiones Segnerianæ* que le P. Ceroni venait d'organiser en Autriche, et surtout au bagne de Venise. Car ce fut vraiment là son œuvre principale ; c'est là qu'il donna plein essor à sa charité. Il se consacra sans réserve aux malheureux criminels entassés sur les galères de l'empire, leur prodiguant avec les soins de l'âme les secours matériels du corps. Ce dévouement que rien ne rebutait, ni le contact de ces natures grossières et flétries, ni l'infection de leurs réduits, ni leur ingratitude même et souvent leurs injures, se prolongea non pas seulement quelques mois, mais dix-sept années entières, et le vaillant apôtre serait de grand cœur resté jusqu'à son dernier jour à ce glorieux poste du sacrifice, si l'épuisement de ses forces n'avait obligé les supérieurs à l'en retirer.

Cependant comme si tant de fatigues n'avaient pas suffi à rassasier son amour de la croix, le P. Lovina y ajoutait encore de très rigoureuses pénitences. Ses autres vertus n'étaient pas moins insignes. Par sa fidélité aux moindres règles, son obéissance, sa modestie, il pouvait, dit son biographe, le disputer aux novices. Il honorait d'un culte particulier les Pères Canisius, Le Fèvre, François de Geronimo, Baldinucci, tous élevés depuis aux honneurs publics de l'Église et dont il avait fait ses modèles. Son bon ange et saint Joseph l'arrachèrent plus d'une fois à des périls de mort et lui accordèrent d'autres faveurs non moins extraordinaires, ainsi

qu'il le rapporte lui-même dans ses notes intimes. Le P. Lovina mourut à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., *anno* 1742 *(Archiv. Rom.)*. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austriac.*, *p.* 210. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 57.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE.

I[er] AVRIL

—

* Le premier jour d'avril de l'an 1628, mourut à Cologne le P. Iberus Fekenius, religieux d'une piété aimable et d'une ravissante aménité de caractère. Nommé compagnon du Maître des novices, on disait de lui qu'il était *amor et deliciæ novitiorum.* Chargé ensuite de la chaire de philosophie au collège de Cologne, il ne conquit pas moins l'affection de ses élèves. Il n'usait de son ascendant que pour le bien de leurs âmes. Sa parole avait une efficacité étonnante pour les détacher de l'amour du monde et les embraser du désir de suivre Jésus-Christ par le renoncement et l'humiliation. Une de ses pratiques, lorsqu'il devait commencer l'explication d'un nouveau traité, était d'engager ces jeunes gens à faire la sainte communion pour en obtenir, par la pureté du cœur, une in-

telligence plus facile; et il en était bien peu qui ne se rendissent à cette pieuse invitation. Le P. Fekenius venait d'entrer avec eux dans l'étude de la métaphysique, lorsqu'il fut brusquement enlevé à l'âge de trente-cinq ans. Treize d'entr'eux prirent aussitôt la résolution de se donner à Dieu dans la Compagnie, et plusieurs allèrent, le jour même des funérailles, frapper à la porte du noviciat.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 1ª *april.*, *p.* 179.

---

* Le premier jour d'avril de l'an 1747, mourut à Vienne dans la maison du noviciat le F. Thomas Printz, Coadjuteur temporel, « dont personne ne parlait, dit son biographe, même dans les entretiens familiers, où la critique se glisse plus facilement, sans ajouter à son nom les épithètes de saint, bon, incomparable Frère ». Il était né en Silésie d'une famille très chrétienne, et avait fait de bonne heure le vœu de chasteté devant une image de la Mère de Dieu; puis, pour satisfaire sa dévotion, il avait entrepris le pèlerinage de Rome. Une grande tentation l'assaillit en chemin; il se demandait ce qu'il deviendrait dans sa vieillesse, s'il restait seul et sans appui; et il eut la pensée de se faire relever de son vœu et d'entrer dans le mariage. Mais il reconnut bientôt la ruse de l'ennemi et s'empressa de renouveler son engagement. Il en fut récompensé par un redoublement de ferveur et par la vocation religieuse. Il vécut soixante ans dans la Compagnie, laissant douteux, dit encore

l'annaliste, *an ferventius cœperit, constantius perseverarit sanctiusque finierit.*

Toutes les vertus des Frères Coadjuteurs brillaient en lui, l'humilité, l'amour du travail et de la prière. On ne saurait dire avec quel soin et quel saint respect il traitait les choses qui lui étaient confiées ; le moindre intérêt de la maison lui était plus cher que son repos et son bien-être. Il faisait à genoux tous ses exercices de piété ; de là un mal profond et dangereux qu'il dissimula longtemps, mais qu'il dut enfin découvrir ; une opération chirurgicale fut décidée. Le F. Frintz remplissait alors les fonctions de sacristain au collège de Klagenfurt, et l'on touchait à la fête de saint François Xavier. Il se traîna péniblement à la chapelle du grand thaumaturge et avec une confiante simplicité lui demanda de le guérir, afin, disait-il, qu'il pût s'acquitter de son office et parer de fleurs son autel. Il fut exaucé, et le chirurgien n'eut, à son grand étonnement, qu'à constater la guérison. Le F. Frintz s'endormit pieusement dans le Seigneur le soir du samedi saint, quelques heures avant la glorieuse résurrection du Sauveur. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans.

Litteræ ann. Provinc. Austr., anno 1747 *(Archiv. Rom.).*

II AVRIL

—

Le second jour d'avril de l'an 1671, le P. GEORGES MASENIUS mourut à Prague en odeur de sainteté. La pureté de cœur et l'humilité furent pendant les quarante années qu'il vécut dans la Compagnie ses deux vertus de prédilection. Aussi se portait-il avec une extrême ardeur à tout ce qui pouvait donner beaucoup de peine et peu d'honneur, comme les missions au milieu des hérétiques, ou l'enseignement du catéchisme aux pauvres et aux enfants. Il exerça ce dernier ministère en particulier pendant vingt-huit ans. Chaque matin, à son réveil, le P. Masenius s'animait par ces paroles : « Georges, n'oublie pas que tu es l'enfant de Dieu. Garde-toi de dégénérer en quoi que ce soit ». Quand ses travaux apostoliques ne le réclamaient pas au dehors, on le trouvait presque toujours dans sa chambre, à genoux, traitant avec Notre-Seigneur du salut des âmes et de sa propre sanctification. A sa mort, arrivée dans la soixante-troisième année de son âge, la ville de Prague lui rendit ce beau témoignage : « *Sancte inter nos vixit;* il a mené parmi nous la vie d'un saint ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *part.* 4ª, *lib.* 5, *n.* 193, *p.* 672 *et passim.* — PATRIGNANI, *Menolog.,* 2 *april.*, *p.* 15.

* Le deuxième jour d'avril de l'an 1704, mourut à Lunéville le P. EHRENFRIED KREUTZEN, né en Saxe d'une noble et opulente famille, mais malheureusement engagée dans l'hérésie. Il se convertit à Rome et, désireux de se donner sans réserve à Jésus-Christ, embrassa la règle de saint Ignace. De retour en Allemagne, il y fut chargé de l'éducation des enfants de Charles V, duc de Lorraine ; et à la mort de ce prince, il devint le confesseur, et on peut ajouter le confident et l'ami du nouveau duc Léopold Ier. Le P. Kreutzen méritait cette confiance. Sans parler de ses qualités d'esprit et de cœur et même des avantages extérieurs de sa personne qui faisaient de lui un gentilhomme accompli, il possédait toutes les vertus qui inspirent le respect et la vénération. Sa modestie était angélique ; à la cour, il ne jeta jamais les yeux sur une femme. Sa charité pour les pauvres, écrit de lui le P. Modo, Recteur du collège de Nancy dont nous citons textuellement les paroles, sa charité était « sans égale. Il se chargeoit de leurs causes préférablement à toute autre... sa porte leur estoit ouverte à toute heure... Il les soulageoit non seulement de ses soings..., mais encore de sa bourse... ».

Sa conformité à la volonté de Dieu, sa patience, son amour de la croix et de l'oraison, parurent avec un éclat extraordinaire dans les cruelles douleurs d'un mal étrange qui firent des trois dernières années de sa vie une sorte de martyre. C'était une excroissance de chairs corrompues dans la bouche du côté droit. Après quelques tentatives infructueuses qui n'amenèrent qu'une amélioration momentanée, le malade fut envoyé à Paris. « Ce fut le lieu de ses douleurs, dit le P. Modo. Il souffrit tout ce qu'un homme peut

souffrir. Il semblait que Dieu l'eust livré à la chirurgie comme un sujet sur lequel elle pust exercer sa cruauté. La plus violente opération fust celle où on luy scia et arracha la mâchoire droite ; on dit qu'elle dura quatre heures, et que les chirurgiens qui la firent... suoient à grosses gouttes. Pendant tout ce temps-là, le Père parust immobile, sans gémissement et sans clameur, et parce qu'une fois seulement il luy arriva de pousser un soupir au ciel en invoquant le nom de Dieu, il s'en accusa comme d'une grande lâcheté, et en demanda pardon... ».

Au bout d'une année, le P. Kreutzen revint en Lorraine avec quelque apparence de guérison. Ce n'était qu'une trêve, et le terrible mal reparut bientôt aussi vivace qu'auparavant. Il ramena toutes les tortures ; chaque jour il fallait recourir au fer et au feu pour arrêter sa marche envahissante. Après chaque opération, l'héroïque disciple de Jésus crucifié se jetait à genoux, et, disent les témoins oculaires, « il demeuroit en cette posture près de deux grandes heures ». Lorsqu'on lui eut interdit cette fatigue à cause de l'état de faiblesse où il se trouvait, il se plaignit « qu'on luy ôtoit l'unique douceur et l'unique consolation qui luy restoit dans la vie ». Enfin Dieu prit pitié de son vaillant serviteur et lui donna la couronne de patience si noblement conquise. Le P. Kreutzen mourut à l'âge de cinquante-deux ans, il en avait passé vingt-six en religion. Ses restes furent transportés de Lunéville à Nancy et inhumés dans l'église du collège de la Compagnie.

Lettre du P. PIERRE-ANTOINE MODO, *Recteur du collège de Nancy. Archives de la Meurthe. Titres et pap. des ex-Jésuites, liasse* 45. *Histoire françoise du collège de Nancy, seconde partie (Archiv. dom.).* — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 5, *p.* 1149, *article* MODO, C.

III AVRIL

—

Le troisième jour d'avril de l'an 1654, mourut à Vienne, dans la nuit du vendredi saint, le F. JEAN-BAPTISTE LECHNER, victime de sa charité au chevet des pestiférés. Issu d'une famille fort distinguée, il avait renoncé aux espérances du monde et à la carrière des armes, où il s'était brillamment signalé, pour servir Dieu et la Compagnie dans les fonctions de Coadjuteur. Il ne montra pas moins de courage sous l'étendard de Jésus-Christ. Plus d'une fois, en temps de guerre, il s'exposa par obéissance aux plus grands dangers. Il s'était mis, corps et âme, sous la protection de Notre-Dame, il jeûnait en son honneur la veille de ses fêtes, et tous les samedis de l'année.

Il tressaillit d'une sainte joie quand il fut, sur sa demande, appelé de Leoben à Vienne ravagée par la peste, pour se dévouer au service des malades. Comme son supérieur croyait devoir l'exempter de l'abstinence du carême, à cause du mauvais état de sa santé : « Mon Père, lui répondit le F. Lechner, le spectacle de la mort que j'ai continuellement sous les yeux, me donnera la force de supporter encore cette fatigue ; cela vaut mieux que de flatter ce corps misérable, qu'il me faudra bientôt quitter. » Il goûtait, ajoutait-il, de si douces consolations dans son ministère d'infirmier, qu'il était prêt, si Dieu le voulait ainsi, à s'y dépenser de longues

années. Cependant il ne pouvait s'empêcher de soupirer après la palme du martyre. Quand il voyait succomber quelqu'un de ses compagnons de dévouement, on l'entendait répéter avec une sainte envie : « Oh ! si je pouvais le suivre ! » Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés ; à son tour, il cueillit la palme si vivement désirée. Il était âgé de cinquante-trois ans et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Litter. ann. Societat., anno 1654, *p.* 60. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).* — ALEGAMBE, *Heroes et Victim. charit., p.* 494. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 3ª *april.*, *p.* 183. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 3ª *apr.*, *p.* 127.

---

* Le troisième jour d'avril de l'an 1733, mourut à Fiume le P. JEAN-BAPTISTE JACOBOVICH de Zengg en Croatie, l'apôtre des provinces qui s'étendent le long de la côte orientale de l'Adriatique, l'Istrie, la Croatie et la Dalmatie. Comme François Xavier et François Régis, il ne prêcha que dix ans ; mais dans ce court espace de temps quels travaux et quels fruits ! Tous les diocèses de la côte sont successivement le théâtre de son zèle : il convertit les pécheurs, fait disparaître les scandales, réforme le clergé, dissipe l'ignorance, combat les superstitions. Pour donner une idée des merveilles accomplies par cet homme de Dieu, son biographe raconte ce qu'il a vu de ses yeux dans la mission donnée à Fiume en 1727, et il se demande comment un missionnaire, de santé délicate et qui plus d'une fois avait craché le sang, a pu supporter de telles fatigues. Le P. Jacobovich faisait toutes ses courses pieds

nus ; il volait à la poursuite des âmes avec plus d'ardeur et d'élan que le chasseur à celle de sa proie ; *non tam ire quam volare videbatur*. Souvent il devait prêcher en plein air, aucune église ne pouvant contenir les foules qui accouraient pour l'entendre. Il organisait ensuite des processions de pénitence pendant lesquelles il ne cessait de se flageller en criant miséricorde pour les pécheurs.

Les mois d'hiver, le P. Jacobovich résidait ordinairement à Raguse ; il vaquait aux divers ministères de la Compagnie et dirigeait une florissante congrégation d'ouvriers. Il pratiquait toutes les vertus d'un saint, l'humilité, l'union à Dieu, la mortification, la fidélité aux moindres observances. Nul manquement ne lui paraissait léger ; dès son noviciat, il s'était imposé cette règle fondamentale de perfection : « J'aurai toujours une conscience timorée ».

Ses forces ne résistèrent pas longtemps à tant de fatigues. Vaillant jusque dans les suprêmes défaillances de la nature, il voulut recevoir le saint viatique à genoux. Il ne cessa, tant que sa langue fut libre, de répéter ces douces invocations : *Jesu*, *Maria*, *Joseph*, *mei dulcissimi amores*, *patiar ego*, *moriar vestri amore*... Il s'éteignit, comme il l'avait demandé à Notre-Seigneur, le jour du vendredi saint. Sa mort répandit le deuil sur les côtes orientales de l'Adriatique, et sa mémoire s'y conserva comme celle d'un saint. Le P. Jacobovich n'avait pas encore quarante-cinq ans accomplis ; il en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., *anno* 1733, *pp.* 211-218 *(Archiv. Rom.)*.

IV AVRIL

—

Le quatrième jour d'avril, moururent dans la Province d'Autriche, le P. Thierry Krall à Gratz en 1633, le P. Gaspar Glabotschnig à Vienne en 1708, et le P. Joseph Bonaperger encore à Gratz en 1731.

Le P. Thierry Krall s'exposa généreusement aux calomnies et aux inimitiés les plus menaçantes, pour assister jusqu'à la mort dans sa prison, l'un des plus nobles seigneurs de la Bohême, Georges de Lobkoviez, fondateur du collège de la Compagnie à Kommotau, dépouillé de ses biens et chargé de fers par les hérétiques. Ceux-ci n'épargnèrent rien pour envelopper le P. Krall dans la même ruine ; mais toutes leurs menées échouèrent et n'aboutirent qu'à faire éclater la vertu de l'homme de Dieu. Son illustre pénitent vint le consoler du haut du ciel, et le remercier avec effusion de sa constante et héroïque charité.

Le P. Glabotschnig, Maître des novices à Vienne, est resté célèbre pour sa dévotion envers la personne adorable de Notre-Seigneur : toutes les nuits il interrompait son sommeil pour aller adorer le Saint Sacrement.

Le P. Bonaperger, par son esprit d'oraison, son zèle à catéchiser les pauvres et les ignorants, à visiter les malades et les pri-

sonniers et sa patience dans les épreuves et les aridités mérita des grâces extraordinaires. Pendant qu'il était lui-même malade, saint Ignace, dont une image était placée près de son lit, abaissa tout à coup sur lui des regards pleins de paternelle bonté, et Notre-Seigneur daigna lui révéler le moment de sa bienheureuse mort.

P. THIERRY KRALL. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., part.* 2ª, *lib.* 4, *n.* 83, *p.* 451 ; *n.* 87, *p.* 457 ; *part.* 4ª, *lib.* 1, *n.* 60, *p.* 89. — CRUGERUS, *Sacri pulveres Bohemiæ*, 4ª *april.*, *p.* 31. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 754. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1213. — PELZEL, *Gelehrte und Schriftsteller S. J.*, *p.* 9.

P. GASPAR GLABOTSCHNIG. — STÖGER, *Scriptores Provinc. Austr.*, *p.* 99. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1496.

P. JOSEPH BONAPERGER, *Litteræ annuæ Provinc. Austr. anno* 1731, *pp.* 548-559 *(Archiv. Rom.)*. — STÖGER, *Op. cit.*, *p.* 34. — SOMMERVOGEL, *Op. cit.*, *t.* 1, *p.* 1697.

---

* Le quatrième jour d'avril de l'an 1725, mourut en Bohême dans le cours de ses missions le P. IGNACE WEIS, du collège de Hradische. « C'était, disent les annales de la Province de Bohême, un homme tout apostolique, d'une grande mortification, d'une profonde humilité, d'une pauvreté très rigoureuse, d'une pureté de vie angélique, et que sa ferveur et son zèle pour le salut des âmes avaient mis en très haut crédit dans toute la contrée ». Il semble avoir eu révélation de sa mort prochaine et de son éternelle prédestination.

Une circonstance extraordinaire ajouta grandement à la réputation de sainteté du P. Weis. Quand on ouvrit son tombeau trois semaines après ses funérailles, son visage, qu'on avait vu défiguré

par la mort, parut tout brillant des couleurs de la vie. Une multitude immense accourut au bruit du prodige; et en contemplant cette beauté merveilleuse qui lui apparaissait comme un rayonnement de la splendeur des corps glorifiés, elle rendit grâces à Dieu, toujours admirable dans ses saints. Le P. Weis était âgé de cinquante ans; il en avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Historia Provinc. Bohem., supplement. ab anno 1723 *ad ann.* 1726. *Histor. collegii Hradistiens. (Archiv. Rom.).*

---

* Le quatrième jour de mars de l'an 1741, mourut au noviciat de Vienne le F. Jean Schlemer, Coadjuteur temporel. Il remplit pendant trente-trois ans l'office de dépensier, avec une attention, un dévouement et une charité qui ne se lassèrent jamais. On le voyait toujours le même, empressé à rendre service, aimable, souriant, très adonné à la prière et à la mortification; c'était à ces deux vertus qu'il avait confié la garde de sa pureté. Sa dévotion à la sainte Vierge était toute filiale et très ardente.

On raconte de lui un trait semblable à celui qu'on lit dans l'histoire de notre Bienheureux Père récemment converti. Jeune encore, il faisait route un jour avec un hérétique. La conversation tomba sur la sainte Vierge. L'hérétique se moqua de la dévotion des catholiques, et osa même parler avec inconvenance de la Mère de Dieu. Jean Schlemer se contint d'abord quelque temps; mais le sectaire continuant à blasphémer, son indignation éclata; il tira son épée et se jeta sur l'hérétique; il l'aurait indubitablement percé, si

celui-ci ne s'était dérobé à ses coups par une fuite précipitée. Le F. Schlemer mourut à l'âge de soixante-quatorze ans ; il en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Austr. ann. 1741, *p.* 127 *(Archiv. Rom.).*

---

* Le quatrième jour d'avril de l'an 1758, mourut à Loschitz en Moravie, au service des malades, le P. Christophe Rieder, du diocèse de Ratisbonne, homme d'une vertu insigne et véritable enfant d'obéissance. Il avait une sorte d'horreur pour la vie des camps. Il envisageait avec épouvante la fatigue des longues marches, les souffrances de la faim et de la soif. Or, c'est précisément au milieu des armées impériales qu'il fut envoyé. Il ne dit pas un mot pour s'excuser, et jusqu'à son dernier soupir, demeura vaillamment à son poste. Fallût-il escalader les montagnes, s'ouvrir un chemin à travers les neiges et les glaces, au moindre signe des supérieurs, il était prêt ; et seul, avec une santé délabrée il faisait plus, dit son biographe, pour le salut des âmes, que plusieurs ouvriers très valides.

A la bataille de Lissa en Silésie, perdue par les Autrichiens contre Frédéric II de Prusse, le P. Rieder fut surpris par les vainqueurs pendant qu'il entendait les confessions des blessés, et dépouillé de tout ce qu'il avait, sans qu'on lui laissât même un denier pour se procurer de quoi vivre. Quelques mois plus tard, atteint de dyssenterie et de fièvre maligne, il se fit transporter à l'hôpi-

tal de Loschitz pour consacrer ses dernières forces aux moribonds et les préparer à paraître devant Dieu ; et c'est dans cet exercice de zèle et de charité qu'il expira. Le P. Rieder n'avait pas encore quarante ans accomplis ; il en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. in Provinc. German. Superior. ann. 1758 *(Archiv. Rom.).*

V AVRIL

—

Le cinquième jour d'avril de l'an 1647, mourut à Munich, au service des pestiférés, le P. PHILIPPE MAIER, laissant, dit le P. Nadasi, le nom et la réputation d'un ange, dont la cour des princes n'avait pu effleurer ni la pureté ni la modestie. C'était aussi, ajoute le même auteur, un admirable apôtre, auquel sept années des plus rudes travaux dans les montagnes de l'ancien Norique avaient paru peu de chose au gré de son amour pour les âmes et pour Jésus-Christ. Le P. Maier mourut à l'âge de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

NADASI, Supplément au P. ALEGAMBE, *Heroes et victimæ charitatis*, *p.* 434.

Le cinquième jour d'avril de l'an 1664, mourut à Brünn le Frère novice WENCESLAS WOLFF, âgé seulement de dix-sept ans. Pendant ses études au collège de Neuhaus, il avait puisé, dans les exemples de ses professeurs, une estime et un amour extraordinaire pour la Compagnie. « Si l'on refusait de me recevoir, disait-il, je suivrais à pied le Père Provincial dans toutes les maisons

de sa juridiction, jusqu'à ce qu'il m'ait admis au nombre de ses enfants ». Craignant qu'on ne regardât comme un obstacle à son entrée une seconde rangée de dents qui lui avait poussé en arrière de la première, il eut le courage de se la faire arracher.

Ce courageux enfant, bien que d'une admirable innocence, se regardait lui-même et se maltraitait comme un grand pécheur ; il travaillait à se vaincre en toutes choses, et recherchait principalement ce qui pouvait lui donner plus de confusion en présence de ses frères et des étrangers. Dès ses premiers jours de vie religieuse, il avait choisi saint Jean Berchmans pour modèle. Les vertus de ce saint jeune homme et son admirable perfection sous les apparences de la vie commune étaient le sujet ordinaire de ses entretiens. Le F. Wolff le faisait revivre spécialement par sa modestie. L'une de ses industries pour se conserver sans tache, était, toutes les fois qu'il sortait de la maison, de confier la garde de ses yeux à la Reine des anges, afin qu'ils ne vissent rien au dehors qui fût tant soit peu capable de déplaire à Dieu.

PATRIGNANI, *Menol.*, 5 *april.*, *p.* 47. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).*

VI AVRIL

—

Le sixième jour d'avril de l'an 1654, mourut à Königgrätz en Bohême, le P. Mathieu Preitenberger, deux fois sauvé de la mort dans son enfance par la très sainte Vierge, à laquelle sa mère l'avait consacré. Un de ses professeurs, à notre collège de Prague, lui ayant fait lire la vie de saint Stanislas, Mathieu Preitenberger choisit aussitôt ce jeune saint pour modèle. L'image qui représentait Stanislas visité par sainte Barbe et communié par les anges faisait ses délices ; et l'on a lieu de croire, qu'il reçut lui-même une faveur semblable. Un commencement de maladie scrofuleuse s'opposait malheureusement à ce qu'il suivît son cher protecteur dans la Compagnie. Pour lever cet obstacle, il eut recours à saint Norbert, dont on transportait les reliques à Prague. Après avoir fait vœu de se rendre au noviciat, s'il obtenait sa guérison, il appliqua sur son mal une image qui venait de toucher le corps du grand archevêque, et fut délivré sur-le-champ.

Jaloux de devenir un véritable enfant de saint Ignace, le F. Preitenberger s'appliqua dès les premiers jours à une parfaite obéissance, et Notre-Seigneur daigna autoriser sa ferveur par un miracle. La Moravie était désolée par des légions d'insectes et de vers qui pénétraient de toute part dans les maisons, détruisaient les

provisions de grains et menaçaient le pays d'une famine générale. Le Maître des novices, le P. Martin Stredonius, dit un jour au F. Preitenberger d'aller intimer à ces voraces ennemis l'ordre de respecter la nourriture des serviteurs de Dieu. Le novice obéit sans ombre d'hésitation, et à l'instant même, les insectes furent frappés de mort comme foudroyés.

La vertu du F. Preitenberger ne fit que grandir avec les années. A l'obéissance, il joignait un profond mépris de lui-même et un amour tout filial pour la pauvreté. Il recherchait avec une sorte de passion tout ce qu'on mettait au rebut. Si on voulait lui faire accepter un vêtement neuf, il en était à la fois attristé et humilié: « A quoi bon, disait-il, embellir un mort? A un mort, il faut ce qu'il y a de plus misérable dans la maison ». Deux fois, il exposa sa vie avec une intrépidité héroïque au service des pestiférés. Dieu permit aussi, pour épurer sa vertu, qu'il fût assailli, presque au lendemain de son sacerdoce, par une tempête de scrupules qui ne lui laissa nul repos jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie. L'orage ne s'apaisa alors que pour le laisser aux prises avec une autre épreuve, celle d'une longue et implacable maladie, sous les coups de laquelle il succomba enfin, sans avoir jamais cessé de bénir et d'exalter la très sainte et toujours aimable volonté de Dieu. Il était âgé de cinquante-quatre ans et en avait passé trente-six dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ. anno 1654, *p.* 93. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 6a *april.*, *p.* 187. — Drews, *Fasti Soc.*, 6a *april.*, *p.* 131. — Patrignani, *Menol.*, 6 *april.*, *p.* 50. — Schmidl, *Histor. Prov. Bohem.*, *part.* 3a, *lib.* 5, *n.* 149, *p.* 935. — *Summar. vitæ defunct. Prov. Bohem.* (*Archiv. Rom.*).

* Le sixième jour d'avril de l'an 1652, mourut à Auscha en Bohême le P. Melchior Olen, Procureur du collège de Prague. Il était l'un des meilleurs philosophes et théologiens de sa Province, et aurait pu occuper avec éclat les premières chaires ; mais il n'avait d'autre désir que de faire en toute chose la sainte volonté de Dieu. Nommé Procureur, il accepta cette charge non seulement sans réclamation ni tristesse, mais avec un joyeux empressement, et il la remplit du même cœur jusqu'à la fin de sa vie. Le P. Olen y trouva, surtout au temps des guerres qui désolaient ces contrées, de nombreuses occasions de contenter son amour de la croix. Souvent, au milieu des froids les plus rigoureux, il passait les nuits entières à mettre en sûreté les troupeaux, ou bien pendant les ardeurs de l'été il marchait tout le jour pour surveiller les travaux des champs. Ces fatigues hâtèrent sa fin. Il reçut avec un grand calme la nouvelle de sa mort prochaine: « Je suis prêt », répondit-il. Au moment de rendre le dernier soupir, il prit en main son crucifix, suspendit son reliquaire à son cou, enroula son chapelet autour de son bras, et murmurant doucement une invocation qui lui était habituelle « *Memento mei, Mater Dei ;* souvenez-vous de moi, sainte Mère de Dieu », il expira. Le P. Olen était âgé de quarante-quatre ans, et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ., anno 1652, *p.* 72. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., part.* 4ª, *lib.* 6, *n.* 47, *p.* 783.

VII AVRIL

—

* Le septième jour d'avril de l'an 1676, mourut à Vienne dans la maison professe le P. Philippe Miller, de Gratz en Styrie. Dès les premières années de sa vie religieuse, il avait tourné ses regards vers les nations infidèles de l'Inde. Un théâtre bien différent lui était réservé. Après avoir occupé les chaires de philosophie et de théologie à Gratz et à Vienne, il fut appelé à la cour et chargé de donner à l'archiduc Léopold d'Autriche des leçons de philosophie, de mathématiques et de sciences physiques. Devenu empereur, ce prince ne voulut pas se séparer de son maître ; il le choisit pour confesseur et le garda près de lui jusqu'à la mort du serviteur de Dieu.

Dans cette haute dignité, le P. Miller ne perdit rien de son humilité, de son esprit de mortification et de ferveur, de son tendre et filial amour pour sa vocation. « Car il tenait celle-ci, dit son biographe, pour un gage indubitable de prédestination, *velut indubitatum prædestinationis pignus* ». Le plus humble office parmi ses frères lui paraissait plus digne d'envie que les plus hautes charges dans le monde ou dans l'Église. Il usait de son crédit pour défendre la Compagnie contre ses adversaires et ses envieux, pour aider et favoriser ses missions dans les Indes, en Turquie et en

Hongrie. Il dirigeait vers elle ceux de ses pénitents qui lui paraissaient appelés de Dieu à pratiquer sa règle. A la première nouvelle qu'il était gravement malade et en danger de mort, l'empereur s'empressa d'aller le visiter et voulut encore se confesser à lui et recevoir l'absolution de sa main. En sortant de la maison, il dit avec tristesse que Dieu lui retirait celui qui avait été deux fois son père, *in litteris et in spiritu*. Le P. Miller mourut à l'âge de soixante-trois ans; il en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 711. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 230. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1097.

---

* Le septième jour d'avril de l'an 1678, mourut à Neuhaus le P. Marc Mariani, d'une noble famille de Krummau en Bohême. Il était venu au monde les pieds contournés et tout le corps contrefait. Ses parents affligés le recommandèrent à la très sainte Vierge, dont l'image, honorée dans un sanctuaire voisin, était célèbre par une multitude de grâces extraordinaires. Leur confiance ne fut pas déçue : à part une légère claudication qui lui demeura toujours, la taille et les pieds de l'enfant se redressèrent, et en reconnaissance de cette guérison, son nom de Schneidler fut changé en celui de Mariani, sous lequel il demeura connu depuis. A seize ans, Marc Mariani entra au noviciat de Brünn, apportant à la Compagnie avec une grande piété les plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit. Les premières charges de la Province ne tardèrent pas à lui être confiées ; il les remplit avec un dévouement et une générosité

qui ont fait dire à son biographe qu'il avait toujours les mains et le cœur ouverts pour tout le monde, même pour ses ennemis. La Providence le lui rendait bien ; jamais la maison professe de Prague ne reçut plus d'aumônes que lorsqu'il en était supérieur.

Mais le ministère propre du P. Mariani fut celui de la prédication ; pendant trente-trois ans, il occupa les principales chaires de l'empire, à Vienne, à Prague, à Gratz, à la cour. Partout ses talents oratoires lui ménagèrent de véritables triomphes ; il ne connut pas un échec ; comme il en fait lui-même la remarque, *prospera omnia per tot annorum seriem* (*acciderunt*). Une bonne fortune si constante n'était pas sans péril pour l'humilité du religieux. Dieu toujours attentif au bien de ses élus, en arrêta brusquement le cours et ne refusa pas la bénédiction de l'épreuve à son serviteur. Ce fut d'abord une accusation calomnieuse ; puis, dans ses dernières années, un affaiblissement graduel de ses forces qui le condamna au silence et à une sorte d'oubli. Le P. Mariani supporta cette double épreuve avec une patience invincible et qui tenait du prodige, *ad miraculum*, dit sa notice. Après avoir occupé si longtemps les discours et l'attention des hommes, il se réjouit d'être compté pour rien et de n'avoir plus à penser qu'à Dieu. Il passait ses longues journées à prier et à lire les vies des saints. Ses dernières paroles furent celles du bon larron sur la croix : « *Domine, memento mei ;* Seigneur, souvenez-vous de moi » (LUC, 23, 42). Le P. Mariani était âgé de soixante-neuf ans ; il en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (*Archiv. Rom.*). — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 5, *n.* 123, *p.* 536.

VIII AVRIL

—

Le huitième jour d'avril rappelle la mort du P. Michel Sybold, arrivée près d'Altkirch en 1634. Il avait été arraché malade de son lit et si cruellement flagellé par les Suédois, qu'il n'avait pu résister à ce barbare et honteux traitement, et quelques heures après avait rendu le dernier soupir. Son compagnon, le Frère Coadjuteur Schmidt, saisi près de lui et fustigé avec la même brutalité, avait été ensuite lié à la queue d'un cheval et traîné en captivité. Ainsi les protestants payaient-ils de leur charité les Jésuites qui l'année précédente étaient venus, au péril de leur vie, les arracher aux mains et à la vengeance d'une troupe victorieuse de paysans catholiques du Palatinat.

Nommé supérieur des missionnaires de la Compagnie sur les bords du Rhin, le P. Sybold, pouvait justement, dit l'historien de sa Province, s'appliquer les paroles du grand apôtre : *Abundantius omnibus laboravi* (I *Cor.*, 15, 10). Après avoir établi, pour prélude à sa difficile et dangereuse entreprise, le pèlerinage de Notre-Dame de Bittenbrunn, il avait mis vaillamment la main à l'œuvre, et dans le cours de la première année, six villes et quarante-deux villages lui durent leur retour à la foi romaine. Laissant alors à ses compagnons le champ qu'il venait de défricher et

dont la moisson croissait à vue d'œil, il pénétra dans la partie la plus inaccessible de l'ancien Norique, où les luthériens étaient persuadés que nul ne s'exposerait à les attaquer. Quelquefois en effet les populations sortaient en armes, à la seule annonce de son approche, et le menaçaient de mort s'il tentait de s'établir dans leur vallée. Quand les ordres les plus sévères du duc de Neubourg les avaient obligés de le recevoir, il lui fallait encore braver des privations et des fatigues de tout genre pour parvenir à se faire écouter. Mais ni les obstacles des neiges, des torrents et des montagnes, ni le caractère intraitable des habitants, ne l'avaient empêché d'enlever en moins de cinq ans plus de trente mille âmes à l'hérésie. Chargé de ces glorieuses dépouilles, le P. Sybold alla plein de confiance se présenter au souverain pasteur à l'âge de soixante ans, dont il avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Histor. Provinc. German. Super., t. 4, *decas* 8, *n.* 399, *p.* 130 ; *decas* 9, *n.* 495, *p.* 417 ; *t.* 5, *decas* 10, *n.* 477, *p.* 238. — SUDAN, *Les Suédois dans l'évêché de Bâle...*, *p.* 33, *Cf.* SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1693.

---

* Le huitième jour d'avril de l'an 1572, mourut à Vilna le P. THOMAS ZDELLARITS, du diocèse d'Agram en Croatie. L'histoire de la Compagnie l'appelle la colonne du collège de Vilna, la consolation, la ressource des supérieurs, un véritable enfant d'obéissance. Les dons de la nature et de la grâce dont il était orné, une science à la fois profonde et étendue, une connaissance peu commune des langues de l'Europe orientale, le rendaient propre à tous les minis-

tères. Il excellait dans l'enseignement, la prédication et la direction des âmes ; et tout annonçait qu'il ne serait pas moins éminent dans le gouvernement de ses frères, lorsque la mort l'emporta prématurément à l'âge de trente-neuf ans. Avant d'expirer, le P. Zdellarits répéta trois fois ces paroles du martyr saint Étienne : « *Domine Jesu, suscipe spiritum meum ;* Seigneur Jésus, recevez mon âme » (*Act.*, 7, 58).

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, part.* 3ª, *lib.* 8, *n.* 200, *p.* 407. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 8ª *april.*, *p.* 190. — Socherus, *Histor. Provinc. Austr.*, *lib.* 1, *n.* 104, *p.* 48. — Rostowski, *Lituanicar. S. J. Historiar...* *p.* 46, 403.

IX AVRIL

—

Vers le neuvième jour d'avril de l'an 1621, pendant la semaine sainte, mourut à Nantchang en Chine, le P. Jean Ureman, né à Spalatro en Dalmatie. On peut dire qu'il acheta au prix de sa vie l'entrée de cette mission, qui depuis trois ans semblait fuir devant lui à mesure qu'il faisait de nouveaux efforts pour l'atteindre. En effet les barrières de la Chine étaient alors presque infranchissables. Le P. Ureman ne parvint à rejoindre les missionnaires que pour expirer auprès d'eux, au bout seulement de quatre mois, épuisé par de cruelles souffrances ; car avant de toucher au rivage, il avait dû passer trois jours et trois nuits à fond de cale d'un navire, à demi-submergé dans l'eau, au mois de décembre, en attendant qu'une barque de chrétiens pût venir le prendre. Il était âgé de trente-neuf ans et en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 5, *n.* 190, *p.* 275. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 512. — Bartoli, *La Cina, lib.* 3, *part.* 2ª, *n.* 134, *p.* 97. — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr., n.* 38. — Patrignani, *Menolog.,* 14 *april., p.* 128.

* Le neuvième jour d'avril de l'an 1736, mourut saintement à Presbourg le P. François Kiris, hongrois. Il fut tour à tour régent de grammaire et d'humanités, préfet des études, missionnaire, Maître des novices et Recteur du collège de Presbourg. A l'époque des troubles suscités dans l'empire par le fameux Tékély allié aux Turcs, il eut à courir les plus graves dangers. Souvent pour se dérober aux recherches des hérétiques et des infidèles, il lui fallait errer pieds nus, sous un costume d'emprunt, sans asile et sans nourriture. Il eût de grand cœur donné sa vie pour le nom de Jésus-Christ et l'honneur de la sainte Église, si Dieu en avait accepté le sacrifice. Le martyre de la mortification et de la souffrance le consola de n'avoir pas obtenu celui du sang. Chaque jour, après une rude flagellation, il revêtait un rude cilice qui lui couvrait tout le corps. En même temps il était en butte à un essaim de maladies qui faisaient de lui un homme de douleurs. Les faveurs les plus précieuses le récompensèrent de sa patience et de sa générosité. On le vit à plusieurs reprises élevé de terre pendant qu'il offrait le saint Sacrifice et environné d'un éclat divin. Quand il eut rendu le dernier soupir, son visage prit une expression si douce et si rayonnante de joie, qu'il semblait sourire au peuple accouru pour le vénérer. Le P. Kiris était dans la soixante-seizième année de son âge et la cinquante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1736 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 184. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1081.

X AVRIL

—

Le dixième jour d'avril de l'an 1651, mourut au collège d'Ingolstadt le P. GEORGES STENGEL, auteur de plus de soixante-dix traités ou opuscules de controverse et de piété, qui rendirent son nom cher aux catholiques d'Allemagne et formidable aux hérétiques. Sa vertu était à la hauteur de sa science, son âme ne semblait pas même effleurée par les menaces et les injures dont ne cessaient de l'accabler ses adversaires. Dans les outrages, il lui était doux de trouver l'éclat et le parfum des fleurs de la croix.

Dans une épitaphe qu'il avait composée pour lui-même, après avoir rappelé les travaux qui avaient rempli sa vie : « J'ai appris seulement une chose, dit-il ; c'est qu'il n'est rien de meilleur à l'homme que les croix envoyées par Dieu ; je les ai reçues comme des bienfaits, et c'est pourquoi j'ai toujours été dans l'allégresse. Apprenez le même secret, passant, et vous serez heureux ». Le P. Stengel enseigna la philosophie et la théologie avec une grande réputation de doctrine et fut Recteur du collège de Dillingen ; il mourut à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — DREWS; *Fasti Soc. Jesu*, 10 *april.*, *p*. 137. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p*. 294.

— SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1546. — *Litter. ann. Societ.*, *anno* 1651, *p.* 158. — CH. VERDIÈRE, S. J., *Histoire de l'Université d'Ingolstadt*, *t.* 2, *p.* 256.

Voici l'épitaphe composée par le P. Stengel :

Ave, lector, et pro me Deum precare. Si vis scire quis sim, nunc pulvis sum ; antea fœnum fui, quia caro. Pauca legi, aliqua scripsi, plurima ignoravi. Illud solum didici, nihil homini magis prodesse quam immissas a Deo cruces, quas ut beneficia suscepi ; hinc semper lætus fui. Disce et tu hanc artem, viator ; lætaberis.

---

* Le dixième jour d'avril de l'an 1750, mourut dans la résidence de Komorn en Hongrie le P. CHARLES STREITT de Breslau, homme véritablement apostolique. Il fut chargé, pendant les vingt dernières années de sa vie, de la paroisse de Komorn. Estimant avec saint Paul qu'il se devait à tous, il embrassa dans le même zèle catholiques et protestants, et eut la consolation de voir un grand nombre de ces derniers fréquenter notre église et revenir à la vraie foi. Le spectacle de son dévouement et de sa charité n'avait pas eu moins de force que ses discours pour les éclairer et les persuader.

Un jour, revenant d'assister un malade, il avait trouvé étendu sur la place publique un malheureux râlant déjà et à demi-mort de froid. Il le porta dans une maison voisine, lui fit reprendre ses sens, à force de soins, lui donna les derniers sacrements et lui ménagea la grâce d'une sainte mort. Une autre fois, c'est une pauvre femme, rongée d'ulcères, cadavre vivant, dont personne ne pouvait supporter la présence. Elle gisait abandonnée dans un carrefour, en proie à la fièvre et victime prochaine de la mort. Le

P. Streitt s'approche, et à la vue de cette créature de Dieu réduite à un tel état de misère et d'abandon, il est saisi d'une immense compassion ; il la soulève avec son grabat, *stupentibus etiam heterodoxis*, et va par les rues solliciter un asile. Beaucoup de portes se ferment devant lui. A la fin, une noble dame, vaincue par un tel excès de charité, ouvre sa demeure, et reçoit l'infortunée au nom de Dieu. Celle-ci expirait le lendemain, consolée par les sacrements de l'Église et bénissant son bienfaiteur.

La guerre entre l'Autriche et la France avait amené à Komorn des centaines de prisonniers français. Le P. Streitt se dévoua au service de ces malheureux, et n'hésita pas, à l'âge de près de soixante ans, à étudier le français pour leur être plus utile ; il en convertit un bon nombre qui étaient luthériens ou calvinistes. Lui-même expira peu de temps après, pleuré de tout son peuple, mais surtout des pauvres, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Austr., *anno* 1750 *(Archiv. Rom.)*.

---

* Le dixième jour d'avril de l'an 1772, mourut à Neubourg le P. François Schauenburg, d'une noble famille de Fribourg en Brisgau. Il aurait voulu, disait-il quelquefois, « *totus oratio fieri*, devenir tout oraison », tellement il se sentait attiré vers Dieu. Il ne se distinguait pas moins par sa dévotion au Sacré Cœur de Jésus et à la très sainte Vierge, dont il propagea le culte en toute manière, à saint Louis de Gonzague, qui l'avait arraché trois fois à la

mort, et au bon larron, auquel il devait aussi d'avoir recouvré miraculeusement la santé.

Les plus belles et plus solides vertus religieuses faisaient cortège à cette piété du P. Schauenburg. Il semble pourtant que l'humilité avait pour lui un attrait spécial. Pour s'y rendre plus parfait, il avait noté les différents actes par où elle se révèle et ceux par lesquels se trahit l'orgueil, afin d'imiter les uns et d'éviter les autres. Dans le gouvernement de ses frères, il avait sans cesse devant les yeux les exemples et les leçons de saint Ignace. Sa vigilance à faire observer la discipline religieuse était tempérée par une incomparable charité, surtout à l'égard des malades. Les pauvres avaient une large part aux libéralités du P. Schauenburg et bénissaient hautement son nom et celui de toute la Compagnie. Ce grand serviteur de Dieu mourut très saintement un vendredi, en la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Il était âgé de cinquante-six ans et en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Elogium V. P. Schauenburg S. J. (*Archiv. Provinc. German.*; Copie, *Archiv. dom.*). — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 718. — Nilles, *De rationibus festor. SS. Cordis Jesu, t.* 1, *p.* 231 *et passim.*

XI AVRIL

—

* Le onzième jour d'avril de l'an 1657, mourut à Hildesheim le P. Éverard Becker, religieux d'une haute perfection dans une vie humble et sans éclat aux yeux du monde. C'était, lisons-nous dans la courte notice qui lui a été consacrée, un homme de grande oraison, ennemi de toute satisfaction des sens et sans aucun respect humain. Il se confessait presque tous les jours et tenait sa chair en servitude par de fréquentes et rudes flagellations et une rigoureuse abstinence. Par esprit d'humilité autant que de charité, il recherchait de préférence les offices bas et pénibles ; il s'offrait aux supérieurs pour toutes les corvées et s'estimait le plus heureux des hommes si on le chargeait de quelque travail ingrat dont personne n'aurait voulu. Il demanda longtemps la mission des Indes ; mais Dieu se contenta de ses bons désirs. Un peu avant d'expirer, réunissant ce qui lui restait de forces, il chanta le *Nunc dimittis*, et après avoir répété trois fois le *Gloria Patri*, remit son âme très pure entre les mains de Dieu. Le P. Becker n'avait pas encore trente-neuf ans accomplis ; il en avait passé seize dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

* Le onzième jour d'avril de l'an 1676, mourut à Presbourg le P André Zehetmayr, d'une noble famille de Styrie. Il était entré au noviciat à l'âge de dix-sept ans et avait acheté sa vocation au prix d'une année entière de luttes contre ses proches et même contre des religieux qui s'étaient faits leurs auxiliaires. Peu de détails nous ont été conservés sur les dix-neuf années que le P. Zehetmayr passa dans la Compagnie. Nous voyons seulement par les témoignages de vénération dont il fut honoré après sa mort, que sa courte vie fut riche en fruits de sanctification pour lui-même et pour les autres. L'archevêque de Gran, primat de Hongrie, vint lui baiser les mains en disant bien haut : « Ce n'est pas lui qui a besoin de nos prières; c'est nous qui avons besoin des siennes ». Le vice-roi proclama de son côté que jamais nulle perte ne lui avait causé tant de regrets. Plus de trois mille personnes de toute condition se pressèrent à ses funérailles. On l'appelait à l'envi l'ouvrier infatigable dans la vigne du Seigneur, le modèle du zèle apostolique, le commun refuge des malheureux. Les protestants mêlaient eux-mêmes leurs louanges à celles des catholiques et publiaient à haute voix que le P. Zehetmayr était un saint.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le onzième jour d'avril de l'an 1833, mourut à Gratz, pendant sa troisième année de probation, le jeune et apostolique P. Joseph Vasinszky hongrois. Son bonheur, avant même son élévation au sa-

cerdoce, était d'enseigner le catéchisme aux enfants ; il s'y dépensait avec un zèle bien au-dessus de ses forces ; plus tard, quand il eut été ordonné prêtre, il porta la même ferveur dans les autres ministères, la prédication, la confession : l'amour des âmes lui dérobait le sentiment de sa fatigue et l'empêchait de prendre garde au mal qui le consumait lentement. Il n'excellait pas moins dans la pratique de l'obéissance et de la pauvreté. Jamais personne ne surprit en lui le plus léger manquement contre ces vertus ; quant à l'obéissance, afin de couper court à tous les atermoiements et faux prétextes, il avait pris cette maxime pour règle de conduite : *Non esse distinguendum, sed obediendum.* Le P. Vasinszky mourut très saintement dans l'octave de la résurrection, plein de la confiance d'aller aussitôt partager au ciel la gloire de son Sauveur ; car il avait demandé la grâce de ne cesser de vivre et de souffrir que lorsqu'il aurait pleinement satisfait à la justice divine ; il était âgé de trente-deux ans et en avait passé neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. — Litteræ ann. Provinc. Galic.-Austr. anno 1833 *(Archiv. Rom.).*

—

Le douzième jour d'avril de l'an 1624, le P. Gaspar Ruess, né dans le diocèse d'Augsbourg, mourut à Santa Cruz de la Sierra, l'une des missions les plus sauvages des montagnes du Pérou. Ses travaux sur les langues péruviennes, ajoutés aux fatigues de l'apostolat et à d'excessives austérités, avaient suffi pour épuiser ses forces avant l'âge de trente-neuf ans accomplis. Le récit de sa sainte mort permet d'espérer qu'avec la couronne des apôtres, il reçut encore celle des martyrs, ayant été, comme on croit, empoisonné par les Indiens ennemis de la foi. Il avait passé vingt-trois ans dans la Compagnie et huit environ dans la mission du Pérou.

Sotuellus, *Biblioth., p.* 279. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 12a *april., p.* 140. — Sommervogel, *Biblioth.; t. 7, p.* 313.

---

* Le douzième jour d'avril de l'an 1621, mourut à Passau le P. Jean Dautenberger, du diocèse de Trèves. C'était un religieux d'une ardeur incroyable pour l'œuvre de sa perfection, et qui pro-

mettait de devenir entre les mains de la Compagnie un merveilleux instrument de la gloire de Dieu ; mais il fut arrêté dès ses premiers pas dans la carrière apostolique, après quinze années seulement de vie religieuse, à l'âge de trente-quatre ans. Au premier rang des vertus, le P. Dautenberger avait placé l'obéissance. Il obéissait en tout et toujours, sans murmure et sans excuse. A toutes les difficultés et répugnances, il avait, dit son biographe, une réponse d'une efficacité souveraine : « *Id tui muneris, id superioris voluntatem esse ;* c'est ton devoir, c'est la volonté du supérieur ». Quelquefois, pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, il demeurait de longues heures à l'église, attendant les fidèles qui voudraient se confesser ; comme on lui représentait qu'il pouvait ainsi compromettre sa santé : « C'est mon devoir, répondait-il simplement ; c'est la volonté du supérieur ».

La charité aussi lui était très chère. Il ne laissa jamais tomber de ses lèvres une parole capable de blesser ou de contrister aucun de ses frères. Avant d'entrer en agonie, voyant la communauté rassemblée autour de sa couche, le P. Dautenberger rappela et commenta d'une manière touchante la parole du Sauveur à ses apôtres : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem ;* le signe auquel on connaîtra que vous êtes mes disciples, c'est que vous vous aimerez les uns les autres. » (Jo., 13, 35).

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le douzième jour d'avril de l'an 1648, mourut au collège de Gratz en Styrie le Frère Coadjuteur Pierre Kraffl, qui dans son office de Compagnon du Père Procureur rendit d'éminents services au collège et laissa une mémoire en bénédiction. La multitude et le tracas des affaires n'empêchaient point son union de cœur avec Dieu ; à le voir si modeste et si recueilli, on eût dit qu'il priait tout le jour. Quelles que fussent ses occupations, il ne consentit jamais à omettre ou à négliger aucun de ses exercices de piété : il ne comprenait même pas, disait-il, qu'un religieux, pour des intérêts temporels, fût tenté de se relâcher dans ses devoirs envers Dieu. Le F. Kraffl était profondément attaché à son degré de Frère Coadjuteur ; il était bien loin de ces pensées inquiètes et ambitieuses que l'amour-propre fait germer quelquefois dans les âmes qui ne sont pas suffisamment humbles. Les supérieurs, en considération de sa vertu et des rares aptitudes dont il était doué, lui proposèrent plusieurs fois le sacerdoce ; il se refusa toujours à leurs avances, disant que son unique désir était de vivre et de mourir dans sa première vocation. Il expira très saintement le jour même de Pâques, à l'âge de cinquante-cinq ans, dont il avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le douzième jour d'avril de l'an 1808, mourut à Polotsk le Frère Coadjuteur François-Xavier Schopfer, religieux également

ami du travail, de l'obéissance, de la prière et de l'humilité. Il était doué d'une aptitude surprenante pour tous les métiers, et rendit ainsi les plus grands services à la Province. Entre autres ouvrages dus à son esprit inventif, on cite une machine à tondre le drap. Quand l'empereur Alexandre visita notre collège de Polotsk en 1802, cette machine excita vivement son attention, et il voulut en avoir le modèle à Saint-Pétersbourg. Au milieu de ces travaux qui souvent lui attiraient de grandes louanges, le F. Schopfer ne s'inspirait que de motifs surnaturels. *Ad majorem Dei gloriam* était sa devise. Un haut dignitaire de l'empire, après avoir examiné non sans surprise quelques-unes de ses œuvres, lui demandait ce qu'on lui donnait en récompense : « Le vivre et le couvert, répondit-il, en attendant le paradis ». Et il ajouta avec un profond sentiment de foi et une sainte liberté inspirée par le zèle : « Puisse Votre Excellence comprendre ce que veulent dire ces mots : Travailler pour la plus grande gloire de Dieu » !

Le F. Schopfer, qui était venu chercher jusqu'en Russie le bonheur de devenir enfant de saint Ignace, n'avait rien au monde de plus cher que sa vocation. Il demanda comme une grâce de ne pas quitter même dans sa dernière maladie le vêtement de la Compagnie ; c'est avec cette sainte livrée qu'il voulut se présenter au tribunal du souverain Juge. Il mourut très pieusement le jour qu'il avait annoncé, dans la quarante-septième année de son âge et la dix-neuvième depuis son entrée au noviciat.

Summar. vitæ defunctor. in Colleg. Poloc. 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.).*

XIII AVRIL

—

Le treizième jour d'avril de l'an 1624, mourut à Brünn le P. Jean Pozdieradsky, de Prachatitz en Bohême. Durant ses vingt-deux années de vie religieuse passées en grande partie dans une procure, sous un supérieur qui exerçait rudement sa vertu, il donna de magnifiques exemples de patience, de recueillement, d'obéissance aveugle et d'humilité, et ne laissa jamais s'altérer en lui, dit l'histoire de la Province de Bohême, la ferveur de son noviciat. Les personnes du dehors ne l'appelaient que le bon Père ; et les hérétiques eux-mêmes, tout en redoutant son zèle à catéchiser les pauvres, ne pouvaient s'empêcher de faire hautement l'éloge de sa modestie et de sa charité. Le P. Pozdieradsky venait d'entrer dans la carrière apostolique, avec l'ardeur d'un zèle longtemps contenu, lorsqu'il fut brusquement emporté par la mort après huit jours seulement de maladie, à l'âge de quarante-trois ans.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 4, *n.* 47, *p.* 546.

* Le treizième jour d'avril de l'an 1682, à Leoben, en Styrie, mourut le P. JEAN FORESI, de Lugano, après avoir occupé trente-cinq ans les chaires de belles-lettres, de philosophie et de théologie à Tyrnau, Gratz et Vienne. Le P. Foresi se distinguait par une tendre dévotion à la Mère de Dieu ; il dirigea pendant dix-neuf ans les congrégations établies en son honneur dans nos collèges. A l'occasion du premier centenaire de celle qui avait été érigée à Vienne sous le vocable de l'Assomption, il traduisit en latin *Il divoto di Maria Vergine* du P. Segneri, et composa le *Sæculum Marianum Sodalitatis*, livre d'or de la congrégation ou recueil des actions de vertu et d'éclat accomplis par les congréganistes pendant ce premier siècle. Outre son chapelet, le P. Foresi récitait tous les jours l'office de l'Immaculée Conception. Au seul nom, au seul souvenir de Marie, les larmes jaillissaient parfois de ses yeux, tant sa piété était tendre. Elle n'était pas moins forte et vaillante.

A l'époque où la rebellion de Tékély contre l'empire mettait tout en confusion dans la Hongrie, le P. Foresi, rappelé de la maison de Kaschau par les supérieurs, tomba entre les mains des rebelles, qui l'accablèrent d'injures et de coups et le menacèrent même de la mort. Le serviteur de Dieu souffrit tout sans se plaindre ; il se contenta, comme prêtre de l'Église romaine et client de Marie, de réclamer son bréviaire et son chapelet, qui lui avaient été arrachés ; et quand il les eut en main, il demanda l'absolution au prêtre son compagnon : « Mon Jésus, miséricorde », dit-il ; et présentant sa tête aux brigands, il ajouta : « Et vous, frappez un inutile vieillard ». Ceux-ci demeurèrent interdits de tant de calme et d'intrépidité ; ils lui firent grâce de la vie et peu de temps après le

renvoyèrent même en liberté. Le P. Foresi ne survécut pas longtemps à cette terrible rencontre ; il mourut avec le regret de n'avoir pas répandu son sang pour la foi et en pardonnant de tout cœur à ses ennemis. Il était âgé de cinquante-sept ans, il en avait passé quarante dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 84. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 876.

XIV AVRIL

Le quatorzième jour d'avril de l'an 1792, mourut à Vienne le P. MAXIMILIEN HELL, célèbre dans toute l'Europe au dix-huitième siècle par ses travaux astronomiques, fondateur des observatoires de Bude et de Klausenburg et conservateur de celui de Vienne pendant trente-cinq ans. Les souverains protestants eux-mêmes l'appelaient dans leurs états, et les académies des sciences de Copenhague, de Stockholm, de Gottingue, de Londres, aussi bien que celles de Bologne et de Paris, s'honoraient de son concours. Invité par le roi de Danemark, Christian VII, à se rendre en Laponie, aux frais du trésor, il y fit les observations qui permirent enfin de calculer la distance du soleil.

Mais par ses vertus, le P. Maximilien Hell était plus digne encore d'être compté au nombre des véritables grands hommes de la Compagnie. Habitué, dès ses premières années de vie religieuse, à s'élever à Dieu par le spectacle des créatures, il trouvait, dans la contemplation des phénomènes célestes, un nouvel aliment de vie intérieure et un sujet de profonde méditation et d'anéantissement de lui-même, à la vue de tant de merveilles et à la pensée des perfections infinies du Créateur. A l'âge de soixante-douze ans, il jeûnait encore tous les samedis en l'honneur de la très sainte

Vierge. Fidèle jusqu'à la mort à l'esprit de la Compagnie, il refusa toujours, même après le bref de Clément XIV, les dignités et les bénéfices que lui offrait l'impératrice Marie-Thérèse; il donnait aux pauvres tout ce qui ne lui était pas indispensable pour vivre, et c'est à peine s'il laissa de quoi payer les frais de sa dernière maladie. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans.

Stöger, *Scriptor. Provinc. Austriacæ, p.* 128. — Caballero, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, supplement.* 1um, *p.* 152. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 237 *et suiv.* — Feller, *Dictionn. histor., t.* 3, *p.* 491. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 5, *ch.* 6, *p.* 374.

---

* Le quatorzième jour d'avril de l'an 1636, mourut à Cologne le P. Jean Copperus de Lünen en Westphalie, Recteur des collèges de Munster, de Cologne, de Spire et de Fulda; et à la division de la Province du Rhin, dont il avait le gouvernement, premier Supérieur de celle du Haut-Rhin. Au milieu des préoccupations de tant de charges importantes, le P. Copperus ne perdait jamais de vue sa perfection ; il la plaçait dans l'accomplissement entier de ses devoirs et l'observation de toutes ses règles ; mais du reste, au témoignage de ceux qui vécurent longtemps avec lui, il n'apportait à cette régularité ni affectation ni rigueur chagrine. Recteur ou Provincial il s'efforçait d'entretenir parmi ceux qui lui étaient confiés la dilatation du cœur, l'union et l'amour du travail. Lui-même donnait l'exemple, et autant que ses occupations pouvaient le lui permettre, il prenait sa part du ministère apostolique.

Le P. Copperus fonda deux belles congrégations à Cologne, l'une de prêtres, l'autre d'hommes du monde. Celle-ci, composée au début de trois membres seulement qui tous entrèrent ensuite dans la Compagnie, ne tarda pas à se développer, et en quelques années atteignit le chiffre de quatre cents associés. Pour maintenir et fortifier parmi eux les habitudes et l'esprit de piété, stimuler la fidélité aux réunions et la fréquentation des sacrements, le zélé directeur établit certains règlements qui d'abord parurent un peu sévères, mais furent bientôt approuvés par tous et contribuèrent pour une large part à faire de la congrégation une école de vertu. Le P. Copperus mourut à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Arch. Rom.). — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 2, *p.* 1407.

---

* Le quatorzième jour d'avril de l'an 1681, mourut à Brünn le P. LUC SPANNAUER, né en Moravie, religieux d'une admirable humilité, mort à toute satisfaction naturelle et l'apôtre des pauvres. Même avant d'entrer dans la Compagnie, à l'âge de vingt-six ans, c'était déjà sa coutume de consacrer plusieurs heures chaque nuit à la prière et d'interrompre son sommeil par une rude flagellation. Admis au noviciat, sa ferveur ne fit que redoubler. Il prit l'inébranlable résolution de ne voir en toute chose que la volonté de Dieu, et de la suivre toujours, sans souci ni du blâme ni de

l'approbation des hommes, s'il ne pouvait éviter l'un ou acheter l'autre qu'en déplaisant à Dieu. Ses préférences allaient aux ministères les plus humbles et les plus pénibles ; il s'y portait avec une promptitude et une ardeur merveilleuses. C'était le fruit de la méditation fréquente des abaissements du Sauveur. A Brünn, où il remplit les fonctions de catéchiste et toutes celles d'un ouvrier de la Compagnie, il convertit un grand nombre de juifs, d'hérétiques et de pécheurs déclarés.

Il aimait à visiter les pauvres surtout ceux des faubourgs parmi lesquels la misère est plus grande, la privation des secours religieux plus absolue. Un Père, désireux de beaucoup travailler pour Notre-Seigneur, lui demandait un jour vers quelle classe de personnes il devait porter son zèle de préférence: « Allez aux faubourgs, lui répondit l'homme de Dieu, et près des remparts ; c'est là, dans les réduits, dans les masures des pauvres, que vous pouvez espérer du fruit ; au centre, dans les maisons qui donnent sur la place publique, n'en attendez que peu ». Deux fois, le P. Spannauer se dévoua au service des pestiférés. Là encore, c'est aux plus malheureux qu'il se donne avant tout, à sa chère population des faubourgs. Il se multiplie pour subvenir à tous les besoins ; il ne connaît de repos ni jour ni nuit ; et quand on l'invite à se ménager, il répond en fidèle disciple du divin Maître dont le zèle et la charité le consument : « Ma nourriture, c'est de venir en aide aux âmes ». Dans le désarroi qui accompagne d'ordinaire ces terribles calamités, il cherche à mettre un peu d'ordre, grâce à son sang-froid et à l'autorité dont il jouit. Plus tard, les magistrats chargés de la santé publique, déclarèrent hautement que si le fléau n'avait pas sévi plus longtemps et fait plus de victimes, on le de-

vait à la vigilance du P. Spannauer et aux sages mesures prises sous son inspiration.

Cependant les forces de l'homme de Dieu ne résistèrent pas à tant de fatigues; il tomba malade. Le bruit s'en répandit dans la ville et y jeta la consternation. Bientôt même on ajouta que le Père était déjà mort et que les Jésuites, pour éviter une manifestation, l'avaient enterré furtivement. A cette nouvelle, une sorte de sédition éclata; le peuple se plaignit bruyamment et avec menaces qu'on lui eût refusé la consolation de voir celui qu'il appelait son père. Il fallut le rassurer. Mais quand, peu de jours après, la mort n'eut été que trop réelle, la douleur unanime se fit jour de la manière la plus touchante; les pauvres surtout versaient des larmes presque inconsolables: « Nous avons perdu notre père, disaient-ils, le saint, le père de nos âmes ». Le P. Spannauer était âgé de quarante-cinq ans.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

---

* Le quatorzième jour d'avril de l'an 1740, mourut à Pékin le F. François Stadelin, Coadjuteur temporel, né à Zug en Suisse, et entré au noviciat de Brünn en Bohême à l'âge de vingt-neuf ans. Il avait appris l'horlogerie dans sa jeunesse et s'était formé à l'école des meilleurs ouvriers à Ulm, Vienne, Prague, Königsberg, Dresde et Berlin; il était devenu lui-même fort habile dans cet art et, ce qui vaut mieux, parmi tant de dangers dans des pays hérétiques, il n'avait rien perdu de l'ardeur de sa foi et de sa pié-

té. Après dix-huit ans passés en Bohême dans les différents emplois de son degré, il partit pour la Chine en compagnie du P. Gaspar Castner, qui retournait dans cette mission avec les apôtres qu'il était venu recruter en Allemagne.

Arrivé à Pékin en 1707, son savoir-faire et son génie industrieux le firent bientôt connaître et lui concilièrent les bonnes grâces et l'affection de l'empereur Cang-Hi lui-même. Le F. Stadelin n'en conçut ni vanité ni ambition ; il n'avait en vue dans ses travaux que la gloire de Dieu, l'honneur de notre sainte foi et la propagation de l'Évangile. Aussi plaçait-il toujours ses exercices spirituels au premier rang ; quelles que fussent ses occupations, jamais il ne se permit de les abréger, beaucoup moins de les omettre. Animé d'une tendre dévotion envers la sainte Vierge, il récitait chaque jour son office et jeûnait tous les samedis en son honneur. D'une nature ardente et prompte à s'emporter, il en avait, à force de courage et de vigilance sur lui-même, merveilleusement réprimé les saillies. Si parfois cependant quelque acte ou parole d'impatience lui échappait, il disait humblement et agréablement, en empruntant une image à sa profession d'horloger : « Voilà le ressort de ma montre cassé; hâtons-nous de le raccommoder ».

Le mercredi saint, veille du jour où il devait aller au ciel recevoir sa récompense, le F. Stadelin, malgré son grand âge, paraissait plein de santé. Après avoir longtemps prié dans l'église, il fit sa confession pour se préparer à la communion pascale du lendemain ; puis il plaça sur son prie-Dieu son livre de méditation ouvert au mystère du jour, disposa la chaîne de fer sans laquelle il ne recevait jamais le corps de Notre-Seigneur et s'étendit sur sa couche pour prendre quelque repos. Un peu après minuit, le

domestique qui occupait la chambre voisine l'entendit pousser de profonds soupirs et d'une voix entrecoupée invoquer le nom de Jésus. Il se hâta d'avertir un prêtre; et quelque temps après, le saint Frère, fortifié et purifié une dernière fois par la vertu de l'absolution, s'endormit doucement dans la paix du Seigneur. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans et en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Elogium Francisci Stadelin, Coadj. tempor. S. J.; ex litteris P. Aug. Hellerstein, *Miss. in China (Welt-Bott*, P. xxx, *p.* 95 *(Archiv. dom.)*. Le P. Hellerstein ne fait guère que citer la lettre du P. Ign. Koegler, *sur la vie et la mort du F. Stadelin.* — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr.*, *n.* 275. — Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten...*, *p.* 212.

XV AVRIL

—

* Le quinzième jour d'avril de l'an 1793, mourut près de Csakaturn en Croatie le P. Ignace Szentmartonyi, hongrois. Il enseignait les mathématiques au collège de Gratz, lorsque le roi de Portugal Jean V demanda au P. François Retz, Général de la Compagnie, quelques-uns de ses religieux pour dresser la carte des pays situés le long du fleuve des Amazones et déterminer les limites exactes des possessions espagnoles et portugaises. Le P. Szentmartonyi fut chargé de cette mission et partit pour l'Amérique avec le titre d'astronome du roi. Il s'occupa sept années entières de ce long et difficile travail.

Il était sur le point de le terminer, lorsque, par ordre de Pombal, il fut arrêté en 1760 avec tous les missionnaires de la Compagnie au Brésil et, pour récompense de son dévouement, jeté comme un malfaiteur dans les cachots du fort Saint-Julien. Aux premiers jours de l'année suivante, il fut transféré dans la prison d'Azeitao, de l'autre côté du Tage et, après huit années d'incroyables souffrances et privations, ramené une seconde fois à Saint-Julien, après avoir vu vingt-trois de ses compagnons périr de misère, victimes de la haine de leur persécuteur.

Quand le bref de Clément XIV eut été promulgué, l'impératrice

d'Autriche Marie-Thérèse fit des démarches pour obtenir la mise en liberté du P. Szentmartonyi et des autres jésuites allemands. Pombal répondit que ceux qu'il retenait n'étaient pas des jésuites, mais des voleurs, des brigands et peut-être des parricides. Il fallut que l'odieux ministre tombât en disgrâce, à l'avènement de la reine Marie, pour que les portes des cachots s'ouvrissent aux captifs. Le P. Szentmartonyi n'avait pas vu le jour depuis dix-sept ans. Marie-Thérèse voulut entendre de sa bouche à Vienne le récit de ses longues souffrances ; elle en fut émue jusqu'aux larmes. Le P. Szentmartonyi se retira près d'un de ses neveux, curé dans l'île de Csakaturn en Croatie. C'est là que, partageant ses journées entre l'oraison, les travaux du ministère apostolique et le soin des pauvres, le confesseur de Jésus-Christ acheva saintement sa vie, dans la soixante-quinzième année de son âge et la cinquante-huitième depuis son entrée au noviciat.

Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 353. — P. Eckart, S. J. *Les prisons du marquis de Pombal (Collect. du* P. Carayon, *Documents inédits)*, *p.* 169, 256 *(note)*, 276. — Christophe Von Murr, *Journal, t.* 8, *p.* 285 ; *t.* 9, *p.* 223. — *Biographie univers., t.* 44, *p.* 547. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1775.

XVI AVRIL

—

Le seizième jour d'avril de l'an 1605, mourut à Trèves le F. RÉGNIER STRATZ. Il avait été reçu comme Coadjuteur temporel dans la Province du Bas-Rhin et se rendait à pied de Cologne au noviciat de Trèves lorsque, dès le premier jour de son voyage, un mal subit et fort dangereux le mit dans l'impossibilité d'aller plus loin. En proie à de cruelles douleurs, dans une pauvre masure où l'on ne pouvait lui donner aucun soulagement, il passa la nuit à prier instamment la très sainte Vierge de ne pas le laisser mourir avant qu'il fût au nombre des enfants de la Compagnie. Tout à coup Notre-Dame lui apparut, environnée de lumière, et lui rendant les forces nécessaires pour achever sa route : « Mon fils, lui dit-elle, vous arriverez au terme de vos désirs ; mais sachez que je reviendrai bientôt avec les anges pour emporter votre âme dans le paradis ! » Douze jours seulement après son admission au noviciat de Trèves, le samedi de Pâques, le F. Stratz expirait joyeusement au milieu de ses frères, en disant l'*Alleluia*.

PATRIGNANI, *Menol.* 16 *april.*, *p.* 146. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 16a *april.*, *p.* 211. — REIFFENBERG, *Histor. Provinc. Rheni Infer.*, *p.* 407. — *Litter. ann. Societ. anno* 1605, *p.* 661.

A. G. I. — T. I. — 45.

* Le seizième jour d'avril de l'an 1618, mourut à Munich le P. Emméran Welser né à Stuhlfeld dans le diocèse de Salzbourg, créateur d'une œuvre peu considérable en apparence, dit l'historien de la Province de Haute-Allemagne, mais qui a rendu les plus grands services à la cause catholique. Le P. Welser ne pouvait voir sans douleur les hérétiques jeter partout dans les villes et les campagnes à un prix dérisoire et souvent pour rien une multitude de petits traités, brochures, feuilles volantes, qui ruinaient la foi des catholiques et souvent corrompaient leurs mœurs.

A cette propagande de l'erreur et du mal, il résolut d'opposer la propagande du bien et de la vérité, et par les mêmes moyens. Laissant de côté les gros livres, qui coûtent cher et que le peuple n'a pas le temps de lire, il sema à son tour à pleines mains la bonne presse sous forme d'opuscules de dogme, de morale et de piété. L'œuvre, commencée en 1591, se développa peu à peu. Le P. Welser conçut le projet d'en faire une institution durable en lui assurant des revenus. Son père et son frère furent ses premiers souscripteurs ; le duc Maximilien de Bavière, les seigneurs de la cour, les évêques et les autres dignitaires ecclésiastiques apportèrent aussi leur offrande, et enfin l'œuvre fut constituée à Munich en 1604, sous le nom d'*Eleemosyna aurea*, approuvée solennellement par le Père Provincial, et par les deux Pères Généraux Claude Aquaviva et Mutius Vitelleschi.

Des institutions semblables se formèrent sur son modèle dans les principaux centres littéraires de l'Allemagne, Dillingen, Ingolstadt, Constance, Wurtzbourg, Cologne, Gratz, Tyrnau, Vienne ; cent-quarante ans plus tard, l'historien de la Province de Haute-Alle-

magne pouvait écrire que l'*Eleemosyna aurea* était encore vivante et ne cessait de produire les plus heureux fruits pour la conservation des mœurs et de la foi catholique. A l'époque de la suppression de la Compagnie, elle avait pour directeur à Munich le célèbre P. Mathias Von Schoenberg. Le P. Welser continua de s'en occuper avec ardeur jusqu'à son dernier jour, sans négliger néanmoins les autres ministères apostoliques. Il endura de grandes fatigues dans les missions et, pour sauver les âmes, ne craignit pas, dit-on, de s'exposer même à des périls de mort. Tourmenté vers la fin de sa vie par de violentes douleurs de goutte, il ajoutait encore à ses souffrances de rigoureuses flagellations. Il expira très saintement dans la cinquante-neuvième année de son âge et la trente-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

FRANC.-XAV. KROPF, S. J., *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 4, *p.* 22. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 195. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 1062; *t.* 7, *p.* 841, article *Schoenberg*.

---

* Le seizième jour d'avril de l'an 1758, mourut dans la résidence de Stuhlweissemburg en Hongrie le P. MATHIAS PEHM, l'apôtre des pauvres et des moribonds, laissant une mémoire en bénédiction. Il demeurait à jeun des journées entières auprès des malades pour les préparer au redoutable passage. Il savait si bien les consoler, les encourager qu'il n'était presque personne qui ne voulût l'avoir à son chevet à sa dernière heure. Les environs de la ville étaient habités par une population inculte et ignorante, remplie de préjugés si ridicules que la seule vue d'un religieux la mettait en fui-

te. Le P. Pehm alla à ces natures farouches et ombrageuses, et les gagna si complètement, qu'il s'en fit aimer comme un père. Il devait cet ascendant à ses prières, à l'implacable rigueur avec laquelle il se traitait lui-même, au parfum de sainteté qui s'échappait de sa personne et attirait à l'autel où il célébrait une foule toujours nombreuse, jalouse de s'édifier de sa vue et de recevoir la communion de sa main.

Sa dernière maladie et sa mort à l'âge de trente-neuf ans montrèrent avec éclat à quel point il était aimé et vénéré. A la nouvelle que sa vie était en danger, toute la ville se mit en supplication, comme si chacun eût été menacé de perdre son propre père ; et quand il eut succombé le jour même qu'il avait annoncé d'avance, il fallut l'exposer en public, afin que tous pussent le voir encore une fois. « Le lendemain, ajoute l'annaliste, la cérémonie des funérailles se fit au milieu d'une affluence incroyable ; l'église retentissait non seulement de sanglots, mais de véritables cris de douleur, *ululatus magis quam planctus toto templo personuit* ». Le P. Pehm avait passé vingt ans dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1758 *(Archiv. Rom.).*

XVII AVRIL

—

Le dix-septième jour d'avril de l'an 1687, mourut à Rome le P. Samuel Laberhittel, d'Olmutz en Moravie, religieux d'une insigne mortification. Durant ses premières années d'enseignement au collège de Brünn, il avait, sous prétexte de fatigue, à peu près interrompu ses pénitences ; mais un jour qu'il en faisait humblement l'aveu au P. Martin Stredonius son supérieur, en lui rendant son compte de conscience : « Mon cher Frère, lui répondit le serviteur de Dieu, prenez garde de ressembler un jour à quelques autres qui, en négligeant de crucifier leur chair, ont fini par devenir un objet d'étonnement et de douleur pour la Compagnie ». — « Depuis lors, disait dans sa vieillesse le P. Laberhittel, je n'ai jamais oublié cet avis, au grand profit de mon âme ; et j'ai vu à mon tour avec stupeur déchoir rapidement, et en venir jusqu'à la perte de leur vocation, pour n'avoir pas réduit leur corps en servitude, des hommes qui semblaient devoir être les colonnes de la Compagnie. » Le P. Laberhittel passa ses vingt-cinq dernières années en Italie dans l'emploi de pénitencier, partie à Lorette et partie à Rome. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *part.* 4, *lib.* 5, *n.* 148, *p.* 590. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 732. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1338. — Pelzel, *Boemische gelehrter S. J., p.* 49.

* Le dix-septième jour d'avril de l'an 1609, mourut à Munich le P. GEORGES FEDER, de la Province de Haute-Allemagne. Il avait enseigné de longues années la philosophie, la théologie dogmatique et morale, et enfin les mathématiques à Naples et à Dôle. De retour en Allemagne, il se consacra sans réserve au salut des âmes et aux œuvres de miséricorde. C'est à lui que reviennent le mérite et l'honneur d'avoir ouvert à Munich le premier orphelinat établi dans cette grande ville. L'œuvre modeste à ses débuts se développa peu à peu. Grâce à de nombreuses démarches et sollicitations, il lui créa des ressources, lui acheta même une maison en propre, où il réunit bientôt quarante orphelins et orphelines. Pour aider ces enfants à se faire ensuite plus facilement une position, il obtint de l'autorité publique qu'un maître payé par le trésor de la ville fût donné aux orphelins pour leur apprendre les premiers éléments des lettres, et une maîtresse aux orphelines pour les former aux travaux de leur sexe.

Par une grâce précieuse qui fut considérée comme une récompense de son zèle, le P. Feder eut le bonheur de mourir le vendredi saint, à la même heure que le Sauveur du monde, après une courte maladie contractée dans l'exercice du ministère apostolique. Il était âgé de cinquante-neuf ans et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. anno 1609, *p.* 340. — *Historia Provinc. German. Superior., t.* 3, *p.* 418. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 17ª *apr., p.* 213. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 287. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 584.

XVIII AVRIL

—

Le dix-huitième jour d'avril, au collège de Hall, mourut l'an 1650 le F. Daniel Rosner, Coadjuteur temporel. Il était né dans l'hérésie, mais à la persuasion d'un de nos Pères, il ne laissait pas d'assister chaque matin au saint Sacrifice de la messe. Un jour, au moment de l'élévation, Notre-Seigneur lui apparut dans la sainte hostie, tout couvert de sang, tel qu'il était dans les douleurs de sa Passion. Daniel Rosner fut aussitôt changé. Pour témoigner au Sauveur sa reconnaissance, il résolut non seulement d'abjurer l'hérésie, mais encore d'embrasser la vie religieuse, afin de ne plus vivre que pour lui. Il parvint à une haute perfection dans son degré, par sa tendre dévotion envers l'adorable Sacrement de l'autel ; c'est là qu'il allait chercher sa force et sa consolation dans toutes ses peines et ses épreuves. Le F. Rosner mourut très pieusement après avoir passé trente-trois ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 18ª *april.*, *p.* 216. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 18ª *april.*, *p.* 147.

---

* Le dix-huitième jour d'avril de l'an 1677, mourut à Vienne sa patrie le F. Jean-Baptiste Kaimpach, novice Scolastique, après avoir prononcé sur son lit de mort ses vœux de dévotion. Il était vraiment de la famille des Stanislas, des Louis de Gonzague et des

Berchmans. A quatre ans, on le surprit un jour tout en larmes au pied d'un crucifix ; comme on lui demandait pourquoi il pleurait : « Ah ! dit-il, c'est que mon père du ciel est mort sur la croix ». Il avait une horreur comme instinctive du péché et garda toujours dans sa fleur l'innocence de son baptême. A peine apportait-il au tribunal de la pénitence une accusation qui fût matière suffisante d'absolution. Il faisait la lecture spirituelle aux serviteurs de sa famille et leur parlait avec une véhémence tout apostolique de la malice du péché et des fins dernières. Écolier à notre collège de Gratz, Jean-Baptiste Kaimpach y fut le modèle de la jeune noblesse qui fréquentait les classes ; on l'appelait l'ange et le saint. Chaque jour il faisait une heure d'oraison, à genoux et immobile, comme saint Louis de Gonzague, et crucifiait sa chair innocente par le cilice, le jeûne, le sommeil sur la terre nue.

Ses études terminées, il entendit au fond de son âme la voix de Dieu qui l'invitait à entrer dans la Compagnie ; mais à l'exemple de ses bienheureux modèles, Louis et Stanislas, il dut acheter au prix de longs et douloureux combats le bonheur de suivre Jésus-Christ sous l'étendard de saint Ignace. Quand il fut enfin sorti victorieux de la lutte, comme s'il eût prévu que sa carrière serait courte, il redoubla d'ardeur pour recueillir en peu de temps les mérites d'une longue vie. Toutes ses vertus d'enfant et de jeune homme brillèrent d'un éclat plus vif, la modestie, la charité, la fidélité aux petites choses, la dévotion à la sainte Vierge et au Saint Sacrement ; et après dix-huit mois de noviciat, à l'âge de dix-neuf ans, il s'endormit joyeusement et saintement dans le baiser du Seigneur.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

* Le dix-huitième jour d'avril de l'an 1762, mourut à Polotsk le F. JEAN LOHR, Coadjuteur temporel, modèle d'abnégation et de dévouement à la Compagnie dans les travaux les plus pénibles. Il était né en Souabe et, à vingt-huit ans, avait embrassé la règle de saint Ignace. Immédiatement après son noviciat, il fut chargé de la briqueterie du collège, et pendant vingt-quatre ans, il exerça ce pénible emploi sans témoigner jamais ni lassitude ni ennui. Non seulement, remarque l'auteur de sa notice, il surveillait et dirigeait les ouvriers qu'il avait sous ses ordres, mais il supportait lui-même le poids du jour et de la chaleur ; il façonnait les briques, les mettait au four et les en retirait ; et bien qu'il fût souvent exténué de fatigue, il ne souffrait pas qu'on lui envoyât de la communauté une nourriture plus substantielle ou mieux préparée ; il partageait les mets grossiers des gens de la campagne. Le collège de Polotsk et son église furent entièrement construits avec les briques sorties de ses mains ; rien n'eût manqué à sa joie s'il eût pu fournir aussi celles qui devaient entrer dans la maçonnerie des autels ; mais il plut à Dieu de l'appeler auparavant à la récompense. Le F. Lohr mourut à l'âge de cinquante-cinq ans ; il en avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. in colleg. Poloc. 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.).*

XIX AVRIL

—

Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1638, mourut à Munich, en odeur de sainteté, le P. Jérémie Drexelius, dont un contemporain résumait l'éloge en ces trois mots : *Bene dixit*, *bene scripsit*, *bene vixit*. Nommé à trente-quatre ans prédicateur du duc de Bavière, il remplit cette charge vingt-trois années de suite jusqu'à sa mort, sans lasser jamais le goût si difficile de la cour, et ne cessa d'être vénéré universellement comme le ministre incorruptible de la loi et de la parole de Dieu. Il ne disait rien en chaire qu'il n'eût médité au pied de son crucifix. Un de ses auditeurs les plus distingués assura sous la foi du serment, après sa mort, l'avoir vu en plusieurs circonstances, pendant qu'il prêchait, tout investi et comme couronné d'une lumière miraculeuse.

Bien qu'il parût n'avoir qu'un souffle de vie toujours prêt à s'éteindre, le P. Drexelius trouvait encore dans son zèle la force d'écrire ses nombreux opuscules de piété, où sous une forme en rapport avec le goût du temps, il semait les trésors d'une érudition immense, dont il nous a livré le secret dans son *Aurifodina* ou *Mine d'or*. Il traita successivement tous les grands sujets qui intéressent l'âme chrétienne: l'éternité, la mort, le tribunal de Jésus-Christ, l'enfer et le ciel, les signes et les gages de prédestination,

les vertus et en particulier la chasteté, la prière, le jeûne et l'aumône; les mystères de la naissance, de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ; puis il proposa les modèles des chrétiens dans quelques-uns des grands hommes de la sainte Écriture, Noé, Joseph, Job, David, Salomon, Daniel et Tobie. Ces opuscules se répandaient avec une rapidité étonnante dans toute l'Allemagne catholique ; la seule ville de Munich en avait déjà vu publier plus de cent-soixante-dix mille exemplaires, moins de cinq ans après la mort de l'infatigable écrivain. Cette multitude de lecteurs mérita au P. Drexelius d'être appelé le prédicateur de toute l'Europe; l'archiduc Maximilien de Bavière disait à son médecin, en lui ordonnant de ne rien épargner pour arracher l'homme de Dieu à la mort : « Sachez que la vie de Drexelius est sans comparaison plus importante pour la chrétienté que la vie de Maximilien ».

Les travaux de ce vaillant religieux pour l'honneur de l'Église et le salut des âmes, au milieu de continuelles infirmités, suffiraient pour donner une haute idée de sa vertu. Mais l'Histoire de la Compagnie dans la Province de Haute-Allemagne, nous a conservé de précieux détails sur sa vie intérieure, sur quelques-unes des grâces dont il fut favorisé par Notre-Seigneur, et sur les miracles obtenus par son intercession après sa mort. La pensée de l'éternité, qu'il méditait chaque jour au moins un quart d'heure, avait arraché de son âme toute attache aux choses créées ; aussi conseillait-il aux âmes qui désiraient tendre sérieusement à la perfection de se répéter plusieurs fois par jour ces paroles : *Éternellement, éternellement, éternellement.* Il y trouvait pour lui-même une source toujours plus abondante de lumière et de sainteté : « Je croyais autrefois, disait-il, dans les derniers temps de sa vie, avoir écrit

quelque chose sur l'éternité, mais je vois que je n'en savais pour ainsi dire rien ». Dix-huit ans avant sa mort, il reçut le jour de l'ascension une vive intelligence de ces paroles du Psalmiste : « *Delectare in Domino ;* réjouissez-vous dans le Seigneur » (Ps. 36. 4). Il les médita une année entière, de manière à ne plus trouver aux créatures que le goût de la présence et de l'opération même de Dieu. Le P. Drexelius mourut dans la cinquante-septième année de son âge et la quarantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 19ª *april.*, *p.* 217. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 19ª *april.*, *p.* 147. — Patrignani, 19 *april.*, *p.* 175. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 337. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 181. — *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *decas* 10, *c.* 58, *p.* 410 *seqq.* — *Menologium Sanctor. et Viror. illustr. S. J. Tyrnaviæ*, 19ª *april.*, *p.* 61. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 2, *p.* 610.

---

* Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1676, mourut à Klagenfurt le P. Barthélemy Podl, né en Carinthie, surnommé l'ouvrier universel, *operarius universalis*, tellement il était prompt à embrasser toutes les œuvres qui intéressent la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il faisait le catéchisme aux enfants, visitait les prisonniers, assistait les condamnés à mort, soutenait de ses aumônes les pauvres honteux, donnait les Exercices de saint Ignace aux prêtres, prodiguait aux malades de l'hôpital Saint-Sébastien à Klagenfurt les secours de la plus ardente charité ; en un mot, il était le commun refuge de tous dans leurs nécessités spirituelles et corporelles. « Plût à Dieu, disait de lui le Père Provincial, que la Compagnie eût beaucoup de P. Podl ! Quel bien il fait à Klagen-

furt! ceux-ci le nomment le père des pauvres; ceux-là le zélateur de la gloire de Dieu ; d'autres le magnanime, l'indifférent, le fort et le patient ».

Si ardent que fût son zèle, le P. Podl n'oubliait point les règles de la discrétion. Un des jeunes gens qui s'adressaient à lui était manifestement appelé à la vie religieuse dans la Compagnie, mais n'avait pas la force de renoncer au monde. Après avoir dit sa pensée, le P. Podl se tut et cessa des instances qui auraient pu paraître intéressées et peut-être auraient éloigné à jamais celui qu'il fallait gagner. Il résolut de traiter l'affaire avec Dieu seul. Pendant une année entière, trois fois par semaine, il se flagella jusqu'au sang pour obtenir au jeune mondain le courage de rompre ses chaînes. Cette héroïque charité ne fut pas déçue. Un jour il le voit venir tout transformé : « Mon père, je vais au noviciat ». A ces mots, le P. Podl l'embrasse et laisse tomber sur lui des larmes de joie ; et pour le confirmer de plus en plus dans sa résolution et lui donner une plus haute idée de l'appel divin : « Allez, mon fils, lui dit-il, mais sachez que votre vocation m'a coûté bien du sang ». Le P. Podl mourut dans la soixantième année de son âge et la quarantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 19 *aprile*, *p.* 178.

---

* Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1685, mourut à Prague, au collège Saint-Clément, le P. Barthélemy Tolesius, qui s'était sanctifié dans les travaux de la procure soutenus par pure obéissance

jusqu'au dernier jour de sa vie. Ses goûts et ses aptitudes l'attiraient de préférence vers les ministères actifs, la prédication et les missions. Aussi quand les supérieurs, après quelques essais de vie apostolique pleins de fruits et de consolations, lui parlèrent de la procure, une lutte terrible s'engagea dans son cœur. Il avait alors trente-six ans. « C'est pour travailler au salut des âmes, écrit-il dans son cahier intime, que je suis entré dans la Compagnie. Je suis prêt à me dévouer à la conversion des peuples de la Valachie, de la Lusace et de la Misnie ; rien ne me serait plus cher qu'une telle mission, même au milieu du dénuement de toutes choses. Cependant, ajoute ce vrai fils de saint Ignace, même en cela, je renonce à ma volonté. Cet office de procureur m'a toujours inspiré je ne sais quelle répulsion ; mais si c'est le bon plaisir de Dieu que je le remplisse, et s'il en doit résulter quelque complaisance pour sa divine Majesté, me voici, je suis prêt, dussè-je, en m'y soustrayant, convertir tous les hérétiques de la Lusace et de la Misnie ; de grand cœur, je m'y consumerai avec Marthe et Joseph, et j'y vieillirai pour l'amour de Dieu ».

Il tint parole. Le P. Tolesius administra pendant vingt-deux ans les biens de sa Province comme ceux mêmes de l'Église et de Dieu. Ceux qui vécurent avec lui louent d'un commun accord son habilité, sa prudence, son entente des affaires et son ardeur infatigable au travail. A le voir, personne n'eût soupçonné les répugnances intérieures contre lesquelles il avait encore à lutter. C'est peut-être pour en triompher plus sûrement qu'il renouvelait chaque jour à la sainte messe la résolution d'obéir en toute chose et au moindre signe des supérieurs. Son union à Dieu était continuelle ; et comme il n'avait en vue que la divine gloire, il demeurait éga-

lement calme dans les succès et les revers. D'une grande délicatesse de conscience, il ne voulait rien se pardonner ; toute faute quelque peu volontaire était expiée par le sang. Le P. Tolesius ne laissait pas, dans ses heures de loisir, de s'employer au bien des âmes. C'est au tribunal de la pénitence, dans l'exercice même de son zèle, qu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie le mercredi saint ; il expira le lendemain à l'âge de cinquante-huit ans dont il avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

---

*Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1819, mourut à Fribourg en Suisse le P. Joseph-Gualbert de Schaller, d'une des premières familles de cette ville. Il enseignait la théologie morale quand parut le bref de Clément XIV qui supprimait la Compagnie. Ce coup terrible fit à son cœur une blessure qui ne se ferma jamais. Cependant ses vertus religieuses et son mérite ne tardèrent pas à l'élever aux premières dignités ecclésiastiques ; il fut tour à tour chanoine de l'église Saint-Nicolas à Fribourg, vicaire-général, trois fois administrateur du diocèse pendant la vacance du siège et enfin doyen du chapitre. Au milieu de ces honneurs, il demeura simple, modeste, affable envers tous, zélé pour le bien des âmes ; à l'égard des pauvres, il était libéral jusqu'à la prodigalité.

Cependant le souvenir de sa première vocation ne le quittait point. Le P. de Schaller, remarque l'auteur de sa notice, était sobre de paroles ; mais dès que la conversation tombait sur la Compa-

gnie, il devenait intarissable. A quatre-vingt-huit ans, il renonça à ses dignités et sollicita la grâce de reprendre les livrées de sa jeunesse. Le Père Général Thaddée Brzozowski ne lui refusa point cette faveur ; quelques mois plus tard, le bon vieillard renouvela sa profession religieuse et s'endormit doucement dans le Seigneur, soixante-et-onze ans après sa première entrée au noviciat.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Germ. (Archiv. Rom.). — Litter. ann. Provinc. German. (Archiv. Rom.).

XX AVRIL

—

Le vingtième jour d'avril de l'an 1650, mourut à Inspruck le P. André Brunner, de Hall en Tyrol. A l'âge de seize ans, son saint patron l'avait comme obligé, dans une apparition menaçante, à chercher un refuge dans la Compagnie de Jésus, s'il voulait sauver son âme. Cette intervention extraordinaire de l'apôtre parut la récompense d'une victoire insigne que le jeune André Brunner avait remportée pour sauver sa chasteté. Un jour en effet il avait été sollicité au mal chez un gentilhomme ; comme le patriarche Joseph, il s'était enfui et n'avait jamais voulu consentir à remettre le pied dans cette maison, ni à révéler la cause de sa fuite, bien qu'on essayât de l'y contraindre à force de coups. Dès son noviciat, André Brunner contracta avec Notre-Seigneur et les saints une intime familiarité qui fut pour lui la source des plus précieuses faveurs. Son angélique modestie l'ayant fait hésiter dans la suite à découvrir au médecin une infirmité fort dangereuse, saint Ignace daigna le guérir miraculeusement lui-même ; dans une autre circonstance, d'excessives douleurs de tête, ne lui permettant pas de s'appliquer au travail, il obtint, par l'intercession de saint Louis de Gonzague, d'en être complètement délivré.

Les ravages de la famine et de la guerre et les souffrances

d'une captivité de trois ans dans le camp des Suédois, achevèrent de préparer le P. Brunner à ses travaux apostoliques parmi les montagnards de la Haute-Allemagne et du Tyrol. Ces pauvres gens accouraient en foule aux exercices de ses missions ; ils étaient surtout attirés par les pieuses représentations des mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui provoquaient toujours parmi eux des démonstrations surprenantes de pénitence et de piété. Mais le zélé missionnaire comptait bien plus sur les moyens surnaturels que sur ces industries. Il ne montait en chaire qu'après avoir appelé la bénédiction de Dieu sur sa parole par une longue et rude flagellation ; il s'efforçait aussi de toute manière d'intéresser les âmes du purgatoire au succès de ses travaux, et aimait à reconnaître qu'il avait souvent ressenti les effets de leur protection. Ce grand serviteur de Dieu mourut très saintement dans l'octave de Pâques, à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — *Litter. ann. Societ. ann.* 1650, *p.* 258. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 20a *april.*, 219. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 20a *april.*, *p.* 149. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 48. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 262. — *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 4, *p.* 447 ; *t.* 5, *p.* 316. — PATRIGNANI, *Menol.*, 18 *april.*, *p.* 173.

---

* Le vingtième jour d'avril de l'an 1636, mourut à Luxembourg le P. NICOLAS de CUSA, né à Cusa dans le diocèse de Trèves. Il était déjà prêtre et avait enseigné la théologie quand il fut admis au

noviciat à l'âge de vingt-sept ans. Trois ans après, il fut appliqué à l'œuvre des missions de campagne, pour lesquelles Dieu lui avait donné des aptitudes remarquables, jointes à une haute sainteté. Pendant plus de trente ans, il ne cessa de parcourir en apôtre l'Allemagne et la Lorraine, recueillant partout des fruits abondants de conversion et de sanctification. Les contradictions de toute nature, calomnies, menaces même de mort ne lui firent pas défaut. Il avoua plus d'une fois à son supérieur qu'au moment de sortir du collège pour aller les affronter, il tremblait de tous ses membres ; mais dominant par les pensées de la foi et l'amour des âmes ces terreurs involontaires, il partait quand même plein d'ardeur et de confiance en Dieu. Il faisait toutes ses courses à pied, son bagage sur les épaules, dormait sur la dure, ne prenait qu'une nourriture grossière et en si petite quantité qu'il lui arrivait parfois de tomber d'épuisement sur le chemin. Mais cette vie humble et mortifiée lui donnait une puissance extraordinaire sur les âmes.

Quand le P. de Cusa rentrait au collège après ses expéditions apostoliques, il se montrait le plus obéissant, le plus fidèle observateur de la règle. Très uni à Dieu, il avait en un haut degré le don d'oraison et celui des larmes. Son livre *L'École chrétienne* est, au jugement du P. Nieremberg, un abrégé de toute la théologie scolastique. Après l'avoir parcouru, le suffragant de l'évêque de Metz en fut si satisfait, qu'il prescrivit à tous les curés du diocèse d'en faire publiquement la lecture dans leurs églises à la place du prône.

Le P. de Cusa mourut à l'âge de soixante-deux ans ; il en avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 628. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1745. — Nieremberg, *Varones ilustres*, 2e *édit.*, *t.* 6, *p.* 57. — Patrignani, *Menolog.*, 20 *april.*, *p.* 182. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 20 *april.*, *p.* 218. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 20a *april.*, *p.* 149.

---

* Le vingtième jour d'avril de l'an 1690, mourut à Hermannstadt en Transylvanie le P. Luc Kolich, d'Ewanowitz en Moravie, épuisé par dix-sept années de fatigues au milieu des armées impériales. Au moment d'entrer dans la Compagnie à Brünn où il avait fait ses études sous la direction de nos Pères, il dut, à l'appel du comte de Souches, gouverneur de la ville, prendre le mousquet avec ses condisciples pour concourir à la défense de la place assiégée par le général suédois Torstenson. Cette jeunesse se comporta vaillamment ; et quand l'ennemi se fut retiré, le gouverneur proclama hautement que l'honneur de la victoire lui revenait en grande partie.

Devenu soldat dans la milice de saint Ignace, Luc Kolich se signala dès le premier jour par une ferveur, une humilité, un dévouement, une abnégation qui, au témoignage du P. Mathias Tanner, allèrent grandissant jusqu'au dernier jour de sa vie. Rien ne lui paraissait trop pénible ou trop bas, dès qu'il était question de se renoncer ou de rendre service à ses frères. Le collège de Brzesnitz qu'il gouvernait était pauvre et avait des charges considérables ; mais fort de sa confiance en Dieu, le P. Kolich ne pensa jamais que ce fût une raison de resserrer son cœur ni sa main. Son premier souci fut même en arrivant de recommander au Père Ministre d'examiner et de lui faire connaître ensuite par quels moyens et quelles industries il pourrait le mieux exercer la cha-

rité envers ceux qui lui étaient confiés. Il n'avait de sévérité que pour lui-même : les abstinences, les cilices, les flagellations étaient ses pénitences de tous les jours ; elles s'ajoutaient aux souffrances d'un mal caché qui fit de sa vie un continuel martyre.

Mais toutes ces vertus, dit encore le P. Tanner, ne sont qu'une ébauche et une ombre, si on les compare à celles dont il donna l'exemple comme aumônier militaire, pendant dix-sept ans, au régiment du général comte Sereni. Ce que le P. Tanner en rapporte semble en effet dépasser toute créance. Sous la direction du P. Kolich, le régiment était devenu une école de vertu ; la prière s'y récitait en commun matin et soir et était suivie d'une courte instruction. Pendant les marches, pour empêcher les entretiens licencieux, la récitation du chapelet à haute voix alternait avec le chant des cantiques. Dans l'action et sur le champ de bataille, le P. Kolich se jetait au plus fort de la mêlée pour secourir les blessés, et montrait un courage qui enlevait l'admiration de toutes les troupes. Aux hôpitaux et dans les ambulances, il était pour les malades *mater*, *servus et infirmarius*. Aussi tous les soldats l'aimaient comme leur père. A la prise de Bude sur les Turcs en 1686, le zélé serviteur de Dieu, plein d'une sollicitude inquiète pour les âmes, s'élança des premiers dans la ville avec les troupes victorieuses, afin d'arracher à la mort ou du moins de baptiser les malheureux enfants des Turcs que les soldats, dans l'effervescence de la lutte, ne savaient pas toujours épargner.

Le P. Kolich passa les deux dernières années de sa vie à Hermannstadt, où il ne trouva en arrivant qu'une seule personne catholique, et où il resta jusqu'à la fin le seul prêtre. A sa mort, il laissait dans la ville une belle église construite par lui, une

école florissante, une communauté catholique déjà nombreuse, et qui n'attendait pour se développer qu'une plus grande liberté de conscience. Témoins des merveilles qu'il accomplissait parmi eux surtout pour l'éducation de leurs enfants, seul, sans ressources, avec une santé ruinée, les hérétiques étaient dans une sorte de stupeur. Ils ne furent pas les derniers à pleurer la perte de celui qu'ils appelaient le saint et l'ami de Dieu. Le P. Kolich était âgé de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

MATH. TANNER, *Societas Jesu apostolorum imitatrix, p.* 936-944. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 20 *april.*, *p.* 187. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 20 *april.*, *p.* 149.

XXI AVRIL

—

Le vingt-et-unième jour d'avril de l'an 1626, mourut au collège de Gratz le P. Barthélemy Viller, ancien Provincial d'Autriche et confesseur de l'empereur Ferdinand II. Le P. Cordara résume en trois mots l'éloge de sa longue et sainte vie, en l'appelant un des modèles les plus accomplis de la perfection religieuse, surtout par la haine de lui-même, le mépris des choses humaines et l'union de cœur avec Dieu. Les hérétiques eux-mêmes parlaient de lui avec un profond respect, et pendant dix mois qu'il passa dans les fers, à la suite de leurs armées, il acquit universellement auprès d'eux la réputation d'un saint. Le P. Viller mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans ; il en avait passé soixante-sept dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6a , *lib.* 11, *n.* 102, *p.* 34. — Socherus, *Histor. Prov. Austriæ, lib.* 8, *n.* 116, *p.* 353, 416. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 3, *lib.* 4, *n.* 162, *p.* 680. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).*

* Le vingt-et-unième jour d'avril de l'an 1684, mourut à Munich le F. Mathias Peterschein, né à Coire, dans le canton des Grisons. Il est digne d'être proposé comme modèle de l'esprit apostolique qui, d'après leur règle, convient aux Frères Coadjuteurs de la Compagnie. Il avait un talent merveilleux pour porter au bien les personnes du dehors et leur parler de Dieu. Ses conseils et ses exhortations étaient d'autant mieux accueillis, que sa modestie, sa charité, les exemples de sa sainte vie, lui avaient conquis l'estime et la vénération de tous. Il avait eu le malheur de naître d'une famille calviniste. Ce souvenir était un stimulant perpétuel pour son zèle. Devenu par une grâce doublement précieuse enfant de l'Église romaine et de la Compagnie, il était animé d'un désir incroyable de venir en aide aux âmes qui languissent misérablement loin de la vérité et loin de Dieu ; et comme il ne pouvait lui-même travailler directement à leur conversion, il se dépensait avec toute l'ardeur et l'activité dont il était capable dans ses différents offices, afin que les prêtres, dégagés du souci des affaires temporelles, n'eussent à s'occuper que des intérêts des âmes. C'est encore au même but qu'il ramenait toutes ses prières ; sa vie n'était qu'oraison et union de cœur avec Dieu. Le F. Peterschein mourut très saintement à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Petr. Waldner, S. J., *Besondere considerationes über die regeln FF. Coadjutor. S. J.* (*Notes du* P. Guilhermy, *Archiv. dom.*).

* Le vingt-et-unième jour d'avril de l'an 1713, mourut à Mayence le F. Nicolas Würstner, Coadjuteur temporel, né dans le duché de Bade. Entré dans la Compagnie à l'âge de trente-huit ans, il était le modèle des plus jeunes par sa ferveur, sa modestie, son angélique pureté de conscience, sa fidélité aux moindres règles. L'obéissance ne semblait lui coûter parfois que parce qu'elle l'obligeait à modérer ses austérités. Il était animé d'une dévotion ardente pour le Saint Sacrement. Quand le devoir ou la charité ne l'appelaient pas ailleurs, c'est au pied du tabernacle qu'on était sûr de le trouver ; les jours de fête, il y passait de longues heures en prière. Loin de nuire à son travail, ce commerce intime avec Dieu lui communiquait une activité étonnante ; son corps même y puisait de la vigueur. Non content des fatigues de son emploi, le F. Würstner était toujours prêt à aider ses frères et à se charger de ce qu'il y avait de plus bas et de plus pénible dans la maison. Ce bon religieux mourut à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.).

XXII AVRIL

Le vingt-deuxième jour d'avril de l'an 1768, mourut dans les montagnes du Pérou, le P. Jean-Joseph Mesner, de la Province de Bohême. Sa fin rappelle d'une manière frappante celle du glorieux patriarche de Constantinople, saint Jean Chrysostôme, expirant entre les mains des soldats qui le traînaient en exil, sans pitié pour les dernières heures de son agonie. Le P. Mesner travaillait depuis trente ans dans les réductions du Paraguay, lorsque le fatal décret de Charles III vint l'arracher à son troupeau. L'innocence et la pureté angélique de ses néophytes étaient devenues comme proverbiales entre les églises du Paraguay, si pures elles-mêmes qu'un évêque n'avait pas craint de dire au roi d'Espagne : « Je ne sais s'il se commet un péché mortel chaque année dans ces admirables églises ».

Pour éloigner le démon, le serviteur de Dieu veillait plusieurs heures chaque nuit, au pied du Saint Sacrement, et malgré de fréquentes et très graves infirmités, il faisait de son corps une perpétuelle hostie de propitiation, par l'usage du jeûne, du cilice et des flagellations. Épuisé de souffrances, couvert de plaies, n'ayant plus qu'un souffle de vie, le P. Mesner fut néanmoins arraché de sa mission au milieu des sanglots de ses chrétiens et emmené à

travers les Andes péruviennes. Se sentant mourir, il demanda vainement qu'on lui accordât une heure de répit. Le barbare officier qui conduisait les exilés, le fit attacher sur sa mule avec un autre Père pour le soutenir; mais bientôt ses forces l'abandonnèrent et il expira d'épuisement entre les bras de son compagnon. Il était âgé de soixante-cinq ans et en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

PERAMAS, *De vita et moribus XIII Sacerdotum Paraguaicorum, Faventiæ,* 1793, *p.* 184.

---

* Le vingt-deuxième jour d'avril de l'an 1741, à Gitschin, dans la Province de Bohême, mourut le P. THÉODORE SMEROWSKI, de Guttenberg. Il se sanctifia dans les emplois ordinaires d'un ouvrier de la Compagnie, la régence, la prédication, la direction des âmes. Telle était sa délicatesse de conscience qu'il fuyait jusqu'à l'ombre du péché; près de paraître devant Dieu, il ne craignit pas de dire avec une humble assurance qu'il espérait aller au ciel sans passer par les flammes du purgatoire. Il était si recueilli dans la prière, qu'il lui arriva plusieurs fois de passer des mois entiers sans une seule distraction. Son bon ange et la très sainte Vierge étaient après Dieu son refuge ordinaire dans toutes ses peines et ses difficultés; il ne laissait passer aucun jour sans leur payer un large tribut de prières. Les Lettres de Bohême racontent que s'étant une fois endormi pendant qu'il s'acquittait de cette tâche quotidienne, un rude soufflet appliqué par une main invisible le tira tout à coup de son sommeil.

La véritable perfection ne va pas sans l'amour de la croix. Le P. Smerowski était avide de souffrances. Deux jours, disait-il, lui étaient chers entre tous les autres, celui de son entrée dans la Compagnie et celui, quel qu'il fût d'ailleurs, où Notre-Seigneur lui donnait une part plus grande aux douleurs de sa Passion. Ce fidèle serviteur de Dieu mourut très saintement dans la quarante-troisième année de son âge et la vingt-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Bohem., *anno* 1741 *(Archiv. Rom.)*.

XXIII AVRIL

—

Le vingt-troisième jour d'avril de l'an 1624, mourut saintement à Krummau en Moravie, le P. Luc Perger, religieux d'une simplicité et d'une ignorance des choses de la terre, qui pouvaient sembler parfois excessives, mais d'un dévouement incomparable au service de tous les malheureux, et qui lui faisait donner depuis quarante ans, par les habitants de Krummau, le nom de père du peuple, et plus particulièrement des pestiférés, des étudiants pauvres, des prisonniers et des suppliciés. Pas un de ces derniers, disait-on, fussent-ils hérétiques, schismatiques ou même juifs, et déjà entre les mains du bourreau, ne pouvait résister à sa charité. Il les assistait jour et nuit sans s'inquiéter de ce qu'il avait à souffrir.

L'Histoire de la Province de Bohême raconte à l'honneur de son zèle de véritables prodiges, où paraissait visiblement l'assistance de Dieu. Un pèlerinage de la sainte Vierge, établi à peu de distance de la ville, lui dut en grande partie son éclat. Le concours qui s'y faisait les samedis du mois d'octobre, était tel qu'on les avait surnommés dans tout le pays les samedis d'or de Notre-Dame. Tant de services n'empêchèrent pas l'homme de Dieu d'être chassé de Krummau pendant le triomphe passager des hérétiques de Bohême ; mais il s'établit dans une abbaye voisine, où les ca-

tholiques venaient en foule pour se confesser, et il fut ramené par eux en triomphe, aussitôt que les armes de Ferdinand II eurent étouffé la rébellion.

Une des œuvres les plus fécondes et les plus utiles à la foi établies par le P. Perger fut le pensionnat des pauvres écoliers, où, grâce à la générosité de quelques nobles et opulentes familles, nos Pères offraient un abri et la nourriture à un grand nombre d'enfants sans ressources. Parvenus plus tard à des charges importantes dans l'Église ou dans l'état, la plupart de ces jeunes gens contribuèrent, par reconnaissance envers le P. Perger, à doter l'asile où il les avait recueillis et formés avec tant de sollicitude ; et à sa mort presque toutes les abbayes de la Haute-Autriche, qui comptaient parmi leurs religieux beaucoup de ses anciens élèves, lui firent de solennelles obsèques, aussi bien que le clergé, le peuple et les magistrats de Krummau. Il était âgé de soixante-dix-huit ans et en avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., part.* 2, *lib.* 3, *n.* 63, *p.* 246 ; *n.* 157, *p.* 326 ; *lib.* 4, *n.* 20-21, *p.* 405 ; *part.* 3, *lib.* 1, *n.* 114, *p.* 116 ; *lib.* 4, *n.* 45, *p.* 544.

XXIV AVRIL

—

Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1586, mourut au collège de Gratz le P. Henri Blyssem, le plus célèbre des douze religieux de la Compagnie que saint Ignace fit partir de Rome l'année même de sa mort, pour reconquérir la Bohême sur l'hérésie. Henri Blyssem n'avait alors que vingt-cinq ans. Notre Bienheureux Père n'avait pas hésité cependant à l'envoyer pour enseigner la théologie en face des plus fameux défenseurs de Luther et de Jean Hus, après l'avoir fait solennellement créer docteur aux applaudissements du Collège Romain.

D'une vertu et d'un courage aussi bien que d'une science à toute épreuve, le P. Blyssem était également prêt à braver la persécution et à soutenir la controverse; c'est de lui particulièrement, au témoignage des annales de la Province de Bohême, que le P. Paul Hoffée, second Recteur de Prague, écrivait au P. Laynez : « On voit ici le même homme monter en chaire le matin pour annoncer la parole de Dieu à la cour et au peuple; puis se rendre aussitôt en classe pour y discuter les plus hautes questions de la foi; passer ensuite dans la salle où se réunissent les petits enfants, et leur expliquer les premiers éléments de la grammaire ; ne les quitter que pour aller remplir l'office de cuisinier, servir au réfectoire, garder la porte, en un mot remplir à lui seul, vu son dé-

vouement et notre petit nombre, presque tous les emplois de la maison. En vérité, mon Révérend Père, ce ne sont pas des hommes, mais des anges que vous m'avez donnés à gouverner ».

A trente ans, le P. Blyssem devenait à son tour Recteur du collège de Prague, sans cesser d'être comme auparavant le prédicateur du roi des Romains et le catéchiste de l'église métropolitaine. Bientôt après, à la requête du chapitre, il fit chaque dimanche un cours de polémique et de cas de conscience, auquel on voyait assister parfois les plus illustres chefs de la noblesse et l'archevêque à la tête de tout son clergé. La plupart des ministres hérétiques refusèrent d'en venir aux mains désormais avec un pareil athlète. Leur plus fameux docteur s'étant converti, peu s'en fallut que la populace hussite, au désespoir, n'en vînt à un soulèvement général, et ne se vengeât d'une si terrible défaite par la mort du fils d'Ignace.

Nommé Provincial d'Autriche et de Bohême, le P. Blyssem ne survécut pas longtemps à de tels travaux, mais il vit en mourant, grâce à ses efforts, l'Église et la Compagnie presque partout triomphantes. Sa perte fut un deuil public pour les provinces qu'il avait évangélisées ; et tandis que l'archiduchesse Marie d'Autriche honorait de sa présence les funérailles du serviteur de Dieu, l'archiduc Charles, gouverneur de Styrie, s'éloignait de Gratz et de sa cour pour aller dans la solitude le pleurer plus librement. Le P. Blyssem était âgé de cinquante-quatre ans et en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Orlandinus, *Histor. Societ. Jesu, lib.* 12, *n.* 8, *p.* 283 ; *l.* 16, *n.* 2, *p.* 396. — *Litter. ann. Societ. Jesu, anno* 1586, *p.* 210. — Socherus, *Histor. Provinc. Austr., lib.* 8, *n.* 22, *p.* 320. — Schmidl, *Histor. Pro-*

vinc. Bohem., *t.* 1, *lib.* 2, *n.* 112, *et passim ; lib.* 3, *passim ; lib.* 5, *n.* 150, *p.* 536 *seqq.* — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 323. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1550. — Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, *p.* 113. — Pelzel, *Boemische Gelehrte...*, *p.* 1.

---

* Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1650, mourut au collège de Kommotau, le P. Jean Hegner de Prague, saint et zélé missionnaire de la Province de Bohême ; il est célèbre par sa double dévotion envers les plaies de Notre-Seigneur, où il trouvait pour lui-même la source de toute sainteté, et envers les âmes du Purgatoire auxquelles il avait confié le succès de ses missions. C'était sa coutume quand il devait prêcher au peuple, d'offrir le saint Sacrifice pour l'âme qui était le plus près d'entrer dans le ciel, afin qu'elle intercédât pour ses auditeurs, dès qu'elle arriverait devant le trône de Dieu ; en descendant de chaire, il prenait, à la même intention, une si rude discipline, que les murs de sa chambre étaient souvent teints de son sang.

Litteræ ann. Societ. Jesu, *anno* 1650, *p.* 139. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *n.* 158, *p.* 608.

---

* Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1650, mourut à Trèves dans la maison du noviciat le P. Grégoire Weilhamer, de Munich, humble et saint religieux dont les exemples excitaient la ferveur des novices, en même temps qu'il s'exerçait lui-même à imiter leurs vertus. D'une santé délicate et toujours chancelante, il ne laissait pas de se flageller chaque jour avec rigueur et de travailler sans

relâche au salut des âmes. Sa parole était si douce et si persuasive que bien peu pouvaient se défendre contre les coups qu'il leur portait. En quelques années, il ramena plus de cinq cents hérétiques à l'Église romaine. On assurait qu'il avait la vertu des miracles, et nombre de malades lui attribuaient leur guérison ; aussi était-il salué partout du nom de saint.

Au milieu des témoignages de la vénération publique, le P. Weilhamer demeurait toujours humble. Si parfois quelque affaire l'appelait dans la maison d'un grand seigneur, il ne manquait jamais d'aller le même jour visiter les pauvres et de leur porter des consolations. Enfin sa frêle constitution, depuis longtemps ébranlée, finit par succomber tout à fait. Comme on lui demandait s'il ne craignait pas la mort : « Non, non, répondit-il, Notre-Seigneur m'a donné jusqu'ici tout ce que j'ai sollicité ; il ne me reste plus que cette grâce à obtenir ; je l'attends avec impatience ». Et peu après, le P. Weilhamer s'endormit plein de confiance dans le Seigneur à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. Jesu, anno 1650, *p.* 383. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 24ª *april.*, *p.* 226.

---

* Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1655, mourut au collège de Porrentruy en Suisse le P. Jacques Morel, né à Lentigue, dans le canton de Fribourg. Sa mémoire, écrit le P. Nadasi, mérite d'être conservée, pour la consolation des malades, comme celle d'un admirable modèle de patience dans les plus douloureuses infirmités. Du reste, nul genre de tribulation ne lui fut épargné. Recteur

à plusieurs reprises du collège de Porrentruy pendant la guerre de Trente ans, il eut à se défendre tour à tour contre les troupes françaises, impériales et suédoises, qui se succédaient dans la malheureuse cité et y multipliaient à l'envi les rapines et les violences. Une fois même, sur une accusation de trahison faite par un misérable qui plus tard confessa son crime, il fut chassé de la ville en plein hiver avec tous ses religieux. Quand il revint, il ne trouva partout que ruines et désolation; et les mémoires du temps racontent que pour subsister, il en fut réduit avec les siens à cultiver quelques champs appartenant au collège.

Tant de fatigues et de sollicitudes avaient épuisé la robuste constitution du P. Morel. Son sang s'altéra ; ses jambes se gonflèrent démesurément ; son corps se couvrit d'ulcères ; il dut se confiner dans sa chambre comme un lépreux. Pour comble d'infortune, il devint complètement aveugle. Dans cet état, vivante image des deux saints patriarches Job et Tobie, il ne sut que bénir et louer Dieu. Le souvenir de ce qu'il avait lu autrefois, remarque le P. Nadasi, lui tenait lieu de la vue ; et la prière consolait et abrégeait les longues heures de sa solitude. Sa patience et la sainte joie qui éclairait son visage ne se démentirent pas un seul jour; et enfin, après quatre années entières de cet incessant martyre, le P. Morel remit avec une douce confiance son âme entre les mains de Dieu à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 17ª *april.*, *p.* 214. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1311. — Louis Vautrey, *Histoire du collège de Porrentruy*, *p.* 71, 82. — *Histor. Prov. German. Superior.*, *c.* 50, *n.* 644 *seqq.*, *p.* 359 *seqq.*

XXV AVRIL

—

* Le vingt-cinquième jour d'avril de l'an 1731, mourut à Kaschau le P. Paul Kolosvari, religieux d'une vertu consommée, dit son biographe. Il était né à Klausenburg, d'une famille socinienne, et s'était acquis de bonne heure un grand renom de science et de sagesse. A vingt ans, il fut envoyé en Moldavie pour y régler des différends entre ses coréligionnaires. C'est là que la miséricorde de Dieu l'attendait. Après quelques entretiens avec un prêtre catholique, la lumière se fit dans son âme, et comme il était sincère et de mœurs très pures, il suivit cette lumière et embrassa la foi. Des pensées d'apostolat ne tardèrent pas à se faire jour dans son cœur. Il se livra quelques années à l'étude en vue du sacerdoce, et à vingt-sept ans il fut admis au noviciat de Sainte-Anne à Vienne.

Sa probation et sa théologie terminées, il fut chargé d'une classe de philosophie dans les collèges de Klausenburg et de Tyrnau. En même temps qu'il formait la jeunesse à la science, il lui imprimait un tel élan vers les choses surnaturelles, qu'à Tyrnau seulement soixante-dix de ses élèves se consacrèrent à Dieu dans la vie religieuse ou dans les rangs du clergé séculier. C'est qu'en effet le P. Kolosvari était déjà un saint, d'une obéissance et d'une humilité véritablement insignes, entièrement mort à lui-même et si avide

de croix que, comme il en fit la confidence à un de ses amis, il ne restait jamais un jour, ni même une heure sans faire souffrir quelque douleur à sa chair.

Cependant il aspirait toujours à se consacrer plus directement au salut des âmes ; et quand les supérieurs, après sa troisième probation, lui ouvrirent enfin la carrière des missions, sa joie fut sans bornes. Le jour où il en reçut la nouvelle fut inscrit par lui avec ceux de son baptême et de son entrée dans la Compagnie au nombre des plus heureux de sa vie. Pendant cinq ans, car la Providence ne lui donna que cette courte mesure, il ne cessa de parcourir à pied les campagnes de la Haute-Hongrie et de la Transylvanie. Pour s'animer au travail, il avait pris cette devise: *Quisquis amat Christum annuntiat ipsum.*

Il fit partout revivre sur son passage les merveilles d'ébranlement et de conversion des âmes opérées par les plus illustres missionnaires. Des foules immenses, composées parfois de plus de dix mille personnes, accouraient de tous côtés attirées par l'esprit de Dieu et ne pouvaient se rassasier de l'entendre. Il leur parlait en plein air, jusqu'à trois heures de suite, avec une ardeur surhumaine. Et quand il quittait ces populations pour s'en aller porter à d'autres la bonne nouvelle, on voyait, dit l'historien qui nous a transmis ces détails, se renouveler les scènes qui s'étaient déroulées sur le rivage de Milet lorsque saint Paul quitta ses chers néophytes (*Act.* 20, 37). Les miracles ajoutaient leur autorité à celle de ses discours et de ses vertus, et lui donnaient une puissance incroyable sur les âmes. Il étendait sa sollicitude aux besoins même temporels de ses auditeurs et portait le beau nom de père des pauvres. On le vit un jour charger sur ses épaules un misérable

abandonné de tous, couvert de plaies hideuses et infectes, le coucher dans son propre lit et le soigner avec amour, comme il aurait fait pour Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Malheureusement ses forces s'usèrent vite dans un travail excessif et trop continu. Déjà malade il dut se retirer au collège de Kaschau dans la Haute-Hongrie. La charité des supérieurs multiplia vainement tous les moyens pour sauver une vie si précieuse. Le P. Kolosvari, les mains chargées de mérites, alla recevoir la récompense qu'il avait si vaillamment méritée. Il n'était âgé que de quarante-sept ans et en avait passé vingt dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr. ann. 1731, *pp.* 561-585 *(Archiv. Rom.)*. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 192. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1185. — Kazy, *Memoria posthuma insignium ex Hungar. Societ. Jesu virorum... pp.* 137-166.

XXVI AVRIL

—

Le vingt-sixième jour d'avril nous rappelle la sainte mort des Pères Georges Borrhi, Étienne Moro, Jacques Jacobovich et du F. Michel Borovecz, Scolastique, massacrés en haine de la foi, l'an 1704, dans la mission hongroise de Fünfkirchen, par les schismatiques Rasciens. Nous n'avons malheureusement aucun détail sur ces généreux confesseurs. Nous savons seulement par les catalogues de la Compagnie que les Pères Borrhi et Jacobovich étaient appliqués au ministère de la prédication, les deux autres, le P. Moro et le F. Borovecz, à celui de l'enseignement. Tous étaient dans la fleur de l'âge ; le plus âgé n'avait pas encore trente-trois ans ; le plus jeune n'en comptait que vingt-six.

Catalog. defunct. Societ. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-sixième jour d'avril de l'an 1615, mourut à Munich le F. Christian Schacher, Coadjuteur temporel, âgé de quatre-vingts ans, dont il avait passé quarante-sept dans la Compagnie. C'était un admirable modèle de recueillement, de pauvreté et de mépris

de lui-même. Il abandonnait à ses frères tout ce qu'il y avait de meilleur ; pour lui, un vêtement n'était de son goût que s'il était usé ; il n'en demandait et n'en voulait point d'autre. Pendant trente ans, le F. Schacher servit de compagnon aux Pères que leurs fonctions appelaient à la cour. Selon l'esprit de sa règle, il ne manquait pas, quand l'occasion s'en présentait, d'adresser quelque pieuse parole aux courtisans ; mais d'ordinaire il se renfermait dans la solitude avec Dieu, comme un homme étranger aux affaires du monde, et cette réserve jalouse lui avait fait donner le nom de *Frère Silentiaire*.

NADASI, *Annus dier. memor.*, 26ª *april.*, *p.* 228. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 26ª *april.*, *p.* 158.

XXVII AVRIL

—

Le vingt-septième jour d'avril de l'an 1601, mourut à Olmutz le P. Wenceslas Ssturm, regardé comme le fléau de l'hérésie des Picards. Il fut le premier religieux de la Compagnie qui, avant même d'être prêtre, prêcha aux peuples de la Bohême en leur propre langue. Le zèle et la simplicité de nos Pères leur faisaient inventer mille saintes industries pour le salut des âmes. Comme le P. Wenceslas Ssturm n'avait pas encore étudié la philosophie, et que d'autre part il connaissait seul la langue de Bohème, il traduisait des sermons composés en latin par quelque autre Père ; puis il en faisait corriger le style par un chanoine ami de la Compagnie, et le prêchait ensuite dans l'église, après l'avoir déclamé une ou deux fois au réfectoire, afin de surmonter son excessive timidité.

Plus tard, il devint à son tour le guide, le père d'un grand nombre d'apôtres, qui l'aidèrent à exterminer presque entièrement, avant sa mort, une des plus opiniâtres et la plus immorale peut-être de toutes les sectes de ces contrées. En envoyant ses disciples, il les animait par les mêmes paroles qu'il avait autrefois entendues de

la bouche de saint Ignace : *Ite, incendite omnia*. Il était lui-même la terreur des hérétiques ; le P. Jouvancy et le P. Tanner racontent que ces malheureux tremblaient au bruit de son nom, qui signifie *baliste* ou *catapulte*, comme des soldats sans cœur sont saisis d'effroi au seul souvenir de cette machine de guerre. Épuisé de fatigue, mais toujours ardent au travail, le P. Ssturm fut frappé d'une attaque d'apoplexie le soir du jeudi saint, après être resté de longues heures le matin à entendre les confessions. Il mourut huit jours après à l'âge de soixante-dix ans, dont il avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 17, *n.* 14, *p.* 406. — CRUGERUS, *Sacri pulveres Bohemiæ*, 26ª *april.*, *p.* 167. — TANNER, *Societ. Jesu apostolor. imitatr.*, *p.* 338. — PATRIGNANI, *Menol.*, 27 *april.*, *p.* 248. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 787. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1464. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 1, *l.* 2, *n.* 55, *p.* 118 ; *t.* 2, *lib.* 3, *n.* 77, *p.* 256. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 27ª *april.*, *p.* 231. — PELZEL, *Boemische Gelehrte S. J.*, *p.* 2. — *Litteræ ann. Soc. Jesu, anno* 1601, *p.* 688.

---

* Le vingt-septième jour d'avril de l'an 1639, mourut à Olmutz le F. JACQUES KESLER, dont les annales du collège disent qu'il était la vivante image de la perfection propre des Coadjuteurs temporels de la Compagnie. Son ardent désir d'être un saint, lui avait fait obtenir la grâce de recevoir Notre-Seigneur au moins trois ou quatre fois par semaine. Il était si heureux de se fatiguer, d'être méprisé et de crucifier son corps par la pénitence que, pendant les

quarante-huit ans qu'il vécut au collège d'Olmutz, il ne cessa de répandre autour de lui la bonne odeur de Jésus-Christ.

Cependant afin de le purifier chaque jour davantage et de l'entretenir dans une humble défiance de lui-même, Notre-Seigneur permit qu'il fût livré aux plus douloureuses épreuves de l'âme. Il se demandait avec angoisse si, en punition de ses infidélités, il ne perdrait pas avant de mourir la grâce de Dieu et avec elle le salut éternel de son âme. Mais dans sa dernière maladie, toutes ces inquiétudes s'évanouirent, et le F. Kesler expira doucement, rempli d'une inénarrable confiance. Il était âgé de soixante-dix ans et en avait passé cinquante dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 4, *lib.* 3, *n.* 70, *p.* 627.

---

* Le vingt-septième jour d'avril de l'an 1752, mourut à Munich le P. CHARLES LEHMAN, du diocèse de Prague, l'apôtre des condamnés à mort. Il assista quarante-neuf de ces malheureux et les vit tous expirer en pénitents et en prédestinés. Il affirmait lui-même qu'il ne doutait pas du salut d'un seul d'entr'eux. Au moment où ils allaient payer leur dette à la justice humaine, il les conjurait, suivant une pratique chère à plusieurs des ouvriers de la Compagnie, vrais zélateurs des âmes, d'obtenir de Dieu, quand ils entreraient au ciel, le retour de quelque insigne pécheur. Or il arriva plus d'une fois qu'en revenant du lieu de l'exécution, le P. Lehman trouvait à l'attendre un grand coupable longtemps oublieux de ses

devoirs, qui demandait à se confesser. Un excès de fatigue au chevet de deux malades qu'il assista six semaines entières, altéra profondément sa santé, et en peu de temps le conduisit au tombeau. Il était dans la cinquante-deuxième année de son âge et la trente-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

XXVIII AVRIL

—

Le vingt-huitième jour d'avril de l'an 1649, mourut le Frère Coadjuteur Paul Huber, d'Inspruck, portier du collège de Glatz, et surnommé le saint vieillard par tous les habitants de la ville, même par les protestants. Il alliait d'une manière surprenante la pauvreté et la charité dans ses différents offices. Tout ce que l'obéissance lui permettait de donner pour le soulagement de ses frères ou des pauvres, il le donnait libéralement; pour lui-même, au contraire, et pour ce qui regardait ses vêtements et sa nourriture, il était très attentif à utiliser les plus misérables restes, et semblait ne trouver rien de trop mauvais.

La nuit, quand les Pères du collège sortaient pour assister quelque malade, le F. Huber demeurait près de la porte en prière, ou couché à terre tout habillé, afin de ne pas les faire attendre à leur retour. Il avait soin de faire prier à genoux les petits enfants qui venaient au collège demander l'aumône ; il leur apprenait surtout à aimer la très sainte Vierge et l'Enfant Jésus. Après sa mort, on trouva dans un cahier écrit de sa main, le détail des lumières qu'il avait reçues de l'Esprit-Saint, et des actes de vertu dont toutes ses journées étaient remplies. Le F. Huber expira saintement à l'âge de soixante-et-onze ans ; il en avait passé cinquante dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem. t. 5, lib. 5, n. 127, p.* 546. — BARTHOL. CHRISTELIUS, S. J., *Verba et opera, Rath und That, p.* 217, 240, 349 — PATRIGNANI, *Menolog.*, 8 *april., p.* 79.

Le vingt-huitième jour d'avril de l'an 1669, mourut à Neuhaus, dans les provinces rhénanes, le P. JEAN GROTHAUS, né en Westphalie, confesseur du prince-évêque de Paderborn, Ferdinand de Fürstenberg, qui le vénérait comme un saint. Forcé par son emploi de vivre à la cour, le P. Grothaus n'y perdit jamais de vue les leçons d'humilité que, dans des circonstances analogues, saint Ignace avait coutume de donner à ses premiers enfants. Pensant même qu'un religieux, sincèrement ami du mépris et de l'humiliation, ne devait pas omettre, en présence des étrangers, ce qu'il aurait fait de bon cœur aux yeux de ses frères, il vaquait chaque jour aux fonctions domestiques les plus vulgaires, entretenait l'ordre et la propreté dans sa chambre, balayait, portait l'eau ou le bois, en un mot n'avait d'autre serviteur que lui-même. Bien loin de faire tort à sa personne ou à son autorité, ses abaissements lui acquirent au contraire la réputation d'un parfait ministre de Jésus-Christ.

Le P. Grothaus avait obtenu de ramasser et de distribuer chaque jour aux indigents les restes de la table épiscopale ; il recueillait jusqu'aux plumes dans la basse-cour et en faisait des oreillers pour les pauvres malades. Quand il devait entreprendre quelque voyage à la suite de l'évêque, il allait toujours à pied, quelles que fussent la rigueur de la saison ou la difficulté des chemins. C'était encore une de ses pratiques, après deux ou trois heures de sommeil pris sur la terre nue ou sur une paillasse, de se le-

ver à minuit pour méditer prier ou préparer aux pieds de son crucifix quelques-uns de ses opuscules sur la doctrine et la vie chrétienne, ouvrages qui contribuèrent puissamment à répandre parmi les catholiques d'Allemagne la connaissance et l'amour de leurs devoirs et de leur foi. Le P. Grothaus mourut dans la soixante-huitième année de son âge et la quarante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 457. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1867. — HARTZHEIM, *Biblioth. Coloniens., p.* 177.

---

* Le vingt-huitième jour d'avril de l'an 1686, mourut à Mayence le P. SIMON LANGMESSER, d'une famille distinguée de Coblentz, religieux, dit l'auteur de sa notice, « d'un talent et d'un dévouement universels, *universalis et ingenii et charitatis* ». Il faut dire pourtant que son attrait le portait de préférence vers les œuvres obscures. Il était le protecteur et l'appui des orphelins et des pauvres, le catéchiste assidu des enfants de troupe, auxquels il parvint, à force de démarches qui lui coûtèrent bien des rebuts et des ennuis, à bâtir une chapelle et une école. Les juifs, les protestants, les pécheurs de toute condition, avaient également part à son zèle. Les deux derniers mois qui précédèrent sa mort, il ramena plus de trente hérétiques dans le sein de l'Église. Enfin sa charité s'étendait aux prisonniers et aux criminels condamnés au dernier supplice. Ce fut en venant de remplir auprès de ces malheureux son ministère de consolateur et d'apôtre, que le P. Langmesser fut as-

sailli par un mal soudain qui l'emporta en sept jours, dans la cinquante-deuxième année de son âge et la trente-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.). — Sommervogel, *Biblioth., t. 4, p.* 1488.

---

* Le vingt-huitième jour d'avril de l'an 1728, au collège d'Eger dans la Province de Bohême, mourut le F. Jean Pirner, Coadjuteur temporel. Dès sa première jeunesse, il s'était senti enflammé d'un ardent désir d'entrer dans la Compagnie, et il ne crut pas acheter cette grâce trop cher en la payant de son sang. Il se flagellait sans pitié, semait sa couche de branches de genévrier, portait sur la poitrine une croix armée de pointes aiguës qu'il enfonçait dans sa chair en se frappant avec violence. Enfin il remporta la victoire et à vingt ans il fut admis au noviciat de Brünn. Jusqu'à sa mort, le F. Pirner demeura fidèle, autant que l'obéissance le lui permit, à ces pratiques de pénitence, et porta toujours dans ses membres les stigmates de Jésus-Christ. En même temps, il donnait à ses frères d'admirables exemples de piété et d'amour du travail. Il était depuis quelques mois seulement à Eger, lorsque Dieu le rappela à lui, dans la quarante-neuvième année de son âge et la vingt-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. collegii Egræ, ann. 1728 *(Archiv. Rom.).*

XXIX AVRIL

—

Le vingt-neuvième jour d'avril de l'an 1653, la ville de Constance se réunit pour rendre solennellement les derniers hommages au P. GRÉGOIRE FABER, mort dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, en très grand renom de sainteté. C'était la persuasion unanime des témoins de sa vie et de ses vertus, qu'il emportait au ciel le trésor de son innocence baptismale. Sa vie avait été consacrée presque tout entière à l'éducation de la jeunesse dans les chaires de rhétorique, de philosophie et de théologie morale. Aux fatigues de l'enseignement il unissait l'exercice d'une prière continuelle et les pratiques de la plus austère pénitence. Mais la plus chère dévotion du P. Faber était celle de la présence de Dieu; il goûtait une très douce joie à s'entretenir avec la Très Sainte Trinité et avec la Personne adorable de Notre-Seigneur. Dans les derniers mois de sa vie, la raison et la langue presque entièrement enchaînées, il ne se lassait pas de balbutier jour et nuit avec amour le nom sacré de Jésus. Il avait passé soixante-et-un ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 306. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 499. — *Litteræ ann. Societ., anno* 1653, *p.* 214.

XXX AVRIL

—

* Le trentième jour d'avril de l'an 1751, mourut à Trèves le P. Jean Greffraet, de Limburg sur la Lahn, dans le duché de Nassau ; religieux passionné pour le salut des âmes, toujours en quête des ministères les plus humbles et les plus laborieux. Il n'est presque pas une maison à Trèves, dit l'auteur de sa notice, pas un réduit, si misérable et obscur qu'il fût, où sa charité ne l'ait conduit. Parfois il restait des mois entiers sans quitter ses vêtements ni s'étendre sur son lit, afin d'être prêt dès qu'il serait appelé au chevet des moribonds.

Il était rempli de la plus tendre et généreuse compassion pour les pauvres. Afin de leur venir en aide, il allait de maison en maison tendre la main ; et quand ils étaient malades, on le vit souvent leur porter ce qu'il avait recueilli pour eux et, comme la mère la plus aimante, leur donner lui-même à manger. Plus d'une fois aussi, même en hiver, il se dépouilla d'une partie de ses vêtements pour couvrir ceux qui étaient nus. Tout le jour se passait dans ces exercices ininterrompus du dévouement et de la charité ; et afin que sa vie spirituelle n'en souffrît aucun détriment, le P. Greffraet se levait chaque jour une ou deux heures avant la communauté pour s'entretenir avec Dieu et lui recommander les

intérêts des âmes. Il expira très saintement à l'âge de soixante-seize ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

---

* Le trentième jour d'avril de l'an 1758, soixante-dixième anniversaire de sa naissance, mourut à Gratz le P. Philippe Conrad, né en Styrie, homme apostolique et l'un des meilleurs prédicateurs de la Province d'Autriche dans les dernières années de l'ancienne Compagnie. Pendant trente-deux ans il annonça la parole de Dieu à Klagenfurt, Leoben, Laybach, Lintz, Presbourg, Vienne, avec un concours et des fruits qu'on peut appeler extraordinaires. A Vienne, pendant la station de carême, les portes de l'église étaient assiégées par la foule plusieurs heures avant le sermon. Sa parole tout évangélique ne visait qu'au bien des âmes. Dès qu'on l'avait entendu, les inimitiés les plus irréconciliables étaient oubliées, les biens mal acquis restitués, les commerces illicites rompus, beaucoup d'hérétiques renonçaient à l'erreur et embrassaient la vraie foi. Il n'était pas rare de voir se convertir subitement de grands pécheurs que la curiosité peut-être ou le bruit de sa réputation avaient seuls attirés au pied de sa chaire : la puissance avec laquelle il tonnait contre le vice ou dénonçait les vengeances de Dieu les avait terrassés, et ils ne voulaient pas sortir de l'église avant d'avoir confessé leurs crimes et reçu le pardon.

Le P. Conrad portait le même zèle dans les autres ministères apostoliques. Il n'était jamais si accablé de travail, qu'il ne cher-

châît encore d'autres moyens de se dépenser à la gloire de Dieu. Plein de mépris pour lui-même, indifférent à la faveur et aux applaudissements des hommes, il ne se mêlait au monde que lorsqu'il y était obligé par le zèle et la charité. Aussi, dit son biographe, « chacun le vénérait comme un homme tout céleste, mû par la seule volonté de Dieu ».

Litteræ ann. Provinc. Austr. ann. 1758 *(Archiv. Rom.)*. — Stöger, *Scriptor...*, *p.* 47. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1373.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE.

1er MAI

—

* Le premier jour de mai de l'an 1765, mourut à Augsbourg le P. François Neumayr, né à Munich, orateur et écrivain également éminent. Après avoir enseigné les belles-lettres et la rhétorique, il se livra au ministère des missions, et y déploya un zèle et une éloquence tout apostoliques ; un religieux de saint Benoît en témoignage de son admiration, le comparait à saint Paul. Chargé ensuite de la congrégation de la très sainte Vierge à Munich, le P. Neumayr la dirigea pendant douze ans avec une réputation toujours croissante de science et de vertu, et fut enfin appelé à monter dans la chaire de la cathédrale d'Augsbourg. Les succès qu'il y remporta, dit l'auteur de sa notice, tiennent du prodige. Il s'at-

tachait surtout à réfuter les erreurs du temps. Ses sermons de controverse, au sentiment du P. Feller, sont d'une solidité qui les a mis à l'abri de toute attaque.

En même temps il écrivait sur toute sorte de sujets intéressant la religion, et les traitait avec une vigueur et une éloquence de raison qui entraînait même ses adversaires. Ses ouvrages, écrits en allemand ou en latin, ont été répandus dans toute l'Europe, et plusieurs sont encore réimprimés de nos jours. Aux qualités de l'orateur et du polémiste, le P. Neumayr joignait les vertus du religieux, une humilité profonde, une simplicité aimable et gracieuse, et une innocence de cœur si grande qu'elle semblait ignorer le mal. Son confesseur affirma de lui après sa mort qu'il n'avait jamais perdu la grâce de son baptême. Il s'endormit doucement dans la paix du Seigneur à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé près de cinquante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 1654. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 4, *p.* 585.

II MAI

—

Le second jour de mai de l'an 1632, mourut en Bavière dans la résidence de Bibourg le F. Mathias Widmann, Scholastique, horriblement massacré par les Suédois victorieux. Pendant qu'il faisait ses études de théologie à Ingolstadt, il avait perdu peu à peu la santé, et son intelligence elle-même avait fini par s'altérer profondément. Au lieu d'avoir pitié de lui, les hérétiques se firent un jeu barbare de son triste état. Par haine de la Compagnie, ils lui découpèrent sur la chair vive deux bandes sanglantes larges de trois doigts, allant des épaules aux talons ; puis après l'avoir déchiré à coups de fouets et assouvi d'opprobres, ils le jetèrent expirant au milieu des flammes ; mais l'incendie respecta le corps du martyr, et après le départ des ennemis, les habitants de Bibourg l'ensevelirent pieusement. Le F. Widmann était âgé de quarante-trois ans et en avait passé vingt dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. anno 1632 *(Archiv. Rom.).* — *Histor. German. Super. t.* 5, *n.* 100, *p.* 49.

Le deuxième jour de mai de l'an 1727, mourut à Düren le P. Paul Aler, la gloire du collège des Trois Couronnes à Cologne,

dont il dirigea les études, les congrégations et les représentations religieuses pendant trente ans. « Nous avons vu bien des fois, dit le P. Hartzheim, les plus nobles personnages verser de pures et généreuses larmes, pendant que l'on jouait devant eux ses pièces de théâtre, et sortir de la salle du spectacle embrasés de l'amour des choses de Dieu ». Ses travaux pour l'enseignement de la poésie latine ont été adoptés et réimprimés au moins jusqu'au commencement de ce siècle, même par les professeurs protestants d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre. On peut, avec l'auteur de la *Bibliothèque de Cologne*, résumer en ces quelques mots toute la longue et laborieuse vie du P. Paul Aler : « *Soli divinæ gloriæ, manu et calamo propagandæ, et juventuti christianæ omnibus litteris et gratiis ditandæ unice intentus* ; il avait mis toute son étude à propager la gloire de Dieu par ses écrits, à enrichir la jeunesse chrétienne de tous les biens du savoir et de la vertu ». Le P. Aler mourut dans la soixante-et-onzième année de son âge et la cinquante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Hartzheim, *Biblioth. Coloniens.*, *p.* 263. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 160. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littér.*, *t.* 12, *p.* 132. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 1, *p.* 106.

III MAI

—

Le troisième jour de mai de l'an 1571, le P. Adalbert Bauzeck, né en Bohême, mourut à Vienne, en odeur de sainteté. Il étudiait la rhétorique dans notre collège de Prague et se faisait déjà remarquer par sa piété, lorsqu'un jour, pendant l'exposition des Quarante-Heures, il vit l'Enfant Jésus dans la sainte hostie. Il dit sur-le-champ comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » — « Que tu demeures et vives là où tu es », répondit Notre-Seigneur ; c'est-à-dire, comme le comprit à l'instant même le jeune Adalbert, dans la Compagnie de Jésus, à laquelle appartenait l'église où il priait.

Le clergé d'Autriche, instruit et formé en grande partie par le P. Bauzeck, lui dut l'introduction solennelle de la profession de foi de Pie IV. Quand on apprit dans Vienne la triste nouvelle de sa mort prochaine, beaucoup de fervents catholiques offrirent à Dieu leur vie en sacrifice, pour conserver à l'Église ce religieux qui n'avait pas encore atteint l'âge de trente-cinq ans, et dont le P. Laurent Maggio écrivait à saint François de Borgia : « C'était un vase de bénédiction, plein de tous les trésors de la science et de la vertu ».

A. G. *I.* — T. I. — 52.

Jo. Tanner, S. J., *Vestigium Bohemiæ Piæ..*, *Pragæ*, 1659, *p.* 133. — Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, part.* 3 , *lib.* 5, *n.* 86, *p.* 224 ; *lib.* 7, *n.* 58, 59, *p.* 341. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 1, *lib.* 2, *n.* 35, *p.* 105 ; *lib.* 3, *n.* 213, *p.* 307. — Crugerius, *Sacri Pulveres*, 3ª *maii, p.* 24. — Patrignani, *Menol.*, 3 *magg.*, *p.* 10. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 3ª *maii, p.* 242. — Drews, *Fasti...*, 3ª *maii, p.* 169. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 23. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1062.

---

* Le troisième jour de mai de l'an 1650, mourut à Gratz, pendant sa première année de philosophie, le F. Jean Scholtzen, de Vienne, modèle de modestie simple et aimable, de piété et de délicatesse de conscience. Il ne se souvenait pas avoir, pendant tout son noviciat, commis une seule faute, si légère qu'elle fût, de propos délibéré. Au seul nom, au seul souvenir de Marie, il sentait son cœur s'enflammer et avait peine à maîtriser ses transports. Sa dévotion pour les adorables mystères de l'autel et de la croix éclatait dans ses yeux, dans l'expression de son visage et souvent se traduisait par ses larmes. La mort du F. Scholtzen répandit dans tout le collège un très suave parfum d'édification et, ce qui est le signe le moins douteux de sa sainteté, elle embrasa tous ceux qui en avaient été témoins, dit le P. Nadasi, d'un désir plus ardent de la perfection. Le F. Scholtzen était âgé de dix-huit ans et en avait passé près de trois dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. Jesu, anno 1650, *p.* 102. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 3ª *maii, p.* 244.

---

* Le troisième jour de mai de l'an 1675, mourut à Bamberg le P. Simon Stengel, de la Province du Haut-Rhin. L'invasion des armées suédoises l'avait obligé, vers la fin de son noviciat, à chercher un refuge en France. Après y avoir terminé ses études, il fut appliqué au ministère des âmes et eut le bonheur d'être associé quelque temps à l'incomparable apôtre Jean-François Régis. Il ne partagea pas seulement les travaux et les fatigues de l'homme de Dieu ; il fut encore l'émule de son zèle. Aussi de retour en Allemagne ne cessa-t-il de se porter avec un attrait particulier aux missions et aux rudes labeurs de la vie apostolique. Le P. Stengel puisa encore dans les saints exemples dont il avait été témoin, un grand esprit d'oraison, une intime et continuelle union de cœur avec Dieu, une délicatesse de conscience si grande, qu'on ne le vit jamais manquer volontairement à aucune règle, enfin une patience invincible au milieu des plus douloureuses épreuves. Il expira plein de confiance à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.).

---

* Le troisième jour de mai de l'an 1754, mourut à Hradisch en Bohême le P. Antoine Piczonn, de Brünn, « véritable saint, au témoignage unanime des Nôtres, dit son biographe, et véritable enfant de notre Bienheureux Père », homme de prière et d'abnégation. Souvent il consacrait à l'oraison de longues heures pendant la nuit.

Il n'était pas rare qu'il fût alors comme inondé des délices du ciel et répandît des larmes abondantes. A la prière il joignait la mortification ; il la recherchait en toute chose et, jusque dans sa vieillesse, il s'attachait à suivre le plus près possible Jésus crucifié. Une de ses maximes habituelles était celle-ci : « *Ad crucem! ad crucem!* La croix! Allons à la croix » ! Ce fidèle disciple du Sauveur eut la consolation de mourir le jour même où l'Église célèbre la fête de l'Invention de la sainte Croix ; il était âgé de soixante-six ans, et en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Bohem. ann. 1754 *(Archiv. Rom.).*

IV MAI

Le quatrième jour de mai de l'an 1573, mourut à Rome dans la maison professe, à la fin de la troisième Congrégation générale, le P. Lambert Auer, à peine âgé de trente-neuf ans. Dès le temps de son noviciat, bien qu'il n'eût encore que dix-huit ans, on le vénérait déjà comme un saint. A vingt-cinq ans, il enseignait à Vienne la théologie, et passait en même temps pour le meilleur prédicateur et l'apôtre de cette grande ville. Ses discours étaient remplis de l'esprit et de la force de Dieu, et faisaient une impression extraordinaire dans l'âme de ses auditeurs. L'Histoire de la Province d'Autriche rappelle entre autres le prodigieux ébranlement produit par son sermon sur la mort de l'impie Balthasar, frappé au milieu de ses orgies.

En 1560, le cardinal Commendon avait demandé un jésuite pour l'accompagner dans sa légation d'Allemagne en qualité de théologien. Bien que le P. Auer n'eût pas encore vingt-sept ans, il fut désigné par le bienheureux Canisius comme un des plus dignes de soutenir l'honneur de l'Église et de la foi romaine ; et peu de temps après, Commendon écrivait au P. Laynez : « Partout où nous avons passé, la réputation de science et de vertu du P. Auer nous avait

précédés depuis longtemps ; quand nous n'aurions fait que montrer de près à la cour des princes protestants ce qu'est un vrai prêtre catholique et un jésuite, nous n'aurions pas perdu notre temps ». L'électeur de Brandebourg fit disputer les plus savants docteurs et disputa lui-même à table contre le P. Auer sans l'avoir prévenu du sujet de la discussion ; il avoua ensuite au nonce que ce jésuite lui laissait bien des traits profondément enfoncés dans le cœur.

Nommé peu après Recteur du collège de Mayence, le P. Auer y fit tellement fleurir les études, que les luthériens eux-mêmes lui envoyaient en foule leurs enfants. Une horrible famine, qui désola tout le pays, fit éclater sa charité. Malgré l'excessive pauvreté de sa maison, il nourrit durant plusieurs mois cent pauvres et souvent jusqu'à cent cinquante chaque jour, et Dieu, pour récompenser sa confiance, ne le laissa jamais manquer de rien. Quand il se rendit à Rome pour la troisième Congrégation générale, il y porta cette haute réputation de sainteté et de science qui n'avait fait que grandir depuis le temps de son noviciat. Et comme l'on savait que le bienheureux P. Ignace d'Azevedo, avant de partir pour le Brésil, et le P. Lambert Auer, électeur de la Province du Rhin, avaient désigné l'un et l'autre le P. Éverard Mercurian comme le plus digne de gouverner la Compagnie après saint François de Borgia, on ne craignit pas de dire publiquement : « Celui qu'ont désigné saint Ignace et saint Lambert est assurément l'élu de Dieu ; *quem elegit sanctus Ignatius, quem elegit sanctus Lambertus, hunc elegit Dominus* ».

SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 4ª, *lib.* 1, *n.* 37, *p.* 8. — SOCHERUS, *Histor. Provinc. Austr., lib.* 2, *n.* 71, *p.* 77 ; *lib.* 3, *n.* 37,

p. 93, 94. — *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 1, *n.* 127, *p.* 54, 55. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 537. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 631. — Patrignani, *Menol.*, 2 *magg.*, *p.* 7.

---

* Le quatrième jour de mai de l'an 1733, mourut à Mayence, dans la maison du noviciat, le P. Josse Wollenberger, né en Franconie, insigne prédicateur de la Province du Haut-Rhin pendant plus de trente ans. Sa troisième année de probation à Alt-Oetting fut le point de départ d'une vie nouvelle. Il avouait lui-même qu'à cette école du cœur, sous l'influence toute-puissante de la Reine du ciel honorée en ce lieu par le concours et la dévotion des pèlerins, il s'était pleinement ranimé dans l'esprit de sa vocation. Dès lors en effet on vit briller en lui avec un éclat non commun toutes les vertus d'un ouvrier de la Compagnie, un zèle des âmes qui ne reculait devant aucune fatigue ; une humilité profonde qui non seulement ne recherchait pas la louange, mais la repoussait avec une sorte d'horreur ; une mortification si rigoureuse et si universelle, qu'elle lui fit donner le nom de *mortifié*. Pendant plusieurs années, il s'interdit l'usage de la viande et du pain de froment. Aussi, ajoute le biographe, ne faut-il pas s'étonner que le P. Wollenberger fût un homme d'oraison. Sa prière était continuelle.

Quand ses forces affaiblies ne lui permirent plus de soutenir les travaux de l'apostolat, il fut chargé d'abord de la direction spirituelle de ses frères, et ensuite nommé compagnon du Maître des novices à Mayence. La seule vue de ce vieillard, qui s'était consumé au service de Notre-Seigneur, était une leçon pour ces jeunes gens et la plus persuasive des exhortations à se dépenser

à leur tour sans réserve à l'honneur du même Maître. Le P. Wollenberger mourut à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Rheni Super. ann. 1733 *(Archiv. Rom.).*

---

* Le quatrième jour de mai de l'an 1737, mourut dans la mission du Maragnon le F. JEAN TREÜER, Coadjuteur temporel, de la Province d'Autriche. Lorsqu'il était encore jeune religieux à Vienne, le Père spirituel du collège, Ignace Querck, maître insigne dans les voies de Dieu, avait été frappé de sa vertu et de son ardeur à se mortifier. Il lui demanda de mettre par écrit la liste de ses pénitences et de la lui présenter. Le F. Treüer obéit avec simplicité comme à un ordre de Dieu. Voici quelques-unes de ces pratiques conservées par l'annaliste de la Province d'Autriche à l'honneur, dit-il, de celui qui en avait fait sa règle habituelle et pour servir de stimulant à ses frères dans la même vocation.

« Dans ma chambre, quand je lis ou écris, je me tiens à genoux ou debout, jamais assis. Je fais tous mes exercices de piété à genoux, sans appui. Souvent pendant la journée, je mets du fiel dans ma bouche et je le savoure aussi longtemps que possible. A table, je tiens les mains un peu élevées sans les laisser reposer sur la nappe. Quelque faim qui me presse, je ne dépasse jamais la mesure que je me suis fixée. En hiver, je ne mets jamais de manteau. Je prends la discipline tous les jours et porte le cilice pendant deux heures. Je voudrais, si cela m'était permis, n'user jamais

de lit ; plusieurs fois la semaine, je dors sur une planche. Si on me reprend, je ne dis rien pour m'excuser ni pour me défendre, à moins qu'on ne me l'ordonne expressément ».

Le F. Treüer passa trente-six ans dans la mission du Maragnon. Malheureusement nous n'avons aucun détail sur ses travaux et ses vertus pendant cette longue période. Nous savons seulement qu'il périt dans un naufrage. Il était âgé de soixante-huit ans et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Austr. ann. 1738, *ad calcem (Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 368.

---

* Le quatrième jour de mai de l'an 1822, au noviciat de Brigue en Suisse, expira très saintement le F. Joseph Darbellay, novice Scolastique, né dans le Valais. Il est le premier jésuite mort dans cette ville depuis le rétablissement de la Compagnie. On peut à bon droit, dit l'auteur de sa notice, lui appliquer l'éloge des Saints Livres : *consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Dès qu'il se fut enrôlé sous l'étendard de saint Ignace, il se signala par une rare énergie de vertu. Son Maître des novices, connaissant sa générosité, conspirait avec lui et ne lui ménageait pas les occasions de se vaincre et de s'humilier. Mais la première mortification du F. Darbellay était la parfaite observation de la règle ; il ne connaissait sur ce point ni faiblesse ni transaction. Jusque dans les bras de la mort, pour ainsi dire, il faisait son examen deux fois par jour, et l'obéissance seule put obtenir qu'il s'épargnât une telle

fatigue. Cette exactitude ne le rendait point austère ou chagrin ; nul au contraire n'était plus serviable et plus gracieux, surtout avec les nouveaux venus ; plusieurs assurèrent dans la suite être redevables de leur persévérance aux attentions et à la charité du F. Darbellay.

Une maladie implacable et douloureuse acheva de mettre en lumière la vigueur et la solidité de vertu du saint novice. Dans les crises les plus aiguës, il s'animait à la patience en chantant quelques versets des psaumes ou quelque strophe des hymnes de l'Église; il collait ses lèvres sur son crucifix avec des transports d'amour qui tiraient les larmes des yeux. Cependant Notre-Seigneur n'épargnait pas son serviteur ; parfois dans le temps même où il rejetait le sang à flots par le nez et la bouche, le moribond était en proie aux plus rudes assauts de l'enfer ; mais fort de sa confiance en Dieu, il triomphait de tout ; et dès qu'il pouvait parler, la prière qui s'échappait de ses lèvres était celle-ci : « *Utinam mori possem ex amore Jesu;* puissè-je mourir de l'amour de Jésus » ! Enfin la terrible lutte cessa, et le vaillant disciple de la croix alla recevoir le prix de sa victoire. Cette mort produisit le plus salutaire effet parmi les pensionnaires du collège auquel était joint le noviciat ; plusieurs, animés d'une sainte envie, déclarèrent qu'ils voulaient s'enrôler sous le même drapeau pour mourir à leur tour en prédestinés. Le F. Darbellay était dans la vingt-deuxième année de son âge ; il avait passé environ vingt mois au noviciat.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. (Archiv. Rom.).

V MAI

—

* Le cinquième jour de mai de l'an 1650, mourut à trois milles de Prague le P. VALENTIN JOHANNIDES, épuisé par vingt années de mission en Bohême, Hongrie et Silésie. Il déploya dans ce ministère des qualités éminentes et qui le placent, dit l'historien de la Province de Bohême, au premier rang parmi les hommes apostoliques. Souvent il courut risque de la vie au milieu de populations élevées dans la haine des prêtres romains et de la Compagnie. Mais par ses manières aimables autant que par sa tranquille intrépidité, il sut toujours non seulement calmer leurs colères, mais encore gagner et ramener à l'Église de Jésus-Christ une multitude de ces égarés.

Sa méthode était de s'attaquer d'abord aux prédicants ; dans des disputes publiques, il les convainquait d'ignorance ou de mauvaise foi ; et après avoir discrédité ces faux pasteurs, il avait aisément raison du troupeau abusé. Des villages entiers répondirent plus d'une fois à son appel et embrassèrent la vérité. Le P. Johannides n'arracha pas moins de vingt mille âmes à l'hérésie ; et chargé de ce glorieux butin, il alla plein de confiance se présenter au tribunal de Jésus-Christ. Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. Jesu, anno 1650, *p.* 141. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., lib.* 5, *n.* 196, *p.* 680.

VI MAI

Le sixième jour de mai de l'an 1624, le P. CHRISTIAN BAUMANN, du diocèse de Constance, mourut au collège d'Ingolstadt avec la réputation d'un parfait religieux. Il est proposé, dans les annales de la Province d'Allemagne, comme le modèle du professeur tel que le souhaitait saint Ignace. Littérateur, philosophe et religieux accompli, il passa toute sa vie dans les chaires d'humanités et de philosophie à Fribourg en Brisgau, Dillingen et Ingolstadt. Il portait toutefois une sainte envie aux confesseurs des pauvres, des prisonniers et des malades, et s'humiliait devant Notre-Seigneur de n'avoir pas, croyait-il, à lui offrir comme eux une riche moisson d'âmes. Mais puisque telle était la volonté des supérieurs, il se livrait sans murmure à ses travaux et composa même par obéissance des commentaires sur toute la philosophie d'Aristote. Le P. Baumann mérita par cette fidélité d'être averti plusieurs mois à l'avance du temps où il irait jouir de la vue de Dieu. Il fut emporté par un coup soudain, à l'âge de quarante-sept ans, dont il avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

KROPF, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *n.* 619, *p.* 338. — MEDERER, *Annales Academ. Ingolstad.*, *t.* 2, *p.* 275. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 136. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1053.

Le sixième jour de mai de l'an 1654, mourut à Schurtz en Autriche, le P. Charles Corret, tyrolien, tour à tour confesseur des dames de l'impératrice, missionnaire des campagnes, et supérieur des aumôniers militaires de l'armée catholique pendant la guerre de Trente ans. L'éclat et la vie des cours lui étaient un véritable supplice. Il aimait bien mieux parcourir à pied et en jeûnant les villages de la Carinthie et de l'Autriche, sans autre bagage que son bréviaire et ses instruments de pénitence. Dans ces courses, il remplissait à la fois l'office de médecin, d'apôtre et de père des pauvres auprès des catholiques et des hérétiques, et se trouvait toujours trop bien logé, trop bien nourri, trop bien accueilli en comparaison de Notre-Seigneur. Cet oubli de lui-même et cette générosité tout apostolique lui gagnèrent dans les camps le cœur des généraux et de leurs troupes. Cédant à son influence également douce et forte, une multitude d'officiers et de soldats venaient spontanément chaque jour assister au saint Sacrifice et, même en temps de marche, il n'était pas rare qu'on fît halte uniquement pour entendre la parole de Dieu ; spectacle qui frappait de stupeur et d'admiration les ennemis de l'Église. Le P. Corret mourut à l'âge de cinquante-deux ans ; il en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ. anno 1654, *p.* 61. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).* — Patrignani, *Menol.*, 6 *magg.*, *p.* 33.

VII MAI

—

Le septième jour de mai de l'an 1708, mourut à Wsetin sur les frontières de la Moravie et de la Hongrie, le P. Stanislas Rapal, massacré par les hérétiques le jour du martyre de son glorieux patron saint Stanislas, évêque de Cracovie. Plus de vingt ans d'avance, lorsqu'il enseignait encore la rhétorique à Breslau, il avait appris par révélation que Notre-Seigneur lui ferait la grâce de verser son sang pour la foi; et il s'efforçait de s'en rendre digne par son zèle à instruire et à sanctifier la jeunesse qui lui était confiée. Il avait dans tout le pays la réputation d'un des plus habiles professeurs que l'on eut vus depuis longtemps ; il parlait avec une égale facilité le latin, le grec, l'hébreu, le tchèque et l'allemand. Il disait plus tard que chacune de ces cinq langues lui avait grandement servi à gagner des âmes à Dieu. Parmi ses élèves, il eut la joie d'en voir trois cent vingt-trois embrasser la vie religieuse, et plus de cinquante d'entre eux devinrent ses frères dans la Compagnie.

Cependant le P. Rapal soupirait après un plus rude apostolat. Il avait à maintes reprises sollicité la mission des Indes où il espérait cueillir la palme qui lui avait été promise. Mais l'obéissance lui assigna un autre champ. Vingt années entières il évangélisa les populations hérétiques de la Moravie et de la Bohême, jusqu'aux frontières de la Hongrie. Il allait de l'une à l'autre, joignant aux

mille privations de ces courses incessantes les plus rigoureuses austérités ; le plus souvent il n'avait d'autre nourriture qu'un peu de lait et de pain, comme les bergers des montagnes, et d'autre lit que la terre nue. Aussi tout ce peuple et les prêtres eux-mêmes lui donnaient-ils d'une commune voix le nom de père.

Quand les rebelles hérétiques des contrées voisines envahirent le pays, mettant tout à feu et à sang, le P. Rapal les attendit de pied ferme au milieu d'une foule de femmes et d'enfants sans défense qui s'étaient réfugiés avec lui dans la petite forteresse de Wsetin. Il les préparait à paraître devant Dieu, et entendait leurs confessions, lorsque les séditieux pénétrèrent dans la place. Comme il marchait à leur rencontre en les priant d'épargner cette multitude désarmée : « Qui es-tu, lui demandèrent-ils. — Prêtre catholique, travaillant au salut des âmes », répondit l'homme de Dieu. A l'instant même, ces misérables s'acharnèrent sur lui, à coups de pistolets, de sabres, de lances et de baïonnettes, et ne lui firent pas moins de vingt-trois blessures mortelles. Le martyr demeura douze jours baigné dans son sang, exposé à toutes les injures de l'air, sans la plus légère trace de corruption. Le peuple, le clergé et les religieux de Hradisch vinrent alors en procession chercher ces saintes reliques, et les portèrent triomphalement dans l'église de la Compagnie, au son de toutes les cloches des campagnes et au milieu du concours de tous les pays environnants. Le P. Rapal était âgé de soixante-huit ans, et en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 7 *maggio*, *p.* 45. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1442. — Pelzel, *Boemische... Gelehrte S. J.*, *p.* 90.

VIII MAI

—

* Le huitième jour de mai de l'an 1675, mourut à Inspruck le P. Guillaume Gumppenberg, de Munich, célèbre par sa dévotion à la très sainte Vierge. Après avoir enseigné les belles-lettres, la philosophie et la théologie, et rempli pendant quatre ans la charge de pénitencier à Saint-Pierre de Rome, il fut appliqué au ministère de la prédication et l'exerça trente-deux années de suite dans les principales villes de sa Province. A Fribourg en Suisse où il occupait la chaire de l'église cathédrale en 1647, il conquit à tel point par son zèle et son éloquence l'estime et les sympathies du peuple et des magistrats, qu'il en obtenait sans peine tout ce qu'il demandait pour le bien des âmes. C'est ainsi qu'à sa prière la fête de saint Joseph fut élevée au rang de fête chômée et d'obligation pour tout le canton; et que chaque soir, après l'*Angelus*, on sonnait la cloche de l'agonie pour inviter les fidèles à se souvenir de leurs défunts et leur rappeler à eux-mêmes la pensée de la mort.

Mais son œuvre principale fut la construction d'un magnifique sanctuaire en l'honneur de Marie sur le modèle de la sainte maison de Nazareth. Toute la ville voulut avec un élan incomparable contribuer aux dépenses du pieux édifice; et quand il fut terminé,

la dédicace en fut célébrée au milieu des démonstrations les plus touchantes et les plus enthousiastes de la joie populaire. Le P. Gumppenberg a laissé lui-même la description de cette fête dont la catholique cité a pendant deux siècles entiers, jusqu'à la révolution de 1848, célébré le glorieux anniversaire.

Un autre monument de la piété filiale du P. Gumppenberg pour Marie, c'est l'*Atlas Marianus*, ou l'histoire des images miraculeuses de la très sainte Vierge vénérées dans tout l'univers chrétien. Cet ouvrage, fruit de recherches immenses et pour lequel l'auteur avait fait appel à toutes les Provinces de la Compagnie, fut favorablement accueilli et se répandit en peu de temps à plusieurs milliers d'exemplaires. Migne l'a inséré dans sa *Summa aurea de laudibus B. V. Mariæ*. Il respire partout la tendre et ardente dévotion du P. Gumppenberg pour l'auguste Mère de Dieu ; on y trouve comme un écho de cette parole que le pieux serviteur de Marie avait sans cesse sur les lèvres : *Vivo ego, jam non ego; vivit in me* ***Maria***. Le P. Gumppenberg mourut saintement à l'âge de soixante-six ans ; il en avait passé cinquante dans la Compagnie.

GUMPPENBERG, *Atlas Marianus..., Monachii, ann.* 1672, *p.* 931. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 314. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1952. — *Historia (ms.) collegii œnipontani S. J.*, 1561-1773 *(Archiv. dom. œnipont. S. J.).* — *Les Jésuites de Fribourg (Notes du* P. DE GUILHERMY, *Archiv. dom.).*

IX MAI

—

Le neuvième jour de mai de l'an 1646, à mourut Ingolstadt le P. GEORGES HOLZHAY, tour à tour professeur, préfet des études, et, pendant une grande partie de sa vie, Père spirituel des Scolastiques d'Ingolstadt. L'Histoire de la Province de Haute-Allemagne nous a conservé sur la ferveur de ces jeunes gens des traits admirables, dus particulièrement à la sainte et vigoureuse formation du P. Holzhay. Il leur persuadait avant tout qu'ils pouvaient être des saints, à la seule condition de le vouloir énergiquement, et d'observer à la lettre toutes les règles de leur degré.

Parvenu à l'âge de plus de soixante ans, il vit, dans l'espace de quelques mois, la peste enlever quinze de nos Pères et Frères d'Ingolstadt ; il obtint, à force de prières, de les assister tous sur leur lit de mort, sans prendre d'autre précaution que celle de s'armer du signe de la croix, chaque fois qu'il s'approchait d'eux. Son unique désir était de ne rendre lui-même son âme à Dieu qu'après le dernier de ceux que le fléau devait moissonner, afin qu'aucun autre Père n'eût à le remplacer dans un ministère aussi dangereux.

Les douleurs de ses dernières années furent véritablement extrêmes ; mais il trouvait tant de force dans la pensée qu'elles lui

venaient de la main de Dieu, que l'on n'apercevait pas la plus légère altération sur son visage. La veille de sa sainte mort, comme il s'entretenait avec un des Pères du collège sur la manière de s'y préparer, il confessa en toute simplicité n'avoir rien omis de ce qu'il avait cru n'être pas au-dessus des forces humaines pour paraître en paix devant Dieu. Le P. Holzhay était âgé de soixante-quinze ans et en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 290. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 449. — Patrignani, *Menol.*, 9 *maggio*, *p.* 54. — *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *p.* 292 *seqq.*

---

* Le neuvième jour de mai de l'an 1826, le F. Ferdinand Blanc, Scolastique, né à Corbières près de Fribourg en Suisse, mourut très pieusement au collège de cette ville, emporté par une maladie de poitrine à l'âge de vingt ans, dont il avait passé quatre dans la Compagnie. Il avait conçu de bonne heure un ardent désir de s'enrôler parmi les enfants de saint Ignace, et dès lors il avait commencé d'imiter leur genre de vie. Entré au noviciat, il parut aussitôt dans son élément. Ses compagnons admiraient sa modestie, sa charité et cette gaîté douce et aimable que demande notre Bienheureux Père, et qui est le fruit de l'humilité et de l'obéissance.

Plus tard, au juvénat et pendant sa philosophie, il sut être tout à Dieu et tout à l'étude. Ses progrès furent rapides et brillants. Il les devait en grande partie, fait remarquer l'historien de la Province, à la docilité avec laquelle il suivait la direction de ses maî-

tres, et à l'humble simplicité avec laquelle, mettant de côté toute fausse honte, il les interrogeait quand il n'avait pas compris. A l'exemple de tous les dévoués serviteurs de Marie, il aimait à parler de ses privilèges et de ses grandeurs, au temps des récréations ; et pour le faire avec plus d'intérêt et de profit, il avait recueilli et noté les plus beaux éloges donnés par les saints Pères à la Mère de Dieu.

Historia Provinc. German. Superior. a restitutione Societat., p. 254 *(Archiv. Rom.).*

X MAI

—

Le dixième jour de mai de l'an 1649, mourut à Presbourg le P. PIERRE BELECIUS fondateur d'une association, sous le titre de *sainte Marie Mère des morts et des mourants*, pour soulager les âmes du purgatoire et aider les agonisants à faire une sainte mort. La cinquième règle du pieux institut, établi avec l'autorisation de l'archevêque de Gran, primat de Hongrie, était celle-ci, empruntée à l'auteur de l'Imitation : « Quand nous nous levons le matin, souvenons-nous que la mort n'est pas loin, et que peut-être nous ne verrons pas le soir de cette journée qui commence ». (Liv. I, ch. 23, n. 3). Le serviteur de Dieu fit lui-même l'expérience de cette vérité qu'il avait si souvent méditée. Il fut emporté par un coup soudain deux ou trois heures à peine après avoir offert le saint Sacrifice. Il était âgé de quarante-six ans et en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

NADASI, *Pretiosæ occupation. morient., c.* 34, *n.* 9. *p.* 279.

XI MAI

—

Le onzième jour de mai de l'an 1669, mourut au séminaire de Brünn le P. Ferdinand Syrakowski, d'une des premières familles de la Moravie. Il avait eu le bonheur, avant d'embrasser la vie religieuse, d'être formé aux premiers exercices de la sainteté par le P. Lancicius. Pour ne s'écarter jamais des leçons qu'il avait apprises à l'école d'un tel maître, il avait perpétuellement sous les yeux une image qui représentait un cœur consumé des flammes de l'amour divin, avec ces trois mots d'un des opuscules de Lancicius : « *Faciam*, *Fugiam*, *Feram*. *Je ferai* tout ce que je croirai pouvoir plaire à Dieu ; *je fuirai* tout ce qui me semblera capable de déplaire à Dieu ; *je souffrirai* tout ce qui m'arrivera d'afflictions du corps et de l'âme pour l'amour de Dieu ».

Une de ses premières résolutions, dès qu'il se vit au milieu des novices, fut celle-ci : « Avec la grâce de Dieu, je m'engage irrévocablement à tendre à toute la perfection de mon état ». Blessé grièvement à la jambe droite pendant le siège de Prague par les Suédois, il conserva jusqu'à la mort une plaie qui ne lui laissa pas un jour de repos et qui, jointe aux douleurs de la goutte et de la pierre, le jetait parfois daus une sorte d'agonie. Il ne cherchait alors son soulagement que dans les plaies de Jésus en croix ;

et durant vingt-cinq années de ce cruel supplice, il ne demanda pas une fois à Notre-Seigneur d'adoucir ses maux. « Ce n'est pas aimer, disait-il, que de vouloir vivre sans souffrir ». Il répétait continuellement la prière du grand apôtre des Indes : « *Amplius, Domine, amplius.* Encore plus, Seigneur, encore plus » ! Il désira seulement et il l'obtint, après une nuit de prière, que l'odeur nauséabonde de sa blessure disparût pour ne pas incommoder trop péniblement ceux qui le soignaient.

Plus d'une fois, pendant ces longues épreuves, ses parents et ses amis essayèrent de l'arracher à un état de vie où il devait être condamné à l'impuissance et à l'oubli, et firent briller à ses yeux l'éclat des dignités ecclésiastiques. Le P. Syrakowski répondit qu'il avait fait choix de cette vie pauvre et obscure pour l'amour de Dieu et qu'il voulait y mourir pour le même amour de Dieu. Il s'en fallait bien au reste qu'il demeurât dans l'inaction ; son zèle lui donnait des forces. Prédicateur à l'Université de Prague, confesseur au collège de Brünn, il recueillit de grands fruits de salut et de perfection. Sous sa direction, le séminaire de Brünn devint une école des plus belles vertus ; il en fit, selon son expression, le séminaire de Marie. Il ne se passait presque pas de samedi que la Mère de Dieu ne ménageât quelque aumône à ses dévoués clients ; et pour lui, ajoutait-il, jamais il ne lui avait rien demandé le samedi sans l'avoir obtenu. Le P. Syrakowski mourut un samedi dans la quarante-huitième année de son âge et la trente-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 11 *maggio, p.* 73. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).*

* Le onzième jour de mai de l'an 1677, mourut dans la résidence de Patak en Hongrie le P. Étienne Millei, hongrois, *vir aureus*, comme l'appelle l'auteur de sa notice, modèle accompli des missionnaires de la Compagnie. Pendant trente-six ans, il parcourut presque sans relâche la Hongrie et la Transylvanie, recueillant, par son zèle, la puissance de sa parole et le charme de ses entretiens familiers, des fruits étonnants de conversion. Il arracha plus de trois mille hérétiques à l'erreur, et parmi eux on comptait des seigneurs de la plus haute noblesse.

A la cour des princes Racoczi, de Transylvanie, le P. Millei ne rendit pas de moins signalés services à la cause de l'Église. Le prince François Racoczi, élevé par lui dans la foi romaine et formé à une vie véritablement chrétienne, fut à son tour l'instrument de la conversion de plusieurs milliers d'hérétiques. Aussi, catholiques et protestants disaient-ils d'une commune voix que le P. Millei était la colonne de la vérité dans ces régions. Sa mort fut un deuil pour les étrangers comme pour les Nôtres. La princesse Racoczi veuve du prince François, le pleura comme son père et fit célébrer cent messes à son intention. Le P. Millei était âgé de soixante-six ans et en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XII MAI

—

Le douzième jour de mai de l'an 1607, mourut à Mayence en odeur de sainteté le P. Conrad Onnekinck, de Westphalie, religieux si pur, que nous pouvons bien dire, écrit l'auteur des Lettres annuelles de la Compagnie en parlant de sa mort : « Nous avons envoyé un ange au ciel ». Tout petit enfant, il s'était acquis ce nom d'ange ; il inspirait dès lors un tel respect à ses condisciples et aux hommes faits eux-mêmes, qu'à son approche toute conversation tant soit peu libre était interrompue. Pour conserver plus sûrement ce lis parmi les épines, il domptait son corps par le continuel usage des instruments de pénitence. Lorsqu'il fut entré au noviciat, l'obéissance, bien loin d'avoir à le stimuler, dut lui imposer, comme à son modèle saint Louis de Gonzague, de modérer la rigueur de ses flagellations et de ses cilices. L'humilité et la charité ne lui étaient pas moins chères que le crucifiement de son corps. A Mayence et à Spire, il obtint de catéchiser chaque jour les mendiants à la porte du collège, et il leur distribuait ensuite les restes de ses repas.

Jeune prêtre et prédicateur, le P. Conrad Onnekinck, pour mieux attirer sur son ministère les bénédictions de l'Esprit divin, composait ses sermons en priant, et les écrivait à genoux en présence

de son crucifix. Aussi disait-on communément que pas un hérétique, pas un pécheur n'étaient capables de lui résister. Comme on l'invitait quelquefois à ne pas se fatiguer outre mesure : « Pourquoi donc, répondait-il, suis-je venu dans la Compagnie ? et comment voulez-vous que je recule devant une fatigue, dont le salut d'une âme sera le prix, je l'espère ? » Sa dévotion à la sainte Vierge, comme celle de toutes les âmes pures, était tendre et filiale. On lui demandait un jour la raison de tant de pratiques et d'hommages : « Ah ! reprit-il, c'est que celui-là ne court aucun risque pour sa vocation et son salut, qui s'est mis sans réserve au service et sous le patronage de Marie ». Le P. Onnekinck mourut à l'âge de trente-cinq ans ; il en avait passé treize dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 5ª, *lib.* 24, *n.* 75, *p.* 847. — *Litter. ann. Societ. Jesu*, *anno* 1607, *p.* 690 *seqq.* — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 12ª *maii*, *p.* 262. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 12 *maii*, *p.* 181. — Patrignani, *Menol.*, 4 *sett.*, *p.* 16.

Le douzième jour de mai de l'an 1613, mourut à Kremsier en Moravie le P. Pierre Eder, autrichien, professeur vingt ans de suite d'une classe de grammaire au collège d'Olmutz, et conservant toujours l'autorité d'un père et d'un saint sur les nombreuses générations qu'il avait formées aux premiers éléments des lettres et à la piété. Il en profita pour rétablir en cette ville une confrérie de sainte Anne, autrefois florissante, mais alors presque entièrement déchue à la suite des guerres soulevées par l'hérésie. On y vit bientôt les membres des plus illustres familles de l'empire s'a-

donner sous sa direction à toutes les œuvres de zèle, de charité et de mortification ; laver de leurs mains les plaies et les ulcères des malades ; jeûner le vendredi au pain et à l'eau, en mémoire de la Passion et se rendre en pèlerinage, pieds nus, à un sanctuaire de la sainte aïeule du Sauveur, éloigné de plus d'une heure de chemin.

A l'âge de quatre-vingt-deux ans, le P. Eder remplissait encore avec le même zèle et le même courage les fonctions de missionnaire. Obligé de vivre à la cour de l'évêque d'Olmutz, le cardinal Dietrichstein, qui l'avait choisi pour son confesseur, il y donnait les plus beaux exemples d'humilité et de pauvreté religieuses. Quand il mourut, dit l'historien de la Province de Bohême, un mendiant aurait à peine consenti à ramasser à terre les misérables vêtements qu'il laissait après lui. Le P. Eder avait passé cinquante-deux ans dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ. Jesu, anno 1613, *p.* 98. — Nadasi, *Annus dier. memorab.,* 12[a] *maii, p.* 262. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 1, *lib.* 5, *n.* 26, *p.* 464 ; *n.* 61, *p.* 484 ; *t.* 2, *lib.* 6, *n.* 23, *p.* 705.

XIII MAI

—

* Le treizième jour de mai de l'an 1630, mourut à Pékin le P. Jean Terrenz, né à Constance en Suisse. Il était célèbre dans toute l'Allemagne par ses rares connaissances en médecine, philosophie et mathématiques. Différentes cures très habiles l'avaient mis en crédit auprès de plusieurs princes et seigneurs et semblaient lui ouvrir la route de la fortune, quand il dit tout à coup adieu à ces brillantes espérances pour entrer, à l'âge de trente-cinq ans, dans la Compagnie de Jésus. Il demanda bientôt la mission de Chine et l'obtint. Il partit en 1618 avec le P. Trigault qui emmenait en Orient une vaillante phalange de trente-six missionnaires. Atteint pendant la traversée d'une maladie contagieuse, il était sur le point de succomber, lorsqu'un de ses compagnons de voyage, le P. Paul Cavallina, de Bologne, s'offrit en victime à sa place. Notre-Seigneur agréa cet héroïque échange ; le P. Cavallina fut emporté par un mal mystérieux, et le P. Terrenz revint à la santé.

Jaloux de consacrer à la gloire de Dieu la vie qu'il venait de recouvrer, le missionnaire ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à la diffusion de l'Évangile et à l'honneur de la sainte Église. Dans ses longues courses à travers les Indes, le Bengale, l'île de Sumatra, la Cochinchine et la Chine, le P. Terrenz, tout en prê-

chant le nom de Jésus-Christ, recueillit une multitude d'observations sur les plantes, les animaux, les habitants de ces régions, et les réunit en un ouvrage auquel il donna le titre de *Plinius indicus*. En même temps, il mettait à profit ses connaissances en médecine, pour convertir et sauver les âmes, en guérissant les corps. Arrivé à Macao après trois longues années de voyage sur terre et sur mer, le P. Terrenz passa en Chine et exerça d'abord le saint ministère à Hang-Tcheou. Mais bientôt le bruit de son savoir s'étant répandu jusqu'à la cour, il fut mandé à Pékin et chargé par l'empereur de la réforme du calendrier. Ce travail avait été commencé autrefois par le P. Sabatino de Ursis. Le P. Terrenz venait de le reprendre avec une ardeur tout apostolique, enflammée par l'espérance des grands biens qu'en retirerait notre sainte foi, lorsqu'il plut à Dieu de le rappeler à lui à l'âge de cinquante-quatre ans, dont il avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jes., part.* 6ª, *lib.* 15, *n.* 246, *p.* 413. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 507. — DREWS, *Fasti Societ. Jes.*, 13ª *mart., p.* 98. — BARTOLI, *La Cina, lib.* 4, *part.* 2, *n.* 136, *p.* 56, *édit. Firenze* 1829. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1928. — PFISTER, S. J., *Notices biographiques et bibliograph. ms.*, n. 42. — P. DE GUILHERMY, *Ménologe de l'Assistance d'Italie,* 1ère *part., p.* 722. TERENZIO est le nom du P. TERRENZ italianisé par Bartoli. — JUVENCIUS, *Histor. ms. Societ. Jesu anno* 1616-1646, *Miss. sinens., p.* 177 *(Archiv. dom., Copie).*

XIV MAI

—

* Le quatorzième jour de mai de l'an 1768, mourut à Carthagène en Amérique le P. Joseph Reysner, épuisé par trente-quatre années d'apostolat dans le pays des Moxes. Il était né à Dillingen, en Bavière. Épris de la gloire des armes, il avait déserté les bancs du collège, dès l'âge de quatorze ans, pour s'engager sous les drapeaux du prince Eugène de Savoie. Il fit les campagnes d'Italie dans les premières années du dix-huitième siècle, et donna des épreuves d'intrépidité qui attirèrent sur lui l'attention de ses chefs et semblaient lui présager un bel avenir. Mais la mort soudaine et malheureuse d'un de ses amis changea le cours de ses idées et dissipa ses rêves de fortune. Comme autrefois le duc de Gandie en présence des restes défigurés de l'impératrice Isabelle, il jura de ne s'attacher qu'au service du Roi immortel.

Revenu dans son pays, Joseph Reysner acheva ses études et sollicita la faveur d'être admis dans la Compagnie de Jésus. Il y apporta, ennoblies encore et surnaturalisées par la grâce, les vertus de son ancienne profession, la générosité, l'abnégation, l'obéissance. Le désir de travailler et de souffrir beaucoup pour Notre-Seigneur et les âmes, loin de toute consolation humaine, lui fit demander et obtenir, dès ses premières années de vie religieuse, la mission du pays des Moxes, dans les immenses régions qui s'étendent au delà

des Cordillères à l'ouest de la Bolivie. Cette mission avait été fondée par le P. Cyprien Barase, qui après avoir baptisé plus de quarante mille idolâtres, l'avait arrosée de son sang. Ces grands souvenirs faisaient battre le cœur du P. Reysner et l'enflammaient d'une sainte émulation. Ses études de théologie et sa troisième année de probation terminées à Lima, il se mit en route.

Tous les genres de fatigues l'attendaient parmi les Indiens : des langues difficiles à apprendre ; de longues courses à faire dans des contrées inconnues, à la recherche de tribus encore infidèles, souvent féroces et barbares ; des privations sans nombre à supporter. Aucun travail ni aucune souffrance ne furent au-dessus de son courage ; et à soixante-quinze ans, il n'aspirait encore comme au premier jour qu'à se dépenser au salut de ses chers Indiens, lorsque parvint jusque dans ces lointaines régions l'inexorable décret par lequel le roi d'Espagne expulsait de ses états d'outre-mer tous les religieux de la Compagnie de Jésus. Le saint vieillard dut s'arracher à son troupeau et refaire, avec des souffrances inouïes, cette immense route qu'il avait parcourue trente-quatre ans auparavant. A Lima, il fut embarqué avec les autres proscrits sur un vaisseau qui devait les ramener en Europe. Mais ses infirmités, les fatigues et les privations de ce douloureux exode, et par dessus tout la pensée que tant d'âmes gagnées à Jésus-Christ allaient être privées de tout secours et peut-être retomber dans l'infidélité précipitèrent sa fin. Il mourut à Carthagène dans la ville sanctifiée par le saint apôtre des nègres Pierre Claver, et son corps fut enseveli dans l'église du collège de la Compagnie.

Prat de Saba, *Vicennalia sacra Peruviana*, p. 43.

XV MAI

Le quinzième jour de mai de l'an 1623, mourut au collège d'Augsbourg le P. Grégoire Roseff ou Rosenbush, âgé de plus de quatre-vingts ans, dont il avait passé soixante-trois dans la Compagnie, et près de cinquante dans cette ville, avant et après ses neuf années de provincialat. Les habitants d'Augsbourg, dont nos premiers Pères avaient à peine trouvé la dixième partie fidèle à la foi catholique, durent à Canisius et à Roseff leur délivrance de l'hérésie. Au dix-septième siècle, le célèbre Marc Welser résumait en ces termes le retour de ses compatriotes à la foi romaine : « *Canisius plantavit, Roseffius rigavit, Deus incrementum dedit ;* Canisius a planté, Roseff arrosé, Dieu donné l'accroissement ».

Quand le P. Roseff, à l'âge de vingt-huit ans, se fit entendre pour la première fois à Augsbourg, à peine réunit-il d'abord douze ou quinze auditeurs autour de sa chaire ; mais saintement insensible à toutes les considérations d'amour-propre, il se dévoua sans réserve à la sanctification de ces quelques âmes, et Dieu bénit tellement son ministère, qu'en peu de mois, protestants et catholiques accoururent en foule à ses sermons, et ne se lassèrent plus de l'écouter pendant près de quarante ans.

En même temps il enlevait, par la création des écoles catholi-

ques et d'un collège de la Compagnie, une grande partie de la jeunesse à l'influence des hérétiques ; et ses succès irritèrent le luthéranisme, au point de faire même attenter à sa vie. Dieu récompensa les travaux de son serviteur en lui faisant connaître longtemps à l'avance l'époque de sa sainte mort. Deux ou trois heures seulement avant d'expirer, il sortit tranquillement de sa chambre pour aller demander à son supérieur les derniers sacrements et s'endormit en paix dans le Seigneur presque aussitôt après les avoir reçus.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super., anno 1623 *(Archiv. Rom.)*. — CORDARA, *Histor. Societ. part.* 6ª *lib.* 8, *n.* 25, *p.* 421. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 307. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 15 *maii, p.* 267. — DREWS, *Fasti Soc.*, 15 *maii, p.* 185. — SOCHERUS, *Histor. Provinc. Austr., l.* 3, *n.* 43, *p.* 96. — AGRICOLA, *Histor. Provinc. German. Super., t.* 1, *n.* 163, *p.* 97 *et passim.* — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 134 *et* 135.

Le quinzième jour de mai de l'an 1633, fête de la Pentecôte, mourut à Znaim le P. GEORGES SIGISMONDI, de Leitomischl en Bohême. Au témoignage de son biographe, « c'était une âme vivant uniquement de l'Esprit divin, et répandant autour d'elle l'amour de la perfection ». Dieu lui avait accordé le don bien rare de faire désirer et rechercher par ses inférieurs la réprimande et la correction de leurs défauts ; tant il leur rappelait par sa tendresse le Cœur du divin Maître pour ses disciples, et tant il se montrait prêt à les aider par ses prières et sa pénitence. L'Histoire de la Province de Bohême nous a conservé en entier le testament spirituel de ce grand serviteur de Dieu, afin de nous donner au moins

quelque idée de sa vie intérieure et de son amour pour Notre-Seigneur. A la nouvelle de sa mort, le P. Martin Stredonius, le thaumaturge de la Bohême, se sentit pressé, pendant le saint Sacrifice, d'un désir ardent de connaître si l'âme du P. Sigismondi jouissait déjà de la vue de Dieu. Or, il entendit aussitôt le défunt lui adresser distinctement ces paroles : « *Dextera Domini exaltavit me;* la main de Dieu m'a exalté » (Ps. 117, 16). Le P. Sigismondi était mort à l'âge de quarante-quatre ans et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t. 4, lib. 1, n. 5, p. 5.* — Wencesl. Schwertfer, *Vita P. Martin. Stredonii, c. 26, p. 166.*

Le quinzième jour de mai de l'an 1671, à Vildschutz en Bohême mourut le P. Jean Marstadt, au milieu même de ses missions. Il ne semblait vivre que pour prier, souffrir et gagner des âmes à Dieu. En échangeant les insignes du monde contre le vêtement de la Compagnie, il avait éprouvé d'une manière sensible qu'il se dépouillait de toute affection créée pour se revêtir de Jésus, et de Jésus crucifié. Les jeûnes, les disciplines, les cilices devinrent aussitôt et restèrent jusqu'à sa mort ses pratiques de chaque jour. Il était si intimement uni à Dieu que rien ne paraissait capable de l'en distraire. Ceux qui sans le connaître personnellement l'avaient vu, ne fût-ce qu'une fois, célébrer le saint Sacrifice, le désignaient sous le nom du « saint Père dont le visage est tout de feu à l'autel ». Plusieurs miracles confirmèrent la haute opinion que l'on avait de sa vertu. Le prêtre séculier qui entendit sa confession gé-

nérale au lit de la mort ne put retenir cette exclamation : » Oh ! quel saint ! Ce n'était pas un homme, mais un ange revêtu de notre chair, un séraphin brûlant d'amour ». Le P. Marstadt expira à l'âge de cinquante-et-un ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menolog.,* 15 *magg.*, *p.* 101.

---

* Le quinzième jour de mai de l'an 1709, mourut au Brésil, dans la mission indienne de Pernambouc, le P. Philippe Bourel, de Cologne. En arrivant à Bahia, il fut d'abord choisi pour servir de compagnon au Maître des novices et enseigner les belles-lettres aux juvénistes de la Province. Mais ses désirs l'emportaient vers les pauvres sauvages encore plongés dans les ténèbres de l'infidélité ; il brûlait de leur faire connaître le nom de Jésus-Christ. Après une première tentative infructueuse, il réussit à fixer une tribu errante et à la former en réduction. Bientôt les vertus commencèrent à y fleurir et promettaient les plus heureux fruits, quand les incursions à main armée de peuplades encore païennes, et surtout celles des bouviers portugais, gens sans foi ni loi occupés à la garde des troupeaux, vinrent jeter le trouble et la désolation dans cette chrétienté naissante, la ruinèrent presque de fond en comble et pénétrèrent le cœur de l'apôtre d'une douleur qui mina peu à peu sa vie et finit par le conduire au tombeau.

Ceux qui ont connu de près le P. Bourel parlent avec admiration de sa sainteté. Chaque nuit, il consacrait plusieurs heures

à l'oraison ; il se flagellait tous les jours deux ou trois fois jusqu'au sang ; ses jeûnes étaient rigoureux et continuels ; il était d'une conscience si délicate et si pure que celui qui fut son confesseur pendant plusieurs années hésitait, comme il le déclara lui-même, à lui donner l'absolution, tant ses plus grandes fautes paraissaient légères.

Le P. Bourel semble avoir été averti surnaturellement du jour de sa bienheureuse mort ; car quelques portugais étant venus le voir et lui ayant offert un peu de vin pour réparer ses forces, il refusa d'y tremper ses lèvres : « C'est inutile, leur dit-il avec bonté, je mourrai demain ». En effet, il expira le lendemain à l'heure qu'il avait annoncée. Le même jour, quatre jeunes enfants baptisés et élevés par lui avec une tendre sollicitude, s'endormirent ensemble dans le Seigneur, bien que l'instant d'auparavant, ils fussent pleins de santé et de vie, comme si l'homme de Dieu avait obtenu de les soustraire aux dangers de ce monde et de les associer à sa félicité. Le P. Bourel était âgé de près de cinquante ans, il en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Compendiosa Vita P. Philippi Bourel. — Elogium P. Philippi Bourel (Archiv. Rom).

XVI MAI

Le seizième jour de mai de l'an 1643, mourut au collège de Klattau le P. Albert Chanowski, surnommé par les historiens de la Compagnie le Xavier de la Bohême, et digne en effet par sa sainteté, ses travaux et ses miracles, d'être comparé au glorieux apôtre de l'orient. Rien n'est plus touchant et en même temps plus admirable que la vie de ce missionnaire. Pendant plus de vingt ans, bien qu'il fût en proie aux douleurs de la goutte et à d'horribles déchirements d'entrailles, et que ses jambes fussent couvertes de plaies, il ne cessa de se traîner de village en village, toujours à pied, à moins que pour s'humilier, il ne montât sur la charette de paille ou de fumier de quelque paysan. Rien ne pouvait l'arrêter, ni les neiges et les glaces de l'hiver, ni les ardeurs de l'été. Dieu le soutenait visiblement. Il marchait souvent douze heures de suite, jeûnant au pain et à l'eau et demeurait parfois trois jours de suite sans nourriture; il semblait que la fatigue fût son élément ; les remèdes et le repos ne faisaient qu'accroître ses infirmités. La nuit était presque tout entière consacrée à l'oraison. Un de ses compagnons, après avoir couché une année

entière dans la même chambre, déclara l'avoir toujours vu à genoux et s'entretenant avec Dieu, à quelque heure qu'il s'éveillât.

A son entrée dans les villages, le saint homme entonnait un cantique, particulièrement celui qui a conservé son nom: *Mon âme, ne t'éloigne pas de ton Dieu.* Et comme le peuple des campagnes de la Bohême était passionné pour le chant, les petits enfants accouraient aussitôt, suivis de leurs parents. Le missionnaire se dirigeait alors avec eux vers l'église ou, s'il n'y en avait point dans le village, il réunissait son auditoire autour d'une croix. Les enfants jouaient un grand rôle dans les exercices de ses missions : concertations ou disputes publiques entre ses jeunes auxiliaires, dans les rues ou sur les places habitées par les hérétiques, au sujet de tout ce que doit croire et pratiquer un chrétien, chant des cantiques, représentations des grandes vérités et des saints mystères : tous ces moyens, habilement mis en œuvre, avaient une efficacité merveilleuse.

Cet homme, si dur à lui-même, était rempli pour les autres, et en particulier pour ses frères, de la plus exquise charité. Dans un temps où le collège de Prague, à la suite des guerres, était réduit à une sorte de famine, on le vit, sans égard pour son âge, ses infirmités, l'étonnement et peut-être les moqueries des hommes, rassembler dans les campagnes de Pilsen et de Prachin plusieurs centaines d'oies et, la baguette d'une main et le rosaire de l'autre, conduire lui-même, non sans de grandes fatigues, son indocile troupeau jusqu'au collège, à travers les rues de la ville, heureux d'apporter ainsi quelque adoucissement aux souffrances des affamés.

Dans ses courses apostoliques à la conquête des âmes, le P. Cha-

nowski avait à braver des dangers de toute espèce. Mais quand on lui demandait s'il n'avait pas peur des loups et des ours, errant au milieu des montagnes et des forêts, des bandes armées de hussites et de luthériens qui ravageaient la Bohême, ou des troupes de voleurs et de brigands qui infestaient la contrée, il se contentait de répondre : « *Dominus ducit, dominus tuetur* ; c'est Dieu qui me conduit et qui me garde ».

Toutes ses démarches en effet n'avaient d'autre but que la sainte volonté et l'honneur de Dieu. Les témoignages de cette divine protection éclatent à chaque page, pour ainsi dire, de son histoire ; des anges le conduisent la nuit à la lueur des torches jusqu'au terme de sa course, ou bien ils le transportent en un moment à une distance de plusieurs lieues, surtout quand il s'agit d'assister un pauvre malade; c'est ainsi qu'un de ses supérieurs l'invitant un jour à se rendre auprès d'un moribond, le vit disparaître tout à coup de devant ses yeux. Plus d'une fois, lorsque sa présence était réclamée à la même heure en différents lieux, il fut gratifié du don de bilocation. Quant aux autres prodiges, comme d'être environné de lumière, pendant son oraison ou couronné d'un globe de flammes à l'autel, ils se renouvelaient si souvent, qu'on semblait ne plus même s'en étonner. Enfin Dieu voulut une dernière fois manifester publiquement sa gloire : les gardes de nuit de la ville et un grand nombre d'habitants de Klattau assurèrent avoir vu, au dessus du collège, une éclatante lumière monter de la terre au ciel, à l'heure où il expirait. Le P. Chanowski était âgé de soixante-deux ans et en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Jo. Tanner, *Vir apostolicus, seu Vita et virtutes R. P. Alberti Chanowski..., Coloniæ Agrippinæ*, 1660. — Balbinus, *Bohemia Sancta, titul.* 58, *p.* 116. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 2, *l.* 3, *n.* 64 *seqq., p.* 248 *seqq.; lib.* 6, *n.* 110 *seqq., p.* 784 *seqq.; t.* 5, *lib.* 4, *n.* 19 *seqq., p.* 31 *seqq.* — Math. Tanner, *Societ. Jes. apostol. imitatr., p.* 713. — Patrignani, *Menol.*, 16 *magg., p.* 111. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 16ª *april., p.* 212. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 16ª *april., p.* 144. — Crugerius, *Sacri Pulveres Bohemiæ*, 16ª *maii, p.* 98. — *Menologium S. J. (allemand)*, 17 *may, p.* 40. — *Menologium sanctor. et viror. illustr. S. J.*, 16 *maii, p.* 78. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 16. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 2, *p.* 1063. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 171.

XVII MAI

—

*Le dix-septième jour de mai de l'an 1725, mourut au collège de Gratz qu'il gouvernait pour la seconde fois le P. Jacques Wenner, de Raab en Hongrie. Dès son noviciat, il montra qu'il voulait être de ceux dont parle notre Bienheureux Père, qui suivent sérieusement Notre-Seigneur. Dans la science comme dans la vertu, il se proposa de n'être médiocre en rien. Ses contemporains affirment qu'il tint parole ; ils le comparent sans hésiter aux plus grands hommes de sa Province. Après avoir été fervent novice, Jacques Wenner se montra fervent Scolastique et fervent professeur, menant de front avec le même zèle l'étude des sciences et celle de sa perfection. Après avoir enseigné les belles-lettres, il occupa successivement les chaires de philosophie et de théologie morale et scolastique à Lintz, Klagenfurt, Gratz et Vienne, fut nommé chancelier de l'Université de Tyrnau, Recteur de la même université et des collèges de Gratz et de Vienne, et enfin gouverna la Province entière, qui était alors dans toute sa prospérité et comptait jusqu'à quinze cents membres.

Dans ces charges diverses, le P. Wenner fit paraître les riches qualités qu'il avait reçues de Dieu et développées en lui par sa coopération à la grâce : une prudence consommée dans les conseils, une constance inébranlable à poursuivre ses desseins en dé-

pit de tous les obstacles, une rectitude parfaite qui ne s'inspirait que de la volonté de Dieu et de l'Institut de la Compagnie, enfin une sagacité étonnante pour parer d'avance à toutes les éventualités. A ces qualités il joignait une tendresse de cœur et une charité dignes de saint Ignace. Ses inférieurs l'aimaient comme un père. S'il ne les laissait pas s'endormir dans la médiocrité et les animait sans cesse à la perfection, il savait aussi entretenir en eux la joie et la dilatation de l'âme et leur procurait d'une main libérale tout ce qui leur était nécessaire ou utile. C'est ainsi que durant un de ses rectorats à Gratz, il fit construire sur une des terres du collège appelée Herberstorff, une maison vaste et commode, où les Pères pourraient prendre quelque repos pendant les vacances d'automne.

Cet homme si large pour les autres était pour lui-même d'une sévérité presque excessive. Ses abstinences étaient rigoureuses, ses flagellations sanglantes. Les sept derniers mois de sa vie furent une espèce de martyre, tellement ses souffrances étaient vives et continuelles. Parfois ceux qui allaient le visiter le trouvaient gémissant et versant des larmes ; et comme quelques-uns, connaissant sa force d'âme et son amour de la croix, paraissaient s'en étonner et lui demandaient la cause de cette tristesse : « Je pleure mes péchés », répondait avec humilité le saint malade. Jusqu'au dernier moment, le P. Wenner demeura fidèle à lui-même ; et enfin, dit l'historien qui nous a conservé ces détails, il alla prendre place au ciel dans les rangs de la Compagnie triomphante. Il était âgé de soixante-six ans et en avait passé cinquante-et-un en religion.

Kazy, *Histor. Universit. Tyrnav.*, *p.* 313. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 395. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 1071.

XVIII MAI

—

Le dix-huitième jour de mai de l'an 1646, mourut à Aix-la-Chapelle le P. Mathieu Schrick, plein de jours et de douleurs, selon l'expression du P. Hartzheim, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. C'est à son zèle en grande partie qu'est due la conservation de la foi dans cette ville, en dépit de toutes les violences de l'hérésie. Après la sauvage émeute qu'y soulevèrent les luthériens en 1609, le P. Schrick fut contraint de se retirer ; mais il reparut bientôt pour défendre la cause de Dieu. Dans les premiers temps de son rectorat, telle était sa pauvreté, qu'il pouvait à peine nourrir un petit nombre de compagnons ; après avoir travaillé jusqu'à midi au salut des âmes, il se chargeait le soir des fonctions de portier, pendant que les autres Pères allaient catéchiser les pauvres et les enfants. Pour relever l'église du collège, il obtint des magistrats les restes d'une vieille tour en ruines. C'est là qu'il alla chercher les pierres nécessaires à l'édifice ; il consacra les neuf premières aux neuf chœurs des anges, et après neuf années d'efforts et de persévérance, il eut la joie de voir son entreprise heureusement terminée. Le P. Hartzheim, cherchant à faire comprendre la surprenante influence du P. Schrick partout où elle s'exerçait, à l'église, dans l'enseignement, au sein de sa communauté, la compare à

cette âme universelle des Platoniciens pénétrant tout de sa vie et de sa vertu avec une irrésistible fécondité.

Affligé pendant plus de quarante ans par de cruelles infirmités, le serviteur de Dieu ne laissa pas de travailler comme s'il avait joui de la santé la plus robuste ; mais peu à peu ses maux s'aggravèrent ; il passa les quinze dernières années de sa vie dans des souffrances continuelles, presque sans mouvement et sans repos. Pendant ses longues nuits d'insomnie, il chantait doucement des psaumes et des cantiques, charmant ainsi ses douleurs, et exhalant son amour pour Jésus-Christ. Il avait passé cinquante-sept ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rhen. Infer. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 599. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 925. — JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 5ª, *lib.* 14, *n.* 17, *p.* 247. — REIFFENBERG, *Histor. Provinc. Rhen. Infer.*, *l.* 14, *c.* 2, 3, *p.* 434 *seqq.*, *l.* 15, *p.* 496. — HARTZHEIM, *Biblioth. Coloniens.*, *p.* 239.

XIX MAI

—

Le dix-neuvième jour de mai de l'an 1611, le jeune F. JEAN WILHELMI, Scholastique, mourut à Trèves de la mort des saints, après sept mois seulement de noviciat. Il surabondait de joie au milieu de ses souffrances ; car il ne s'était rien réservé de son cœur, disait-il, mais l'avait donné tout entier au Sauveur et à sa sainte Mère. Notre-Seigneur lui fit connaître, à ses derniers moments, le bonheur qu'il lui préparait dans la gloire. Comme le Père Recteur du noviciat était venu pour l'encourager et lui parler du ciel : « Oui, mon Père, reprit avec transport l'angélique jeune homme, nous irons, nous irons au ciel ; moi, aujourd'hui ; Votre Révérence, vers la fête de saint Laurent ; le F. Paul German, peu de jours après ». Cette triple prophétie s'accomplit de point en point. Le seul regret du F. Wilhelmi, en voyant approcher sa fin, était d'expirer trop doucement. « Mes Frères, disait-il, Jésus n'est pas mort ainsi. Il avait les pieds et les mains percés de clous sur la croix ». Et après avoir exprimé le désir de porter les mêmes stigmates, il s'endormit dans le baiser du Seigneur, au milieu des plus vifs élans d'amour et de joie.

Litteræ ann. Societat., *anno* 1611, *p.* 514. — NADASI, *Pretiosæ Occupation. morient., c.* 9, *n.* 5, *p.* 63. — REIFFENBERG, *Histor. S. J. ad Rhenum Inferior., lib.* 14, *n.* 106, *p.* 492.

XX MAI

—

Le vingtième jour de mai de l'an 1609, mourut à Mayence le pieux et savant P. NICOLAS SERARIUS, de Rambervillers en Lorraine, que Baronius appelle dans ses Annales « la lumière de l'église d'Allemagne, *jubar Ecclesiæ Germanicæ* ». Professeur d'Écriture sainte pendant vingt ans, il répétait souvent aux Scolastiques, pour les animer au travail, qu'un jésuite doit également étudier et prier pour les âmes, et que leur salut est à ce prix. Aussi sa mort, dit l'Histoire de la Compagnie, n'eut d'autre cause que ses fatigues pour la défense et l'honneur de la foi. Il ne faisait, n'écrivait et ne disait rien, en particulier ou en public, qu'au nom de la Très Sainte Trinité ; il s'animait fréquemment par ces belles et saintes paroles : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.* Il avait même, dit le P. Possevin, composé trois livres dans le but de propager l'amour et l'honneur des trois Personnes divines. Le P. Serarius mourut à l'âge de cinquante-quatre ans ; il en avait passé trente-six dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 5ª, *lib.* 25, *n.* 8, *p.* 857. — BARONIUS, *Annales ad ann. Christi* 1126, *apud* JUVENC. *loc. cit.* — *Litter. ann. Societ.*, *anno* 1609, *p.* 371 *seqq.* — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 634. —

SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1134. — POSSEVIN, *Apparatus sacer*, *apud* SOMMERVOGEL, *l. c.* — PATRIGNANI, *Menol.,* 20 *magg.*, *p.* 138. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 20[a] *maii*, *p.* 193. — FELLER, *Dictionnaire historique, t.* 5, *p.* 474. — RULAND, *Series professorum... Wirceburg.*, *p.* 13.

Le vingtième jour de mai moururent en odeur de sainteté deux insignes religieux de la Province du Bas-Rhin, le P. HENRI SELM en 1620 au collège de Neuss, et le P. GISBERT SCHEVICHAVIUS à Mayence en 1622.

Le P. HENRI SELM ne semblait vivre que pour aimer et faire aimer Dieu, parler de lui à toutes les âmes ou s'entretenir avec lui. Dès qu'il avait quelque loisir, il se mettait en prière ; il lui arriva plus d'une fois, en visitant les églises, de demeurer des heures entières au pied de l'autel; il fallait que son compagnon l'arrachât comme de force à ses doux entretiens avec Dieu. Le P. Selm mourut à l'âge de trente-huit ans ; il en avait passé quatorze dans la Compagnie.

Le P. GISBERT SCHEVICHAVIUS nous a laissé le souvenir de ses savantes et pieuses leçons dans de remarquables ouvrages sur les devoirs de la vie sacerdotale, et sur la reconnaissance, l'amour et la louange de la Très Sainte Trinité. Voici ce qu'écrivait à l'auteur sur ce dernier livre le cardinal Bellarmin : « Je m'imaginais d'abord que ce traité ressemblait à tant d'autres où la doctrine scolastique se présente avec ses épines ordinaires et son aridité. Mais à peine l'eus-je ouvert, que je le trouvai plus doux que le miel, plus précieux que l'or et les pierreries. Et maintenant je le regarde comme un des livres les plus capables d'échauffer, d'élever

et de nourrir l'âme ; je l'ai sans cesse devant les yeux ; et quand j'en aurai achevé la lecture, je la recommencerai et la recommancerai encore, si Dieu, que je remercie de vous avoir inspiré un si beau travail, daigne m'accorder encore assez de vie ». Le P. Schevichavius mourut à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

P. Henri Selm. — Reiffenberg, *Histor. S. J. ad Rhen. Infer. lib.* 15, *n.* 80, *p.* 539. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 331. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1114.

P. Gisbert Schevichavius. — Reiffenberg, *Histor. S. J. ad Rhen. Inferior.*, *ad calcem, Mantissa diplomatum*, *p.* 110. — Bellarmin., Cf. Reiffenberg, *l. c.* — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 776. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 301.

---

* Le vingtième jour de mai de l'an 1673, au collège de Bade, mourut à l'âge de quarante-cinq ans, dont il avait passé vingt-six dans la Compagnie le F. Georges Gelweiler, Coadjuteur temporel. Il se signala par son ardente dévotion au Saint Sacrement. Il avait obtenu de recevoir tous les jeudis le corps de Notre-Seigneur, quand il n'y avait pas de communion de règle pour les Frères dans la semaine. La méditation fréquente des abaissements du Sauveur dans ce divin mystère lui avait inspiré une humilité profonde. Il en donna, dans une circonstance difficile, une preuve éclatante.

Un calice avait disparu de la sacristie. Le F. Gelweiler, on ne dit point sur quels soupçons, fut accusé de l'avoir dérobé et vendu. Dieu permit que la calomnie trouvât créance, ou du moins que les supérieurs, peut-être pour éprouver la vertu du saint religieux,

parussent y ajouter foi. Le F. Gelweiler fut donc condamné à faire une pénitence publique au réfectoire. Il ne dit pas un mot pour se justifier et, pendant plusieurs semaines, porta devant toute la communauté le stigmate de cette accusation infamante. La vérité se fit jour enfin d'elle-même. On sut que le calice avait été prêté au dehors. Les jugements injurieux tombèrent aussitôt et firent place à l'estime et à la vénération.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingtième jour de mai de l'an 1684, mourut à Ebersberg en Bavière le P. Louis Faber, du diocèse d'Augsbourg, zélateur insigne de toutes les vertus solides, disent les annales de sa Province, mais surtout de la charité et de l'union à Dieu. En dehors de Dieu et des intérêts de la gloire divine, il ne voyait rien en ce monde ; Dieu était l'objet habituel et, pour ainsi dire, unique de ses pensées. Quand il priait, il était si recueilli qu'on aurait pu le croire en extase. Il célébrait le saint Sacrifice avec tant de modestie et une expression de foi si vive, que les fidèles en étaient eux-mêmes saisis et pénétrés de dévotion. Pour l'offrir plus dignement, il se purifiait tous les jours des moindres fautes dans le sacrement de pénitence et souvent assistait à une ou deux messes avant de monter à l'autel.

De cette union à Dieu naissaient comme naturellement les autres

vertus, l'humilité, l'obéissance, le zèle des âmes et une dévotion très tendre à la Reine des anges, en l'honneur de laquelle il jeûnait tous les samedis. Le P. Faber mourut la veille de la Pentecôte, à l'âge de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. German. Superior., anno 1684 *(Archiv. Rom.).*

XXI MAI

—

* Le vingt-et-unième jour de mai de l'an 1676, le P. Frédéric Hiltropff, d'Essen, mourut à Lübeck, où depuis vingt-cinq ans il soutenait les intérêts de la foi catholique. C'était véritablement une rude et difficile mission. Manquant de tout, en butte aux persécutions des hérétiques, il vit plus d'une fois la petite église dont il était chargé, menacée d'une ruine totale ; mais par sa prudence, son dévouement, son invincible constance, il sut la sauver et l'enrichir même d'assez nombreuses conquêtes faites sur l'hérésie. Les vertus qu'il fit paraître dans cette entreprise étaient dignes d'un apôtre et d'autant plus belles qu'il les pratiquait dans le silence et l'obscurité. L'intolérance protestante en effet ne lui permettait pas de se montrer au grand jour ; sa cellule était comme une prison à laquelle il était inexorablement condamné, et moins de vingt personnes peut-être, dit son biographe, arrivèrent à le connaître de vue pendant ces vingt-cinq ans.

Néanmoins si caché que fût le P. Hiltropff, son influence ne laissait pas de se faire sentir au dehors ; plusieurs, même parmi les principaux de la ville, le tenaient en grande estime et faisaient hautement son éloge. Ses libéralités envers les pauvres ajoutaient encore à son crédit ; elles étaient si abondantes, malgré sa détresse

personnelle, que ses ennemis et ses envieux, ressuscitant une vieille calomnie, allaient répétant que le missionnaire avait amassé des trésors immenses par la vente des indulgences. Le P. Hiltropff fut assisté à ses derniers moments par un prêtre catholique, et inhumé après sa mort dans l'église cathédrale de Ratzeburg, à deux milles de Lübeck. Il était âgé de soixante-huit ans, et en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Arch. Rom.).

XXII MAI

—

* Le vingt-deuxième jour de mai de l'an 1655, mourut à Prague le P. Martin Santini, de Trente, religieux véritablement insigne, dit l'auteur de sa notice, et digne d'être compté parmi les hommes les plus éminents de notre Compagnie. Il enseigna les hautes sciences dans les universités de Gratz, Vienne et Prague, et gouverna ensuite le collège et la maison professe de cette dernière ville. Sa douceur, alliée à une sage fermeté, y fit régner à la fois une exacte discipline et la dilatation des âmes. D'un naturel enjoué, il voulait qu'on servît Notre-Seigneur et la Compagnie avec allégresse. Voyait-il l'un ou l'autre des siens le front triste et assombri, il s'empressait de le dérider et de l'épanouir par quelque saillie spirituelle et gracieuse. Cette humeur aimable s'accordait très bien avec les plus solides vertus, l'humilité, le recueillement, la mortification.

Le P. Santini était souvent favorisé, dans ses entretiens avec Dieu, de communications très élevées, récompense de sa générosité à se vaincre et à s'oublier. Il ne voulait pas en effet séparer le renoncement de l'oraison ; celle-ci, disait-il, dépend de celui-là comme la lumière du soleil, la chaleur du foyer. C'est dans le même esprit qu'il considérait les épreuves comme la marque la plus précieuse de l'amour de Dieu ; il soutenait que nous devons plus de reconnaissance à Notre-Seigneur quand il nous visite par l'affliction que

lorsqu'il nous réjouit par la consolation. On remarquait encore que le P. Santini, malgré sa grande charité, ne louait jamais personne en face. Tout ce qui sentait les compliments et la flatterie lui paraissait indigne d'un religieux ; il ne voyait que les seuls intérêts et la seule gloire de Dieu.

Il aimait la Compagnie d'un amour de fils. Dans sa vieillesse, on ne pouvait lui causer de joie plus douce que de lui apprendre l'entrée au noviciat de quelque jeune homme dont les vertus et les belles qualités promettaient pour l'avenir un excellent ouvrier. Il suivait avec une pieuse attention les événements qui concernaient la Compagnie ; il s'affligeait de ses épreuves et de ses revers, se réjouissait de ses triomphes et de ses succès. Il s'était fait un catalogue de nos principaux fondateurs et bienfaiteurs et priait souvent à leur intention. Vers la fin de sa vie, le dépérissement de ses forces l'obligeait à prendre les repas dans sa chambre ; mais s'il devait y avoir quelque discours, sermon ou exercice de classe au réfectoire, il voulait absolument descendre pour encourager ses jeunes frères par ce témoignage d'intérêt et de sympathie.

La mort ajouta un nouvel éclat à la réputation de sainteté dont le P. Santini jouissait déjà dans les deux Provinces de Bohême et d'Autriche, et auprès de tout le peuple. Une sécheresse obstinée désolait depuis longtemps les campagnes. Quelques-uns eurent la pensée de prier le serviteur de Dieu, au moment où il allait rendre le dernier soupir, d'obtenir la cessation du fléau lorsqu'il serait arrivé au ciel. Or dès le lendemain de sa mort, le ciel se couvrit de nuages ; une pluie abondante rafraîchit la terre et ramena la fécondité. Le P. Martin Santini était âgé de quatre-vingts ans, et en avait passé soixante-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — Crugerius, *Sacri Pulveres Bohem.*, 22a *maii, p.* 135. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 3, 4 *et* 5, *Cf. Indic.*

---

* Le vingt-deuxième jour de mai de l'an 1787, dans la chrétienté de Tong-kia-hang près de Sou-tcheou en Chine, s'éteignit très saintement, après un demi-siècle de travaux dans les missions de la Compagnie de Jésus au Céleste-Empire, Monseigneur Godefroi de Laimbeckhoven, de la Province d'Autriche, évêque de Nankin depuis trente-deux ans. Il était né à Vienne d'une riche et noble famille; à quinze ans, foulant aux pieds de brillantes espérances, il avait demandé une place parmi les enfants de la Compagnie. Seize années plus tard, il arrivait en Chine, après avoir fait sa profession solennelle à Lisbonne, et en quatre années d'apostolat il convertissait et baptisait de sa main dix-sept cents idolâtres. Ses forces s'altérèrent bientôt dans un travail excessif et continuel. Les supérieurs lui proposèrent d'aller se réunir aux missionnaires que l'empereur retenait à Pékin auprès de lui; il les conjura de ne point le séparer de ses chrétiens, dût-il mourir au milieu d'eux.

Cependant loin de s'alléger, son fardeau ne tarda pas à s'appesantir encore. Le P. de Laimbeckhoven fut d'abord nommé Visiteur de la mission, et peu après choisi pour remplacer l'évêque de Nankin, qui venait de mourir. De plus, dans ce temps-là même une violente persécution s'était déchaînée contre les chrétiens et avait semé l'épouvante parmi eux. A peine sacré à Macao en 1755, le nouvel évêque se jeta dans une barque et pénétra furtivement dans son église désolée. Mais ses néophytes affolés par la peur hésitent à le recevoir, et pendant près de trois ans il est condamné, pas-

teur méconnu, à errer de village en village, sans trouver, comme il l'écrivait lui-même, un lieu où reposer sa tête. Les croix s'ajoutent aux croix. A la mort de l'évêque de Pékin, l'administration de ce diocèse lui est confiée jusqu'à la nomination d'un titulaire, et il la garde pendant vingt ans.

La suppression de la Compagnie lui apporte une épreuve incomparablement plus pénible. Quand le bref de Clément XIV arrive entre ses mains en 1775, c'est lui, jésuite depuis plus d'un demi-siècle, qui est chargé de le notifier à ses frères. Fils dévoué de la sainte Église et de saint Ignace, il obéit sans laisser échapper un murmure et refoule au fond de son âme la douleur qui l'accable. Douze années encore, le courageux évêque continua de se dépenser dans cette vigne ingrate, au milieu de contradictions de toute nature ; à la fin, il demeurait seul avec un Père portugais plus âgé que lui, pour administrer sa vaste mission qui, malgré ses pertes, ne comptait pas moins de trente mille chrétiens. La pensée de l'abandon où il devait bientôt laisser tant d'âmes le remplissait de tristesse et d'inquiétude ; à défaut de missionnaires à leur donner, il s'appliqua du moins à former des catéchistes capables, lorsqu'il aurait disparu, d'instruire et de soutenir les fidèles, en attendant des temps meilleurs. Enfin sentant ses forces défaillir, Monseigneur de Laimbeckhoven se retira dans la chrétienté de Tong-kia-hang ; et c'est là qu'il remit à Dieu sa sainte âme, à l'âge de quatre-vingts ans, soixante-cinq ans après son entrée au noviciat.

Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 201. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1380. — Stöcklein, *Der neue Welt-Bott*, *nn.* 554, 592, 672, 677 *etc*... — Pfister, *Notices biograph. et bibliogr.*, *n.* 354. — Christ. von Murr, *Journal*, *t.* 11, *p.* 193, *Litteræ episc. Nankin.* Godefridi de Laimbekhoven, S. J. *datæ* 25 *jul.* 1780 *ad P. Timoth. de Oliveira*...

XXIII MAI

Le vingt-troisième jour de mai de l'an 1633, le P. Jérémie Fischer, Recteur du collège de Glogau, fut massacré par les luthériens dans une forêt près du village de Kursdorff, sur les frontières de la Pologne et de la Silésie. Agé seulement de trente-trois ans il était déjà parvenu à une haute perfection et avait mérité la grâce de connaître miraculeusement le genre et même le lieu de sa glorieuse mort. Souvent, lorsqu'il était encore Scolastique, il s'entretenait avec un de ses frères des désirs ardents que lui inspirait Notre-Seigneur de travailler et de souffrir; et ils s'animaient ensemble à une tendre et généreuse dévotion envers la sainte Vierge. Ce jeune homme, étant mort peu de temps après, apparut tout brillant de gloire au P. Fischer : « Oh ! qu'on est bien auprès de la très sainte Mère de Dieu ! lui dit-il ; vous y serez un jour avec moi, mon cher Frère, mais vous y parviendrez par une plus rude voie ». Le P. Fischer avait passé dix-huit ans dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 4, *l.* 1, *n.* 109, *p.* 164 *seqq.* — Tanner, *Societ. Jesu militans*, *p.* 147. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 443. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 23ª *maii*, *p.* 282. — Drews, *Fas-*

ti Societ. Jesu, 23 maii, p. 196. — Patrignani, *Menol.*, 23 *maggio, p.* 163. — Balbinus, *Bohemia Sancta, n.* 130, *p.* 213. — Mich. Bonbardi, *Undeni Græcenses Academici suo sanguine purpurati, p.* 96.

---

* Le vingt-troisième jour de mai de l'an 1679, mourut au collège d'Erfurt, dans la Province du Haut-Rhin, le P. Nicolas Lutz, après avoir été professeur de philosophie et de théologie, Recteur de plusieurs collèges, Maître des novices et trois fois Provincial. L'invasion des armées suédoises l'avait obligé de chercher un refuge dans la Province de Lyon. C'est là qu'il fit ses études. Les belles qualités qu'il devait montrer plus tard dans l'enseignement des hautes sciences et le gouvernement de ses frères apparaissaient déjà et lui conciliaient les sympathies et l'estime de tous ses compagnons. On raconte même que le cardinal de Richelieu, ayant eu occasion de le voir, fut ravi : *Germanus ille*, disait-il ensuite, *magnos habet spiritus, etsi parvus sit corpore.* Les Pères Barthélemy Jacquinot et Théophile Raynaud ne rendirent pas de lui un témoignage moins flatteur.

Dans la lettre que le P. Georges Porth écrivait de Mayence au P. Charles de Noyelle, Assistant d'Allemagne, pour lui annoncer la mort du P. Nicolas Lutz, il louait l'admirable prudence du défunt dans le gouvernement de ses inférieurs, sa charité à l'égard de ceux qui étaient tentés contre leur vocation, sa vigilance et sa fermeté à combattre la négligence dans les exercices spirituels, son exactitude à répondre aux lettres *sine dilatione*, enfin sa mortification et son esprit de prière. Le P. Lutz expira très saintement sur la pauvre natte qui lui servait de lit, et qu'il n'avait pas voulu

laisser remplacer par une couche moins dure, même pendant les douleurs de sa dernière maladie. Il était âgé de soixante-quatre ans ; il en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.). — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 5, *p.* 198.

XXIV MAI

—

* Le vingt-quatrième jour de mai de l'an 1697, mourut à Gratz le P. Henri Juncker né à Vienne. Il fut tour à tour professeur de philosophie, de théologie morale et de droit canon, Recteur des collèges de Gratz et de Vienne, et pendant vingt ans directeur d'une congrégation de la sainte Vierge. Sa pureté était celle d'un ange ; il l'avait mise sous la garde de la modestie, de la prière et de la mortification, et il eut le bonheur de la porter sans tache au tombeau. Il ne demandait et ne cherchait que Dieu et les âmes pour l'amour de Dieu. « Dans l'éducation de la jeunesse, à laquelle je me consacrerai de grand cœur, je proteste, disait-il, qu'en dehors du bien fait aux âmes, je ne veux aucune consolation ». « O Dieu, écrivait-il encore, j'irai à la chasse des âmes qui vous sont si chères ; pour elles, j'endurerai tout ; *fœtores hauriam*, *pascar calumniis*, *lassabor crucibus*, *alar vigiliis* ».

Le siège de Vienne par les Turcs lui fournit l'occasion de donner libre essor à son zèle et à sa charité. Il était jour et nuit dans les hôpitaux où les malades et les blessés gisaient entassés par centaines ; quand l'armée musulmane eut été contrainte de lever le siège et de prendre la fuite, il s'empressa d'aller à la recherche des malheureux qui avaient passé ces tristes jours ensevelis dans

des cavernes souterraines en dehors des murs, et leur prodigua tous les secours. A son lit de mort, le P. Juncker demanda, comme Jean Berchmans dont il avait raconté la vie, qu'on mît entre ses mains son crucifix, son chapelet et son livre des règles, et il exprima le désir que l'image du saint jeune homme fût déposée avec lui dans son tombeau. Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Litteræ. ann. Provinc. Austr., *ann.* 1697 *(Archiv. Rom.)*. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 164. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 886.

XXV MAI

—

Le vingt-cinquième jour de mai de l'an 1632, mourut dans un petit village sur les frontières du Tyrol, le P. Adam Tanner, théologien d'une science si vaste et si profonde, qu'au jugement du P. Cordara, peu d'hommes pouvaient lui être comparés de son temps, et qu'aucun peut-être ne le surpassait. L'historien de la Province de Haute-Allemagne ajoute que non seulement les catholiques, mais les protestants eux-mêmes le considéraient comme un de ces enfants d'Ignace « qui avaient rendu la Compagnie vénérable au monde entier ». Formé à l'école de Valentia et de Gretzer, il paraissait dès l'âge de trente ans avec ce dernier au colloque de Ratisbonne, et y confondait publiquement les trois plus fiers défenseurs de l'hérésie. Les princes de la maison de Bavière, les empereurs Mathias et Ferdinand II voulurent tour à tour, pour l'honneur de leurs universités d'Ingolstadt, de Vienne et de Prague, que le P. Tanner y enseignât la théologie. Au milieu de tant de marques d'estime, recherché par tout ce qu'il y avait alors de savants et d'hommes illustres, le P. Tanner demeurait dans l'humilité et la simplicité ; son plus agréable repos était de converser avec nos Frères Coadjuteurs, ou de jouir des beautés de la nature; le chant des oiseaux, en particulier celui du rossignol le ravissait, et il ne se lassait pas de louer l'auteur de si belles harmonies.

A l'approche des hérétiques victorieux, qui se disposaient à ravager la Bavière, les supérieurs du P. Tanner, croyant ne pouvoir recourir à trop de moyens pour conserver à la Compagnie et à l'Église un tel défenseur de la foi, lui ordonnèrent de se rendre dans le Tyrol. On espérait en même temps que l'air natâl rétablirait ses forces affaiblies, mais une fièvre pernicieuse l'atteignit en route et l'épuisa tellement qu'il dut s'arrêter mourant dans le village d'Uncken, où il ne tarda pas à rendre son âme à Dieu. Il était âgé de soixante-et-un ans, et en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 17, *n.* 52, *p.* 583. — *Histor. Provinc. German. Super. t.* 2, *decad.* 7, *n.* 18, *p.* 10; *t.* 5, *dec.* 10, *n.* 239, *p.* 100. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 6. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 1843. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 6, *n.* 127, *p.* 1177. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 25ª *maii*, *p.* 199. — VERDIÈRE, *Histoire de l'Université d'Ingolstadt*, *t.* 2, 8e *part.*, *ch.* 5, *p.* 252.

XXVI MAI

Le vingt-sixième jour de mai de l'an 1635, mourut au collège de Burghausen le P. BURCHARD GATT, un de ces humbles missionnaires du peuple, toujours en quête de nouvelles industries pour gagner des âmes à Dieu. C'est lui qui le premier introduisit dans la Haute-Allemagne le pieux usage de raconter chaque jour aux fidèles, pendant le carême, après le chant du *miserere*, un trait édifiant tiré de l'histoire ecclésiastique ou de la vie des saints ; ce trait lui servait ensuite à faire entendre quelques leçons utiles, et à presser vivement son auditoire de fuir le vice et de pratiquer la vertu. Cet exercice, disent nos annales, parfaitement adapté au peuple allemand et renouvelé de nos jours dans certaines réunions du mois de Marie, produisit des fruits abondants de conversion et de piété. Le P. Gatt mourut à l'âge de soixante-six ans ; il en avait passé quarante-sept en religion.

Histor. Provinc. German. Superior., t. 5, *decad.* 10, *n.* 625, *p.* 345. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).*

XXVII MAI

—

* Le vingt-septième jour de mai de l'an 1656, au collège de Lintz qu'il avait gouverné pendant quatorze ans, mourut le P. Thomas Thomæ, de la Province d'Autriche. C'était un religieux d'une vertu solide, d'une mortification continuelle malgré la délicatesse de sa santé, d'une tendre dévotion à la sainte Vierge, d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. L'auteur de sa notice lui rend un beau témoignage. Si pendant les longues années qu'il avait consacrées à l'éducation de la jeunesse, le P. Thomæ n'avait empêché qu'un seul péché mortel, il se serait cru, disait-il, largement récompensé de ses veilles et de ses fatigues ; pensée, ajoute le même auteur, bien digne d'un véritable enfant de saint Ignace.

Le P. Thomæ mourut à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XXVIII MAI

—

Le vingt-huitième jour de mai de l'an 1648, mourut à Kommotau le P. Frédéric Huneken, l'apôtre des régions situées aux confins de la Misnie, de la Saxe et de la Bohême, et le digne émule de son contemporain, le P. Chanowski. Les erreurs de Luther avaient fait d'horribles ravages à Magdebourg sa patrie ; et même dans sa famille, parmi ses plus proches parents, il comptait le comte de Königsmark, un des plus redoutables chefs des bandes hérétiques dans la guerre de Trente ans. Mais Dieu l'avait prédestiné à devenir le défenseur de la vraie foi. Le P. Huneken choisit presque au sommet des montagnes, dans une position inexpugnable, la ville de Katherberg, toute peuplée de mineurs et dont pas un seul habitant n'était catholique, pour en faire le centre et le boulevard de la vérité ; et nous ne croyons pas exagérer en affirmant que les travaux de saint François de Sales, pour reconquérir le Chablais sur les calvinistes, n'offrent rien de plus beau.

En toute saison de l'année, le P. Huneken se rendait une fois au moins par semaine, de Kommotau à Katherberg, toujours à pied, à travers les bois, les torrents et les précipices, pour gagner une à une ces âmes, dont il devait faire, selon l'expression de son biographe, un peuple de fer pour la vérité, comme il l'avait

trouvé de fer pour l'hérésie. Des assassins, soudoyés au prix de quelques mesures de bière, par une veuve luthérienne, furieuse de ses premiers succès, s'étaient décidés d'abord à le massacrer. Mais celui qu'ils avaient chargé d'épier ses démarches pour choisir le temps et le lieu favorable, revint bientôt émerveillé d'avoir trouvé non pas un démon, comme on le lui avait dit, mais un homme céleste ; tous accoururent aussitôt se jeter aux pieds du missionnaire, pour lui demander pardon et se faire instruire par lui. Un jour, pendant qu'il parlait en public, un ministre hérétique, touché de la force de ses paroles, lui appliqua ce texte de l'Évangile : « *Viam Dei in veritate doces;* vous nous enseignez bien réellement la voie de Dieu » (MATH. 22. 16). Un autre abjura hautement ses erreurs en présence de tout le peuple, qu'il avait jusqu'alors séduit. A la mort du P. Huneken, il ne restait plus qu'un seul hérétique à Katherberg ; cette âme qu'il n'avait pu gagner à Jésus-Christ, lui fit verser à son agonie ses dernières larmes ; précieux et touchant témoignage de sa charité, que Dieu daigna bénir et récompenser ; car à la nouvelle de la compassion dont il avait été l'objet, le malheureux fut si ému que toute son obstination tomba et qu'il se convertit à la grande joie de ses concitoyens.

Sans entrer ici dans le détail des autres œuvres de zèle, ou des vertus et des miracles du P. Huneken, nous ne pouvons cependant omettre un des plus importants services qu'il ait rendus à l'Église. C'est lui qui dans les diocèses de Magdebourg et d'Halberstadt, ainsi que dans les villes de Lubeck et de Hambourg, fit refleurir, surtout par les Exercices de saint Ignace, un grand nombre de communautés qui allaient s'affaiblissant de jour en jour, sans directeur et sans secours, au milieu de l'hérésie. Dans un de ces

monastères, les religieuses, qui le vénéraient comme un ange, assurèrent avoir vu dans ses mains, pendant le saint Sacrifice, l'Enfant Jésus rayonnant d'une ravissante beauté. Le P. Huneken mourut dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la cinquante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Jo. Tanner, *Appendix ad vitam P. Alberti Chanowski.* — Balbinus, *Bohemia Sancta, titul.* 59, *p.* 117. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 3 *et* 4 *passim* ; *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 51, *p.* 395 *seqq.* — Math. Tanner, *Societ. Jesu apostolor. imitatr., p.* 740 *seqq.* — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 28 *maii, p.* 203. — Patrignani, *Menol.,* 28 *maggio, p.* 195. — Crugerius, *Sacri Pulveres Bohemiæ,* 28 *maii, p.* 165. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-huitième jour de mai de l'an 1768, mourut dans la maison du noviciat de Sainte-Anne à Vienne, le P. François Molindes, de Mayence, vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, dont il avait passé soixante-quinze dans la Compagnie. Après avoir occupé les chaires de littérature, de philosophie et de théologie, il fut appliqué au gouvernement des Nôtres, office pour lequel Dieu l'avait doué de qualités éminentes. Il fut tour à tour Maître des novices à Vienne, compagnon du Père Provincial, Recteur du collège de Gratz, Provincial et enfin Préposé de la maison professe.

Après avoir vieilli dans ces charges, le P. Molindes, déjà plus qu'octogénaire, se retira au noviciat de Sainte-Anne, où il mit au service de la communauté, dans l'office de Père spirituel, les trésors de sa longue expérience. La vue seule de ses vertus était une prédication. Il donnait les plus touchants exemples d'union à Dieu

par le recueillement et une oraison continuelle, de piété affectueuse et filiale envers la très sainte Vierge, de dévotion ardente au divin Sacrement de l'autel et au Sauveur crucifié. Son livre souvent réimprimé et donné en étrennes aux membres des congrégations de la sainte Vierge, *Pietas quotidiana erga Jesum crucifixum*, pour obtenir la grâce d'une vie pieuse et d'une sainte mort, est un beau monument de son zèle et de son amour pour Notre-Seigneur. Le P. Molindes recueillit lui-même avec abondance les fruits qu'il avait promis à ceux qui embrasseraient cette dévotion. Après une vie toute sainte, il s'endormit en prédestiné dans le baiser du Seigneur.

Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 233. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1180.

XXIX MAI

—

Le vingt-neuvième jour de mai de l'an 1638, mourut à Cracovie le Frère Coadjuteur JEAN PARNES, né en Suisse dans le canton des Grisons, et converti à la religion catholique par les Pères de la Compagnie. On peut à bon droit l'appeler le saint maçon. On voyait bien, à son ardeur au travail, qu'il comptait sur une récompense éternelle ; il ne remuait, pour ainsi dire, pas une pierre sans l'offrir à Notre-Seigneur. Il n'était pas moins mortifié. Malgré la fatigue de son emploi et le mouvement continuel qu'il était obligé de se donner, il porta douze années de suite, c'est-à-dire pendant presque toute sa vie religieuse, une double ceinture armée de pointes de fer, qu'il ne déposait ni jour ni nuit. Son unique délassement était de vivre dans une union intime avec Notre-Seigneur. Il avait la permission de communier trois fois au moins par semaine; chaque jour il consacrait à l'oraison trois heures entières dérobées à son sommeil ; les jours de fête il prolongeait jusqu'à cinq ou six heures de suite ses entretiens avec le divin Maître. Le F. Parnes mourut un samedi comme il l'avait demandé ; il était âgé de quarante-cinq ans et en avait passé quinze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.) — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 29[a] *maii*, *p.* 288. — DREWS, *Fasti Societ. Jes.*, 29[a] *maii*, *p.* 205. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 29 *magg.*, *p.* 199.

Le vingt-neuvième jour de mai moururent saintement, en différentes Provinces d'Allemagne, quatre grands serviteurs de Dieu, dont nous ne faisons que rappeler les noms et esquisser à grands traits la physionomie : en 1648, à Oetting, le jeune P. Sénèque Schreiber, âgé de trente-trois ans, dont il avait passé seize dans la Compagnie, insigne imitateur de saint Louis de Gonzague et surnommé l'ange de la Province de Haute-Allemagne ; — en 1667, à Leoben en Autriche, le P. Christophe Janchitz, qui, après avoir donné tous ses biens à la Compagnie semblait ne prétendre à d'autre privilège qu'à celui d'être plus humble, plus pauvre, et de se dépenser dans les ministères plus obscurs et plus laborieux ; — en 1670, à Paderborn, le P. Bernard Loper, d'une inviolable fidélité à tous ses exercices de piété au milieu des sécheresses et des désolations, qui pendant quinze années, ne lui laissèrent pas un moment de repos, et d'une puissance extraordinaire sur les esprits de ténèbres qu'il chassa du corps d'un grand nombre de possédés ; — enfin, dans la maison professe de Vienne, en 1752, le P. François Peikhardt, le prédicateur, le conseiller, le consolateur des mourants, et dont on disait : « Le prince Eugène ne combat pas mieux contre les ennemis de l'empire que le P. Peikhardt contre les ennemis de Dieu ».

P. Sénèque Schreiber. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 29ª *maii, p.* 288.

P. Christophe Janchitz. — Patrignani, *Menol.*, 29 *magg.*, *p.* 203. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).*

P. Bernard Loper. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 121. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1937.

P. François Peikhardt. — Stöger, *Scriptor. Prov. Austr.*, *p.* 259. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 424.

XXX MAI

—

Le trentième jour de mai de l'an 1649, mourut dans la Province de Bohême, le F. Michel Märtz, professeur de grammaire au collège de Brünn ; il était âgé de vingt-huit ans et en avait passé neuf dans la Compagnie. Atteint de la peste dans son enfance et déjà près de mourir, il vit tout à coup la très sainte Vierge se montrer à lui resplendissante de gloire. Cette bonne Mère daigna lui rendre la santé, l'appeler à la Compagnie de Jésus et lui donner même l'assurance de son éternelle prédestination. Michel Märtz ne vécut plus dès lors que pour le Sauveur et sa sainte Mère ; et en signe de son inébranlable résolution de leur appartenir toujours, il entoura ses reins d'une chaîne de fer qu'il porta jusqu'à sa mort.

Novice et Scolastique, la communion faisait ses délices. Il y goûtait des douceurs ineffables et y puisait une force divine. On voyait briller dans ses moindres actions un reflet surnaturel, qui rendait comme sensible la vie de Notre-Seigneur en lui. Pour ne rien perdre des grâces que Dieu voudrait lui communiquer, le F. Märtz découvrait à son directeur tous les secrets de son âme, avec une entière franchise. Selon l'expression de son biographe, il s'efforçait par dessus tout d'être un enfant de lumière et d'o-

béissance. L'un de ses Pères spirituels put attester sous la foi du serment, qu'en recevant un jour le compte de conscience du F. Märtz, il vit tout à coup resplendir le visage du jeune religieux, *tanquam vultum angeli.*

NADASI, *Annus dier. memorab.*, 30ª *maii, p.* 290. — DREWS, *Fasti..*, 30ª *maii, p.* 206. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 30 *magg.*, *p.* 213. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 125, *p.* 543.

---

* Le trentième jour de mai de l'an 1671, mourut au collège de Molsheim le P. NICOLAS HANSLER, de Trèves, en très haute réputation de vertu. Il s'était signalé par un amour extraordinaire de l'oraison et un profond mépris de lui-même. Il consacrait chaque nuit trois heures entières à s'entretenir avec Dieu. Le cilice et la discipline étaient ses pratiques de tous les jours. Il s'abstint pendant quinze ans de viande et de vin. Il dormait tout habillé sur une natte ; et c'est sur cette même natte qu'il voulut rendre le dernier soupir. Il expira, dit l'auteur de son éloge, plein de joie de quitter la prison de son corps pour aller vivre avec Jésus-Christ. Le P. Hansler était âgé de soixante-quinze ans ; il en avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (*Archiv. Rom.*). — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem.* (*Archiv. Rom.*). « *Copia d'una lettera scritta al P. Nostro Generale dal P.* GIOACHIMO LIER, *Rettore del collegio di Molshemio nella Provincia del Rheno Superiore. Molshemio, il di* 31 *di maggio* 1671. GIOACHIMO LIER ».

Le trentième jour de mai de l'an 1833, mourut au collège de Sion le P. MATHIAS VANDERGRINTEN, né à Kranenburg dans le duché de Clèves. Encore enfant, il avait été guéri d'une maladie mortelle par les prières du célèbre prince de Hohenlohe. Il résolut de consacrer à Dieu la vie qui lui avait été rendue. Ceux qui vécurent avec lui au noviciat et au scolasticat, affirment d'une voix unanime qu'il entreprit et poursuivit l'œuvre de sa perfection avec une ardeur extraordinaire. L'obéissance le ravissait ; il ne se lassait pas d'exalter le bonheur des religieux, toujours assurés de faire la volonté de Dieu en se conformant à celle des supérieurs.

Sa dernière maladie, qui fut longue et douloureuse, fit resplendir d'un nouvel et plus vif éclat toutes ses vertus, sa patience, sa soumission au bon plaisir de Dieu, qui lui demandait le sacrifice de sa vie au lendemain de son sacerdoce, à la veille d'entrer dans la carrière apostolique, et son amour passionné de la croix. Au milieu des crises les plus aiguës, il disait et redisait sans cesse : « Vraiment la souffrance est une grande grâce de Dieu » ; et il ajoutait : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir ». Alors aussi parut d'une manière touchante l'attachement du P. Vandergrinten à sa vocation. Tant que ses forces le lui permirent, il récita son chapelet ; et quand la faiblesse lui eut interdit cet effort, il pria le Frère infirmier de le réciter à sa place et devant lui pour obtenir la grâce de la persévérance. Ayant appris qu'un religieux auquel il était très attaché, venait de rentrer dans le monde : « Oh ! dit-il avec animation, plutôt mourir mille fois que de revenir à la santé et de mourir hors de la Compagnie » ! Le P. Van-

dergrinten expira très saintement, *in suavissimo Jesu et Mariæ osculo*, à l'âge de trente-et-un ans, dont il avait passé neuf en religion.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. (Archiv. Rom.).

XXXI MAI

—

Le trente-et-unième de mai de l'an 1639, le P. Jean Meagh, irlandais, et les deux Frères Coadjuteurs Martin Ignace, silésien, et Wenceslas Trnoska, morave, furent massacrés par les hérétiques, à une lieue environ de Kuttenberg, pendant qu'ils récitaient ensemble les litanies des saints. Leurs meurtriers, poursuivis par ordre de Ferdinand III, furent condamnés au dernier supplice; ils avouèrent qu'ils avaient commis leur crime en haine de la Compagnie de Jésus : tous, grâce aux mérites et à l'intercession de leurs victimes, embrassèrent la foi catholique avant de mourir.

Le P. Meagh avait appris dès son noviciat qu'il aurait un jour le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ ; et il s'y préparait par sa ferveur, particulièrement au saint Sacrifice de la messe. Un de ses plus agréables délassements était de passer les jours de congé avec les juvénistes. « Il nous ravissait en nous parlant de Dieu et des saints, écrivait plus tard le P. Balbinus, et nous apprenait toujours quelque chose de nouveau, car il n'était pas moins savant que pieux. En nous quittant à Glatz, au moment où il venait d'achever les Exercices de saint Ignace, il nous dit ouvertement : « Je m'en vais mourir pour la foi ». Il était âgé de trente-neuf ans.

Le F. Trnoska avait à soutenir de rudes combats contre lui-

même, mais il ne se lassait pas de lutter. Durant les deux dernières années de sa vie, ses compagnons avaient été plus particulièrement frappés des fruits de cette généreuse ardeur à se vaincre et de son union visible avec Dieu.

Le F. Martin Ignace était depuis longtemps en odeur de sainteté; comme le vénérable sacristain de Quito, directeur de la bienheureuse Marianne de Jésus, il avait aussi reçu l'ordre d'accepter la conduite de quelques âmes d'élite qu'il fit parvenir en peu de temps à une très haute perfection. Lui-même ne trouvait de bonheur qu'à prier et à souffrir pour Dieu ; il semait son lit d'épines, afin de ne pas rester sans douleur, même en prenant son repos. Sa charge de sacristain lui était d'un grand secours pour renouveler à chaque instant ses hommages à la Reine du ciel et à Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Il avait reçu plusieurs fois de la bouche de la très sainte Vierge l'assurance formelle du martyre. Visitant un jour un pieux sanctuaire de Notre-Dame, près de Cracovie, lorsqu'il était encore dans le monde, il entendit, et plus de deux cents Polonais entendirent distinctement avec lui, ces paroles : « Tu seras martyr ». Peu de jours avant sa mort, Marie lui renouvela sa promesse, dans notre église de Kuttenberg : « Sois assuré que bientôt tu verseras ton sang pour mon fils ». Le F. Ignace était âgé de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t. 4, lib.* 3, *n.* 39 *seqq., p.* 578 *seqq.* — Balbinus, *Bohemia Sancta, n.* 131, *p.* 214. — Patrignani, *Menol.*, 31 *maggio, p.* 215. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 31[a] *maii, p.* 291. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 31[a] *maii, p.* 207. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 538. — Math. Tanner, *Societas Jesu militans, p.* 112.

* Le trente-et-unième jour de mai de l'an 1696, mourut à Coblentz, en revenant de la Congrégation provinciale, le P. JEAN SCHEFFERS, du diocèse de Cologne. « C'était, dit l'annaliste de sa Province, un religieux entièrement mort au monde et à lui-même et vivant uniquement pour Dieu ». A force de maltraiter son corps, il en était venu à perdre presque entièrement le sentiment de la douleur. Sa mortification intérieure était plus parfaite encore. Les témoins de sa vie affirment n'avoir jamais surpris en lui un mouvement qui trahît une affection peu réglée. Aussi les personnes du dehors elles-mêmes l'appelaient-elles le saint, l'homme parfait. A ses derniers moments, le P. Jean Scheffers sentit son âme inondée d'une joie céleste ; s'adressant aux Pères et Frères qui priaient autour de lui : « Oh ! qu'il est bon, dit-il le visage rayonnant, d'avoir servi Dieu seul ! Quelle consolation à la mort » ! Il s'endormit peu après du sommeil des justes à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE.

Ier JUIN

—

Le premier jour de juin de l'an 1616, mourut à Munster le P. RÉGNIER MORRENHOVEN, professeur de grammaire et procureur à peu près toute sa vie. Il joignait aux occupations de ce double emploi les confessions des enfants et des pauvres auxquelles il se portait avec un zèle et une charité admirables. Il affronta deux fois la mort en temps de peste. C'est dans la pensée des choses célestes qu'il cherchait l'unique soulagement de ses fatigues. Dieu montra combien cet humble et pieux dévouement lui avait été agréable ; car peu de jours avant sa mort, ainsi qu'il en fit la confidence à un de ses amis, le P. Morrenhoven crut entendre comme un concert angélique qui l'invitait au repos et à la félicité du ciel. Il

mourut à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Inferior., lib.* 15, *n.* 81, *p.* 539.

Le premier jour de juin de l'an 1632, le Frère Coadjuteur Blaise Schoelling fut martyrisé par les Suédois, dans la petite ville d'Ebersberg, où il remplissait les fonctions d'acheteur et de dépensier depuis trente-sept ans. A l'approche des hérétiques, nos Pères et Frères s'étaient dispersés par obéissance ; mais pour dérober, autant que possible, à la rapacité sacrilège des ennemis la tête et le trésor de saint Sébastien, conservés dans notre église, le F. Schoelling reçut l'ordre de demeurer à son poste, et il obéit avec joie, malgré l'imminence du danger. En effet, les Suédois, également avides de profanation et de pillage, le menacèrent des plus affreux supplices, s'il ne leur livrait sur-le-champ son précieux dépôt. Comme il s'y refusait généreusement, ils le dépouillèrent et le flagellèrent sans pitié, puis le lièrent à un poteau, comme le saint martyr dont il défendait les reliques, et enroulant de petites cordes autour de sa tête, ils les serrèrent violemment, avec une sorte de moulinet jusqu'à ce que les yeux lui jaillissent de leurs orbites. Ils ne l'achevèrent enfin d'un coup de sabre qu'après l'avoir rassasié d'outrages et couvert de sang.

Ce bienheureux Frère avait une dévotion toute particulière à la sainte Eucharistie. Chaque jour il assistait à deux ou trois messes avec une ferveur angélique ; et depuis plus de trente an-

nées, il dérobait au moins une heure au sommeil, toutes les nuits, pour faire oraison. Le F. Schoelling était âgé de soixante-dix-sept ans, il en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Prov. Germ. Super. anno 1632 *(Archiv. Rom.).* — *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *dec.* 10, *n.* 144 *seqq.*, *p.* 66. — ALEGAMB', *Mortes illustres, p.* 413. — MATH. TANNER, *Societ. Jesu militans, p.* 105. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 1ª *jun.*, *p.* 294. — PATRIGNANI, *Menol.*, 1 *giugno*, *p.* 3.

II JUIN

—

Le deuxième jour de juin de l'an 1710, mourut à Mittau en Courlande, avec la réputation d'un saint, le P. Simon Marcel Widman, né en Autriche. Au premier rang de ses modèles et de ses protecteurs il avait mis, dès sa jeunesse, le Vénérable P. Marcel Mastrilli, dont il se glorifiait de porter le nom et dont il popularisa parmi ses compatriotes l'image et la vie ; il obtint même que la résidence de Mittau lui fût dédiée. Dans l'espoir de le suivre à la mort, il sollicita vivement la mission des Indes ; mais l'obéissance lui assigna la Courlande, et c'est là qu'il se dépensa tout entier, durant trente-trois années de suite, sans demander jamais de repos.

Le martyre de la charité devait remplacer pour le P. Widman le martyre du sang ; et quand, à l'âge de soixante-huit ans, il vit la peste envahir et désoler la Courlande, on l'entendit s'écrier : « Nous avons enfin trouvé les Indes ; les voilà qui viennent à nous ». Les pauvres habitants des campagnes regardaient la bénédiction et les prières du P. Widman comme une ressource assurée dans tous leurs besoins. Une des dernières recommandations de l'homme de Dieu fut celle de l'instruction des enfants, « que j'ai tant aimés, disait-il, et dont j'ai toujours été si heureux de prendre soin ». Le P. Widman avait passé cinquante-et-un ans dans la Compagnie.

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu Lithuana*, *p.* 871. — PATRIGNANI, *Menol.*, 2 *giugno*, *p.* 8. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).*

---

* Le deuxième jour de juin de l'an 1629, mourut à Trèves le P. MICHEL NESSELRADT, de Düren, religieux d'un zèle ardent, toujours prêt à la fatigue pour l'amour de Dieu et le salut des âmes. Il fut surtout l'apôtre des pauvres et des malades, qu'il ne se lassait pas d'aller visiter dans les hôpitaux ou dans leurs plus misérables réduits, et des enfants, auxquels il apprenait à aimer et à servir Dieu. Aussi quand le P. Nesselradt eut rendu le dernier soupir, à l'âge de cinquante-cinq ans, dont il avait passé trente-cinq dans la Compagnie, toute la ville de Trèves parut dans le deuil. Le concours fut si grand à ses funérailles, que les Nôtres purent à grand'peine célébrer l'office ; et de longs mois plus tard, on voyait encore les enfants aller s'agenouiller et prier sur la tombe de celui qui avait été leur bienfaiteur et leur père.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

III JUIN

—

Le troisième jour de juin de l'an 1617, le P. Pierre Vragovitz, l'un des deux fondateurs des missions croates de la Compagnie, mourut au collège d'Agram sa patrie, après environ trente années d'apostolat. Un jour qu'il se promenait à la campagne pendant son noviciat, un meurtrier s'était jeté sur lui et, le frappant d'un coup de poignard, l'avait laissé près d'expirer baigné dans son sang. Tandis que Pierre Vragovitz se préparait à mourir, il vit tout à coup au milieu d'une vive lumière Notre-Seigneur et la très sainte Vierge ; et comme il les suppliait de l'emmener au ciel avec eux, il entendit la Reine des anges dire à son divin Fils : « Que ferons-nous de notre serviteur, qui nous prie ? Lui accorderons-nous sa demande ? — Pas encore, ma Mère, répondit le Sauveur ; je veux qu'il travaille auparavant pour moi ». Aussitôt la vision disparut et le F. Vragovitz se trouva guéri.

Tout le reste de sa vie répondit si fidèlement au désir qu'avait exprimé Notre-Seigneur, qu'il mourut de pure fatigue, après avoir gagné une multitude d'âmes à Dieu. Un seul fait donnera une idée de l'éclat et du succès de son apostolat dans la Croatie. Moins de deux ans après l'entrée des Pères Vragovitz et Zanitz dans la ville d'Agram, la noblesse croate dut se rendre à la diète hongroise

pour le couronnement du nouveau roi ; et comme on invitait ces seigneurs à suivre l'exemple de la Hongrie qui venait de se défaire des Jésuites : « Rappelez-vous, répondirent-ils, que si les Croates sont unis à la couronne de Hongrie depuis plusieurs siècles, c'est par leur seule et libre volonté. Or vous nous trouverez unanimes à briser cette union, plutôt que de nous séparer de nos Pères et de nos maîtres ; et si quelque émissaire de Luther ou de Calvin ose paraître au milieu de nous, bientôt les flots de la Save vous rapporteront, avec son corps, le témoignage de l'inébranlable attachement du peuple croate à sa foi ». Le P. Vragovitz mourut à l'âge de quarante-sept ans : il en avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 2, *n.* 38, *p.* 96. — *Litteræ ann. Societ. Jesu, anno* 1608, *p.* 565 *seqq.* — NADASI, *Ann. dier. memor.* 3ª *junii, p.* 296. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 3ª *jun., p.* 212.

Le troisième jour de juin de l'an 1633, mourut au collège d'Osnabrück, dans la Province du Bas-Rhin, le P. ALBERT SITTARDT, d'Aix-la-Chapelle, victime de son dévouement au service des pestiférés. Il était âgé de trente ans seulement et en avait passé quinze dans la Compagnie. Il occupait la chaire de philosophie au collège d'Osnabrück. A l'enseignement il aimait à joindre les œuvres de charité auprès des pauvres, des malades et des prisonniers. On pouvait le voir mendier à travers les rues de la ville et porter lui-même aux indigents ce qu'il avait recueilli pour eux.

Un jour il trouve à l'hôpital, gisant dans la pourriture et l'infection, un soldat prisonnier atteint d'une maladie contagieuse. Il s'approche de lui, le console et le réconcilie avec Dieu, puis avec la permission de son supérieur, il l'adopte comme son fils, le soulève de son fumier, lui prodigue tous les soins avec la tendresse d'une mère et l'arrache à la mort. Il court ensuite à d'autres malades et se dépense auprès d'eux avec le même dévouement. Mais il est frappé à son tour et expire bientôt après, heureux de donner dans ce ministère de charité la vie qu'il avait demandé à sacrifier au salut des âmes dans les missions des Indes. En mourant, le P. Sittardt laissait après lui un tel parfum d'édification que les hérétiques eux-mêmes en furent embaumés : « Voilà disaient-ils, le meilleur des Jésuites ; le héros de la charité n'est plus. »

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

IV JUIN

—

Le quatrième jour de juin de l'an 1621, mourut à Krummau le F. Sébastien Keiser, dont les Annales de Bohême résument l'éloge dans ces courtes mais significatives paroles : « C'était un de ces Frères Coadjuteurs tels que la Compagnie les aime, simples, pleins de mépris pour eux-mêmes, amis de la fatigue, détestant l'oisiveté, toujours prêts à se dévouer pour leurs frères, parlant peu, mais priant beaucoup ». Le F. Keiser mourut à l'âge de cinquante-six ans ; il en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 3, *lib.* 2, *n.* 126, *p.* 272.

---

* Le quatrième jour de juin de l'an 1665, mourut à Tyrnau le P. Georges Platzer, de Gratz. A quatorze ans, il avait pris l'engagement de garder la chasteté perpétuelle et d'entrer dans la vie religieuse. Il fut magnifiquement récompensé de cette générosité précoce ; car il eut le bonheur de conserver jusqu'à la mort l'innocence de son baptême ; et devenu enfant de la Compagnie, il s'attacha tellement de cœur à sa vocation, que jamais ni doute, ni

regret, ni tentation d'aucune sorte n'effleurèrent seulement sa pensée pour la lui faire moins aimer. L'humilité, le mépris de lui-même, et par dessus tout le zèle et l'esprit de sacrifice attirèrent sur ses travaux à Vienne, Gratz, Klagenfurt, Judenburg, les plus abondantes bénédictions.

Avec la permission des supérieurs, il fit le vœu de se dévouer au service des pestiférés. De plus, à la formule ordinaire des vœux, il ajouta ces paroles dignes d'un véritable disciple de Jésus crucifié, et les répétait souvent : « Je m'engage et je m'engage encore, *voveo et revoveo*, à vivre et à mourir, autant qu'il sera en moi, dans les collèges et missions de la Compagnie les moins en vue, dans les emplois les plus humbles, les ministères les plus bas et les plus vils, même à me consacrer au service des malades atteints de la peste ». Dieu voulut-il agréer un si parfait sacrifice, et accorder à son serviteur, qui avait offert sa vie, la gloire de la donner en effet pour son prochain ? L'annaliste ne le dit pas nettement. Nous savons seulement par son récit que le P. Platzer fut emporté en quelques jours par une fièvre pernicieuse ; il était âgé de cinquante-six ans et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

V JUIN

—

Le cinquième jour de juin moururent dans la Province d'Autriche le P. Jean Rumer à Tyrnau en 1643, et le P. Jean Raditschnigg à Vienne en 1748, laissant l'un et l'autre une très haute réputation de vertu, et particulièrement d'amour de la croix.

Le P. Jean Rumer, deux fois Provincial d'Autriche, était depuis longtemps torturé par une pierre énorme hérissée de pointes ; le médecin qui décrivit les ravages qu'avait faits le mal dans tout l'organisme du malade, ne pouvait comprendre comment celui-ci n'avait jamais perdu sa sérénité ni donné un signe de douleur. Le P. Rumer en effet avait continué de travailler et de supporter les fatigues de ses longs voyages à travers la Province, comme s'il n'avait rien souffert. Il s'estimait heureux d'avoir quelque trait de ressemblance avec le Sauveur crucifié. Son dernier mot, en expirant, fut celui-ci : « O Dieu ! que je me trouve bien » !

Le P. Jean Raditschnigg, né à Eberndorff en Carinthie, était un littérateur fort distingué. Néanmoins sa réputation et ses succès n'affaiblirent jamais en lui le désir d'aller cacher ses talents et se consumer au service des nations infidèles. Mais l'obéissance lui ayant assigné la Styrie pour champ d'apostolat, il y mena durant huit années la rude vie des apôtres, veillant, jeûnant, tourmentant

chaque jour sa chair par le cilice et les fouets, et si attentif à la pureté de son âme, qu'il s'était engagé par vœu à une longue et rude flagellation toutes les fois qu'il retomberait dans une certaine imperfection dont il avait résolu de se corriger. Ses succès dans la carrière apostolique ne répondirent pas d'abord à son attente. Il s'en consolait par la pensée que Dieu demande à ses ouvriers non de faire mûrir la moisson, mais seulement de jeter la semence et de l'arroser de leurs sueurs ; et si parfois quelque sentiment d'ennui ou de dégoût l'envahissait malgré lui, il relevait son courage et s'animait à n'épargner aucune fatigue par ces considérations, d'une toute-puissante efficacité sur son âme, consignées en quelques mots dans ses notes intimes : *Motiva contra laboris tædia : missiones transmarinæ, sociorum labores, gloria et beneplacitum Dei.* Le P. Raditschnigg mourut à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

P. Jean Rumer. — Nadasi, *Pretiosæ occupat. morient., c. 24, n. 9. p.* 212.

P. Jean Raditschnigg. — *Litteræ ann. Provinc. Austr. ann.* 1748. *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 289. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1382.

VI JUIN

—

Le sixième jour de juin de l'an 1602, mourut à Fribourg en Suisse, après vingt-huit ans de vie religieuse, le P. Henri Serrat, du canton d'Uri. Il couronna ses fatigues et son dévouement au service des petits enfants et des pécheurs par de longues souffrances qui rappelaient celles du saint homme Job livré à la rage du démon. Tout son corps se couvrit peu à peu d'une sorte de lèpre. Les médecins jugeant que sa présence dans le collège pouvait être un grave danger pour ses frères, on le relégua dans une petite habitation située en face du collège. Il y demeura quatre ans, presque toujours seul, lentement rongé par une humeur pestilentielle qui ne le laissait reposer ni jour ni nuit, mais ne cessant jamais de remercier et de bénir Dieu.

Flotto, *Histor. Provinc. German. Superior., t.* 3, *n.* 247, *p.* 113.

Le sixième jour de juin de l'an 1661, mourut à Hang-Tcheou, dans la mission de Chine, le P. Martin Martini, né à Trente, très renommé pour ses savants ouvrages et plus digne de louanges encore pour ses travaux apostoliques, ses longues courses sur terre et sur mer, sa captivité parmi les pirates, son dévouement à la

mission et la résignation avec laquelle il supporta la mort de sept jeunes missionnaires qu'il ramenait d'Europe à la conquête des âmes. Rien ne fut capable de lui arracher une plainte ou une autre parole que celle-ci, qu'il répétait encore dans son agonie : « Seigneur, votre inutile serviteur ne désire au ciel et sur la terre que ce qui vous plaira uniquement ».

Le corps du P. Marini fut trouvé sans corruption dix-huit ans après avoir été mis dans la terre, et s'est conservé intact jusqu'à ces dernières années. Les jours de fête, les chrétiens avaient la coutume d'aller prier auprès de lui; ils le tiraient de son cercueil, le déposaient sur un siège et récitaient leurs prières. Mais les payens ayant commencé à le vénérer comme un dieu et à brûler de l'encens en son honneur, le prodige cessa et le corps tomba en poussière. Le P. Marini mourut à l'âge de quarante-sept ans, dont il avait passé trente dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 589. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 646. — Patrignani, *Menolog.*, 6 *giugno*, *p.* 33. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 6ª *jun.*, *p.* 215. — Pfister, *Notices biogr. et bibliograph.*, *n.* 82. — *Biographie univers.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 4, *p.* 363.

VII JUIN

—

Le septième jour de juin de l'an 1600, mourut à Kommotau le P. Balthasar Hostovinus, de la Province de Bohême, tellement redouté des hérétiques picards, luthériens et hussites, que souvent leurs ministres s'enfuyaient à son approche, pour ne pas s'exposer au péril d'une dispute publique avec lui. Le P. Henri Blyssem l'appelait un homme tout brûlant du désir de sauver sa patrie, en y rétablissant le règne de Dieu. Il avait parcouru les différentes provinces du nord avec le pieux cardinal Commendon, confondant les hérétiques et ramenant à l'Église des hommes dont l'exemple en entraînait à leur suite des multitudes d'autres, tels que le célèbre Jean Chodkieviez, grand-maréchal de Lithuanie.

Il fonda les collèges de Vilna, de Braunsberg et de Pultawa, et fit partout refleurir la foi par l'œuvre des catéchismes, institution admirable dont il enrichit la Pologne, et dont l'effet paraissait irrésistible entre ses mains. Quelquefois de simples écoliers, animés de son zèle et formés par ses soins, suffisaient pour régénérer les villes qu'il ne pouvait lui-même évangéliser. C'est encore au P. Hostovinus que la ville et le collège de Prague durent leur première congrégation de la sainte Vierge, école de tant de vertus, et où se formèrent en si grand nombre d'insignes serviteurs de Dieu.

Le P. Hostovinus mourut à l'âge de soixante-six ans ; il en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 1, *l.* 3, *n.* 224, *p.* 312 ; *l.* 4, *n.* 11, *p.* 341, *n.* 64, *p.* 365 ; *l.* 5. *n.* 16, *p.* 457 ; *n.* 48, *p.* 479 ; *t.* 2, *lib.* 3, *n.* 14, *p.* 218. — BLYSSEM, *apud* SCHMIDL, *op. cit.*, *t.* 1, *p.* 312. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 102. — SOMMERVOGEL, *Biblioth. t.* 4, *p.* 481. — STOEGER, *Scriptores Provinc. Austr.*, *p.* 248. — PELZEL, *Boemische Gelehrte S. J.*, *p.* 3.

VIII JUIN

—

Le huitième jour de juin de l'an 1603, mourut à Krummau en Bohême le Frère Coadjuteur Paul Verg, bavarois, Il se préparait au sacerdoce et avait déjà reçu les ordres mineurs, lorsque le désir d'une vie plus humble lui fit solliciter la grâce d'être appliqué aux offices domestiques dans la Compagnie. Toutes les fois qu'il voyait un de ses frères reculer devant un travail plus bas ou plus pénible, il s'en chargeait lui-même avec la plus ingénieuse charité. L'hydropisie, la goutte et d'autres infirmités très douloureuses ne purent jamais le contraindre à l'inaction. C'était sa maxime que plus un religieux est ancien dans la religion, moins il doit penser au repos et, que s'il veut mériter la grâce de la persévérance, il doit mourir en travaillant. Le F. Verg expira saintement à l'âge de cinquante ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ., anno 1603, *p.* 375. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 2, *l.* 3, *n.* 159, *p.* 327.

---

* Le huitième jour de juin de l'an 1792, mourut dans la mission de Dagda en Livonie le P. Colomban Pfeiffer, né à Bingen en

Souabe. Il était professeur au collège de Klagenfurt, et encore jeune Scolastique, lorsque parut le bref de suppression de la Compagnie. Deux ans après il partit pour Rome, suivit les cours à l'Université Grégorienne et reçut le degré de docteur en théologie. Il exerçait le saint ministère à l'église des catéchumènes, quand il sentit dans son cœur un irrésistible désir d'aller reprendre parmi les Jésuites de la Russie Blanche le joug aimé de sa première vocation. Il fit à pied la route de Rome à Vienne pour imiter saint Stanislas Kostka, qui avait autrefois parcouru ce même chemin.

A peine arrivé à Połotsk, il fut chargé d'un cours de droit canon. Quelque temps après, en vue d'une mission dont l'objet est demeuré incertain, il fut envoyé avec le P. Gruber, le futur Général de la Compagnie, et deux autres Pères à Saint-Pétersbourg à la demande de l'impératrice Catherine II. La mission n'ayant pas abouti, il revint à Polotsk et tourna aussitôt les yeux vers une entreprise apostolique qui lui promettait beaucoup de fatigues, l'évangélisation des populations lettonnes de la Livonie. Après une année de travail pour apprendre leur langue, il alla se joindre aux Pères de la mission de Dagda. Ses progrès avaient été si rapides qu'il fut en état non seulement d'enseigner le catéchisme, de confesser et de prêcher, mais composa même et publia en langue lettonne un recueil de prières en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. C'est en effet dans le Cœur divin que le P. Pfeiffer puisait son zèle et toutes les vertus des apôtres, l'humilité, la douceur, le mépris de ses aises et un infatigable dévouement aux intérêts spirituels et temporels de ceux qui lui étaient confiés.

Un acte de charité hâta sa fin. Un mal terrible qui le rongeait

depuis plusieurs années, l'avait jeté dans un état d'épuisement complet. Le désir de consoler un malade lui fit faire un effort suprême ; mais son ministère accompli, il revint à sa résidence les forces brisées sans retour et portant la mort dans son sein. Il expira pieusement quelques jours après, dans la quarante-cinquième année de son âge et la vingt-septième depuis sa première entrée au noviciat.

Compendium vitæ P. Columbani Pfeiffer (E ms. Provinc. Galic.). — ZALENSKI, *Les Jésuites de la Russie Blanche, t.* 1, *p.* 409, 410.

IX JUIN

—

* Le neuvième jour de juin de l'an 1615, mourut à Krummau le P. Dominique Valesio, du Frioul, appelé le Louis de Gonzague de la Province d'Autriche. Entré à dix-huit ans dans la Compagnie, il se distingua tout d'abord parmi les plus fervents novices, et ne perdit rien de sa piété au temps de ses études. Cependant Dieu le destinait à une perfection plus excellente encore. Réfléchissant un jour sur les progrès qu'il avait faits pendant les huit premières années de sa vie religieuse, Dominique Valesio eut honte de se trouver si loin de ce que demande la sainteté de notre vocation. Les vies de sainte Catherine de Sienne et du bienheureux Louis de Gonzague récemment béatifié, qu'on lisait au réfectoire, lui furent un nouvel et plus puissant aiguillon. Il résolut de se donner sans réserve à Dieu par l'entier sacrifice de lui-même. Cette détermination ne fut pas sans lui coûter de longues et redoutables luttes, dont il ne sortit vainqueur que plusieurs mois plus tard, grâce à une assistance spéciale de la bienheureuse Vierge, le jour même de la Purification.

Dès lors le P. Valesio se dévoua à l'œuvre de sa sanctification avec une générosité et une constance qui ne se démentirent jamais. Il prit le bienheureux Louis de Gonzague pour modèle et, à son

exemple, embrassa la croix. Les mépris du monde et, ce qui est plus pénible, les petites oppositions, les critiques, les railleries de ceux qui vivaient avec lui et n'approuvaient pas sa nouvelle manière d'agir, tout ce qui l'humiliait lui devint aimable, comme il le disait en confidence, à l'égal des plus douces consolations. Il avait véritablement soif de souffrances et d'immolation ; il ne cessait d'importuner les supérieurs pour en obtenir pleins pouvoirs de se flageller et de se tourmenter. Dans sa chambre, dit le P. Nadasi, il n'avait ni lit, ni table, ni chaise ; souvent il prenait son repos étendu sur une croix, afin de mieux ressembler à Notre-Seigneur.

Envoyé à Neisse en Silésie pour y travailler au salut des âmes, le P. Valesio eut la consolation de ramener à l'Église romaine un grand nombre de luthériens. La peste s'étant déclarée peu après dans la ville, il se dévoua jour et nuit au service des malades hérétiques et catholiques, et en soignant les corps avec une infatigable charité, il gagna beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. Quand le fléau eut disparu, les supérieurs l'obligèrent à prendre quelque repos à Gratz d'abord et ensuite à Krummau. Mais sa santé était trop profondément altérée : après six mois de souffrances continuelles, le P. Valesio alla recevoir la récompense réservée à ceux qui ont donné leur vie pour le prochain. Il n'était âgé que de trente-quatre ans, et en avait passé seize dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Longue notice en trente-cinq chapitres — *Archiv. Rom.*). — ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ, p.* 186-230. — TANNER, *Societ. Jesu Apostolor. imitatr., p.* 474-480. — JUVENCIUS, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 16, *n.* 23, *p.* 376. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 9ª *jun., p.* 306. — DREWS, *Fasti...*, 9ª *jun., p.* 219. — PATRIGNANI, 9 *giugn., p.* 56.

X JUIN

—

* Le dixième jour de juin de l'an 1755, mourut à Landsberg, pendant sa grande retraite, le F. Martin Baur, novice scolastique, modèle de ferveur et de régularité. Son abnégation allait presque jusqu'à l'excès. Cependant elle ne lui enlevait rien de son aimable enjouement. Sa conversation, dit l'auteur de sa notice, était si intéressante et si pleine de charmes, qu'au temps de la récréation, les novices se pressaient toujours en grand nombre autour de lui, pour l'entendre parler de Dieu, de la très sainte Vierge, de la Compagnie et de ses œuvres. Le F. Baur mourut très saintement dans la vingt-et-unième année de son âge, après neuf mois seulement de noviciat.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.).

XI JUIN

—

* Dans le courant du mois de juin de l'an 1755, moururent au noviciat de Landsberg, à quatre jours seulement d'intervalle, les Frères GEORGES LUCAS et SÉBASTIEN SEEBERGER, novices Coadjuteurs, et les Frères CHRISTOPHE HOFFSESS et GEORGES LEGATH, novices Scolastiques.

Le F. GEORGES LUCAS était un modèle d'ardeur au travail et de générosité à se vaincre. Le bienfait de sa vocation le remplissait d'une joie sans bornes ; il ne se lassait pas de rendre grâces à Notre-Seigneur de l'avoir appelé sous l'étendard de sa croix dans la Compagnie.

Le F. SÉBASTIEN SEEBERGER avait choisi l'humilité pour sa vertu dominante. Il était sans cesse en éveil pour en pratiquer des actes, se couvrant le dernier, s'asseyant à la dernière place, prenant pour son travail les instruments les moins bons et laissant les meilleurs aux autres. Frère véritablement excellent, dit l'auteur de son éloge, et bien que novice encore, déjà vénérable par sa vertu.

Le F. CHRISTOPHE HOFFSESS, novice Scolastique, se distinguait par son énergie à triompher des répugnances et des susceptibilités de l'amour-propre, à dominer ses plus violentes antipathies, et dès

qu'il croyait avoir offensé quelqu'un de ses frères, à lui en demander pardon avec humilité et simplicité.

Le F. GEORGES LEGATH était considéré comme un ange d'innocence. Telle était son horreur du péché, que si jamais, disait-il un jour à son Père Maître, il lui arrivait de le commettre et de perdre la grâce de Dieu, il en mourrait certainement de douleur.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.).

XII JUIN

—

* Le douzième jour de juin de l'an 1734, mourut à Mayence, pendant qu'il y faisait la visite provinciale, le P. Nicolas Pottu né à Kronach dans le diocèse de Bamberg. Il était l'aîné des quatre fils que Laurent Pottu, son père, avait donnés de grand cœur à la Compagnie ; et quand celui-ci, à l'âge de soixante-douze ans, vint demander à partager le genre de vie de ses enfants, c'est lui, en qualité de Provincial, qui eut le bonheur d'ouvrir au vénérable vieillard les portes du noviciat. Après avoir énuméré rapidement les charges considérables que le P. Nicolas Pottu remplit pendant quarante ans, celles de Recteur, de Maître des novices, de Provincial à trois reprises différentes, d'Électeur aux deux Congrégations générales où furent nommés les Pères Tamburini et Retz, les annales de la Province du Bas-Rhin rappellent l'admirable prudence et charité de son gouvernement, sa dévotion singulière à Notre-Dame du Bon-Conseil et à saint Ignace, son esprit d'oraison, sa merveilleuse dextérité à donner les Exercices spirituels, son humilité et son indomptable énergie au milieu des plus grandes difficultés, enfin son mépris de lui-même et son amour passionné de la croix ; elles terminent par ces mots l'éloge du P. Nicolas Pottu : « *Multa fecit, plura passus est ;* il a beaucoup travaillé, souf-

fert plus encore ; ce qui est le propre des saints. Il s'est montré le véritable fils de saint Ignace, la vivante image de nos premiers Pères, le parfait modèle du supérieur choisi de Dieu, et a laissé la réputation d'un homme tout angélique et d'un saint ». Le P. Nicolas Pottu était âgé de quatre-vingts ans, il en avait passé soixante-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. — Histor. et Litt. ann. Provinc. Rheni Infer., ann. 1734 *(Archiv. Rom.).* — Sommervogel, *Biblioth.. t.* 6, *p.* 1116.

---

* Le douzième jour de juin de l'an 1738, mourut au collège académique Saint-Clément de Prague le P. Jules Zwicker, de Brüx en Bohême. Dès le début de sa vie religieuse, à l'âge de dix-huit ans, il fit paraître une telle maturité de vertu, que son Maître des novices à Brünn, le saint P. André Müntzer, comme l'appelle l'annaliste de Bohême, n'hésita pas à lui prédire qu'il remplirait un jour les premières charges de la Province. En effet, le P. Zwicker, après avoir enseigné l'hébreu, la philosophie et la théologie, fut tour à tour, pendant vingt-cinq ans, Maître des novices, Recteur des collèges de Breslau et de Prague, Préposé de la maison professe et Provincial. Son humilité et son incomparable mansuétude puisées à l'école du Sauveur lui gagnaient le cœur non seulement des Nôtres, mais des étrangers. Pendant son rectorat à Breslau, il convertit une multitude d'hérétiques.

Sa maxime était que la perfection religieuse consiste non dans de grandes pénitences, mais dans une fidélité constante à tous les

devoirs de la vie commune prescrits par l'obéissance. Le P. Zwicker n'en était pas moins très mortifié. Dans ses dernières années, ne pouvant plus se flageller lui-même à cause de ses infirmités, il se faisait frapper par un serviteur de la maison. Il expira très saintement dans la soixante-et-onzième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Bohem., ann. 1738 (*Archiv. Rom.*). — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 8, *p.* 1546. — PELZEL, *Boemische Gelehrte...*, *p.* 147.

XIII JUIN

—

Le treizième jour de juin de l'an 1661, mourut saintement à Prague le P. Jean Hubatius, qui s'était quatre fois exposé, en temps de peste, à perdre la vie du corps pour ouvrir le ciel aux mourants. Presque toutes les villes de Bohême, dit le P. Nadasi, avaient ressenti les fruits de son zèle, et comptaient une multitude de pauvres qu'il avait nourris en mendiant pour eux, d'âmes pécheresses qu'il avait arrachées au vice, de transfuges de l'hérésie qui le vénéraient comme leur père dans la foi. Chargé de chaînes par les luthériens au moment où l'armée saxonne envahit la Bohême, le P. Hubatius fut promené dérisoirement de village en village et jeté dans un cachot, où il demeura longtemps en proie à une extrême misère. Mais comme les saints apôtres, il se réjouissait hautement d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Il mourut à l'âge de soixante-six ans, dont il avait passé près de quarante-six dans la Compagnie.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 13ª *jun.*, *p.* 312. — Drews, *Fasti...*, 13 *jun.*, *p.* 224.

XIV JUIN

—

* Le quatorzième jour de juin de l'an 1664, mourut à Vienne le P. Jean Schega, né à Laibach dans la Carniole. Son admirable modestie, jointe à une pureté de conscience qu'il ne ternit jamais par aucune faute grave, lui avait mérité le nom d'ange. Après avoir rempli les charges de Maître des novices, de Recteur et de compagnon du Père Provincial, il fut nommé confesseur de l'Archiduc d'Autriche, Léopold Guillaume, fils de l'empereur Ferdinand II, et suivit ce prince dans son gouvernement général des Pays-Bas. Il demeura dix-sept ans dans son intimité et, par la sagesse de sa direction, ne contribua pas peu à lui concilier cette haute réputation de vertu qui lui est restée dans l'histoire.

Le jansénisme venait de surgir depuis quelques années. Le P. Schega se déclara résolument l'adversaire de cette hérésie néfaste autant que hypocrite. Il mit tout en œuvre auprès de son illustre pénitent pour obtenir que les chaires d'enseignement fussent pourvues de professeurs d'une saine doctrine, les diocèses de bons évêques, les villes elles-mêmes et les provinces de gouverneurs d'une orthodoxie parfaite. Furieux de son opposition, les jansénistes remuèrent ciel et terre pour l'éloigner de la cour, et firent si bien que l'archiduc, pour leur donner quelque satisfaction, crut devoir con-

seiller à son confesseur de s'effacer au moins pour quelque temps. L'homme de Dieu répondit noblement qu'il était prêt à retourner à Vienne, mais que tant qu'il resterait chargé de la conscience du prince, rien ne l'empêcherait de remplir tout son devoir et de soutenir les droits de la sainte Église et de la vérité. Léopold Guillaume comprit ce ferme et beau langage et garda son confesseur.

Le P. Schega vivait à la cour comme il avait vécu parmi ses frères, étranger à tout ce qui n'était pas de ses fonctions. Il priait longuement, jeûnait tous les samedis en l'honneur de l'immaculée Mère de Dieu, dont il propagea le culte dans les Pays-Bas, et crucifiait sa chair par l'usage fréquent du cilice et des flagellations. Dieu l'éprouva dans ses dernières années par des infirmités douloureuses sans lasser sa patience et sa résignation. Le P. Schega mourut très saintement dans la soixante-dixième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 14 *giugn.*, *p.* 87. — STÖGER, *Scriptores Provinc. Austr.*, *p.* 312. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 733. — CASSANI, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 510.

XV JUIN

—

* Le quinzième jour de juin de l'an 1751, mourut au collège de Brigue le F. Pierre Schmidt, Coadjuteur temporel, né à Binnen dans le canton du Valais en Suisse. Infirmier pendant trois ans, sacristain et portier trente-huit années de suite, le reste de sa vie réfectorier et portier, le F. Pierre Schmidt, disent les annales du collège de Brigue, fut constamment le modèle accompli du religieux de la Compagnie dans les emplois domestiques. Parmi les vertus qui brillaient en lui, nous admirions surtout, ajoute l'annaliste, sa tendre piété envers Dieu et les saints. Tous les moments que ne réclamaient pas son office ou la charité, il les consacrait à la prière et à de saintes lectures. Il était dévoré du zèle de la maison du Seigneur. Dans les montagnes voisines, il n'était pas une église qui n'eût à montrer quelque témoignage de son industrieuse charité et de son respect pour le divin Sacrement de l'autel. Son amour pour le prochain n'était ni moins ardent ni moins généreux. A l'égard des pauvres qui venaient continuellement frapper à la porte du collège, il était d'une libéralité presque intarissable; il accompagnait ses moindres aumônes de paroles si douces et si pénétrées d'affectueux intérêt, que les plus difficiles et les plus importuns se retiraient contents.

A l'exemple des saints, le F. Schmidt n'avait de sévérité que pour lui-même. La vieillesse et les infirmités ne lui furent jamais une raison de se dispenser du travail. Jusque dans ses derniers jours, il se flagellait avec une rigueur qui excitait la compassion. Enfin le bon et fidèle serviteur, après une courte agonie qui n'arrêta pas l'essor de sa prière, s'endormit doucement dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Litter. ann. colleg. Brigens. (Notes du P. de Guilhermy*).*

XVI JUIN

—

Le seizième jour de juin mourut à Brünn, l'an 1649, dans la maison du noviciat, le P. ADAM GEMBARZOWSKY, de Rosenberg en Silésie, fidèle administrateur des biens du collège de Hradisch, au plus fort des dévastations de la Bohême. Le malheur des guerres civiles et religieuses lui donna, pendant près de huit ans, bien des occasions de faire éclater la grandeur de son courage, en face du poignard des hérétiques, aussi bien que son inépuisable charité envers des troupes entières de fugitifs et de mendiants, qui venaient sans cesse frapper à sa porte. A l'approche des principales fêtes, il avait coutume de se retirer au noviciat de Brünn, pour y passer quelques jours dans la retraite, sainte pratique qui le faisait regarder dans toute la Province comme le vivant modèle du religieux qui sait unir le soin de son âme à celui des affaires temporelles. Le P. Gembarzowski mourut à l'âge de quarante ans ; il en avait passé douze dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 141, *p.* 574.

* Le seizième jour de juin de l'an 1714, mourut à Neisse en Silésie le P. Ignace Wassenhoven, né dans le duché de Juliers, insigne bienfaiteur de plusieurs maisons de la Compagnie et surtout du collège de Trèves. Dans l'enseignement des hautes sciences et le gouvernement de ses frères, il se signala par la solidité de sa doctrine, son intelligence des affaires, son inébranlable constance à en poursuivre l'exécution en dépit de tous les obstacles, et sa tendre charité à l'égard de ceux qui lui étaient confiés.

Au milieu de ces occupations, il ne négligeait pas les intérêts des âmes. Il avait une grâce particulière pour assister les condamnés à mort et les préparer à paraître devant Dieu. Une fois cependant tous ses efforts étaient venus se briser contre l'obstination d'un criminel qui voulait mourir en désespéré. Le P. Wassenhoven ne perdit pas confiance ; il recommanda ce malheureux aux prières des âmes pieuses et à la maternelle protection de la très sainte Vierge, avocate et refuge des pécheurs, et il l'accompagna au lieu du supplice, ne cessant de l'exhorter et d'importuner le ciel en sa faveur. Merveilleuse puissance de la prière ! A peine le bourreau avait-il noué la corde autour du cou de ce misérable, et l'avait-il lancé dans l'espace, que cette corde bien qu'elle fût toute neuve et très forte, *validus et novus*, se rompit comme si elle avait été tranchée par un couteau, *velut si cultro præcisus esset*. A cette vue, le P. Wassenhoven sentit redoubler sa confiance ; il demanda et obtint pour le coupable si prodigieusement sauvé de la mort un sursis de vingt-quatre heures. Pendant ce temps, il renouvela les assauts de sa charité ; et enfin il eut la consolation d'amollir ce cœur plus dur que le rocher et de le gagner pleinement à Dieu. Le

lendemain, en présence d'une multitude immense attirée par le bruit de cet événement extraordinaire, le criminel converti demanda pardon du scandale qu'il avait donné la veille et mourut en parfait pénitent.

Si bon et si miséricordieux pour les autres, le P. Wassenhoven était sans pitié pour lui-même. Il tourmentait si cruellement sa chair par l'usage incessant du cilice, des chaînes de fer et des flagellations, que le Frère infirmier obligé un jour de le soigner, fut saisi d'une sorte d'horreur en voyant les traces sanglantes de ce martyre volontaire et n'osait presque le toucher. L'archevêque électeur de Trèves, grand-maître de l'Ordre teutonique, le choisit pour son théologien et son confesseur ; et pendant les vingt-six dernières années de sa vie, le P. Wassenhoven remplit ce double office, à la plus grande satisfaction et au plus grand profit spirituel de son illustre pénitent. Il mourut très pieusement à l'âge de soixante-seize ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

XVII JUIN

—

* Vers l'année 1748, on ignore la date précise, mourut à Mindanao, victime de sa charité, le P. Joseph Wilhelmi, de la Province du Bas-Rhin. Il était parti pour les Philippines en 1740, et n'était arrivé que cinq ans plus tard au terme de son voyage, après d'interminables courses à travers les océans et des séjours prolongés à Séville et à Mexico. Cette longue attente n'avait fait qu'enflammer l'ardeur de ses désirs. La mission de Zamboanga dans l'île de Mindanao lui fut assignée comme champ d'apostolat. Il se mit aussitôt au travail. L'amour de Jésus-Christ et des âmes lui rendaient douces toutes les privations et toutes les fatigues.

« Je pense, écrivait-il en Allemagne au P. Jean Wilhelmi son frère, que beaucoup des Nôtres seraient au comble de la joie, s'il leur était donné de venir dans ces missions. Je loue leur zèle; cependant qu'ils me permettent une réflexion que tous doivent prendre grandement à cœur. Je dis donc: Si quelqu'un n'est pas prêt à souffrir et à travailler beaucoup, qu'il reste en Europe ; autrement il se fera tort à lui-même et aux autres. Mais si, par amour de Dieu et des âmes, il soupire comme un affamé après la croix et le travail, à la bonne heure, il est fait pour les Indes. Dans ces déserts, il trouvera en abondance de quoi rassasier sa faim jus-

qu'à la mort, en attendant au ciel la palme des confesseurs ou des martyrs ».

Le P. Wilhelmi était digne de donner ces graves leçons ; elles n'étaient que l'écho de sa propre vie. Il convertit un grand nombre d'idolâtres à Zamboanga et dans une île voisine appelée Jolo où il avait été envoyé comme missionnaire et ambassadeur du roi d'Espagne. Il avait même gagné si complètement la confiance et l'amitié du souverain de cette île, qu'il se flattait de l'arracher bientôt à l'infidélité et d'en faire un enfant de la sainte Église ; mais il fut arrêté par la mort. En effet, une maladie contagieuse ayant éclaté à Mindanao, le P. Wilhelmi se consacra tout entier au service des malades, et ne tarda pas à succomber dans cet héroïque ministère. Il n'avait pas encore quarante ans.

Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten...*, *p.* 192. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 1135.

XVIII JUIN

—

* Le dix-huitième jour de juin de l'an 1686, mourut à Dillingen, où il avait rempli pendant seize années l'office de dépensier, le F. MELCHIOR JOBST, Coadjuteur temporel, de Hall en Tyrol. Le trait caractéristique de sa vie religieuse semble avoir été l'amour de l'oraison. Il consacrait à ce saint exercice tous les moments dont il pouvait disposer ; on peut dire au reste qu'il priait tout le jour. De là, une familiarité très intime avec Dieu, un désir ardent de la perfection, une pureté de cœur angélique, une vigilance continuelle sur tous les mouvements de la nature pour les assujétir à l'empire de la grâce et de la foi, enfin une assiduité et une diligence au travail qui lui méritèrent d'être appelé le bon et fidèle serviteur comme celui que Notre-Seigneur loue dans l'Évangile. Le F. Jobst expira très pieusement dans la soixante-septième année de son âge et la quarante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.).

---

* Le dix-huitième jour de juin de l'an 1692, mourut à Rottenburg dans la Province de Haute-Allemagne, le F. ADAM MÜLLER, Coadju-

teur temporel, successivement dépensier, boulanger, jardinier, toujours prêt, jusqu'à sa mort, à faire tout ce que les supérieurs voulaient de lui. On remarquait le soin et l'esprit de foi avec lesquels il se préparait aux sacrements de pénitence et d'eucharistie. Quand il avait eu le bonheur de recevoir le corps de Notre-Seigneur, tout le jour n'était qu'une effusion de cœur et une action de grâces continuelles.

Non moins admirable était le respect du F. Müller pour les supérieurs et tous les ordres de l'obéissance. Entendait-il quelques frères critiquer ou se plaindre, profitant de l'autorité que lui donnaient son âge et ses longs services, il disait avec une douce liberté : « Laissez les supérieurs ; Dieu est avec eux et agit avec eux » ; et encore : « On ne nous fait aucun tort ; si nous ne voulons rien souffrir, nous ne serons pas religieux ». Chassé de Baden par la guerre à l'âge de soixante-dix-huit ans, le F. Müller fut envoyé à Rottenburg, où il vécut encore trois ans dans l'exercice de si belles vertus, que le P. Recteur du collège put écrire de lui : « Nous avons admiré dans le F. Müller un modèle accompli et une règle vivante, dignes d'être proposés à l'imitation de nos Frères Coadjuteurs ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.).

XIX JUIN

—

Le dix-neuvième jour de juin de l'an 1635, mourut à Munich le P. Adam Contzen, la terreur des hérétiques du Palatinat, de la Hesse et de l'Alsace, et l'un des principaux défenseurs de la foi romaine à Mayence, Bamberg, Wurtzbourg, Cologne, Molsheim, et à la cour de Bavière, où il passa les dernières années de sa vie en qualité de confesseur de l'Archiduc Maximilien. Le cardinal Bellarmin félicitait hautement l'Église d'avoir, en la personne du P. Contzen, un mur d'airain contre tous les efforts de ses ennemis. Les nombreux ouvrages de ce grand homme, particulièrement sur l'Écriture sainte, la controverse et les devoirs des princes dans le gouvernement de leurs peuples, lui acquirent une immense réputation de sagesse, de science et de piété. Ses dernières années furent sanctifiées par la patience au milieu d'atroces douleurs. La méditation habituelle des souffrances de Jésus-Christ était alors à peu près l'unique, mais aussi le très efficace adoucissement à ses maux. Peu de jours avant sa mort, comme le duc Albert de Bavière, frère de l'Archiduc Maximilien, lui rappelait les services qu'il avait rendus à l'Église, et la couronne que ses travaux pour la gloire de Dieu lui donnaient le droit d'espérer. « Toute mon espérance, répondit-il en montrant son crucifix, est

dans le tribunal de grâce et de miséricorde de celui qui est mort pour moi ». Le P. Contzen était âgé de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Historia Provinc. German. Superior., decad. 10, *n.* 522, *p.* 267. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 5. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 2, *p.* 1399. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 19a *jun., p.* 232. — BELLARMINUS, Cf. *Histor. Provinc. Germ. Super., l. c.* — RULAND, *Series et vitæ professorum SS. theologiæ... Wirceburgi, p.* 42. — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 2, *p.* 373.

Le dix-neuvième jour de juin de l'an 1653, mourut le F. JOSSE FABRICIUS, Coadjuteur temporel, ancien soldat des armées impériales, en Allemagne, Danemark et Moravie. Ayant connu les Pères du noviciat de Brünn, il se mit à leur service, et en temps de contagion, leur prodigua tous ses soins avec le plus grand dévouement. Il lui vint alors en pensée d'étudier au collège d'Olmutz ; il y parcourut toutes les classes et y prit même le degré de bachelier ; en même temps il exerçait pour vivre le métier de cordonnier ; puis renonçant tout à coup à ses espérances littéraires, il demanda et obtint d'être reçu en qualité de Coadjuteur dans la Compagnie.

Le F. Josse Fabricius était au collège de Kuttenberg en 1639, lorsque les Suédois s'en emparèrent ; ils le frappèrent avec tant de cruauté, qu'il ne fit plus que languir, pendant quatorze ans, dans de continuelles douleurs de la tête, du corps et de tous les membres, sans que son excessive faiblesse lui fît jamais omettre une

seule méditation. Durant ses longues insomnies, ses voisins l'entendaient souvent exposer et offrir avec une familiarité toute filiale à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge les souffrances qu'il supportait très volontiers pour eux. Il expira saintement à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé dix-huit dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 6, *n.* 115, *p.* 922.

XX JUIN

—

* Le vingtième jour de juin de l'an 1648, mourut à Leoben, à l'âge de dix-neuf ans, dont il avait passé près de quatre dans la Compagnie, l'angélique F. Jean Wetter, Scolastique, de la Province d'Autriche. Les belles qualités dont il était orné promettaient un excellent ouvrier à la Compagnie. Mais presque aussitôt après son noviciat, il fut attaqué d'un mal impitoyable qui consuma lentement ses forces et fut bientôt sans remède. Le F. Wetter languit dix-huit mois entiers, toujours calme et pleinement résigné entre les mains de Dieu. Il avait demandé à Notre-Seigneur de le retirer de ce monde, s'il devait un jour être un membre inutile à la Compagnie ou, malheur encore plus grand, perdre sa vocation. Quand il fut sur le point de rendre le dernier soupir, un des Pères qui l'assistaient, voulant augmenter ses mérites, lui demanda s'il n'était pas disposé à mourir mille fois plutôt que d'offenser Dieu. Le F. Wetter alors recueillant ce qui lui restait de forces : « Oui, oui », répondit-il vivement. On était aux premières vêpres de la fête du bienheureux Louis de Gonzague ; comme on recommandait à haute voix le moribond à son céleste protecteur : « Le voilà, le voilà », dit-il tout à coup ; et presque aussitôt après, il expira.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

* Le vingtième jour de juin de l'an 1668, mourut à Agra, capitale du Grand-Mogol, le P. Henri Roth, d'Augsbourg en Bavière. Il avait de bonne heure donné des marques de l'intrépidité avec laquelle il devait un jour affronter les périls au milieu des nations infidèles. Quand les Suédois s'emparèrent d'Augsbourg, un soldat voulut le forcer, le sabre au poing, à lui révéler l'endroit où ses parents avaient caché leur argent. Henri Roth n'était encore qu'un enfant. Pour toute réponse, il présenta sa tête à ce brutal. Plus tard, déjà religieux de la Compagnie et prêtre, il fut frappé de plusieurs coups d'épée et laissé pour mort par un misérable, auquel il avait enlevé l'objet de sa passion. Sa première parole, en reprenant ses sens, fut de demander la grâce de son meurtrier. En récompense de cet acte héroïque de charité, le P. Roth obtint du Père Général Mutius Vitelleschi la faveur qu'il s'était engagé par vœu à solliciter, d'aller annoncer l'Évangile aux peuples de l'Inde.

L'île de Salsette, sanctifiée et fécondée plus d'un demi-siècle auparavant par le martyre du B. Rodolphe Aquaviva et de ses compagnons, fut son premier champ d'apostolat. Il y travailla cinq années avec de grands fruits. On sait l'horrible coutume qui condamnait les veuves indiennes à se jeter toutes vives dans le bûcher où se consumait le corps de leurs maris défunts ; le P. Roth arracha un grand nombre de ces malheureuses à la mort en leur persuadant de se faire chrétiennes. De Salsette, le missionnaire suivit l'ambassadeur du roi de Portugal à la cour d'un petit roi de l'Inde, puis se rendit à celle du Grand-Mogol, où, par son zèle, sa mortification, l'exemple de ses vertus et même par ses connais-

sances en médecine, il eut la consolation de convertir un grand nombre de payens et d'apostats qui avaient renié la foi dans les persécutions précédentes. Il accompagna ensuite à Rome le P. Jean Grueber, missionnaire de Chine, appelé en Italie par le Père Général, et qui avait entrepris par la voie de terre cette immense route qu'aucun Européen n'avait encore suivie. Après avoir réuni quelques nouveaux compagnons, le P. Roth se hâta de reprendre le chemin de sa chère mission. Mais il mourut peu de temps après son arrivée, et alla recevoir la récompense de son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, à l'âge de quarante-huit ans, dont il avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Patrignani, *Menolog.*, 18 *magg.*, *p.* 131. — Stöcklein, *Der neue Welt-Bott*, 1ère *part.*, *n.* 35, *p.* 113. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 210.

N. B. — C'est au catalogue général des défunts de la Compagnie et au P. Stöcklein que nous avons emprunté et le lieu de naissance, et la date de mort à Agra du P. Roth ; le P. Patrignani dit que cette date n'est pas connue ; l'année 1650 qu'il propose est manifestement erronée.

---

*Le vingtième jour de juin de l'an 1690, mourut très saintement dans la maison professe de Vienne le P. Adam Aboett, d'une illustre et ancienne famille, salué comme le père de sa Province, le modèle des supérieurs, l'ornement et la gloire de la Compagnie. La vie du P. Aboett ne dément pas ces éloges. Il était né dans l'hérésie ; mais en suivant les classes de notre collège de Vienne, il reconnut et embrassa la vérité, et bientôt après, à l'âge de seize

ans, sollicita l'honneur de s'enrôler sous le drapeau de saint Ignace. Il ne tarda pas à s'y distinguer par ses grandes qualités autant que par ses vertus ; jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept-ans, il ne cessa de remplir les charges les plus importantes ; il fut successivement Maître des novices, Instructeur des Pères de troisième probation, Préposé de la maison professe de Vienne, et deux fois Provincial. Plus de huit cents religieux furent formés à son école dans les deux noviciats de Leoben et de Vienne; tous le vénéraient comme un saint et l'aimaient comme un père.

De grandes calamités, guerres, maladies contagieuses, assaillirent l'Autriche pendant les longues années de son gouvernement ; il y déploya une telle sagesse et un tel dévouement, soutenus d'une si vive confiance en Dieu, que la Province sortit de ces épreuves fortifiée et agrandie. Il obtint, à force de démarches, que la Compagnie fût reconnue publiquement en Hongrie ; il fonda de nouveaux collèges et de nouvelles résidences dans ce royaume, envoya des missionnaires au secours des provinces plus exposées aux ravages de l'hérésie, établit des stations à Belgrade, Erlau, Eszek, et releva celles que le malheur des temps avait forcé d'abandonner.

Dans toutes ses actions, le P. Aboett n'avait en vue et ne cherchait que le bon plaisir divin. Sans négliger les industries suggérées par la prudence humaine, c'est aux moyens surnaturels qu'il demandait son principal appui. Sa fidélité aux exercices de piété était inviolable ; si absorbantes que fussent ses occupations, il ne souffrait pas d'en retrancher un moment. Non moins admirable étaient son humilité, son amour de la pauvreté et son obéissance. Sur la croix où Notre-Seigneur acheva pendant plus d'une année d'épurer la vertu de son serviteur, le P. Aboett n'eut, pour ainsi

dire, qu'un sentiment dans le cœur et une parole sur les lèvres : *Fiat voluntas Dei.*

Fridericus Weiser, S. J. *Vitæ Patrum... S. J. qui in Hungaria... instituendæ... juventuti operam navarunt. Fasciculus* I, *Coloczæ* 1886, *p.* 1-9. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 14.

---

* Le vingtième jour de juin de l'an 1756, mourut à Trentschin en Hongrie, avant la fin de sa seconde année de noviciat, le F. François-Xavier Sautner, de Hall en Tyrol, Coadjuteur temporel, âgé de vingt-huit ans. Animé d'un ardent désir de se consacrer à Dieu dans la Compagnie, il avait sollicité cette faveur pendant deux années entières. Les supérieurs du Tyrol n'ayant pas accueilli sa demande, il prit le chemin de Vienne, où sa persévérance toucha le cœur du Père Provincial et lui ouvrit enfin les portes du noviciat. La joie et la reconnaissance de François Sautner furent sans bornes. Le seul souvenir de cette grâce lui faisait verser des larmes. « Quand il me faudrait, disait-il, user mes mains au travail et les mettre en sang, ou bien passer ma vie dans les occupations les plus viles, tout me serait délices, pourvu que j'achète à ce prix le bonheur de rester et de mourir dans la Compagnie ».

Ce n'étaient pas là de vaines paroles : le F. Sautner faisait souvent la besogne de plusieurs, et se plaignait encore d'être trop ménagé. Il se signalait entre tous ses frères par sa piété, sa fidélité aux exercices spirituels, sa dévotion à la bienheureuse Vierge et au Très Saint Sacrement de l'autel, par son amour insatiable de la croix. Quand, à force de prières, il avait pu obtenir d'ajouter à

ses jeûnes, à ses flagellations et à ses autres austérités, il tressaillait d'allégresse. Aussi le F. Sautner fit-il bon accueil aux souffrances de sa dernière maladie : « Voilà, disait-il en s'animant à la patience, voilà le temps de donner à Dieu ce que j'ai si souvent promis dans mes méditations ». Il répondit aux prières de la recommandation de l'âme et expira en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1756 *(Archiv. Rom.).*

XXI JUIN

—

Le vingt-et-unième jour de juin de l'an 1670, mourut saintement, près de Sidon dans les missions françaises de la Syrie, le P. Georges Richelius, emporté par une maladie contagieuse. Son habileté dans les sciences naturelles, surtout l'astronomie et la médecine, et son inépuisable charité au service des turcs, des arméniens, des grecs, des marchands et pèlerins de toute langue et de toute croyance, lui avaient acquis le respect et l'affection de tous. Il en profita pour rétablir la paix dans un grand nombre de familles troublées par de profondes discordes et pour gagner une multitude d'âmes à Jésus-Christ. L'évêque schismatique d'Alep lui dut sa réconciliation avec la sainte Église romaine. Il parvint même à persuader à un ministre protestant de rétablir parmi ses compatriotes le jeûne du saint temps de carême, espérant les préparer indirectement par la pénitence, à reconnaître et embrasser un jour la vérité. Le P. Richelius mourut à l'âge de cinquante-neuf ans ; il en avait passé près de quarante-deux dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 24 *giugno.*, *p.* 183.

N. B. — Le P. Patrignani appelle ce Père *Chikelio*. — Le nom de *Richelius* se lit dans une lettre du P. Nacchi, Supérieur Général des missions de Syrie, au P. Tamburini. Cf. *Nouveaux Mémoires du Levant*, t. 4, p. 98. Ce Père signe aussi lui-même *Richelius*. Il était né à Strasbourg le 23 avril 1611 *(Archiv. Rom.)*.

XXII JUIN

—

* Le vingt-deuxième jour de juin de l'an 1680, mourut à Prague, victime de son dévouement au service des pestiférés, le P. CHRISTIAN OTTO, de Schlackenwerth en Bohême. Dès ses premières années, il avait donné un bel exemple de la fermeté de sa foi. Ses parents l'avaient confié pour son éducation littéraire à un maître hérétique. Aussitôt que l'écolier s'aperçut que sa croyance était en péril, il prit la fuite et obtint de suivre les classes de notre collège de Kommotau. L'appel de Dieu à la vie parfaite ne tarda pas à retentir au fond de son âme ; Christian Otto essaya d'abord de ne pas entendre ; mais la voix divine devenant chaque jour plus forte et plus pressante, il ne chercha plus à résister. Tel fut même le changement qui s'opéra en lui qu'il était prêt, disait-il, à poursuivre sa vocation *per ignem et aquam*.

Toute la vie du jeune homme, devenu fils de saint Ignace, peut se résumer, écrit l'auteur de son éloge, dans ce mot que saint Ambroise a dit à la louange de Théodose : « *dilexit*, il a aimé ». Tout d'abord il a aimé Dieu ; on a su de lui-même qu'il ne l'avait jamais offensé volontairement ; chaque fois qu'il se trouvait aux prises avec quelque tentation, ou dans l'occasion de manquer à sa règle, il s'animait à la résistance par cette parole : « *Malo mori*

j'aime mieux mourir ». Cet amour de Dieu lui rendait douces et aimables les souffrances et les humiliations ; il supportait en silence les unes et les autres, en union avec Notre-Seigneur se taisant au tribunal de Caïphe. Une seule fois il sortit de cette réserve pour dire à un de ses confidents : « *Oh! si scires quæ in mortali hoc corpore patiar tormenta;* Oh ! si Votre Révérence savait quels tourments j'endure dans ce misérable corps » ! Retiré du ministère de la prédication sur les instances d'un puissant seigneur, et pendant quelque temps ballotté d'une maison à l'autre, *velut pila,* il savoura l'humiliation à longs traits, sans dire un mot pour se plaindre ou s'excuser. Il avait dompté avec une telle énergie la fougue de sa nature, que plus d'une fois, dit un de ses supérieurs, il devint malade de la violence qu'il s'était faite.

A cet amour de Dieu, le P. Christian Otto joignait l'amour du prochain ; il l'étendait à tous les hommes sans exception, aux pauvres, aux malades, aux pécheurs, à ses ennemis eux-mêmes. Rien ne lui semblait trop pénible ou indigne de lui. Dans la communauté, on le vit, malgré ses occupations, se faire copiste pour rendre service à ses frères. Enfin l'amour qui, au témoignage de Notre-Seigneur, est le plus grand de tous, couronna cette belle vie, tout entière consacrée à la charité. La peste s'étant déclarée à Prague, le P. Christian Otto s'empressa de voler au secours des malades et des moribonds. Après douze jours de fatigues, il fut lui-même atteint par le fléau et, bénissant Dieu, il mourut à l'âge de quarante-et-un ans, dont il avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — D. Ambrosius, *De obitu Theodosii oratio, Patrol. latina, t.* 16, *p.* 1391, *n.* 17, *édit.* Migne.

* Le vingt-deuxième jour de juin de l'an 1737, mourut au collège d'Oppeln, dans la Province de Bohême, le F. Jacques Stephani, Coadjuteur temporel, d'Oslawan en Moravie. C'était, disent les Lettres annuelles du collège, un religieux plein de mépris pour lui-même et d'une très sévère abstinence. Il n'était pas rare en effet qu'il passât des journées entières sans prendre aucune nourriture ; il se levait chaque matin une heure avant la communauté pour s'entretenir avec Notre-Seigneur au pied du tabernacle. Il avait étudié dans sa jeunesse et savait le latin. Mais pour éviter tout ce qui aurait pu lui attirer quelque considération, il ne disait presque jamais un mot en cette langue. Après sa mort, on trouva sur sa poitrine une croix armée de pointes aiguës, dont la maladie elle-même n'avait pu lui persuader de se dépouiller. Il était âgé de cinquante ans, et en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

Litter. ann. colleg. S. J. Oppolii ad ann. 1737 *(Archiv. Rom.).*

XXIII JUIN

—

Le vingt-troisième jour de juin de l'an 1682, mourut à Aix-la-Chapelle le P. Guillaume Nakatenus, auteur du précieux et très pieux recueil de prières et d'exercices de la vie chrétienne, bien connu sous le titre de *Cœleste Palmetum*, et dont les éditions en toute langue se sont multipliées par centaines. Le ton ferme et affectueux tout à la fois de ce petit livre lui assigne une place à part entre les innombrables productions du même genre, et en a fait le manuel de la plupart des catholiques des bords du Rhin. La veille de sa mort, le P. Nakatenus avait encore prêché le matin au peuple, et dans la soirée catéchisé les petits enfants ; double fonction chère à son zèle, et qu'il remplissait avec la même ardeur depuis trente ans.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 786. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1544. — Paquot, *Mémoires...*, *t.* 3, *p.* 178.

XXIV JUIN

—

* Dans le courant de l'année 1649, on ignore la date précise, mourut à Oetting, dans la Province de Haute-Allemagne, le P. Adam Curtz, wurtembergeois. C'était un religieux au zèle ardent, à la parole apostolique qui, dans le cours de ses missions, s'était signalé par de nombreuses conquêtes sur l'enfer. Pour l'amour de Dieu et des âmes, il était prêt à prodiguer non seulement ses fatigues et ses sueurs, mais son sang et sa vie. Il en donna un témoignage solennel. A trois reprises, et sur trois théâtres différents, à Constance, Landsberg et Oetting, le P. Curtz se dévoua avec la même tranquille et joyeuse intrépidité au service des malheureux atteints de la peste, et c'est après avoir affronté la mort pour la troisième fois, qu'il alla cueillir au ciel la glorieuse palme des martyrs de la charité. Il était âgé de quarante-neuf ans et en avait passé trente dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victim., p.* 461.

XXV JUIN

—

Le vingt-cinquième jour de juin de l'an 1624, mourut à Brünn, à l'âge de trente-six ans dont il avait passé quinze dans la Compagnie, le Frère Coadjuteur André Grüspeck, infirmier. La charité toute surnaturelle avec laquelle il traitait ses malades et les recommandait à Notre-Seigneur, aussi bien que la pureté de son âme, l'avait rendu cher aux Nôtres et aux étrangers. Quarante-quatre ans après sa mort, on retrouva son corps sans aucune trace de corruption.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t. 3, lib. 4, p.* 547.

---

* Le vingt-cinquième jour de juin de l'an 1817, mourut à Polotsk le P. Jean Hochbichler, de Zell dans le diocèse de Salzbourg. A l'époque de la suppression de la Compagnie, il occupait une chaire de grammaire au collège d'Augsbourg. Les magistrats de cette ville, très dévoués à l'Ordre de saint Ignace, obtinrent que le bref de Clément XIV ne fût pas publié avant 1775 et que les Jésuites continuassent d'enseigner et de remplir comme auparavant les autres

ministères de leur vocation. Cet état de choses dura jusqu'en 1806, époque à laquelle la cité fut privée de ses franchises et soumise à la Bavière. Mais depuis cinq ans déjà le P. Hochbichler n'était plus au collège.

Tout en remerciant Dieu d'avoir pu si longtemps encore jouir des avantages de la vie commune, il n'avait cessé de tourner ses regards vers la Russie, et d'aspirer à renouer les liens de sa jeunesse. Enfin ses demandes réitérées furent accueillies ; et en 1801, à l'âge de soixante-et-un ans, il s'empressa, malgré les rigueurs de de l'hiver, de prendre la route de Polotsk. En y arrivant, il fut nommé compagnon du Maître des novices ; peu de temps après, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg où il fit sa profession solennelle et gouverna le collège fondé dans cette ville au commencement de l'année 1804. A la mort du P. Gruber, il devint Assistant du nouveau Général, le P. Thaddée Brzozowski. Sa grande sagesse, sa rare connaissance de l'Institut et son expérience des voies de Dieu le rendaient digne de cette haute fonction, à laquelle s'ajoutèrent bientôt celles d'Instructeur des Pères de troisième probation et de Père spirituel des jeunes religieux de la Compagnie, philosophes et théologiens, qui étudiaient au collège de Polotsk.

Le P. Hochbichler remplit à la fois ces charges multiples, dont chacune aurait suffi, ce semble, à absorber son temps. Toutes les vertus de notre vocation brillaient avec éclat dans le saint vieillard et en faisaient la personnification vivante de l'Institut : une charité, une affabilité de paroles et de manières qui lui gagnaient les cœurs ; une confiance en Dieu qui le rendait supérieur à tous les obstacles ; une dévotion très tendre au Saint Sacrement et à la sainte Vierge ; un don d'oraison très élevé ; une fidélité inviolable

à toutes nos observances ; le jour même de sa mort il marqua encore ses fautes d'une main tremblante sur son cahier d'examen particulier. Il paraît avoir connu d'avance le moment précis où il rendrait le dernier soupir ; car après avoir fait différer les prières de la recommandation de l'âme, il annonça une demi-heure avant d'expirer, qu'il était temps de les réciter ; et dès qu'elles furent terminées, il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. (Notes du P. DE GUILHERMY*).* — ALEX. VIVIER, S. J. *La Compagnie de Jésus dans la Russie Blanche, Lettres de Jersey, t.* 3, 1884, *p.* 302. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 4, *p.* 399.

N. B. — On trouve quelques détails sur le collège d'Augsbourg après la suppression de la Compagnie dans l'*Historia Provinc. German. Superior. S. J. ab ejus restitutione per P. M. Pium* VII, *p.* 5. — *(Archiv. Rom.).*

XXVI JUIN

—

Le vingt-sixième jour de juin de l'an 1625, mourut à Vurtzbourg, âgé seulement de quarante-et-un ans, le P. Georges Vogler, un des meilleurs prédicateurs de la Province du Rhin et justement nommé le marteau des hérétiques de Haguenau. Quand il parut pour la première fois dans cette ville, un seul discours sur le choix des sept premiers diacres et sur ces paroles des Apôtres aux fidèles de l'Église naissante : *Considerate, fratres, viros ex vobis boni testimonii septem, plenos Spiritu Sancto et sapientia, quos constituamus super hoc opus* (Act. 6, 3.), lui avait suffi pour faire nommer sénateurs, par les suffrages du peuple, les plus fervents catholiques du pays ; un autre de ses sermons fut immédiatement suivi de lois très rigoureuses contre l'usure. Le plus habile des ministres luthériens de Tubingue s'empressa d'accourir au secours de ses coreligionnaires ; mais il essaya vainement de démontrer que la doctrine de Luther était aussi ancienne que la doctrine de Jésus-Christ ; le P. Vogler s'offrit à l'aider dans cette entreprise, et à la grande stupéfaction des hérétiques, peu satisfaits de leur docteur, il les obligea de reconnaître par les Actes des apôtres, que leur premier ancêtre n'était autre que Simon le magicien, dont tous les hérétiques pendant quinze cents ans leur avaient fidèlement gardé l'héritage.

Ces succès jetèrent l'effroi parmi les prédicants. Ils ne rougirent pas de faire appel à l'émeute et même au poignard contre le vaillant champion de la foi. Le P. Vogler étant tombé tout à coup gravement malade, ses rivaux s'imaginèrent avoir trouvé une magnifique occasion de vengeance. Quand ils le crurent à l'extrémité, ils répandirent le bruit que les démons s'étaient emparés de lui ; ils ajoutaient qu'il avait fallu l'attacher avec quatre chaînes de fer dans une obscure cellule du collège, et qu'enfin, pour châtiment de ses blasphèmes contre le pur Évangile, les esprits infernaux avaient obtenu de Dieu la permission de l'emporter avec eux tout vivant. Ces fables, ridicules autant qu'odieuses, propagées dans toute l'Alsace par les presses de Strasbourg, remplirent de joie et d'orgueil les partisans de Luther. Mais quand ils virent soudainement leur terrible ennemi remonter en chaire dès que ses forces le lui permirent, à peine pouvaient-ils en croire leurs yeux ; par arrêt solennel des magistrats, l'auteur de cette calomnie fut condamné à faire en public amende honorable au P. Vogler.

Dans le récit des triomphes apostoliques de ce grand homme, l'Histoire de la Compagnie insiste particulièrement sur son amour pour les œuvres les plus humbles, ses catéchismes aux pauvres et aux enfants, son assiduité auprès des malades, des prisonniers et des condamnés à mort ; et sur les ouvrages qu'il publia peu de temps avant sa mort, son *Catéchisme* en chants et en exemples, et son beau livre sur *Marie et Joseph*, *sources de consolation pour tous les affligés.*

Cordara, *Histor. Soc. Jesu*, *part.* 6a, *lib.* 10, *n.* 74, *p.* 581. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 297. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 886. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 26a *jun.*, *p.* 332. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 26a *jun.*, *p.* 242.

* Le vingt-sixième jour de juin de l'an 1726, mourut à Olmutz, dans sa première année de régence, le F. DANIEL PACHTA, d'une noble famille de Prague ; il n'avait pas encore dix-huit ans et en avait passé près de trois dans la Compagnie. A peine se vit-il en danger qu'il conjura les supérieurs de l'avertir quand le moment serait venu de faire son dernier sacrifice. Et en effet, remarque l'historien du collège, pourquoi aurait-il craint de mourir ? Toutes les vertus qu'il avait pratiquées pendant sa vie religieuse lui promettaient un accueil plein de bienveillance auprès du souverain Juge. Sa piété, la promptitude de son obéissance, son angélique modestie, sa fidélité dans l'observation de toutes les règles, sa dévotion filiale à la très sainte Vierge et surtout son ardent amour de Dieu le faisaient comparer aux bienheureux patrons de la jeunesse.

Quand le F. Pachta fut près d'expirer, il demanda qu'on l'aidât à réciter la prière de saint François Xavier : *O Domine, ego amo Te*, parce qu'il désirait mourir, disait-il, *ex puro Dei amore.* Il prit ensuite dans ses mains son crucifix, son chapelet et son livre des règles, symbole de ce qu'il aimait uniquement au monde, et remit son âme innocente entre les mains de Dieu.

Litteræ ann. colleg. Olomucii ad ann. 1726 *(Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-sixième jour de juin de l'an 1730, mourut à Judenburg, dans la Province d'Autriche, le P. JACQUES PETTINATI, né dans le

comté de Goritz. Professeur de philosophie, de théologie morale et de droit canon, ministre, Recteur des collèges de Fiume, Warasdïn et Agram, Instructeur des Pères de troisième probation, il pratiqua partout les vertus et eut la réputation d'un saint. On disait de lui qu'il priait sans cesse et ne prenait son repos que debout ou à genoux. Avec quelle énergie et quelle insistance n'inculquait-il pas la nécessité de la prière! « C'est le propre d'un compagnon de Jésus, disait-il souvent, *præclara facere, dura pati* » ; mais, ajoutait-il, on ne réalise pas ce programme, « à moins de recourir perpétuellement à l'oraison qui donne et l'élan pour agir et la force pour souffrir ». Il ramenait tout à la prière par excellence, le saint Sacrifice de l'autel : « Car, disait-il encore, le prêtre de la Compagnie qui a bien célébré la messe est un lion terrible à l'enfer et au péché ; il est revêtu d'une force invincible contre toutes les épreuves ».

De cet ardent amour de Dieu naissait la plus tendre charité pour ses frères. La sollicitude dont il les entourait était vraiment maternelle ; il mettait à les pourvoir de tout ce que demandent nos usages et les bienséances religieuses, une sorte de libéralité. Les âmes souffrantes du purgatoire n'avaient pas une moindre part à ses largesses. Il s'était dépouillé en leur faveur de tous ses mérites satisfactoires, ne se réservant pour lui-même, aimait-il à répéter, que la miséricorde de Dieu et le sang du Sauveur.

Le P. Pettinati n'était sans égard et sans ménagement que pour lui-même. Un horrible cilice armé de pointes acérées l'enveloppait tout entier ; il ajoutait à cette torture de tous les moments de cruelles flagellations, des veilles prolongées, des jeûnes fréquents ; on a su plus tard qu'il ne laissait passer aucun jour sans infliger

à sa chair quelque tourment notable. Cet amour de la croix faisait jaillir de son cœur des aspirations embrasées : « O mon amour crucifié ! Assez de consolations, encore plus de douleurs ! Souffrir et non mourir » ! L'assurance de son éternelle prédestination à la gloire fut la récompense de cette admirable générosité. Le P. Pettinati eut la consolation d'entendre ces paroles de la bouche du Sauveur crucifié : « *Jacobe, te non deseram.* Jacques, je ne t'abandonnerai point ». Avant de mourir, il voulut par respect recevoir à genoux le saint viatique, en se faisant soutenir par deux Pères ; et peu après il expira saintement dans la cinquante-sixième année de son âge et la trente-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1730 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 262. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 637

XXVII JUIN

—

* Le vingt-septième jour de juin de l'an 1744, mourut à Agram le P. Georges Jambressich, de Mura-Koz en Hongrie, l'un de ces missionnaires infatigables et remplis de l'esprit de Dieu qui marquèrent les dernières années de l'ancienne Province d'Autriche. Il évangélisa sans relâche la Hongrie, la Croatie, la Dalmatie, l'Esclavonie, la Styrie, la Carniole, accueilli comme l'envoyé de Dieu, prêchant et confessant tour à tour en huit langues différentes et arrachant des milliers d'âmes au vice ou à l'hérésie. C'est à la bienheureuse Vierge après Dieu qu'il reportait la gloire de ses succès ; dans toutes ses difficultés, il s'adressait à elle avec une inébranlable et filiale confiance. Comme on s'étonnait de le voir, malgré le travail des confessions et les innombrables embarras de l'organisation et de la direction des missions, toujours prêt à monter en chaire, et improviser des discours remplis à la fois de tant d'onction et de doctrine, il répondait simplement qu'il devait tout à la très sainte Vierge et que cette divine Mère était l'unique source de ses inspirations.

Pour assurer le fruit de son apostolat, une de ses industries

était de remplacer les chants profanes ou licencieux par de pieux cantiques que le peuple répétait ensuite au milieu de ses travaux dans les campagnes. Le P. Jambressich mourut très pieusement dans la cinquante-huitième année de son âge et la trente-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1744, *p.* 128 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Prov. Austr., p.* 160. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 729.

XXVIII JUIN

—

* Le vingt-huitième jour de juin de l'an 1608, mourut au collège de Krummau, en Moravie, le F. Martin Schaffner, infirmier. Dans un pays où l'on ne trouvait ni médecin ni pharmacien, il rendit par son dévouement et sa rare habileté les plus précieux services, non seulement aux Nôtres, mais encore aux étrangers. Tout en s'efforçant de soigner les corps, le F. Schaffner n'oubliait pas les âmes. Nombre d'hérétiques et de pécheurs lui durent leur double guérison spirituelle et corporelle. Plus d'une fois même, Notre-Seigneur récompensant ainsi son zèle, le bon Frère vit le retour à Dieu de ses malades presque aussitôt suivi de leur retour à la santé. Une longue course entreprise par un temps affreux pour aller secourir un pauvre hydropique fut la cause de sa mort ; il fit joyeusement le sacrifice de sa vie, à l'âge de quarante-quatre ans ; il en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ., ann. 1608, *p.* 539. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 2, *lib.* 4, *n.* 19, *p.* 405 ; *n.* 140, *p.* 509.

---

* Le vingt-huitième jour de juin de l'an 1683, mourut glorieusement, massacré par les hérétiques, le P. Jean Katunszki, du comté

de Zips en Hongrie. Pendant qu'il se livrait avec un grand zèle aux ministères apostoliques, la peste s'était déclarée parmi les populations des montagnes aux environs de Schemnitz et de Neusohl, et y faisait de terribles ravages. Le P. Katunszki s'empressa de voler au secours des malades ; mais bientôt, frappé lui-même par la contagion, il n'échappa qu'à grand'peine à la mort. Dieu lui réservait un autre martyre, celui du sang. En effet, il fut surpris un jour non loin du collège de Schemnitz par une bande de rebelles hérétiques, qui l'entraînèrent violemment dans une forêt voisine, pour assouvir plus librement sur lui leur fureur. Le serviteur de Dieu se jeta à genoux, fit à Notre-Seigneur l'offrande de sa vie et, présentant ensuite sa tête aux bourreaux, tomba victime de sa foi, à l'âge de quarante-quatre ans dont il avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-huitième jour de juin de l'an 1709, mourut à Mayence le P. Léonard Hauck, de Bischofsheim-Tauber dans le duché de Bade. Successivement professeur de littérature et d'éloquence, de philosophie et de théologie dogmatique et morale, il atteignit avec une rare perfection la double fin que saint Ignace propose à ceux de ses enfants qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse. En même temps qu'il formait ses disciples à la science, il s'appliquait avec un zèle encore plus grand à les former à la piété. Ses exhortations et surtout sa vertu, sa dévotion à la très sainte Vierge,

son admirable délicatesse de conscience et tous les exemples de sa sainte vie, avaient une puissance extraordinaire pour les détacher des vanités du monde et les incliner vers la vie parfaite. Une année, pendant qu'il était professeur de philosophie, sur quarante-quatre jeunes gens qui suivaient ses cours, trente-sept ou trente-huit entrèrent dans différents Ordres religieux ou dans les rangs du clergé séculier.

Malheureusement les forces de son corps ne répondaient pas à celles de son âme. Le P. Hauck fut obligé de quitter sa chaire, et pendant toute une année il ne fit plus que souffrir. Dans cette longue attente de l'appel de Dieu, toujours calme et toujours soumis à la volonté du Père céleste, il répétait souvent ces paroles, expression du plus cher et du plus ardent de ses vœux : « Puissé-je mourir enfant de la sainte Église, enfant de la bienheureuse Vierge, enfant de la Compagnie » ! Ce triple désir fut exaucé : il expira saintement à l'âge de quarante-cinq ans, dont il avait passé vingt-six en religion.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Arch. Rom.).

XXIX JUIN

—

* Le vingt-neuvième jour de juin de l'an 1748, mourut au collège de Fribourg en Suisse le P. François-Xavier de Fégely, issu d'une noble et ancienne famille du canton de Fribourg. Dans son enfance, il avait été guéri deux fois de graves infirmités par l'invocation de la Bienheureuse Vierge et de saint François Xavier. Aussi s'employa-t-il de tout son pouvoir à propager le culte du grand apôtre des Indes et de la très sainte Mère de Dieu. Mais il eut surtout à cœur de se sanctifier lui-même par la pratique des vertus de sa vocation, l'humilité, l'abnégation, le mépris du monde et une fidélité si grande à tous ses devoirs, qu'on ne le vit jamais transgresser une seule règle, « éloge magnifique, dit justement l'annaliste du collège, et le plus beau peut-être qu'on puisse faire d'un religieux ».

Deux ouvrages, *Le devoir du confesseur* et *Le devoir du pénitent*, sortis de sa plume pendant qu'il enseignait la théologie, attestent également la profondeur de sa doctrine et son érudition. Mais ce fut principalement dans le procès de béatification du Vénérable P. Canisius, commencé à Fribourg, que le P. de Fégely déploya son zèle et son activité. « Il mit tout en œuvre, dit encore l'historien du collège, pour le mener à bonne fin ; et si jamais, ajoute-t-il,

Rome, exauçant les ardents désirs de Fribourg et de la Compagnie de Jésus, place le Vénérable Canisius sur les autels, Fribourg et la Compagnie le devront surtout au P. François Xavier de Fégely ».

Ce grand serviteur de Dieu expira le jour de saint Pierre, au moment presque où il venait d'achever le saint Sacrifice, et après avoir fait la veille, comme par un secret pressentiment, la confession générale de toute sa vie. Il était âgé de cinquante-huit ans et en avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Extrait des Lettres annuelles du collège de Fribourg (Notes du P. DE GUILHERMY, *Archiv. dom.).* — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 585.

---

* Le vingt-neuvième jour de juin de l'an 1750, mourut à Paderborn le P. JEAN CHRYSANTH, né dans l'ancien comté de Berg, apôtre de la Saxe Inférieure pendant près de trente ans. Il avait toutes les vertus d'un missionnaire, mais surtout le zèle, qui multipliait ses forces et lui suggérait mille industries pour secourir et sauver les âmes. Il avait pris pour modèle et protecteur saint François Régis *magnum illud Galliæ et Societatis sidus*, disent les annales du collège de Paderborn. A son exemple, c'est aux pauvres, aux humbles, aux petits qu'il portait de préférence la bonne nouvelle ; comme lui, il allait à la recherche des brebis égarées, par les sentiers les plus abrupts, à travers les neiges et les glaces, et un jour aussi comme lui, il se rompit la jambe dans une de ces courses apostoliques.

Sa charité, sa mansuétude lui avaient gagné tous les cœurs ; on

ne lui donnait d'autre nom que celui de père. C'était une consolation très enviée de l'avoir à son chevet dans la maladie, et un gage de salut d'être assisté par lui à la mort. Les pasteurs des paroisses partageaient la vénération et le pieux attachement de leurs ouailles pour l'homme de Dieu. A la vingt-cinquième année de son apostolat, ce fut dans la contrée comme une explosion de joie pour célébrer cette fête jubilaire. Le P. Chrysanth travailla sans repos jusqu'à ce que la paralysie et d'autres infirmités vinssent l'obliger à renoncer à des fatigues désormais trop au-dessus de ses forces. Il se retira donc au collège de Paderborn ; mais là, même dans cet accablement de la nature, il ne put consentir à demeurer inactif; il passait une grande partie du jour au confessionnal, ne voulant d'autre repos que celui du ciel. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Litteræ ann. collegii Paderborn., ann. 1750 *(Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-neuvième jour de juin de l'an 1809, mourut au collège de Polotsk le P. ANSELME ECKART, né à Bingen, une des plus illustres victimes de la cruauté de Pombal. Le désir d'annoncer aux infidèles le nom de Jésus-Christ l'avait entraîné vers les missions du Maragnon, et il n'avait pas tardé à se signaler entre les apôtres de ces vastes contrées par son zèle et son intrépidité. Mais ses vertus et ses qualités elles-mêmes le rendirent suspect aux ennemis de la Compagnie ; et deux années seulement après

son arrivée au Brésil, il fut arraché à ses missions, transporté en Portugal, et jeté successivement dans les cachots d'Almeida et du fort Saint-Julien, où il languit dix-huit ans.

Lui-même a raconté ses souffrances et celles des nombreux Jésuites de toute nation, portugais, espagnols, allemands, italiens, français et anglais, que le ministre de Joseph I[er] avait entassés dans ces ténébreuses et horribles prisons. « Tant que je vivrai, avait dit le persécuteur, ces gens-là ne verront point le soleil ». Cependant Dieu ne permit pas que ce serment brutal fût pleinement accompli. A la mort de Joseph I[er] en 1777, Pombal tomba en disgrâce et dut quitter la cour, chargé de la haine et de l'exécration publiques. Ses victimes reparurent alors à la lumière, au milieu des témoignages de l'allégresse et de la vénération universelles. Le P. Eckart reprit le chemin de l'Allemagne.

La Compagnie de Jésus, supprimée depuis quatre ans par le bref de Clément XIV, était demeurée vivante en Russie. Le désir de terminer ses jours sous la douce autorité et dans le sein de celle qu'il aimait d'autant plus qu'il avait plus souffert pour elle, lui fit solliciter la faveur de redevenir son enfant, et pendant trente-deux ans encore, il eut la consolation de porter ses chères livrées. Après avoir rempli la charge de Maître des novices à Dünabourg, il fut envoyé au collège de Polotsk pour s'y reposer saintement de tant de persécutions en attendant l'appel de Dieu. C'était, disent les traditions, un spectacle plein d'édification de voir ce vénérable confesseur de Jésus-Christ, le dernier survivant peut-être des cruautés de Pombal, conserver dans son extrême vieillesse cette même vigueur d'âme qui l'avait autrefois conduit dans les missions et soutenu dans sa captivité; et par amour de la règle et de la

discipline religieuse, se traîner péniblement le long des murs pour assister avec ses frères à tous les exercices de la vie commune.

Le P. Eckart s'éteignit enfin plein de jours et de mérites dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge et la soixante-dixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Carayon, *Documents inédits...*, *Les prisons du marquis de Pombal*, *p.* xxix, 113, 283, 327. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 330. — Christoph Von Murr, *Journal...*, *t.* 7, *p.* 295 *et suiv.*

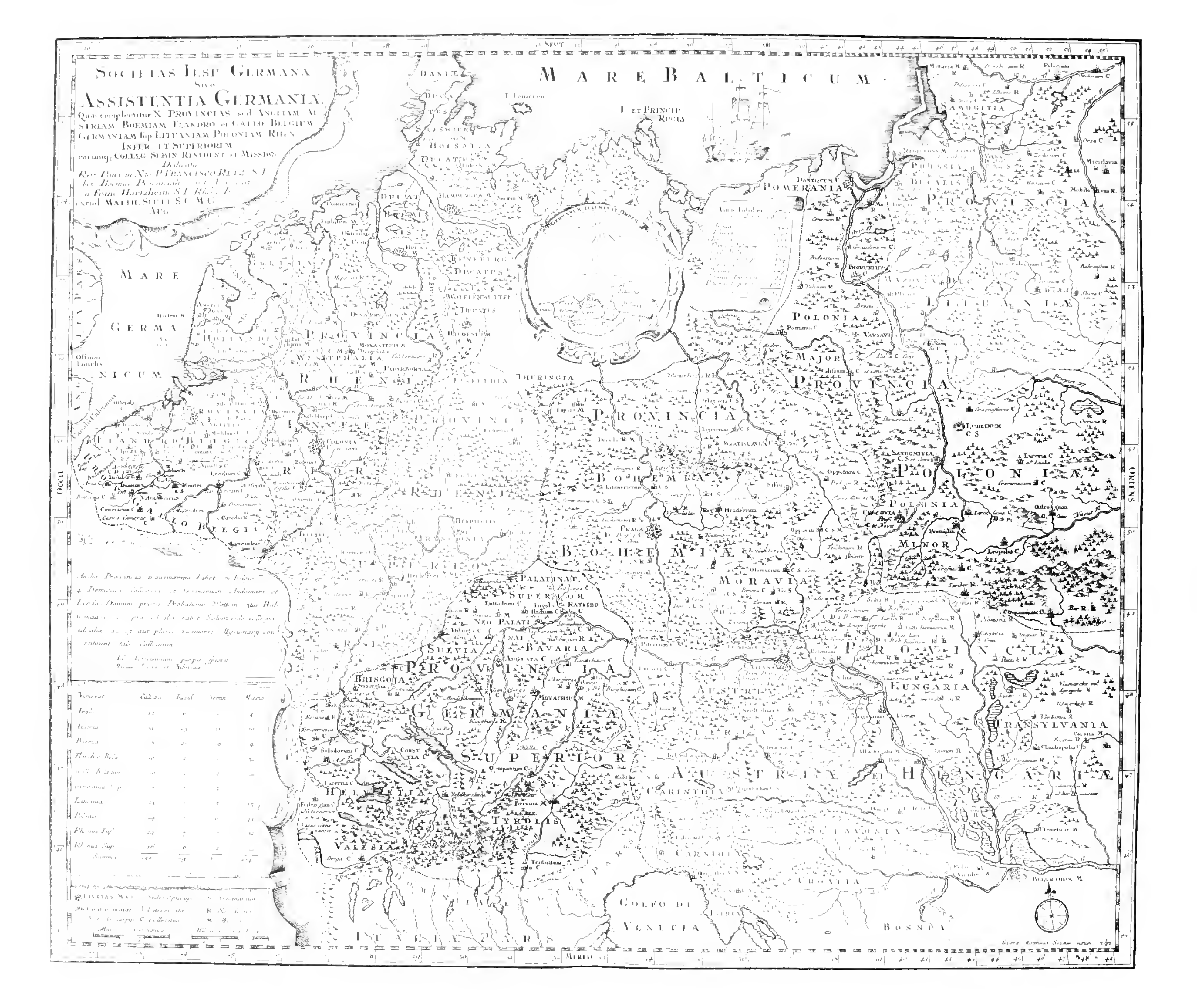
XXX JUIN

—

* Le trentième jour de juin de l'an 1755, mourut à Landsberg, dans la Province de Haute-Allemagne, le F. Ignace Stembach, novice scolastique. La pureté et l'humilité de cœur étaient ses vertus de prédilection. Sa famille était une des plus nobles et des plus considérables d'Inspruck ; il n'en parlait jamais. Quelqu'un ayant un jour amené la conversation sur ce sujet, il l'interrompit brusquement par ce mot : « *Fratres sumus ;* ici, nous sommes tous frères ». Et pour éviter le retour de pareils propos, il demanda aux supérieurs s'il ne lui serait pas permis de changer son nom. En attendant, comme pour mieux oublier ce qu'il avait été, il se jeta avec une sorte de passion dans les emplois les plus humbles ; il les remplissait avec une perfection et une adresse qui ravissaient d'admiration nos Frères Coadjuteurs et auraient donné à penser qu'il n'avait fait autre chose toute sa vie.

Les plus précieuses consolations étaient la récompense de ce mépris de lui-même. A la sainte table surtout, il était embrasé d'amour ; des larmes abondantes jaillissaient de ses yeux, et son visage paraissait comme transfiguré. Le F. Stembach s'éteignit à l'âge de dix-huit ans, trois mois avant la fin de son noviciat, l'âme surabondante de confiance et pleine de la joie d'offrir à Notre-Seigneur la fleur de son innocence et de sa jeunesse.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).



SOCIETAS IESU GERMANA
Sive
ASSISTENTIA GERMANIÆ
Quæ complectitur X PROVINCIAS scil ANGLIAM AU
STRIAM BOEMIAM FLANDRO et GALLO BELGICUM
GERMANIAM sup LITUANIAM POLONIAM RHEN
INFER ET SUPERIOREM
earumq; COLLEG SEMIN RESIDENT et MISSION
a Fran Hartzheim S I
excud MATTH. SEUTT S C M G
MARE BALTICUM
MARE GERMANICUM
POMERANIA
PROVINCIA
WESTPHALIA
RHENI
THURINGIA
BOHEMIA
MORAVIA
POLONIA
MAJOR
MINOR
LITUANIÆ
HUNGARIA
TRANSYLVANIA
AUSTRIA
CARINTHIA
CARNIOLA
SCLAVONIA
CROATIA
BOSNIA
BAVARIA
SUEVIA
PALATINAT.
SUPERIOR
BRISGOJA
GERMANIA
HELVETIA
VALESIA
TYROLIS
FLANDRO BELGICA
GALLO BELGICA
GOLFO DI VENETIA
ITALIÆ PARS
SEPT
MERID
OCCID
ORIENS

TABLE DES MATIÈRES [1]

ASSISTANCE DE GERMANIE

PREMIÈRE SÉRIE

PREMIÈRE PARTIE

JANVIER

(1) Les notices marquées d'un astérisque ont été ajoutées par l'éditeur.

FEVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

ERRATA

Page	*Ligne*	*Au lieu de*	*lire*
50	15	trente-trois	vingt-trois
163	1		*astérisque*
289	12	1746	1646
314	9	mars	Avril
385	5	*effacer l'astérisque*	
438	dernière ligne	au delà	en deçà
439	1	à l'ouest	à l'est
482	1		*astérisque*

BX7499. G8G4 v. 1, pt. 1
Guilhermy

Ménologe

